Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J. REVOL
Capitaine d'Infanterie, Breveté d'État-Major

TURENNE

Essai de Psychologie militaire

Avec 9 croquis dans le texte

PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TURENNE

ESSAI DE PSYCHOLOGIE MILITAIRE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J. REVOL
Capitaine d'Infanterie, Breveté d'État-Major

TURENNE

Essai de Psychologie militaire

Avec 9 croquis dans le texte

PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

102846

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

D
130
T4E2

A Monsieur le général Faurie,

Commandant la 6e Division d'Infanterie.

1er Juillet 1910.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PRÉLIMINAIRES

SOMMAIRE : *Bibliographie sur Turenne. — En quoi elle consiste. — Aperçu d'ensemble sur la carrière de Turenne. — Obscurité de son caractère. — Opinion courante sur ce général. — Défaveur des militaires actuels. — Importance de l'ordre intellectuel et moral à la guerre; en particulier du commandement. — Intérêt d'une étude sur Turenne. — Idée du présent travail.*

Il existe une abondante bibliographie sur Turenne, surtout si à la liste des ouvrages l'ayant pris pour sujet principal on ajoute ceux, plus nombreux encore, qui ont parlé de lui d'une façon accidentelle. Nous voudrions, au début de notre étude sur cet homme de guerre, procéder à une sorte de classification méthodique des œuvres antérieures. Aussi bien, cette classification, en contribuant à nous éclairer sur ce qu'on a déjà fait, nous permettrait de mieux faire comprendre ce que nous avons eu l'intention de faire nous-même.

Au point de vue de l'érudition pure et mettant à part les innombrables mémoires des contemporains, ainsi que les publications de documents originaux tels que pièces officielles, correspondances, extraits d'archives, etc., on peut distinguer deux grandes catégories d'ouvrages relatifs à Turenne : les anciens et les modernes ; ceux parus au cours des XVIIe et XVIIIe siècles et ceux datant du siècle dernier.

Les premiers sont des recueils de faits plus ou moins authentiques, arides compilations dressées en manière de panégyriques par des clients de la famille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du héros ; on peut classer dans cette catégorie les diverses *Histoires du vicomte de Turenne* de Gratien de Sandras-Courtil, de l'abbé Raguenet, de Ramsay, de l'abbé Perrau (1). Quant aux ouvrages de cette époque, qui relèvent plus spécialement du domaine militaire, ils présentent les événements sous la forme alors usuelle de détails entremêlés et de dates imprécises, sans lien critique pour les unir, sans profit immédiat pour les études militaires : tels sont les *Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne en Allemagne*, par Deschamps ; l'*Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne*, du chevalier Beaurain ; l'*Art de la guerre*, de Puységur, etc. Dans chacun de ces ouvrages, quel que soit son genre, il convient de ne chercher autre chose que des documents pouvant fournir matière à interprétation, des faits susceptibles de servir d'assise à des idées.

Avec le XIXe siècle, la critique historique moderne fait son apparition et s'applique aussitôt aux actions de Turenne. Le premier ouvrage en date, tout spécialement militaire, est un pur chef-d'œuvre : c'est le *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, par Napoléon (2). Il constitue un exposé d'ensemble raisonné de toutes les opérations conduites par Turenne de 1644 à 1675.

Chaque campagne est suivie d'observations critiques marquées au coin du génie de la guerre. On devra toujours s'en rapporter à ce *Précis* quand on voudra étudier Turenne.

---

(1) La bibliothèque Sainte-Geneviève possède une vie manuscrite du vicomte de Turenne; l'auteur en est anonyme (M. n° 3039).

(2) On lui reproche quelques erreurs insignifiantes dans les faits et les dates.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un « ancien général » publie un *Examen critique de l'œuvre de Beaurain*, citée précédemment. C'est une sorte de diatribe et, pour cette raison, n'a pas grande valeur.

La Barre-Duparcq trace dans ses *Portraits militaires* une belle esquisse de Turenne.

Dessieux fait de même dans ses ouvrages de vulgarisation, en particulier dans ses *Grands Généraux de Louis XIV*.

Deux *Histoires de Turenne*, par Armagnac et Jules Roy, sont, malgré une tendance fortement apologétique, les meilleurs ouvrages que nous possédions comme étude d'ensemble ; au point de vue technique, cependant, il y aurait quelques réserves à formuler.

En outre, Turenne profite abondamment du renouveau dans les études historiques qui marque la seconde moitié du siècle précédent et de l'attrait particulier qu'inspire aux érudits le règne du grand Roi. Les remarquables travaux de Cousin, de Chéruel, du duc d'Aumale, de Camille Rousset, du comte d'Haussonville, du comte de Cosnac, pour ne citer que les plus importants, contribuent à mieux découvrir sa physionomie.

De la plupart de ces ouvrages, soit qu'ils étudient fortuitement Turenne, soit, au contraire, qu'ils aient pour principal objet Turenne lui-même, se dégage une impression sensiblement uniforme : ils sont, bien plus que l'histoire d'un homme, le tableau d'une époque.

A vrai dire, quand on s'occupe de Turenne, il semble malaisé de ne se point laisser envahir par la multitude des événements auxquels il a pris part. Il s'est trouvé mêlé à toute la vie publique de son temps ; il a été acteur partout où se déroulaient de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grandes choses. On connaît suffisamment l'histoire de sa vie (1).

Né en 1611, il fait dès 1625 son apprentissage de la vie des camps avec les Hollandais, au cours des dures guerres de l'Indépendance. Il se distingue successivement en Lorraine, à Mayence, en Flandre, au Piémont. En 1642, il passe en Roussillon. L'année d'après, on le retrouve à l'armée du Rhin et il prend une part brillante à la guerre de Trente ans, qu'il aide à terminer glorieusement pour la France.

La Fronde éclate ; Turenne y figure toujours au premier plan, d'abord dans le parti des princes rebelles, bientôt du côté de la cour. Il sauve la royauté contre les Espagnols en aidant de son épée la fine et subtile diplomatie du cardinal Mazarin ; il consacre en même temps sa réputation militaire.

En 1667, il préside à la promenade militaire issue du droit de dévolution. Enfin, de 1672 à 1675, pendant quatre vigoureuses campagnes en Hollande ou sur le Rhin, il donne la juste mesure de son génie militaire et acquiert une gloire que sa fin prématurée rend plus brillante encore par suite des espérances qu'elle a déçues.

Comme conséquence, si d'une part on a beaucoup parlé de Turenne, d'autre part il s'est vu un peu absorbé par l'ensemble de l'histoire (2) ; sa personnalité, envahie par les faits de tout ordre, nous semble avoir perdu quelque peu de sa netteté et de sa vérité.

---

(1) En voir le détail chronologique à l'Appendice.

(2) « Il faut faire une histoire détachée pour un homme qui a eu tant de part aux événements publics, qu'il semble qu'il faudrait écrire l'histoire générale de son temps pour bien faire la sienne. » (Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, p. 8 de l'édition de 1788.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il importe aussi de le dire, Turenne est une sorte d'énigme : au milieu d'une carrière de services fidèles, il se révolte contre son roi ; comblé d'honneurs, il désire s'ensevelir dans une retraite morose. En interrompant cette carrière au moment où il était intéressant d'en suivre la nouvelle orientation, le coup de canon de Sasbach a contribué à étendre l'obscurité sur le caractère du maréchal. Des lueurs d'apothéose, issues de cette fin tragique et mêlant ses grandeurs avec ses défaillances (1), ont encore pu fausser les appréciations portées sur lui. Comment le pourrait-on bien connaître, alors qu'un des esprits les plus perspicaces de son temps, qui jouissait de son estime et qu'il honorait de son amitié, a dû se contenter de ce portrait nuageux : « M. de Turenne a eu dès sa jeunesse toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune, que celles dont il ne s'est point avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles ; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant : mais toutefois qui le sait? *Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire* (2). »

C'est pourquoi l'opinion couramment admise aujourd'hui sur Turenne, tout en étant simpliste, n'en est pas moins incomplète et entachée d'erreur. Son portrait s'obtient, en effet, par celui de son émule, le

(1) Lieutenant-colonel Rousset, *Les Maîtres de la guerre*, p. 7.
(2) Mémoires du cardinal de Retz (collection Petitot, t. XLIV, p. 311).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grand Condé, plus brillant et mieux accentué. C'est un procédé facile d'antonymie, « bien qu'un peu violent (1) », qui satisfait la foule, toujours accessible aux effets d'opposition bien tranchés. Le héros en est vite jugé. Le duc d'Enghien est-il bouillant, impétueux, impulsif, tout plein de son illustre naissance ; l'imagine-t-on marqué de la victoire et gagnant des batailles sans réflexion ni travail préalables ? Turenne sera le contraire de tout cela et par conséquent laborieux, appliqué ainsi que modeste. En opposant l'un à l'autre, on se figure dépeindre exactement l'un par l'autre. La méthode n'est d'ailleurs pas nouvelle : elle date des contemporains mêmes de ces deux généraux. On attribue à Turenne toutes les qualités de cœur et de caractère qui manquaient à Condé ; sous leur ombre, quelques rares défauts passent inaperçus. Par suite d'une longue série de conditions favorables, la réputation dont il jouit de son vivant s'est transmise intacte aux générations ultérieures. Turenne reste pour le grand public un homme froid, réaliste sans éclat, simple pour lui-même, dévoué à son roi ; et, à la guerre, un calculateur profond ayant su enchaîner la victoire par d'empiriques formules.

Nous disons empiriques à dessein. Car, depuis le réveil des études militaires en France, il se manifeste une tendance, justifiée par certains côtés d'ailleurs, mais fausse à tout prendre parce que poussée à l'extrême, qui refuse la palme du génie guerrier à d'autres que Napoléon. L'art de la guerre, selon cette tendance, ne date que de 1796. César, Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric II sont à peine dignes de figurer par leurs noms dans une galerie de fossiles, témoins d'un art dont il ne reste rien.

---

(1) Lettres de Mme de Sévigné, 25 avril 1687.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Est-ce à cette particularité que Turenne doit d'avoir été assez généralement délaissé par les militaires de notre temps ? Il n'existe pas de leur part, à notre connaissance, une étude technique complète sur lui. Quelques-unes de ses campagnes, glanées parmi les plus intéressantes, ont seules tenté l'activité de rares officiers. Citons les *Deux Campagnes de Turenne* du général Bourély ; la *Campagne de Turenne en Alsace*, par le capitaine H. Choppin ; *Une Campagne de Turenne*, par le général Palat. Or, le plus récent de ces ouvrages présente déjà une certaine ancienneté, et, aujourd'hui que l'évolution des idées est rapide dans les milieux intellectuels de notre armée, les meilleurs travaux, même historiques, sont vite démodés (1).

Certes, il faut en convenir, les méthodes de guerre ont pris, sous l'impulsion de Napoléon d'abord, et ultérieurement de son élève, le maréchal de Moltke, une forme nouvelle, adéquate aux institutions sociales actuelles, ne rappelant que de très loin la forme des méthodes en usage au XVIIe siècle. Le caractère intensif imprimé aux conflits internationaux par le gouvernement populaire n'a pu s'accommoder de manœuvres rigides et compassées, menant à des batailles à l'eau de rose où l'on échangeait de simples horions.

Mais cela ne veut pas dire que tout ce qui précède le XIXe siècle doive être méconnu désormais. Et d'abord, cette faculté d'adaptation des moyens au but, qui constitue en définitive le plus puissant intérêt de l'histoire, n'est-ce pas là un sujet d'étude de tout premier ordre ?

(1) Le présent travail était à l'impression quand ont paru les remarquables études de la Section historique de l'état-major de l'armée sur *Les Armées de Louis XIV en 1674* et le livre de M. le général Legrand-Girarde : *Turenne en Alsace* (chez Berger-Levrault, 1910).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

En second lieu, la partie divine de la guerre, celle qui « dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat, qui est fort et vainqueur, faible et battu selon qu'il croit l'être (1) », se retrouve aussi intacte sur les champs de bataille de la plus haute antiquité que sur le plateau de Pratzen ou les bords du ravin de la Mance. Car l'instrument premier du combat, c'est l'homme ; et celui-ci, depuis qu'il existe, n'a pas subi de sensible transformation intérieure. Il s'est entouré de machines ingénieuses ; il a créé pour son usage des armes perfectionnées ; il croit avoir bouleversé, par ses découvertes métaphysiques ou autres, son ancienne condition (2). Mais, au fond, il est resté le même être, faible, inquiet, sujet à des misères, à des déceptions... Vienne le danger, et cet élégant vernis produit par la civilisation se ternit aussitôt. Or, à la guerre, l'homme côtoie sans cesse le danger ; il reste donc là, plus qu'en tout autre genre d'activité, soumis aux impressions de sa première nature.

« Les siècles n'ont point changé la nature humaine : ses passions, ses instincts, et entre tous le plus puissant, l'instinct de conservation, peuvent se manifester de manières diverses suivant les temps, les lieux, suivant le caractère et le tempérament des races... Mais au fond on retrouve toujours le même homme ; et c'est de cet homme au fond toujours le même que nous voyons partir les habiles, les maîtres, quand ils organisent et disciplinent, quand ils ordonnent en son détail une manière de combattre et quand ils prennent

(1) *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, par Napoléon (16e observation sur la campagne de 1653).

(2) M. Francis Charmes, Discours de réception à l'Académie française.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des dispositions générales d'action. Les plus forts parmi eux sont ceux qui savent le mieux leur combattant, et celui du jour et celui de tous les temps... (1) »

Si l'âme du simple soldat est curieuse à prendre sur le vif dans les diverses péripéties d'une campagne ; s'il est palpitant de sonder la psychologie de ces troupes disciplinées ou incohérentes, combien plus attachante encore est la connaissance de celui qui mène la multitude, qui pense, raisonne pour elle et sait la faire agir ! Le commandement porte en lui le germe de tous les résultats à la guerre, et « la tête du général a plus d'influence sur le succès d'une campagne que les bras de ses soldats (2) ». L'histoire militaire, tout au long, nous en démontre la vérité. De vrais chefs d'armée ont su obtenir beaucoup avec des moyens dérisoires ; d'autres, au contraire, ont gaspillé de leurs mains incapables les instruments parfaits confiés à leurs soins. Voilà pourquoi, et quel qu'en soit le temps, l'étude militaire du caractère d'un chef sera toujours féconde.

C'est en cela que réside la justification initiale du présent travail.

Turenne nous a séduit pour les raisons suivantes :

Il est le plus grand des généraux de l'ancienne monarchie ;

---

(1) Ardant du Picq, *Etudes sur le combat* (Le Combat antique : avant-propos.)

(2) Frédéric II, *Réflexions sur Charles XII*. — Les exécutants eux-mêmes sentent l'importance de la valeur du chef, témoin la réponse d'un grenadier au maréchal de Saxe. « Ce général, rencontrant ce grenadier, qui était un très bel homme de guerre, lui dit *qu'il serait à désirer que le Roi eût cent mille hommes comme lui;* le grenadier lui répondit : *il vaudrait bien mieux qu'il en eût deux comme vous.* » (Turpin de Crissé, *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, 1769, I, 335.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Sa physionomie, parce que très populaire, tient autant du domaine de la légende que de celui de l'histoire ;

Quoique antérieur à l'organisation des armées modernes, il vient en un temps où la science militaire se libère définitivement des langes de l'enfance médiévale ; l'armement se perfectionne ; l'infanterie, peu à peu, prend la tête des autres armes ; les troupes ne sont point encore nationales, mais elles vont rester étroitement soumises à l'autorité royale enfin prédominante.

L'époque à laquelle paraît Turenne est guerrière entre toutes. L'Europe devient alors un vaste échiquier stratégique où les peuples les plus divers s'approchent, apprennent à se connaître tout en se disputant. Il faudra la commotion révolutionnaire pour reproduire un pareil phénomène. L'art militaire cesse d'être français, ou espagnol, ou suédois : il se généralise en devenant européen, et Turenne, avec ses qualités, nous semble traduire au mieux la synthèse de cet art transformé ;

Enfin — et ce dernier argument donnera peut-être à une étude archaïque certaine saveur d'actualité — de tous les chefs d'armée qu'on a coutume de placer côte à côte, Turenne est celui dont la situation présente le plus d'analogie avec celle des généraux que l'avenir nous réserve. Il ne naquit point, en effet, comme Alexandre et Frédéric II, sur les marches d'un trône ; il ne fut pas, comme César ou Napoléon Ier, un chef d'Etat conquérant et ne tint jamais dans ses mains les rênes du pouvoir. Il commandait les armées de Louis XIV comme notre futur généralissime commandera les armées de la République ; il était purement et simplement un chef militaire qui mettait ses talents au service des conceptions politiques élabo-

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rées dans les conseils du roi ; ainsi, nos généraux devront n'être que les interprètes aussi dévoués que possible des plans établis par le gouvernement. N'y a-t-il pas là, et visant la mentalité du chef, un rapprochement suggestif à établir ?...

La psychologie d'un chef militaire est formée d'un faisceau d'éléments complexes qu'il importe de démêler si l'on veut obtenir une image fidèle de son sujet. Ces éléments sont de deux sortes. Dans tout chef, en effet, il y a d'abord un homme, avec sa nature intime, son individualité propre faite d'influences ancestrales ou momentanées, de temps ou de milieu, qui, de tout leur poids, agissent sur ses actes. Après l'homme vient le militaire. Et celui-ci reste fonction de celui-là. La technique particulière à chaque chef militaire, c'est-à-dire l'application qu'il fait des règles de la guerre, dépend pour beaucoup de son propre tempérament. L'exemple le plus classique de cette vérité nous est fourni par Napoléon lui-même, dont les grandes fautes commises par le guerrier ne sont imputables qu'à l'orgueilleuse mégalomanie de l'individu.

Les qualités d'ordre militaire se plaquent simplement sur un fonds de qualités générales. Le résultat dépend de l'assemblage des matériaux autant que des matériaux eux-mêmes. Il sera heureux s'ils sont appropriés l'un à l'autre et si l'ouvrier qui les assemble se révèle suffisamment habile pour les disposer avec harmonie ; il sera malheureux dans le cas contraire.

En résumé, notre intention a été de présenter un essai sur le caractère d'ensemble du maréchal de Turenne. Visant de parti pris la mentalité du chef et non point les actions entreprises, nous n'avons utilisé le détail des faits qu'en ce qu'ils concernent la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

formation intellectuelle et morale de ce chef. On ne trouvera donc point dans les pages qui suivent un récit continu d'événements militaires ou autres, mais bien plutôt la philosophie profonde de ces faits appliquée à la connaissance exacte de leur auteur principal.

Nous ne prétendons pas ici dire le dernier mot sur Turenne. Notre travail n'est ni complet, ni définitif : la tâche était si vaste, et peut-il rien y avoir de définitif en histoire ?... C'est, ainsi que l'indique le titre, un essai, une sorte d'esquisse dans laquelle les traits les plus familiers du maréchal ont été rapprochés, réunis en faisceau. C'est un travail sincère et de bonne foi où, sans rien vouloir cacher des faiblesses du caractère, nous nous sommes efforcé de mettre en lumière la haute valeur du chef militaire et d'établir la filiation de celui-ci avec les maîtres les moins contestés dans l'art de la guerre.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TURENNE

Essai de Psychologie militaire

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE Ier

LA FORMATION DU CARACTÈRE. — INFLUENCES DU SOL, DE L'HÉRÉDITÉ, DE L'ÉDUCATION.

SOMMAIRE : *Jeunesse des hommes célèbres. — Influences sur les caractères de l'hérédité, du sol, de l'éducation. — La maison de la Tour. — Vicomte de Turenne. — Le type d'Auvergne se retrouve en Turenne. — Le père de Turenne : ambition, goût pour l'intrigue, sentiments religieux; son premier mariage; ses qualités; ses Mémoires. — Action maternelle. — Etat des esprits pendant la grossesse de la duchesse de Bouillon. — Elisabeth de Nassau et Richelieu; ses qualités. — Le type hollandais fréquenté par Turenne. — Part qui revient, chez Turenne, à l'hérédité et à l'éducation.*

On aime à deviner, dans les premiers gestes inconscients de l'enfant, les traits accentués du caractère de l'homme mûr. S'il s'agit d'un « grand homme », ses contemporains mettent alors une sorte de vanité personnelle à l'avoir reconnu les premiers ; ils veulent, avant tous les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

autres, s'être trouvés les témoins de ses qualités éminentes qu'ils vont, pour cela, faire éclore jusques à son berceau.

Aussi convient-il de demeurer sceptique sur tout ce qui se dit touchant la jeunesse des hommes célèbres ; les observations faites pour la plupart *a posteriori* restent suspectes. Cela ne veut pas dire, loin de là, qu'il faille mépriser les indications d'un âge où le cerveau de l'enfant, non encore impressionné par les opinions extérieures, cède le plus facilement aux moindres impulsions de son intime nature. Il est toutefois indispensable de ne pas accorder une foi trop aveugle aux récits de ce genre et l'on ne doit les utiliser qu'avec une sage modération.

En ce qui concerne Turenne, rien de bien saillant n'est parvenu à la postérité touchant ses premières années ; il était difficile de pressentir les brillantes aptitudes guerrières qui, chez lui, ne se développèrent qu'à mesure, et c'est à peine si quelques faits isolés correspondent avec une approximation suffisante à l'ensemble de son caractère définitif.

Mais, en dehors de ces premières manifestations personnelles dont la recherche ne constitue guère qu'un vague procédé d'empirisme, il est d'autres éléments plus solides qui, pour un observateur rigoureux, permettent de faire des rapprochements, établir des coïncidences, tirer des déductions, en un mot, étudier scientifiquement presque la formation du caractère. Ces éléments se rapportent à trois ordres d'idées différents : l'hérédité, le sol, l'éducation.

Les lois précises de l'hérédité, sans vouloir mettre en cause leur existence même, ne sont point encore démêlées du chaos des obscurités de notre nature ; elles tiennent de très près au problème des origines. Mais il est toutefois impossible de méconnaître certaines affinités entre les êtres nés les uns des autres. Tel père, tel fils, dit intuitivement le bon sens populaire. C'était encore plus vrai

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'aujourd'hui au XVIIe siècle, où, malgré d'inévitables mélanges, les diverses catégories sociales vivaient normalement compartimentées ; chaque famille avait des caractères transmissibles qui constituaient comme une sorte de patrimoine naturel. On connaît les traits physiologiques communs à tous les Bourbons. Il en était ainsi pour les autres familles et il devait en être de même au point de vue psychologique. C'est, en définitive, dans la continuité des espèces, la marque visible de la tradition.

A force de répétitions, ces influences ancestrales finissent par s'incorporer au sol lui-même, et c'est ce qui crée le type provincial. Là encore, l'influence du sol se trouvait autrefois mieux marquée qu'aujourd'hui, car les relations, les échanges étaient moins nombreux d'une région à l'autre ; les familles se déplaçaient moins, ou plus lentement ; elles conservaient des attaches avec leur origine ; le déraciné que connaît notre époque n'existait pas encore.

A ces deux sources d'influence s'ajoute enfin l'éducation, qui procède surtout par l'exemple. L'esprit de l'enfant se développe suivant l'esprit de ceux qu'il fréquente. Bien plus que dans des leçons pédagogiques plus ou moins arides qu'on lui impose, il puise son premier enseignement dans les propos qui frappent ses oreilles, dans les actes qu'il voit s'accomplir sous ses yeux. Et cette influence est d'autant plus profonde, les résultats se gravent d'autant mieux dans le cœur et dans la mémoire de la jeunesse que l'atavisme a créé un courant de sympathies instinctives qui facilite et renforce l'action de l'entourage familial. L'éducation prolonge ainsi en quelque sorte l'hérédité.

L'application à Turenne de ces procédés d'investigation nous fournira des données élémentaires sur sa nature particulière. Commençons par le côté paternel.

Par son père, Turenne était originaire de la terre d'Auvergne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Blotti au pied de la chaîne des Puys, tout en se dressant sur un récif basaltique que rongent par en bas les eaux de la Burande, le château de La Tour regardait, au xve siècle, par-dessus un pays morose, battu de vents humides, vers un fond de tableau ensoleillé où la Dordogne s'échappe en cascades bruyantes... Il ne reste rien aujourd'hui du manoir d'autrefois ; mais, de la plate-forme où s'élevaient ses tours crénelées, on découvre l'immense panorama que contemplaient d'un œil d'envie les seigneurs d'Oliergues, ancêtres paternels de Turenne.

Ils furent prompts à descendre de leur triste demeure. En 1444, Agne de La Tour épousait Anne, fille de Pierre de Beaufort, vicomte de Turenne, et portait ce titre désormais.

La petite ville de Turenne touche encore à l'Auvergne. « Au sortir de Nazareth (1), le plateau s'ouvre devant le voyageur par une déchirure profonde ; de chaque côté courent des collines aux flancs escarpés, qui s'abaissent au loin vers la riche plaine du Quercy où coule la Dordogne. Au fond de la vallée que l'œil domine, la Tourmente roule ses eaux rapides. En perspective, sur un promontoire qui s'élève à pic, se dresse majestueux le château de Turenne ; sa masse domine le rocher qui vient humilier à ses pieds ses blocs escarpés, et les tours à demi ruinées, plus élevées encore, dominent le château. Isolées dans l'atmosphère bleue qui les entoure, on dirait les hauts mâts d'un vaisseau qui est venu jeter l'ancre dans une rade découpée sur les bords de l'océan. Les maisons de la petite ville de Turenne, qui se groupent sous cette ombre protectrice, semblent de frêles esquifs auprès du grand navire.

» Aux divers points de l'horizon surgissent sur les

(1) Village fondé par les vicomtes de Turenne au retour et en souvenir de leurs expéditions en Terre sainte.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hauteurs les vieux débris des châteaux inféodés à Turenne, formant à l'entour les fleurons solides de la couronne vicomtale (1). »

Avant d'échoir définitivement aux La Tour, la vicomté de Turenne, toujours transmise en ligne directe depuis Charles Martel, avait successivement passé par les mains de plusieurs familles illustres, dont les plus durables avaient également leur origine ou tout au moins de puissantes attaches en Auvergne et en Limousin, la province voisine (2). Le père du maréchal était le sixième représentant de cette dynastie des La Tour.

Turenne appartenait donc à cette forte race auvergnate, vigoureuse, pleine d'une « sève amère, acerbe peut-être, mais vivace comme l'herbe du Cantal (3) », point belle cependant, « race méridionale grelottant au vent du nord, et comme resserrée, durcie, sous ce ciel étranger (4) ».

Apre au travail, homme d'affaire par excellence, l'Auvergnat ne cherche qu'à accroître son bien, et il y met une sorte de férocité. Les femmes n'ont point l'élémentaire coquetterie de leur sexe ; encore aujourd'hui, elles vendent sur le « foirail », pour un mince profit, leur belle chevelure noire. Farouchement attaché aux mœurs de sa race, l'homme des plateaux les conserve même en s'expatriant, et, quand il revient au pays, il rapporte avec quelque argent la droiture, la loyauté, la franchise dont il ne s'est jamais départi.

Jusque dans les traits de son visage et dans sa fruste

---

(1) *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par le comte de Cosnac, I, 58.

(2) Les Comborn, qui fournirent sept vicomtes de Turenne, furent à la tête des trois grands fiefs du Limousin. Les Beaufort firent des alliances avec les Gimel, les Noailles, les Cosnac, familles d'Auvergne. — Voir Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, et *Mémoires* de Saint-Simon.

(3) Michelet, *Tableau de la France*.

(4) *Ibid.* — Sur 1.000 examinés, la Corrèze a 167,80 exempts pour défaut de taille; la Haute-Vienne, 174,83 (d'après Broca).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

silhouette, Turenne avait les caractéristiques de l'Auvergnat. Peu accessible au sentiment, il visait aux choses pratiques, couvrant son utilitarisme d'un voile d'honnêteté sincère ; sa puissance de travail était extrême ; nous verrons qu'il la mit constamment au service de ses intérêts.

Son père, Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, premier duc de Bouillon de sa maison à partir de 1591, était de même ; il eut, toute sa vie durant, une passion dominante : l'ambition (1). Et comme il vécut en un temps troublé où l'intrigue était l'arme de prédilection, il consacra tous ses moyens à intriguer pour satisfaire son irrésistible penchant. Sous Charles IX, âgé de dix-huit ans à peine, il complotait déjà avec le duc d'Alençon, à qui il apprenait en vain le courage. Il complota pendant le règne de Henri IV, malgré qu'il dût à la générosité de ce roi le meilleur de sa fortune. Il complota encore sous la régence de Marie de Médicis, et ses conseils au prince de Condé ne visaient alors à rien moins qu'à renverser le pouvoir établi (2). C'était l'homme le plus remuant et le plus inquiet de son temps (3). Il faut lire dans ses *Mémoires* le récit de sa dispute avec M. de Durras. Sully rapporte bien des faits relatifs à sa bouillante humeur (4). Ce dernier, qui exécrait les fauteurs de désordre, fut sa victime : le vicomte profita d'un moment de crédit auprès de la Régente pour faire disgrâcier le fidèle serviteur du roi Henri. Il fut l'adversaire du maréchal d'Ancre, après l'avoir soutenu. Il jalousa le duc de Rohan... Bref, toute situation élevée était le but de ses sourdes et dangereuses menées.

---

(1) « ... Il ne pouvait vivre, ni laisser vivre aucun en repos... » (Richelieu, *Mémoires*.)

(2) *Mémoires* du duc de Rohan, livre I.

(3) Abbé Le Gendre, *Jugements sur les historiens de France*, VI, 133.

(4) Sully, *Economies royales, politiques et militaires*, t. I, chap. VIII, p. 17.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Par ambition encore, il abandonna la religion de ses pères. Sa liaison avec le duc d'Alençon une fois rompue, il avait pris la tête d'un parti mixte au point de vue religieux, où se groupaient les mécontents des deux Eglises. Pour devenir à coup sûr chef du parti qui oscillait peu à peu vers la religion proscrite, il se fit protestant. Si l'on en croyait ses *Mémoires*, rédigés pour l'édification de ses fils, il aurait seulement cédé à la voix impérieuse de sa conscience. Mais sa conduite témoigne du peu d'influence que durent avoir ses sentiments religieux sur une telle détermination. Il ne faut point d'ailleurs le juger avec sévérité : catholiques et protestants invoquaient à l'envi les motifs confessionnels pour satisfaire des appétits purements matériels : « Paris vaut bien une messe », dira en ce temps-là Henri IV... Ses contemporains ne s'y trompèrent point : le duc de Rohan, ce chef des protestants qu'il s'efforça de supplanter, le dit dans ses *Mémoires*. L'historien des Bouillon, Marsolier, non suspect de malignité à leur égard, partage la même opinion.

Quoi qu'il en soit, ce changement de religion le mit en rapports étroits avec Henri de Navarre. Avec lui, il courut les dangers du champ de bataille ; il sut, pour lui, remplir avec succès plusieurs missions diplomatiques importantes en Angleterre ou en Allemagne (1).

En 1591, son mariage avec Charlotte de La Marck, riche héritière de Bouillon, Sedan et autres lieux, fut la récompense des services rendus à Henri IV. Calcul en partie double, heureux seulement pour le vicomte de Turenne. Henri IV, qui avait voulu s'assurer d'une frontière voisine des princes lorrains (2), en la mettant entre les mains d'un serviteur fidèle, ne fit que donner un repaire imprenable à un vassal turbulent. Trois ans plus tard, la

(1) Voy. de Thou.
(2) Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, I, 52, 53.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

duchesse de Bouillon mourait en accouchant d'un fils qui ne vécut pas. « Le maréchal de Bouillon prétendit garder tout ce que possédait sa femme, en vertu d'un testament fait par elle en sa faveur, pièce qu'il ne montra jamais parce qu'elle n'exista jamais (1). » Ce fut là l'origine de vastes prétentions contre lesquelles Saint-Simon, qui gardait en cerbère jaloux les prérogatives de sa caste, ne cesse de s'élever à toute occasion. « Il ne pouvait tirer ses prétentions de la maison de La Marck dont il n'était pas, et dont l'héritière ne lui avait point laissé d'enfants. Il essaya donc de les établir sur sa qualité de prince souverain de Sedan... Il prit toujours dans ses titres la qualité de prince souverain de Sedan, de duc souverain de Bouillon, et ne signa jamais ni actes ni lettres que simplement Henri de La Tour (2). »

Le duc de Bouillon n'était pas seulement un virtuose de l'intrigue. Il savait mettre à son service des talents élevés qui ne contribuèrent pas peu à asseoir sa fortune. Esprit cultivé, doué d'une grande pénétration, il soutint et développa ses qualités naturelles par des études poursuivies pendant toute sa vie (3), et suppléa ainsi à l'abandon intellectuel de son jeune âge (4). Il fut un des hommes les plus policés de cette cour qui, à vrai dire, ne brillait point encore par la distinction dans les manières ni par l'élégance dans les mœurs.

Son agitation apparente n'allait pas sans un fonds de

---

(1) *Mémoires* de Saint-Simon (édit. Chéruel, II, 352).

(2) *Ibid.*, II, 352, 360.

(3) Prisonnier du duc de Parme en avril 1581 durant près de trois ans, il réclame à son valet de chambre Guichart des livres grecs, latins, espagnols, italiens, des historiens et poètes français, ... et « une grande mère françoise, mes des meilleures ». (Archives nationales, paquet de lettres étudiées en 1908 par M. René Fages.)

(4) Il avait perdu son père à l'âge de 2 ans, et son éducation s'était trouvée confiée au connétable Anne de Montmorency, son aïeul, ce grand rabroueur de personnes qui, au dire de Brantôme, traitait tout le monde d'âne et de vieux sot.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sagesse qui lui permettait de juger toujours sainement de ses intérêts. Témoin la sotte provocation du prince de Condé, jaloux de le voir nommé lieutenant-général du roi de Navarre, à laquelle il ne céda point sans que rien pour cela ne pût entacher son honneur.

Il était naturellement brave et son coup d'œil dans les combats égalait sa vaillance (1). Henri IV l'avait fait maréchal de France à l'occasion de son premier mariage.

Il rédigea des *Mémoires* sur sa vie en 1609 ; leur style en est aisé, vif, spirituel, de bon ton. Ils font sentir l'homme de cour désabusé de bien des choses, légèrement teinté d'un scepticisme aimable, ce qui les rend savoureux. Ecoutez ce conseil à son fils et sentez l'ironie de la phrase : « ... Qu'il vous souvienne que les rois nous sont donnés de Dieu, et quoy que mauvais quelquefois, néanmoins nous les devons servir (2)... »

Ce portrait n'est-il pas celui du pur type auvergnat poursuivant la fortune avec une constance inlassable et une prodigieuse énergie ? Chez lui, tout doit céder le pas à son ambition, concourir à la réussite de ses desseins. Il est sans scrupules et trouve bonne chaque occasion de s'accroître à quelque dépens que ce soit. Qui sait quelle orientation un tel homme eût fait prendre à l'esprit du futur maréchal ! Mais il ne vécut guère après la naissance de son fils, et Turenne, qui n'avait que douze ans quand son père mourut, resta soumis à la seule direction de sa mère.

Il semble que, pour un jeune homme, l'éducation donnée par une femme manque de virilité ; le cas n'est pas rare, en effet, où ceux qui l'ont subie en gardent quelque

---

(1) Il se conduisait à la guerre avec une certaine brutalité. (Voir Desprels, *Les Leçons de la guerre*, p. 368.)

(2) *Mémoires* de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, et plus tard duc de Bouillon. (Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, Paris, 1788, XLIII, 25.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chose de passif et d'efféminé ; le cœur chez eux a toujours plus d'empire que le cerveau.

Il ne devait pas en être ainsi pour Turenne, parce que sa mère n'était pas une femme ordinaire...

Certaine école scientifique, corroborant l'opinion populaire, soutient que toutes les commotions éprouvées par la femme en état de grossesse se répercutent chez son enfant. Il n'est donc pas sans intérêt de signaler qu'au moment où la duchesse de Bouillon portait Turenne, de janvier à septembre 1611, l'esprit belliqueux qu'Henri IV avait développé en France, pour l'employer contre la maison d'Autriche, n'était pas encore complètement atrophié ; on faisait mine de continuer les plans de campagne du monarque défunt (1). D'autre part, la noblesse, réduite à l'obéissance sous le règne si tragiquement clos, commençait à s'agiter de nouveau, enhardie qu'elle était par la régence étrangère et sans autorité d'un roi encore enfant.

Elisabeth de Nassau, duchesse de Bouillon, était la fille aînée du fameux Taciturne, le fondateur de la République des Provinces-Unies. Son père, homme habile en affaires, prudent et ambitieux, lui avait transmis les qualités qui firent sa fortune. Elle était une maîtresse femme. Saint-Simon la dit aussi ambitieuse et guère moins habile que son mari (2). Les femmes valent mieux que les hommes dans cette maison, avait-on coutume de dire, rendant hommage à la vigueur de leur caractère. Elisabeth le fit bien voir. Restée veuve en 1623, elle prit en main la défense des intérêts de sa maison et sut tenir tête à Richelieu lui-même, qui voulait empiéter sur la souveraineté de Sedan. « Et pour le regard des sermens que le roy a désirés des habitans de Sedan, disait-elle, nous avons

(1) L'armée du maréchal de la Châtre (10.000 hommes) se rendait à Juliers.

(2) *Mémoires* de Saint-Simon (édit. Chéruel, III, 360).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

supplié ledit sieur mareschal de La Force de nous donner le temps de faire sur ce nos très humbles remonstrances à S. M. pour le préjudice que cela pourroit apporter au droit de souveraineté, ce qu'il nous a accordé (1). »

Les intrigues répétées de son fils aîné compromirent cette souveraineté. Il fallut céder la place à Louis XIII pour sauver la vie du frère de Turenne. Mais ce n'est pas la vieille duchesse qui se rendit la première ; longtemps elle parla de sacrifier son fils à la ville dont elle ne voulut sortir « sa vie durant (2) ».

Elle mourut le jour même que les troupes royales prenaient possession de Sedan, symbole expressif de l'acharnement avec lequel elle défendit son domaine contre les empiétements du pouvoir royal. Richelieu avait dû user de ménagements à son égard ; on sait que ce n'était point là sa manière. S'il déclare d'un ton empreint d'une raillerie non équivoque que « si M. de Bouillon avait trois Sedan, il les donnerait pour sauver sa vie », il ajoute avec soulagement : « Je crois que, la vieille madame de Bouillon étant morte, cette affaire [l'occupation de Sedan] ne recevra point de difficultés (3). »

N'était-ce pas là une épouse bien assortie à ce duc de Bouillon que nous venons de présenter ? Elle nourrissait une ambition aussi insatiable, les mêmes désirs d'accroître sa puissance et ses biens ; à l'inverse des caractéristiques habituellement reconnues à chaque sexe, elle semblait moins souple, plus obstinée, mieux équilibrée que son mari ; sa volonté, avec une plus grande continuité, se

---

(1) A Sedan, le 17 novembre 1631 (*Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu*, recueillis et publiés par M. Avenel, IV, 214.)

(2) Richelieu à Chavigny et Noyers, 3 septembre 1642, dans Avenel, ouv. cité, VII, 114.

(3) Richelieu à Chavigny et Noyers, 15 septembre 1648, *Ibid.*, VII, 128.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

révèle plus absolue ; elle paraît avoir représenté l'élément mâle dans le ménage.

Elle ne crut point cependant que son impulsion serait assez virile pour faire de ses fils les hommes qu'elle désirait qu'ils fussent. C'est pourquoi elle les envoya en Hollande apprendre le métier des armes à l'école vigoureuse de ses frères, les princes Maurice et Frédéric-Henri de Nassau. Turenne, quand il quitta Sedan, avait 12 ans à peine. Il vécut ainsi au contact des Hollandais à l'âge où l'esprit présente le plus de réceptivité aux influences ambiantes.

C'était alors le temps où la Hollande, déjà façonnée à la lutte par son duel séculaire contre l'Océan, s'efforçait de conquérir sa liberté sur les Espagnols. « Forts à l'entreprise, plus solides encore à la résistance, les Hollandais sont peut-être de tous les Européens ceux qui ont le plus de simplicité naturelle, car ce sont eux aussi qui ont le plus agi. Ne se hâtant point de promettre, ils tiennent leur parole au delà même de ce qu'elle faisait espérer ; ils ne se lancent dans aucune entreprise à la légère; mais, quand leur résolution est prise, ils ne s'arrêtent point qu'ils n'aient vaincu le sort ; ils réfléchissent longtemps, mais, après s'être décidés, ils se mettent à l'œuvre et sans arrière-pensée. Ils sont d'un rare bon sens : ce n'est point par des fantaisies qu'ils auraient pu tenir tête à l'Océan. Leur défaut le plus commun est celui de la routine : lents et méthodiques, accoutumés à un travail persévérant, il leur est difficile de se renouveler, de changer leurs idées, de porter la main sur une coutume antique. Ils ne sont point tristes comme ils le paraissent souvent : ils sont silencieux et graves... (1) »

Nous retrouverons en Turenne bon nombre de ces qua-

(1) Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle* : Les Pays-Bas.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lités ; ce sont celles qui servent à dessiner la belle silhouette de l'homme moral transmise à la postérité. Il a, comme les Hollandais, une grande simplicité naturelle ; il n'entreprend rien sans avoir longuement médité ; il poursuit à outrance l'exécution de ce qu'il a résolu d'entreprendre ; il est d'humeur joyeuse, mais reste froid et circonspect. Il n'est pas même sans présenter quelques-uns des défauts que l'auteur cité ci-dessus leur reproche : nous verrons plus loin avec quelle force il tient au passé et combien il lui répugne « de porter la main sur une coutume antique ».

Telles sont, succinctement rapportées, les principales influences ayant agi sur la formation du caractère de Turenne. Prises dans leur ensemble et suivant la nature de leur origine, les qualités psychiques que nous venons de faire entrevoir se peuvent classer en deux catégories différentes : il y a celles du sang, transmises soit intactes, soit avec des variations plus ou moins accentuées par les ascendants ; il y a encore celles nées du milieu social qui, par l'action répétée de l'exemple, fournit la meilleure contribution à l'éducation.

Laquelle, de l'hérédité ou de l'éducation, aura la part prépondérante dans le caractère définitif ? La discussion générale de ce difficile problème échappe à notre compétence. Les uns soutiennent, avec M. Ribot, que si l'éducation parvient quelquefois à transformer les qualités héréditaires, elle ne réussit jamais à les créer. L'hérédité, en effet, est antérieure à l'éducation ; mieux que par un simple contact extérieur, elle s'exerce par un secret instinct enraciné au plus profond de nous-mêmes, déposé à notre insu, malgré nous, en notre inconscient. Elle agit à la façon d'un réflexe, et on sait combien longue est l'éducation pour mettre en mouvement ce même réflexe. « L'éducation n'est jamais absolue, et n'a d'action efficace

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que sur les natures moyennes (1). » Suivant ce même auteur, en étudiant la plupart des hommes célèbres, on constate que l'éducation n'a exercé sur eux qu'une influence nuisible ou nulle, en tout cas très restreinte.

D'autres, au contraire, s'appuyant sur ce fait que les impressions les plus fortes sont en général les plus fraîches, attribuent des pouvoirs supérieurs à l'éducation, égaux tout au moins à ceux de l'hérédité.

Il est encore possible que, dans la réalité, faite uniquement de cas particuliers, on puisse indistinctement soutenir ou combattre chacune de ces thèses. Les généralisations sont souriantes, mais dangereuses en tout ce qui touche à la nature humaine ; la suprême manifestation de notre espèce, la guerre, est là pour le prouver.

Education, hérédité cohabitent. Il peut y avoir lutte entre deux qualités opposées issues chacune d'une source différente ; mais la lutte ne s'étend point. Il y a, au contraire, composition, mélange, amalgame ; chaque qualité se fait sa place. Il en est ici comme des microbes dans notre organisme : quelques-uns s'entre-détruisent, la majeure partie sait bien trouver un *modus vivendi*.

Dans cette coexistence, les plus vigoureux l'emportent toutefois. Ainsi des qualités psychiques : les plus intenses, celles dont la vitalité est la mieux assurée, prédominent ; elles n'empêchent point les autres de se manifester.

Ne serait-ce pas ce moyen terme qui conviendrait à Turenne, malgré que les apparences semblent, à son sujet, donner raison à la première thèse ?

Par l'hérédité, il y a déposées en lui des qualités viriles, sentiments forts, énergie, ténacité, ambition... ambition surtout qui lui vient de son père, de sa mère, de toute l'héroïque lignée des Nassau, des La Tour, des Turenne.

---

(1) Th. Ribot, *L'Hérédité*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'éducation intervient alors. Turenne assiste à la lutte des ambitions de sa famille avec d'autres ambitions rivales qui l'emportent ; le vaincu par la force apprend à biaiser.

Il vit aussi au contact de populations énergiques certes, mais douces d'apparence ; obstinées comme aucune autre, modérées cependant dans l'expression de cette obstination. Pour vaincre les obstacles, elles lui montrent qu'il n'est point nécessaire de se livrer à des efforts violents et courts : une volonté calme et tenace suffit ; la simplicité, l'action sans fracas, lente, constante et sourde lui sont révélées.

L'éducation couvrira donc chez lui de voiles harmonieux la violence et l'impétuosité ancestrales. Il ne pourra toutefois empêcher qu'elles ne surgissent : tel un sous-sol rocheux perce par endroits de ses pointes aiguës l'humus qui le recouvre. Dès à présent, on peut prédire de Turenne que son bon sens hollandais, sa douceur, sa modestie, sa simplicité puisées au contact des choses et des gens, céderont quelquefois le pas à la violence utilitaire, au farouche individualisme hérités de ses pères.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE II

L'ENFANCE DE TURENNE

SOMMAIRE : *Naissance de Turenne. — Le droit d'aînesse. — Que faire des cadets de famille? — Etat ecclésiastique. — Goût de Turenne pour la profession des armes. — Quinte-Curce et Alexandre le Grand. — Instruction d'un homme d'armes. — Daniel Tilenus, premier maître de Turenne. — Justel. — Esprit lent de Turenne. — Châtiments corporels. — Ce qu'il apprit. — Exercices du corps. — Henri de Vassignac. — Turenne cavalier. — Il devient robuste. — Le cadet. — Turenne en Hollande, à la cour. — Avarice. — Conséquences.*

Henri de La Tour, vicomte de Turenne (1), naquit à Sedan le 11 septembre 1611, deuxième fils d'une famille de huit enfants ; son aîné, Frédéric-Maurice, prince de Sedan, était de cinq ans plus âgé que lui.

Ne pas être l'aîné était alors considéré comme une malechance. Celui-ci héritait du nom, des titres, des fiefs, de toute la fortune ; à lui était réservée la fonction de « vivre noblement », c'est-à-dire l'oisiveté brillante ; il devait simplement perpétuer la race et transmettre à son successeur, au moins tel qu'il l'avait reçu, l'état de sa maison.

Quant aux autres enfants, ils restaient voués aux situations subalternes : les couvents engloutissaient les filles, et si les garçons avaient devant eux un horizon quelque peu plus étendu que le mur d'une cellule ou la perspective d'un cloître, leur choix n'en était pas moins fort restreint (2). Le commerce, considéré comme indigne de la

---

(1) Ce fut pour Turenne un simple titre honorifique; la vicomté appartint toujours à son frère aîné.

(2) « ... Les cadets des cadets arrivaient promptement au partage d'un pigeon, d'un lapin, d'une canardière et d'un chien de chasse. » (D'Avenel, *La Noblesse française sous Richelieu*, 138.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

noblesse, était abandonné aux gens du peuple ; l'industrie n'existait pas ; la magistrature portait une trop humble robe et les charges de « judicature » n'étaient un idéal que pour la bourgeoisie.

On avait encore de l'estime pour l'état ecclésiastique ; aussi le rochet et la mitre « étaient la ressource des derniers-nés, qui n'auraient pu sans elle faire bonne figure dans le monde, et que d'ailleurs on ne désirait pas voir faire souche (1) ».

Mais Turenne, élevé dans la religion protestante, ne pouvait être destiné aux abbayes et aux bénéfices d'Eglise. Certes, la séparation entre les biens terrestres et ceux de l'autre monde n'était pas très nette. Des revenus bien palpables étaient attachés aux fonctions ecclésiastiques, et, quand il s'agissait de se les partager, on ne regardait guère au spirituel, on faisait taire à bon compte les scrupules de sa conscience. Un évêque de Mayence imposait à un chapitre, par sa propre autorité, un évêque marié, huguenot qui nommait les curés (2). Il en allait de même en France : témoin ce neveu protestant de Turenne usurpant une cure pour en accaparer le revenu, à qui les Grands Jours d'Auvergne firent rendre gorge en dépit de toute considération pour son oncle (3). « Sully a quatre abbayes, et il n'est pas le seul protestant dans ce cas ; telle famille réformée jouit pendant un siècle de Fontgombault, en Berry ; tel huguenot, gouverneur d'une citadelle en Bresse, est commendataire d'une abbaye voisine. Tout cela ne choque pas trop (4). » C'était toutefois de l'irrégulier, par suite exceptionnel. On ne pouvait décemment s'y préparer dès l'enfance.

---

(1) D'Avenel, *loc. cit.*, 112,
(2) *Magister F. Ch. Laukhards Leben und Schicksale* (Robert Lutz, 2 vol., Stuttgart, Réimpression de 1908).
(3) Fléchier, *Histoire des Grands Jours d'Auvergne.*
(4) D'Avenel, *loc. cit.*, 241.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Restait la carrière des armes, la plus enviable. Malheureusement, Turenne était chétif, malingre, son visage disgracieux. La nature avait donné à son frère une bonne mine, une belle taille, quelque chose de grand dans son air et dans sa démarche (1) ; à lui, par contre, elle avait refusé tous ces dons, exerçant ainsi à son désavantage une sorte de droit d'aînesse physiologique.

On convint néanmoins de le destiner à l'épée ; le rang de sa naissance suppléerait à l'inélégance de sa taille (2). Et, quant à sa complexion délicate, les exercices du corps sauraient bien en avoir raison.

D'ailleurs, le jeune Turenne manifestait un goût très vif pour le métier des armes. Rares sont, en vérité, les enfants que l'éclat d'un panache ou le cliquetis d'un sabre ne ravit pas d'admiration. C'était cependant quelque chose de plus enraciné chez Turenne. Son père, inquiet toujours de son aspect débile, pensait à haute voix devant l'enfant et paraissait redouter pour lui les fatigues de la guerre. Pourrait-il supporter les intempéries, coucher dehors, subir le chaud, le froid et toutes les misères que traînent les armées avec elles ?... L'enfant voulut prouver qu'il en serait capable et prit secrètement la résolution de passer une nuit d'hiver à la belle étoile. On le trouva un soir déjà endormi sur l'affût d'un canon qui lui-même dormait sur les vieux remparts de Sedan (3). Il n'avait que 10 ans...

Cette attirance des choses militaires dépassa les balbutiements de l'enfance et se manifesta au cours de ses étu-

---

(1) *Mémoires de la vie de Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, souverain de Sedan*, par Messire Jacques de Langlade, baron de Saumières, secrétaire du cabinet du Roi. (A Amsterdam, 1693.)

(2) La bonne apparence était très recherchée. Fabert, comme Turenne, en était dépourvu, et sa carrière en fut, au début, compromise. (V. Bourrély, *Le Maréchal de Fabert*, I, 15, note 1.)

(3) Un bas-relief sur une porte du collège actuel de Sedan représente Turenne endormi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des. Les récits guerriers, les faits d'armes brillants composaient ses lectures favorites. Il lisait volontiers César ; Quinte-Curce, avec son *Histoire des exploits d'Alexandre*, avait toutes ses préférences. Le caractère du héros macédonien était-il fait pour séduire Turenne ?... Celui-ci s'échauffait à réciter devant les siens des fragments de la vie d'Alexandre ; il provoquait quiconque osait seulement mettre en doute la réalité des dramatiques exploits contés par l'historien. Peut-être l'auteur avec son style fleuri, agréable, son goût du merveilleux, fascinait-il une imagination précoce. Ne faudrait-il pas voir en cette sympathie pour Alexandre moins une prédisposition juvénile aux grandes actions, qu'un impulsif mouvement d'admiration pour des harangues ne manquant ni d'élévation, ni de force, mais en définitive pompeuses et vides ?

Retenons toutefois cette exubérance comme manifestation du tempérament chez l'enfant ; elle contraste singulièrement avec la froideur et la réserve, traits classiques du Turenne grandi.

Le duc de Bouillon eut le bon esprit, cela va sans dire, de ne point contrarier ces heureuses dispositions : le jeune Turenne fut donc préparé à suivre la voie des armes.

Elle n'exigeait pas en ce temps une bien grande somme d'efforts, à en juger par le programme d'instruction destiné à une académie que Richelieu proposait de créer en 1636, pour « nourrir 1.000 gentilshommes dont 400 destinés à l'Eglise et 600 pour les armes (1) ». — « Ceux qui seront nourris pour les armes (ainsi s'exprimait le projet du cardinal) seront reçus à quinze ans et y demeureront trois ans... Ils sauront lire et écrire. Ils apprendront à tirer les armes, danser, voltiger, l'exercice du mousquet et de la pique, et tous les mouvements de l'infanterie ;

(1) Avenel, *loc. cit.*, V, 721.

102846

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

» Seront instruits aux mathématiques en ce qui regarde la pratique ;

» Apprendront les quatre premières règles de l'arithmétique et liront l'histoire.

» On les exercera à lutter, sauter, jetter la barre, nager et autres exercices du corps... (1) »

Un contemporain dont les *Mémoires* sont fort connus, le sieur de Pontis, indique un programme qui ne diffère pas sensiblement du précédent. Il suffit, selon lui, pour un futur militaire, d'étudier dans les livres, jusque vers 15 ou 16 ans, la philosophie, l'histoire et les lois de la politique, savoir juste assez de mathématiques pour prendre une demi-lune ou établir un bastion. Après cela, les exercices du corps et les arts d'agrément doivent prendre la première place : équitation, armes, gymnastique, danse... dans le but d'apprendre « à marcher de bonne grâce avec un air noble et élevé », d'avoir « un visage toujours gai, civil et sans aucune contrainte qui paraisse ». Enfin, comme couronnement de cette préparation, Pontis fait voyager pour apprendre les langues vivantes et comparer les peuples entre eux... En somme, on instruisait alors les futurs gens d'épée à la manière des « gens du monde » avec lesquels ils étaient généralement confondus.

Ainsi fut fait pour Turenne. On lui donna comme maître Daniel Tilenus ; son frère, le prince de Sedan, avait été confié au célèbre Pierre du Moulin. C'étaient deux savants théologiens calvinistes. Alors encore, comme au moyen âge, la science et les belles lettres restaient l'apanage des religieux. Tilenus avait vu le jour en Silésie et fait ses études en Allemagne. Le duc de Bouillon le fit venir à Sedan et le nomma professeur de théologie au collège académique que fréquentait assidûment la jeunesse protestante du pays. Il s'y rencontra avec du Mou-

(1) Avenel, *loc. cit.*, V, 722.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lin et tous deux ne tardèrent pas à entrer en discussion au sujet des diverses doctrines de la foi protestante. Ils s'accusèrent d'erreurs réciproques ; l'affaire fit du bruit: Tilenus était ardent ; il mettait à soutenir ses opinions une chaleur et une vivacité peu communes. Cela ne l'empêchait point d'en changer fréquemment. Il adoptait, l'une après l'autre, toutes les sectes et se faisait le défenseur de chacune, toujours avec la même énergie. On ne put le garder à Sedan et il promena longtemps son esprit agressif en France ou en Angleterre, sans réussir à le fixer sur aucune doctrine.

Turenne apprit de cet homme les principes de la religion. Il fut le témoin sinon attentif, du moins involontaire des fluctuations de sa foi, des mouvements de sa pensée, des malheurs que lui occasionnait l'aveu incessant de ses opinions. Quoi d'étonnant à ce que le jeune homme se souvînt de cela, et que la réaction opérant sur son caractère lui ait fait sentir les avantages qu'on rencontre souvent à dissimuler ses pensées, en même temps que le spectacle des variations de son maître l'ait rendu sceptique sur la valeur des doctrines religieuses ?...

Turenne ne fut pas longtemps au contact de cet homme fougueux. Son père mort, il ne resta soumis qu'à l'influence éducatrice de sa mère, qui, même de loin, dirigeait le détail de son enseignement pédagogique. De Hollande, Turenne rendait compte à la duchesse de Bouillon en ces termes : « Monsieur Justel m'avait dit qu'il me viendrait voir une fois à Lahi, et qu'il prendrait la peine de m'interroger de mon latin. J'explique fort souvent après le manège dans les *Commentaires* de César... (1) » M. Justel était un conseiller et secrétaire du roi, sorte d'historien patenté de la maison de Bouillon, qui en eut

(1) Turenne à sa mère, Lahi, 20 octobre 1627 (collection Michaud et Poujoulat).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un grand nombre (1). Travailleur acharné à l'âge où l'on recherche simplement les plaisirs, esprit sérieux et pondéré, il fuyait les choses frivoles et semblait se complaire à déchiffrer des textes obscurs. Bien que protestant, l'histoire ecclésiastique du moyen âge le passionnait ; il y consacrait ses loisirs ; entre temps, il s'occupait de l'instruction du jeune Turenne.

Il semble qu'avec de tels maîtres, Turenne dût faire des progrès bien sensibles. En réalité, il n'en fut rien. Les études consistaient en ce temps en un effort de mémoire. Or sa mémoire était lente à retenir, malgré l'application sincère qu'il y mettait. D'ailleurs, ses autres facultés intellectuelles n'étaient pas non plus remarquables. Tandis que son frère faisait prévoir, dès l'enfance, cette éloquence facile, naturelle, insinuante, dont parle La Rochefoucauld (2), lui, au contraire, avait la langue embarrassée; à la moindre interruption, il se troublait et ne pouvait plus ressaisir le fil de son discours (3).... Toujours ce droit d'aînesse physiologique.

Les châtiments corporels étaient alors en usage. Turenne y fut soumis, sans aucun succès ; il en fut rebuté (4). Son père, plus perspicace, avait obtenu de meilleurs résultats en agissant sur l'amour-propre, que Turenne avait fort chatouilleux.

L'écolier parvint ainsi, tant bien que mal, à apprendre quelques beaux passages des classiques anciens ; il citait également les poètes français (5). Insensiblement, il mordit aux mathématiques ; c'est une joie pour lui d'annoncer

---

(1) Il a laissé un *Discours du duché de Bouillon, et du rang que les ducs de Bouillon ont en France* (1633, in-4°), et une *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, et celle de la maison de Turenne, justifiées par chartes, titres, etc.* (Paris, 1645, in-fol.).

(2) La Rochefoucauld, *Mémoires*.

(3) Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, p. 13.

(4) Ramsay, *Histoire de Turenne*.

(5) *Mémoires* de Bussy-Rabutin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à sa mère qu'il a « passé tous les triangles ». Mais il ne put jamais apprendre à écrire avec quelque élégance et son style resta lourd et obscur. En somme, il ne fut pas un lettré ; il resta de ceux à qui « la tête tourne de lire (1) ».

Turenne, avons-nous dit, fut soumis d'une manière intensive aux exercices corporels, afin de le rendre « bien institué (2) ». Il s'agissait de faire disparaître sa débilité naturelle et le préparer par là à la carrière des armes. Son père lui donna pour gouverneur le chevalier Henri de Vassignac, qui, tout en remplissant exactement sa tâche, sut s'acquérir l'estime de Turenne. Alors qu'on ne découvre dans la correspondance de celui-ci aucun souvenir ému à l'adresse de ses maîtres d'étude, on y lit pour Vassignac l'expression d'un attachement véritable. C'était un gentilhomme vicomtain, « un homme de service (3) » sur le caractère duquel nous n'avons pu recueillir aucune indication. Cette absence de documentation est regrettable, étant donnée la sympathique gratitude que lui témoignait son élève. Il le suivit aux Pays-Bas et, quand il mourut aux côtés de Turenne, la douleur de celui-ci fut extrême. Il en écrivait à sa mère : « J'ai un si extraordinaire ressentiment de ce malheur, qu'il est impossible de m'ôter cette pensée, et toutes les choses qu'il m'a jamais dites me reviennent incessamment à la mémoire. Je tâcherai de les effectuer et m'assurerai par ce moyen de ne vous être pas désagréable (4). »

En vrai descendant qu'il était des preux d'autrefois, le duc de Bouillon attachait une grande importance aux exercices du corps. Aussi avait-il adjoint au collège académique de Sedan une académie des exercices, classe spé-

(1) D'Avenel, *La Noblesse française sous Richelieu*, p. 52.
(2) *Ibid.*, p. 43 et suiv.
(3) Raguenet, *loc. cit.*, p. 15.
(4) Turenne à sa mère, du camp de Bois-le-Duc, 19 septembre 1629 (collection Michaud et Poujoulat).

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ciale destinée aux jeunes gens se préparant à la carrière des armes. Le programme ci-dessus rapporté y était exactement suivi. Turenne, après son frère, y fut soumis et s'en trouva fort bien.

Il n'en devint pas toutefois un élégant jeune homme ; son corps n'y prit point une tournure plus gracieuse ; on ne peut même pas dire qu'il excella dans la pratique des « sports ». La légende raconte bien qu'à l'image de son héros favori, il dressa, jeune encore, un cheval fort rétif à la selle. Or Mazarin lui offrant deux chevaux, « bons par excellence », pense qu'ils feront son affaire, car, dit-il, « je m'en accommodais parfaitement, bien que je ne sois pas bon homme de cheval, et, pour dire la vérité, vous ne l'êtes guère plus que moi (1) ». Turenne répondait quelques jours plus tard, remerciait et se bornait à souligner la difficulté qu'on avait à se remonter convenablemnt (2). Ceci se passait en 1644 ; Turenne avait 33 ans, c'est-à-dire était à un âge où les aptitudes équestres sont dans leur plein pour un homme ayant jusque-là vécu à cheval.

Mais ce qu'il rapporta de ce régime, ce fut une santé robuste, à l'épreuve de toutes les fatigues. Sa constitution, d'abord délicate, en fut heureusement modifiée, et quand il se présenta chez son oncle, le prince Maurice de Nassau, à 15 ans, il était de taille à porter le mousquet.

Turenne fut un « cadet » plein d'une consciencieuse bonne volonté. Il n'était point encore obligatoire, pour obtenir des grades, de suivre toute la hiérarchie en débutant par la fonction la plus humble ; cette obligation date seulement pour la France du farouche Louvois. Mais, dès avant ce ministre, bon nombre de jeunes gens zélés se fai-

---

(1) Mazarin à Turenne, 9 juillet 1644. (Aumale, *Histoire des princes de Condé pendant les* XVI*e et* XVII*e siècles*, IV, 250, note 2.)

(2) Turenne à Mazarin, du camp de Schallstadt, 11 juillet 1644. (*Ibid.*, IV.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

saient un devoir de se plier volontairement à cette pratique ; c'était le conseil donné par les vrais militaires et Maurice de Nassau n'aurait pas consenti à ce qu'il en fût autrement pour le neveu confié à ses soins. Bassompierre, Guébriant, le grand Condé, Villars, tant d'autres, avaient suivi ou suivirent la même voie.

Rien dans les occupations courantes de la vie militaire ne distinguait le cadet du soldat mercenaire ; leur origine seule les différenciait. Celui-ci était acheté ; celui-là volontaire, sorte de commissionné hors cadre pouvant quitter le service à son gré (1).

Turenne ne fut dispensé d'aucune corvée, même la plus infime, du métier de soldat. Il y mettait de l'application, donnant l'exemple, respectueux pour ses chefs, tous moins bien nés que lui, supportant avec patience les petits ennuis inséparables d'un début, se riant des intempéries et, par son attitude, exaltant le moral des autres quand il le fallait. Son oncle Maurice se réjouissait à lui voir de si heureuses dispositions. Mais la mort le vint surprendre en 1627 et la direction du jeune Turenne passa au prince Frédéric-Henri, le frère du défunt.

Le nouveau stathouder, qui n'était pas encore l'original accompli que nous révèlent les Mémoires contemporains (2), donna à son neveu le commandement d'une compagnie. En cette qualité de capitaine, Turenne prit part à toutes les expéditions de son oncle contre Spinola, et il remplit cette fonction avec un zèle toujours soutenu, recherchant avec passion le détail.

Son existence était ainsi réglée : pendant la période d'activité des troupes, il était en campagne ; l'hiver, quittant la Hollande, il revenait auprès de sa mère ou se fa-

(1) Père Daniel, *Histoire de la milice française*, t. II.
(2) *Mémoires* du maréchal de Grammont (collection Michaud et Poujoulat, p. 269). — Chéruel, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, II. 250.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

çonnait aux belles manières à la cour du roi de France, piloté par sa sœur. Cela créait une grande variété dans son existence, et cette variété, que la noblesse recherchait avidement, ne laissait pas de contrarier l'esprit méthodique et ordonné de Turenne.

Les premières impressions qu'il ressent à la cour sont intéressantes à recueillir. La vue des courtisans et l'étalage de leur luxe lui est pénible à supporter. Il y insiste beaucoup dans les lettres qu'il adresse à sa mère, à tel point que maints auteurs y ont voulu voir un penchant accentué vers la lésinerie. « Tout le monde, jusqu'au moindre, écrit-il, despensent prodigieusement... C'est une grande folie de se ruiner au point qu'ils le font... »

Il se garde bien d'imiter leur exemple et veille soigneusement sur ses deniers. S'il achète un cheval « fort beau et fort glorieux sur le pavé », qui le rendra « bon gendarme », il ne peut s'empêcher de dire qu'il lui coûte cent écus (1)...

Il emprunte à sa sœur son carrosse pour éviter de gâter à cheval son habit neuf, et il n'a pas honte de porter plusieurs fois le même ; tant pis si l'on s'aperçoit « que ce n'est pas un habit fait d'à cette heure ».

Est-ce de l'avarice ? Nous ne pensons pas que Turenne ait jamais eu un caractère d'Harpagon. Tout enfant il distribuait volontiers le contenu de sa cassette (2). Plus tard, il sera avec ses soldats d'une générosité proverbiale et il parcourra l'Allemagne en chef victorieux sans que sa fortune personnelle en soit accrue. Il conservera cependant l'esprit du jeune homme ayant peur de friper son habit à cheval, et sera d'une exactitude rigoureuse dans la

(1) *Mémoires* de Turenne (collection Michaud et Poujoulat, p. 320 et suiv.).

(2) Ramsay, *Vie de Turenne*. — « Une de ses grandes qualités, c'était le mépris du bien. Jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui. » (Bussy-Rabutin, *Mémoires*, édit. 1704, II, 155.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gestion de ses comptes particuliers. C'est ainsi qu'au moment même où il songera à se faire catholique, il se plaindra de religieuses qui, lui ayant acheté sa maison, le paient très irrégulièrement (1). Il doit n'y avoir en cela qu'une conséquence de sa mentalité faite de raison méthodique, d'amour du détail et de l'ordre. Un historien célèbre qui, sans pouvoir être taxé de sympathie outrée pour Turenne, a porté sur ce grand homme un jugement exact, le dit nettement : « L'état d'infériorité où il fut longtemps, comme cadet et bas officier dans les armées de la Hollande, resta en lui toute sa vie. Il était fort modeste, fort serré, *non avare*, mais extrêmement économe (2)... »

Il y aurait, croyons-nous, une certaine superfétation à vouloir tirer des conclusions définitives sur le caractère de Turenne d'après les faits rapportés sur son enfance. Rien, au cours de ses premières années, ne fait pressentir l'homme de guerre futur. Sans doute, Turenne veut être soldat. Mais il a entendu dire autour de lui qu'il fallait qu'il le fût. Et s'il témoigne de l'obstination à le devenir, c'est un peu pour rassurer sa famille, beaucoup par amour-propre. Ceci est symptomatique. A coup sûr le sentiment guerrier serait en lui bien autrement irrésistible s'il avait dû faire prévaloir sa vocation sur les désirs de son entourage ; l'opposition surexcite la violence de nos appétits et rien n'est fécond comme la lutte, de quelque nature que soit cette dernière. Or Turenne n'a pas eu à lutter.

Son intelligence n'est guère au-dessus du médiocre. Il s'efforce, par amour-propre, de dissimuler cette infériorité. Pour ce faire, il est réservé, froid, il parle le moins possible. Il révèle cependant un naturel impulsif, capable d'exaltation si le sujet l'entraîne. Sa volonté n'est pas non plus négligeable ; elle se manifeste avec énergie.

---

(1) *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, publié par Chéruel, II, 537.

(2) Michelet, *Histoire de France*, liv. VI, chap. XXV.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il s'obstine en silence ; c'est la forme la plus indestructible de l'obstination. Il aime l'exactitude rigoureuse, le détail ; il se complaît dans la méticulosité de fonctions infimes.

C'est déjà, certes, un caractère intéressant ; mais il ne promet rien d'extraordinaire encore. Turenne passerait inaperçu s'il s'appelait autrement.

Malgré cette circonstance du nom qui lui assure un accueil toujours favorable dans le monde de la cour, le seul comptant à cette époque, ses sentiments concordent si peu avec ceux qui se révèlent d'habitude dans ce milieu, qu'il s'y sent mal à l'aise. De là à devenir plus renfermé, à s'isoler davantage, il n'y a qu'un pas ; Turenne ne tarde pas à le franchir. Il lui reste sa famille autour de laquelle il se serre ; il lui reste ses soldats auprès de qui il cherchera ses meilleures satisfactions... Et c'est ainsi que, se fondant sur ses aptitudes morales individuelles, se développera son talent militaire.

Son extérieur, ainsi que nous l'allons voir, s'ajoutant à ses préférences intimes, augmentera cette tendance à éviter la cour et les courtisans.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE III

ASPECT PHYSIQUE ET SANTÉ

SOMMAIRE : *Portraits de Turenne : ses contemporains, le duc d'Aumale... — Aspect hollandais. — Les peintures de la galerie de Versailles. — Sa santé : la goutte, les fièvres paludéennes. — Vigueur, simplicité. — Conclusions : Turenne censure les vices de la cour et s'en tient éloigné.*

Artistes et lettrés sont unanimes en ce qui concerne le portrait physique de Turenne ; tous ceux qui l'ont connu l'ont représenté de la même façon. Il n'y a point ici cette déconcertante variété dans les opinions à laquelle on se heurte pour les qualités morales de Turenne. La tradition l'a recueilli sans modifications... à son avantage, tout au moins ; on dirait même qu'elle a pris plaisir à souligner le disgracieux de son visage, l'inélégance de sa taille.

Il est à remarquer que les caractères physiques des héros populaires sont soigneusement transmis par la légende : Charlemagne à la « barbe fleurie », Frédéric « Barberousse », Jeanne « la Pucelle » ; elle insiste sur les méfaits de la nature qui semble se complaire à ne point combler le même individu de tous ses dons à la fois, ceux de l'esprit et ceux du corps. Homère était aveugle, Esope bossu, Tyrtée boiteux, Duguesclin difforme... Encore que très près de nous, Napoléon, dans son iconographie, éveille toujours l'attention, soit qu'on représente le jeune homme pâle aux cheveux collés, soit qu'on figure l'empereur dilaté dans son embonpoint. Il y a là, sans doute, un attrait des contrastes qui parle davantage aux imaginations.

Quoi qu'il en soit, le physique de Turenne n'était point agréable. « Henri de La Tour, vicomte de Turenne, dit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Bussy-Rabutin (1), était d'une taille médiocre, large d'épaules, lesquelles il haussait de temps en temps en parlant ; ce sont de ces mauvaises habitudes que l'on prend d'ordinaire, faute de contenance assurée. Il avait les sourcils gros et assemblés, ce qui lui faisait une physionomie malheureuse. »

Ses contemporains l'appelaient « l'homme aux sourcils croisés ».

L'abbé Raguenet, écrivant sous la dictée du cardinal de Bouillon, neveu de Turenne, s'efforce d'adoucir les traits de ce portrait, mais sans parvenir à en modifier sensiblement le caractère. « Ce prince, dit-il, était né avec un corps d'un tempérament très robuste ; il était d'une taille médiocre et bien proportionnée : il n'était ni gras ni maigre ; il avait la forme du visage assez régulière, les cheveux châtains, les yeux grands, les sourcils épais et presque joints ensemble, le teint plutôt rouge que vermeil, l'air naturellement ouvert et serein, mais rêveur à force d'application, et où l'on voyait tout à la fois quelque chose de sombre et de riant, qui le faisait paraître gai et mélancolique en même temps : physionomie assez extraordinaire, et néanmoins aimable aux yeux de tout le monde, à cause de l'extrême douceur qui y était répandue (2). »

Un panégyriste actuel de Turenne (3) le compare à Bertrand Duguesclin, et il ajoute : « Un auteur anonyme, qui l'a aussi bien connu que Bussy, nous a laissé quelques particularités de la vie et des mœurs de Turenne qui se trouvent dans les papiers de l'abbé Fleury à la Bibliothèque nationale, et il l'a esquissé avec non moins de brutalité et autant de justesse ; il nous dit qu'il était d'une taille moyenne, ni gras ni maigre, qu'il avait la démarche et les manières moins d'un homme audacieux que modeste et

(1) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, II, 155.
(2) Raguenet, *loc. cit.*, p. 342 de l'édition de 1788.
(3) Jules Roy, *Turenne*, p. 418.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

timide, les cheveux châtains, la tête grosse et un peu penchée, le teint rouge, les yeux grands et pleins de feu, couverts de gros sourcils joints ensemble, la forme du visage assez régulière, avec un air riant, quelque chose de sombre, mélange qui formait une physionomie assez extraordinaire. En somme, il n'a dans son extérieur rien de doux, rien d'imposant, mais plutôt quelque chose de commun et de vulgaire... »

Le duc d'Aumale (1) rappelle sa démarche traînante, son front large que surmontaient d'épais sourcils presque toujours froncés ; son regard calme et profond, un peu voilé ; ses épaules épaisses, son dos voûté. Il le compare à son tour au *Pensieroso* de Michel-Ange.

Turenne devait à ses attaches hollandaises d'avoir la tournure d'un paysan (2). Il en avait aussi le visage « qui tournerait au bonasse s'il n'avait la bouche fort arrêtée, réservée, mais très ferme (3) », indices de son autre origine auvergnate.

« De taille moyenne, dit la *France protestante* (4), les épaules très larges, les sourcils épais et très rapprochés, le nez gros, les yeux grands, mais enfoncés dans leurs orbites, les lèvres épaisses, les cheveux longs et lui couvrant presque le front, il était laid, et sa laideur avait quelque chose de commun, de vulgaire, que faisait encore ressortir l'extrême simplicité de ses vêtements. »

Nous ne pouvons aujourd'hui juger autrement que par l'iconographie de la réalité de ces descriptions. Elles sont, à peu de choses près, concordantes ; c'est un solide argument en faveur de leur exactitude.

---

(1) Aumale, *Histoire des Condé*, IV, 250, 251.
(2) *Ibid.*, VII, 373.
(3) Michelet, *Histoire de France*, liv. VI, chap. XXV.
(4) Cité par Desprels, *Les Leçons de la guerre*, p. 389. — Desprels dit de Turenne : « La sévérité de ses traits, ses gros sourcils presque joints ensemble, rappellent assez bien Phocion, cet homme que jamais Athénien ne vit rire ni pleurer. » (p. 186.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On connaît les images de Turenne que renferment les galeries de Versailles. C'est d'abord le célèbre portrait par Philippe de Champaigne, reproduit en gravure par Nanteuil. L'auteur a sans doute voulu flatter son modèle. En amincissant les lèvres et accentuant la séparation des sourcils, en faisant cligner légèrement les yeux et rectifiant la ligne du nez, il l'a rendu presque agréable. Il n'a pu lui supprimer cette expression de réserve froide sous peine de changer son sujet ; mais, en la rendant quelque peu hautaine, elle s'est sensiblement affinée.

Une esquisse tracée par Charles Lebrun est actuellement placée dans les appartements de Mme de Maintenon. C'est une œuvre plus intime que la précédente. Le coloris rouge du visage attire l'attention. En nous faisant songer à Rubens, il rappelle les voraces mangeurs, les buveurs impénitents que le XVIIe siècle connut encore. Ce qui étonne, c'est que sous ce teint éclatant on devine une froide lassitude dans le pli de la bouche, un vague dégoût, de l'amertume dans le regard.

Un troisième tableau représente Turenne en pied ; il a été peint par Mauzaisse. L'armure dissimule la lourdeur des épaules, mais la taille reste écrasée ; le visage semble exprimer les mêmes sensations que l'esquisse de Lebrun ; l'ensemble donne une impression de commun, de rustique. On devine dans cette œuvre une recherche impartiale de la vérité.

Turenne figure encore dans un quatrième tableau, représentant la bataille des Dunes, par Larivière. Il galope sur son cheval pie, sellé d'une housse de velours vert ; il tient l'épée tendue en avant. Le calme du geste et du regard contraste avec le mouvement du jeune aide de camp qui suit, tenant sa droite, penché sur l'encolure de sa monture pour mieux entendre l'ordre que le maréchal murmure entre les dents.

Enfin, le buste en marbre de Turenne qui figure dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la collection des maréchaux de France tués à l'ennemi, nous le montre sous des traits lourds et massifs ; il a le front bombé, de gros plis verticaux entre les yeux ; le nez est épais, le menton arrondi, les dents serrées ; la bouche a de la peine à s'ouvrir. Ce marbre rappelle assez l'image de son frère.

Turenne n'a donc pas le type de l'homme de cour. Il fallait de la grâce, de l'élégance, du bagou pour réussir dans ce milieu « où l'être et le paraître étaient deux choses si différentes (1) ». Dépourvu de tous ces avantages, les succès mondains s'adressent rarement à lui. La conséquence en est que Turenne vient peu à Paris ; il se consacre le plus possible à son armée ; c'est en restant à la tête de ses troupes qu'il jouit de ses succès ; mieux encore, qu'il les complète et les rend durables. A ce titre, il entre bien dans le cadre de cette étude militaire de signaler les particularités de son physique.

Si l'on continue de se placer au même point de vue, l'état de sa santé n'est pas non plus négligeable. Nous l'avons dit, Turenne doit au régime suivi pendant ses premières années d'avoir une constitution robuste qu'il conserve jusqu'à la fin de sa vie ; il passe la soixantaine exempt des infirmités, cortège habituel de cet âge. La goutte, qui cloue sur un fauteuil le grand Condé, tourmente à peine Turenne ; elle ne l'empêche jamais de prendre part à la guerre, et, quand il le faut, de conduire des campagnes d'hiver (2). Ses dernières expéditions sont celles où il a le plus à se dépenser et il en supporte sans peine les fatigues, intellectuelles ou physiques. Il serait donc difficile d'expliquer par son état de santé les désirs de retraite que Turenne a exprimés à différentes repri-

(1) M. Ribot, sénateur, Discours prononcé le 1er août 1908, au lycée de Saint-Omer.

(2) C'est ce qui se produisit en décembre 1673; il avait 61 ans !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses (1) ; cette raison prend l'allure d'un simple expédient (2).

Seules ses premières expéditions en Italie et en Allemagne l'éprouvent un peu. Voulant à tout prix arriver, il se dépense sans compter et accepte des commandements dans des postes éloignés, là où d'autres ne vont qu'avec répugnance. Ainsi il rapporte des environs de Casal, où il est en 1630, des fièvres paludéennes causées par le climat chaud et humide auquel il n'est pas accoutumé. Il s'en ressent plusieurs années après et doit parfois interrompre son service pour en laisser se calmer les accès : en 1638, il est malade à Colmar « d'une fièvre fort changeante (3) ». Il se rend quand même devant Brisach ; mais sa fièvre le « travaille » encore en mars 1639 (4). Pendant sa campagne du Roussillon en 1642, il obtient de quitter les troupes pour venir aux eaux de Montfrin (5) ; la cure n'est pas efficace, car la fièvre reparaît en 1644, le rendant sérieusement malade et hors d'état de monter à cheval (6) ; mais il s'obstine à rester à l'armée. A la longue, les accès sont plus rares et finissent par disparaître.

Il supporte sans peine les insomnies, les nuits blanches qu'il passe d'une traite à cheval (7) ; innombrables sont les mouvements de troupes qu'il dirige lui-même la nuit ; ses *Mémoires* en sont remplis. Il possède l'heureuse fa-

---

(1) Aumale, *Histoire des Condé*, VII, 599.
(2) Aumale, *Histoire des Condé*, VII, 428, note 1.
(3) Turenne à sa mère, de Colmar, 23 septembre et 17 octobre 1638 (collection Michaud et Poujoulat); — *Gazette* du 29 décembre 1638, n° 181.
(4) Richelieu au cardinal de La Valette, 17 mars 1639 (Avenel, *Richelieu*, VI, 295.)
(5) Près Tarascon, dans le Gard.
(6) Aumale, *Histoire des Condé*, IV, 400. — C'est l'année où son frère, le duc de Bouillon, est arrêté par ordre de Richelieu pour avoir pris part au complot de Cinq-Mars.
(7) Yorck, *Mémoires*, pendant le siège d'Arras en 1654; — J. Bourely, *Deux campagnes de Turenne*, p. 227; — Grimoard, *Quatre dernières campagnes*, p. 174.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

culté de se reposer à n'importe quelle heure, à l'endroit où il se trouve (1).

Les intempéries le laissent indifférent ; il ne peut souffrir que les personnes de son entourage se mettent à l'abri de la pluie ; son horreur du capuchon était proverbiale (2).

Il est simple dans ses vêtements (3), simple pour son service (4), frugal à table (5). Sa sobriété lui tient lieu de régime (6). Non seulement il sait se passer du confortable, mais le luxe lui est insupportable.

Ainsi entraîné aux fatigues et aux privations, il ne regarde pas à la peine et peut à lui seul commander et conduire ses troupes (7). Cette action personnelle, cette constance de l'œil du maître devient une habitude, et c'est là une des raisons pour lesquelles Turenne se complaît dans la conduite de petites armées dont les effectifs n'excèdent pas les facultés physiques du chef supérieur (8).

En résumé, l'extérieur de Turenne renforce les conclusions déduites du précédent chapitre et relatives à la tournure naturelle de son esprit. Sa silhouette massive, son air rude et embarrassé devaient choquer à la cour ; on s'y moquait encore de lui quand ses victoires l'avaient ren-

(1) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, IV, 100. — Voir Bussy, *Mémoires*, la veille de la bataille des Dunes; quand il fut tué, il venait de se reposer au pied de l'arbre de Sasbach. — Aumale, *Histoire des Condé*, VII, 410, note 2.

(2) *Histoire manuscrite de Turenne*, M. S., Fr. 9518, cité par Roy, *Turenne*, p. 425.

(3) Bussy, *Mémoires*, II, 155.

(4) Voltaire, *Siècle de Louis XIV* (édit. Didot, 1867, p. 79). — Il avait pour maître d'hôtel un « extrêmement brave soldat ». (Noailles, *Le cardinal de La Valette*, p. 53, note 3. — Perrin, 1906.)

(5) La Barre-Duparcq, *Histoire de l'Art de la guerre*, p. 199.

(6) Lettres de Mme de Sévigné, 2 et 14 août 1675; — Lettre de Bussy à Mme de Sévigné, 11 août 1675; — Ramsay, *Vie de Turenne*.

(7) Yorck, *Mémoires ;* — Grimoard, *Quatre dernières campagnes*, p. 193.

(8) Bourély, *Deux campagnes de Turenne*, p. 305, Appendice.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du célèbre (1); à plus forte raison à l'époque où sa réputation n'avait pas atteint son haut degré de gloire. Or, on s'avoue difficilement que l'on ne convient pas à un milieu, surtout si ce milieu constitue l'entourage du roi ; on préfère dire l'inverse, et mettre son aversion au compte des défauts inséparables de toute collectivité humaine.

Ainsi fit Turenne quand il fut parvenu : il se posa en censeur des vices de la cour ; il les pourchassa chez les nobles qui venaient à l'armée servir sous ses ordres, exigeant d'eux qu'ils remplissent avec exactitude les devoirs de leur charge. Il poursuivit le jeu, la débauche, les habitudes de luxe et de galanterie, en un mot tout ce qui constituait le fonds même de l'existence des courtisans (2).

Turenne apparaît donc comme le champion de l'honnêteté rigide en ce siècle licencieux ; il a ceint l'auréole d'un sévère Mentor luttant de toutes ses forces contre les vices humains, il a voulu régénérer ses semblables en leur prêchant d'exemple. Ses contemporains déjà surent lui attribuer ce rôle généreux ; son plus savant adversaire, Montecuccoli, l'exprimait en apprenant sa mort : « Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme. » L'opinion a duré : les philosophes du siècle suivant appelaient sa vie « un hymne à la louange de l'humanité (3) ».

Sous cette dernière forme, ne contient-elle pas une certaine part d'exagération ? Nous la soumettrons, dans les pages suivantes, au crible de la discussion. Mais dès à présent, en considérant seulement ce qui regarde l'évolution

---

(1) Aumale, *Histoire des Condé*, VII, 275.

(2) « ... Une marque d'un mauvais officier, c'est de dire qu'il fait aussi bon dans les villes [que dans les villages], parce qu'il ne se soucie que d'avoir de l'argent... » (Turenne à Le Tellier, du camp d'Isengheim, 24 novembre 1658.)

(3) Montesquieu, *Pensées*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du caractère, on peut dire que cette tournure d'esprit à tendance pessimiste n'est point à regretter pour Turenne. Pris en effet par l'engrenage et coulé dans le moule uniforme où les volontés individuelles demeurées fortes étaient pulvérisées, Turenne, s'il eût fréquenté la cour, y eût perdu toute originalité, et son talent, peut-être, une partie de son développement intégral ; la sève vigoureuse qui circulait en lui se fût atrophiée ; avec les autres il eût fini par vivre comme un « simple et malheureux chevalier (1) ».

---

(1) Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, traduits de l'italien par Jean Lemoine. (Calmann-Lévy, 1909, p. 250.)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IV

LE SENTIMENT DE LA PATRIE CHEZ TURENNE

SOMMAIRE : *Turenne aux Invalides en 1800. — Discours de Carnot. — Turenne était-il patriote? — Sa conduite pendant la Fronde. — Il essaye de soulever son armée; il traite avec l'Espagne. — Opinions sur la conduite de Turenne. — Politique intérieure et alliance étrangère. — On ne peut le juger avec la mentalité actuelle. — Regrets de Turenne. — Ses raisons : le bien public. — Les nationalités n'existent pas encore. — Le patriotisme confondu avec le service du roi. — D'où viennent les appels au patriotisme? — Etat politique et social de la noblesse au* XVII*e siècle. — Ambition des Bouillon. — Ambition personnelle de Turenne. — Turenne amoureux de la duchesse de Longueville. — L'intérêt de ses troupes. — Motifs de quitter la Fronde. — Conclusion.*

Le 22 septembre 1800, lors de la translation solennelle des restes de Turenne sous la coupole dorée des Invalides, l'organisateur de la victoire, Carnot, s'exprimait sur Turenne en ces termes : « Ce ne fut point au maintien du système politique alors dominant qu'il consacra ses travaux, qu'il sacrifia sa vie, mais à la défense de son pays, indépendante de tout système. L'amour de la patrie fut son mobile (1)... » Il convenait sans doute de louer dignement le héros du régime monarchique disparu, et l'orateur s'efforçait de jeter un pont entre les gloires du passé et celles, innombrables, suscitées par l'enthousiasme révolutionnaire. Réunir en une même famille les Turenne, les Marceau, les Desaix... quelle belle image propre à exalter les foules et à satisfaire leur besoin de croire à la continuité dans la vie nationale !

Carnot avait ses raisons pour ainsi parler. Mais présen-

(1) « ... Il a toujours préféré les intérêts de l'Etat à ceux de sa maison », avait déjà dit Ramsay (*Vie de Turenne*).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tait-il la vérité pure à ses auditeurs? Autrement dit, le sentiment de la patrie, à la manière de Carnot, existait-il chez Turenne ?

On connaît la conduite de celui-ci au temps de la Fronde. A deux reprises il s'éleva contre l'autorité de la Régente. La première fois, au commencement de 1649, il voulait entraîner avec lui les troupes placées sous ses ordres. Mazarin, redoutant de le voir réussir, faisait surveiller le maréchal avec soin et, par d'habiles promesses (1), il s'efforçait de le maintenir dans le devoir. « Je ne suis pas sans appréhension, écrivait-il à Servien (2), que le maréchal de Turenne ne soit de la partie, et ce que vous me mandez, en dernier lieu, de la conduite qu'il tient et du peu qu'il défère aux lettres que vous lui écrivez, m'en augmente beaucoup le soupçon. J'ai dépêché vers lui des personnes intelligentes pour voir ce qui se passe et y apporter le meilleur ordre qu'il se pourra. »

Les frondeurs, ayant le duc de Bouillon à leur tête, cherchaient aussi à l'attirer à eux. Turenne marqua tout d'abord quelque indécision. Un moment, Mazarin crut réussir et redoubla d'empressement (3). L'affaire en valait la peine, car Turenne devait apporter un solide appoint au parti de son choix. Il commandait aux meilleurs soldats de l'époque, à ces vieux corps allemands, restants des troupes weymariennes que la guerre de Trente ans venait d'aguerrir. Chacun le considérait donc comme une réelle garantie de succès : déjà il avait échoué dans sa tentative de soulèvement des troupes que le Parlement ré-

---

(1) Mazarin à Turenne, 11 janvier 1649 (Lettres de Mazarin publiées par Chéruel).

(2) 15 janvier 1649. (Aff. étr., France, t. XXV des Lettres de Mazarin, fol. 211, 212; cité par Chéruel, *Minorité*, III, 156.)

(3) Mazarin à Turenne, 12, 29 janvier 1649. — Cité par A. Legrelle, *Louis XIV et Strasbourg*, p. 178.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

volté faisait encore courir dans Paris le bruit de son approche (1)...

Successivement Millet de Jeurs, Ruvigny, Herwarth venaient trouver Turenne de la part du cardinal et faisaient miroiter devant lui les faveurs personnelles indépendamment des satisfactions réclamées pour ses soldats. Condé, alors fidèle, joignait ses instances à celles de la reine elle-même (2). Mais Turenne restait ambigu, mêlant à ses réponses une vague duplicité.

A côté de ces tentatives au grand jour, Mazarin prenait d'autres précautions pour maintenir les troupes dans l'obéissance et les séparer de leur chef (3). D'Erlach, gouverneur de Brisach, avait l'ordre de s'emparer, au besoin, de Turenne (4). Quant au banquier Herwarth, dûment muni d'argent pour distribuer aux troupes, et de promesses nouvelles pour Turenne, il devait agir suivant les circonstances ; or, à son arrivée, la décision du maréchal était prise. Herwarth en rend compte en ces termes (5) : « Je n'y ai pas demeuré longtemps sans reconnaître qu'il n'est que trop vrai que mon dit sieur de Turenne s'est engagé dans ce mauvais parti [des rebelles], puisque, outre divers prétextes de plaintes et de mécontentements qu'il a trouvés et plusieurs discours qu'il a tenus contre le ministre, du tout conformes et du même style que ceux dont s'est servi le Parlement, il a refusé d'obéir aux ordres

(1) Chéruel, *Minorité*, III, 165; — Retz, *Mémoires;* — Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, I, 503.

(2) Condé à Turenne, 11, 14, 27 janvier 1649 (Aumale, *Histoire des princes de Condé*).

(3) Mazarin aux colonels weymariens : « En cas que les artifices dont M. son frère pourra user prévalussent, je suis assuré que non seulement vous n'adhérerez point à ce qu'il voudrait entreprendre contre le service du roi, mais que vous vous y opposerez de tout votre pouvoir. »

(4) Ordre du roi à d'Erlach, de Saint-Germain, le 16 janvier 1649.

(5) Herwarth à Servien, Brisach, 24 février 1649. (Arch. Aff. étr., Allemagne; cité par Chéruel, *Minorité*, III, 415.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que M. le marquis de Ruvigny lui a portés de la part du Roy de demeurer deçà le Rhin avec son armée. Il l'a fait déloger de ses quartiers d'hiver dans une saison très fâcheuse ; il lui a donné rendez-vous général près du Rhin; il a fait faire un pont de bateaux à Spire ; il a déjà fait passer quelques troupes ; il a éloigné plusieurs officiers qui lui étaient suspects et qui étaient bien intentionnés, et a fait entendre à toute l'armée qu'il la mène, par le commandement du Roy, pour ranger le Parlement dans le devoir... »

L'habileté et les deniers d'Herwarth surent conjurer le péril. Turenne ne fut suivi que de sa compagnie des gardes ; il se retira d'abord à Heilbronn, chez la landgrave de Hesse, sa parente, puis en Hollande où il demeura jusqu'en avril.

La paix de Rueil le ramène à la cour ; mais, avant que satisfaction puisse être donnée aux demandes de Turenne, les événements se précipitent : le prince de Condé, son frère le prince de Conti et son beau-frère le duc de Longueville sont enfermés à Vincennes. Mazarin essaye de la manière forte. Il cherche encore à retenir Turenne dans le parti de la cour, mais sans plus de succès que précédemment. Turenne quitte Paris en empruntant six cents pistoles (1), court à Stenay, place importante des princes de Condé, et, pour la seconde fois, il embrasse le parti de la révolte. Mais son épée ne reste plus au fourreau ; il devient un « ennemi juré de l'Etat (2) » ; il passe un traité d'alliance en bonne forme avec les pires ennemis de la France et se met à la tête des troupes espagnoles ! Il y demeure jusqu'en juillet 1651.

On le voit, ce patriotisme vanté par Carnot avait

---

(1) Turenne, *Mémoires* (édit. C. Rousset, p. 107).

(2) Mazarin à Le Tellier, 17 septembre 1650. — Chéruel, *Minorité*, IV, 156.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tout juste la valeur d'une simple métaphore, et ceux qui ont ouvertement accusé Turenne de trahison paraissent plus voisins de la réalité. Certains auteurs, pour ménager leur héros, omettent à dessein cette partie de sa carrière, laissant ainsi dans l'ombre une des principales sources d'information sur son caractère. Ils escamotent les faits à la manière ampoulée du prédicateur et parlent d' « une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même (1) ».

D'autres, même parmi les panégyristes, ont stigmatisé sa conduite et l'on condamné presque sans atténuation. « Quelles qu'aient été les fautes de l'administration de Mazarin à cette époque, elles peuvent expliquer la conduite de Turenne ; elles ne la justifieront jamais (2). » — « Il commettait un crime de lèse-majesté, de lèse-nation, il était traître à la patrie (3)... » — « Malgré les sophismes... la trahison reste flagrante ; elle entache à jamais la mémoire de Turenne (4). » — « Aucune apologie ne peut atténuer le blâme que mérite la conduite de Turenne (5) », etc., etc. — Napoléon admet quelques excuses, mais il réprouve vivement le fait d'avoir voulu « pratiquer son armée » et de profiter pour un général « des lumières acquises au service de sa patrie, pour la combattre et en livrer les boulevards aux nations étrangères (6). » « Le prud'hommesque abbé de Saint-Pierre, à la recherche d'une formule de conciliation, dit de Condé et Turenne « qu'ayant injustement contribué à déchirer leur patrie et » à lui causer de grands maux par les guerres civiles,

---

(1) Fléchier, *Oraisons funèbres* (édit. de 1760, p. 147).
(2) J. Roy, *Turenne*, p. 88.
(3) Vicomte de Noailles, *Bernard de Saxe-Weimar*, p. 449.
(4) P. de Ségur, *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, p. 167.
(5) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 332-333.
(6) Napoléon, *Précis*, Dixième observation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

» ils ne pourront jamais être mis par les connaisseurs » qu'au rang des hommes illustres (1). »

Il faut distinguer, dans la révolte de Turenne, deux ordres de faits différents : sa participation au soulèvement populaire dirigé contre le cardinal Mazarin en faveur et sur l'instigation de la haute noblesse, et, en second lieu, sa liaison avec les Espagnols, c'est-à-dire avec une puissance étrangère en guerre avec la France.

L'importance relative de chacun de ces actes, si on les juge avec notre mentalité actuelle, est fort différente. Le premier relève pour ainsi dire de la politique intérieure. Dans tout gouvernement, l'opposition dispose des moyens légaux pour renverser le pouvoir établi et lui substituer celui où vont ses préférences et qu'elle estime meilleur. En temps de révolution, la légalité de ces moyens devient élastique ; la limite entre le devoir et le crime est changeante ; « souvent les nuages la voilent ; au milieu des tempêtes, l'œil cherche vainement à la retrouver (2) ».

Le second de ces actes — introduire l'étranger dans les affaires particulières de son pays -- est plus grave. Mais l'histoire est là pour nous démontrer qu'ils vont rarement l'un sans l'autre ; elle en fournit des exemples fameux : Charles de Bourbon, Turenne et Condé, Louis XVI, Moreau, plus près de nous Bazaine...

Certes, si l'on se place dans l'ambiance des idées modernes touchant le patriotisme, Turenne n'échappe pas au jugement le plus sévère. S'il vivait à notre époque, il serait qualifié de traître forcené et cette tache, ne lui valant qu'une célébrité peu enviable, aurait à coup sûr enrayé le développement de sa carrière. Mais, pour apprécier sa conduite en toute indépendance, il est nécessaire de

(1) Abbé de Saint-Pierre, *Annales politiques*.
(2) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 383.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

faire abstraction complète des opinions présentes et, se limitant au milieu social de son époque, d'en indiquer l'esprit et le mouvement, afin de saisir l'influence de ce milieu sur les individus. En même temps, il importe de démêler les motifs avoués ou secrets qui le firent agir : un arrêt, pour être équitable, ne peut être prononcé sans instruction préalable et contradictoire autant que faire se peut.

Quand on le questionnait sur sa liaison avec le parti de la Fronde, Turenne répondait invariablement par des explications embrouillées auxquelles on ne pouvait rien comprendre (1). Ou bien donc il regrettait son acte, ou bien il n'en osait point avouer les raisons.

Qu'il fût honteux de sa conduite, cela ne fait aucun doute. A son retour de Stenay, en mai 1651, bien des personnes de qualité voulaient aller à sa rencontre ; mais il fit en sorte d'arriver à Paris la veille du jour annoncé, dans le but d'échapper aux démonstrations « qui assurément sont de mauvaise grâce, quand on vient d'avec les Espagnols (2) ». Ses contemporains s'en aperçurent. « Il est déjà assez puni par le remords de sa conscience... », écrivait Mazarin (3), à qui Turenne demandait, selon Mme de Motteville, « sa grâce et l'absolution de son péché (4) ».

---

(1) « Vous serez bien plus surprise quand je vous aurai dit que je suis encore à deviner son motif; que M. son frère et Mme sa belle-sœur m'ont juré que tout ce qu'ils en savaient était que ce ne fut point à leur considération; et que Mlle de Bouillon, qui était son unique confidente, ou n'en a rien su, ou en a toujours fait un mystère. La manière dont il se conduisit dans cette déclaration, qu'il ne soutint que quatre ou cinq jours, est aussi fort surprenante. Je n'en ai jamais rien pu tirer de clair, ni de lui, ni de ceux qui lui manquèrent. » (Retz, *Mémoires*, collection Petitot, XLIV, 392.)

(2) *Mémoires* de Turenne (Edit. C. Rousset), p. 130.

(3) Mazarin à Fabert, 10 mars 1649. — Cité par Bourély, *Le Maréchal de Fabert*, I, 312.

(4) J. Roy, *Turenne*, p. 94.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Parmi les raisons que Turenne eut de se révolter, celle qu'il avouait hautement était le bien public, l'intérêt bien compris du Roi. C'est chez lui une sorte de *leit-motiv* qu'il prodigue et dont il semble s'enorgueillir. Il écrit à Anne d'Autriche qu'il met sa fortune et sa vie au service du Roi et de la Reine pour s'opposer « aux violences de leurs ministres (1) ». Il veut que les finances du royaume soient mieux administrées (2). En essayant de soulever ses régiments, il croit rester fidèle au service du roi ; il en donne même sa parole d'honneur (3). Il refuse de seconder « une entreprise [le roi hors de Paris] qu'il ne croyait pas légitime en aucun temps, et principalement dans une minorité (4) ». Tous les frondeurs, faisant valoir le même argument, avaient la prétention de défendre le roi impuissant contre son entourage. C'était comme une révolution de palais, ayant pris un développement inaccoutumé à la faveur des circonstances particulières, laquelle n'avait rien à voir avec les véritables intérêts supérieurs du pays.

A cette époque, l'organisation des Etats était encore fragile parce que trop récente, et le patriotisme, qui correspond à une phase déterminée dans le développement des sociétés, était à son tour imprécis. Cette notion nous semble étroitement liée à celle de liberté : « Il n'y a point de patrie dans le despotique », disait La Bruyère (5). Le patriotisme n'a eu de l'éclat qu'aux ères de libertés publiques. Les républiques grecques, Rome républicaine virent une explosion vivace et féconde du sentiment patriotique ; 1792 allie indissolublement ces deux mots : liberté et patrie. Quand les libertés individuelles ou col

(1) *Lettres de Turenne*, publiées par Grimoard.
(2) Voy. le manifeste qu'il adressa à ses troupes en janvier 1649.
(3) Turenne à M. le Prince, 29 janvier (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 333).
(4) *Mémoires* de Turenne (Edit. C. Rousset), p. 102.
(5) La Bruyère, *Les Caractères*, chap. X.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lectives diminuent, le patriotisme faiblit, se corrompt, cède le pas à l'antipatriotisme. Or la Fronde n'eut rien de commun avec un mouvement libertaire (1). Elle reste une intrigue vulgaire bien que complexe, guidée par le mécontentement général et les ambitions rivales des classes possédantes. Les frondeurs s'indignaient contre l'Angleterre travaillant à conquérir ses libertés ; ils ne concevaient pas qu'on pût imiter les meurtriers de Charles Ier et croyaient le gouvernement parlementaire tout rempli de dangers (2). Aussi les appels patriotiques étaient-ils rares et les voix bien timides. Ces voix partaient d'en bas. Durant les longs siècles agités de notre histoire monarchique, on les entendait quelquefois, venues des petits, du peuple même ; les plus humbles sont les plus généreux : successivement chrétiens des catacombes, puis patriotes, aujourd'hui humanitaires, on les voit toujours à l'avant-garde des civilisations. C'étaient, au temps de la Ligue, les bourgeois de la satire Ménippée, et ce « robbin » qui s'écriait dans un discours qu'on ne supposerait pas être du XVIe siècle : « Qu'aymerois-je, que servirois-je plus volontiers que ma chère patrie, ma chère patrie qui fait quelque cas de moy ? (3) » C'est, sous la Fronde, l'intègre, le modeste Fabert qui, voyant la France en proie à l'anarchie intérieure, est obsédé par la crainte de l'immixtion espagnole (4)...

Il était impossible à la noblesse d'avoir et d'exprimer de pareils sentiments. Cette classe de la société, jadis

---

(1) Chéruel, *Minorité*, III, 4.

(2) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, I, 491.

(3) René Radouant, *Guillaume du Vair* (Lecène et Oudin, 1908, in-8°). — Extrait du discours prononcé par le chancelier G. du Vair sur la loi salique, le 26 juin 1593.

(4) Fabert à Chavigny, 24 janvier 1649 : « Je ne puis supporter la pensée des avantages que les Espagnols tireront de nos désordres... Ma famille est en assez bon état, Dieu merci, et j'aurais sujet d'être content si j'avais moins que je n'ai d'affection pour le bien de l'Etat. » (J. Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 306.)

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

toute-puissante, tournait alors au servilisme (1). Elle y était réduite contre son gré. Au début du XVIIe siècle, le roi *suppliait* encore ses grands vassaux de revenir à la cour ; cinquante ans plus tard, il les *autorisait* à y reparaître (2). On sent la nuance ; elle marque tout le travail de subordination accompli dans l'intervalle. Ce ne fut pas toutefois sans secousses, car la force brutale était l'apanage de cette noblesse. Du tombeau où les rois s'efforçaient de l'étendre, la féodalité surgissait, secouée de brusques convulsions. Les efforts successifs de Henri IV, Richelieu et Louis XIV finirent par avoir raison de ses tentatives et firent triompher le parti « du sceau et de la cire » (3).

Mais entre chacun de ces règnes, au cours de régences débiles, la noblesse dressait la tête, s'efforçant de ressaisir la puissance qui lui échappait. Cette puissance était inouïe. Elle était la négation de l'Etat. Les grands traitaient d'égal à égal avec le roi ; l'hommage-lige leur permettait de prendre les armes contre leur souverain légitime. Loin d'être une trahison, la guerre civile était une sorte de duel, chevaleresque même pour les nobles, puisque la lutte était, de leur côté, fréquemment inégale. Avec cela, la loi ne les concernait point ; ils professaient pour elle un ancestral mépris. Ils ne reconnaissaient même pas la France pour la patrie commune de tous les Français, indistinctement (4).

Il en était de même à l'étranger. Aussi les frontières étaient-elles incertaines et changeantes ; elles représen-

---

(1) « ... Ils ont peur du Roi, comme les écoliers de leur maître. En somme, les grands vivent aujourd'hui sous le Roi comme autant de novices sous un père directeur. » (Primi Visconti, *Mémoires*, p. 260.)

(2) D'Avenel, *La Noblesse française*, p. 11 et suiv.

(3) Bassompierre, *Mémoires*, II, 174 (Ire édit. de la Société de l'Histoire de France).

(4) D'Avenel, *La Noblesse française*, p. 21.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

taient non pas comme aujourd'hui la séparation entre deux peuples, personnalités collectives vivant d'une existence indépendante, mais simplement les limites entre deux terroirs particuliers ; on passait de l'un à l'autre avec l'indifférence que des ouvriers agricoles, par exemple, mettent aujourd'hui à louer leurs bras tantôt ici, tantôt chez le voisin. Les nobles servaient indistinctement leur pays et ses ennemis. D'Erlach, après avoir été colonel en Suède, était gouverneur d'une place frontière récemment acquise, tout en conservant sa nationalité suisse. Schönberg, gentilhomme allemand du pays de Clèves, était, quand il servait le roi, maréchal de France. Les gouverneurs des villes frontières mettaient leur fidélité aux enchères (1). Richelieu lui-même avait intrigué autrefois pour devenir électeur de Trêves (2). Le duc de Bouillon avait été généralissime des troupes italiennes. Un Sicilien tenait en main les rênes du pouvoir et présidait aux destinées de notre pays. Bernard de Saxe-Weimar, si utile à la France, portait les armes contre sa patrie et s'attaquait à l'organisation de l'Empire dont il relevait (3). Le fait était général ; il durait depuis longtemps.

Quoi d'étonnant alors à ce que la personnalité de la France en vint à s'obscurcir et qu'on mêlât l'étranger à ses propres affaires !

Dans l'imbroglio des partis et en l'absence d'une idée politique générale, il restait une seule notion directrice : l'intérêt de chacun. Intrigues, rivalités de castes ou d'individus, satisfaction d'appétits égoïstes, la Fronde ne fut que cela, en dépit de tous les prétextes généreux dont elle se couvrit. Nous l'avons déjà dit, elle reste une formidable explosion d'ambitions particulières.

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 263.
(2) D'Avenel, *La Noblesse française*, p. 69.
(3) De Noailles, *Bernard de Saxe-Weimar*, p. 449.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne ne sut pas échapper à l'universelle contagion et l'intérêt se présente, chez lui, sous une double forme : celui de sa famille et le sien propre.

L'obéissance au chef est une condition essentielle pour le bon état et l'accroissement des affaires d'une maison. C'était là un des dogmes constitutifs de la noblesse féodale. Or, de toutes les familles ambitieuses de l'époque, celle des Bouillon se faisait remarquer, depuis longtemps, par l'importance des attributions qu'elle avait obtenues. Elle jouissait d'une indépendance quasi-souveraine dans sa principauté de Sedan. Le duc de Bouillon avait le droit de publier des édits « perpétuels et irrévocables » ; il employait dans son gouvernement les formules du roi de France « par la grâce de Dieu... parce que tel est mon bon plaisir ». Henri IV disait en parlant de Sedan : « Nous ne sommes plus en France. » Une telle situation était due aux menées incessantes dirigées contre le pouvoir royal : l'intrigue avait été la principale occupation du père de Turenne. La tare était héréditaire, et le frère du maréchal devait à son tour s'y livrer. Mais déjà les temps étaient changés. Compromis en 1642 dans le complot de Cinq-Mars contre le cardinal Richelieu, le duc de Bouillon fut emprisonné et ne sauva sa tête que par l'abandon de Sedan. Sorti de Pierre-Encise, il en était réduit — c'est lui-même qui le dit avec un dédain non déguisé — « à subir dans le cœur du royaume, avec tous ceux qui y étaient nés, la condition commune de sujet (1) ».

C'est pour reprendre Sedan qu'il se mit à la tête du mouvement frondeur ; sa femme intriguait depuis quel-

---

(1) D'Avenel, *La Noblesse française*, p. 101. — Voir dans une curieuse revue d'histoire et d'archéologie intitulée *Judis* (livraison de septembre 1908) d'intéressants détails relatifs à ce genre de souverainetés, plus nombreuses qu'on ne croirait encore au XVIIe siècle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que temps dans ce but (1). Il y avait bien là une entreprise de famille. Turenne y fut bientôt entraîné (2).

A vrai dire, sa résistance — si tant est qu'il en fit une — ne dut pas être bien grande. Vingt ans plus tôt, il s'était engagé à la suite de son aîné dans le complot dirigé contre Richelieu par Gaston d'Orléans ; le complot découvert, Turenne s'était attiré de la part du cardinal cette admonestation qui ne laisse aucun doute sur sa participation effective : « Vous n'irez pas à la Bastille pour cette fois, lui avait-il dit, mais ne vous gouvernez pas toujours de mesme que vous avez fait (3). »

Un titre auquel les Bouillon tenaient beaucoup et qui éclaire la nature particulière de leurs ambitions, c'était celui de prince étranger que leur conférait la souveraineté de Sedan (4). Turenne plus qu'aucun autre y était attaché, car ce titre jouissait d'une prérogative importante : il attribuait aux cadets le même rang qu'aux aînés (5).

Le roi, sans vouloir jamais rendre Sedan, accorda, comme compensation, le titre de prince étranger. Turenne, nous dit Saint-Simon, fut toujours « délicat et attentif sur sa prétendue qualité de prince (6) ». C'est parce qu'il a le léger faible d'être traité sur le pied de prince

---

(1) Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 301.

(2) Dans le temps que le duc de Bouillon s'en alla à Bordeaux, il écrivit à M. de Turenne que le cardinal de Mazarin avait manqué à toutes les paroles qu'il lui avait données; que l'on ne le regardait à la cour que comme un misérable solliciteur de procès, et que, s'ils ne trouvoient l'un et l'autre le moyen de se faire rendre justice en se faisant craindre, ils pouvoient compter leur maison abattue et ruinée. C'est ce qui obligea M. de Turenne à se remettre à l'armée d'Espagne, et à la faire entrer en France. » (*Mémoires* de l'abbé de Choisy, pour servir à l'histoire de Louis XIV, publiés par M. de Lescure (Paris 1888), II, 128.

(3) Avenel, *Richelieu*, IV, 296, note.

(4) Ce titre leur était d'ailleurs très contesté. [Voir *Mémoires* de Saint-Simon (édit. Chéruel), IV, 293; V, 327, etc.]

(5) D'Avenel, *La Noblesse française*, p. 108.

(6) *Mémoires* de Saint-Simon (édit. Chéruel), III, 361.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il rejette le titre de maréchal de France comme inférieur et secondaire (1). A chaque occasion il tâche d'accréditer officiellement cette dignité (2).

Cela deviendra une idée fixe chez les Bouillon ; témoin le cardinal, ce neveu de Turenne qui, se disant l'égal de Louis XIV, lui déclarera un jour la guerre... après avoir prudemment dépassé la frontière.

Ils voulaient non pas se dénaturaliser — néologisme incompréhensible en ce temps — mais ils n'admettaient pas d'être soumis sans merci aux volontés royales.

Cette mentalité d'une famille à laquelle Turenne était foncièrement attaché, est indispensable à connaître si l'on veut se faire une idée précise des conditions dans lesquelles Turenne devint frondeur.

Ce fut non seulement pour les siens, mais encore pour lui-même. Car il était homme à ne pas négliger ses propres intérêts, et capable au besoin de leur faire prendre le pas sur ceux de la famille, dans les commencements tout au moins. Tout entier absorbé par le souci d'assurer sa carrière, il s'était tenu à l'écart des intrigues du comte de Soissons (1641) et de Cinq-Mars (1642). « Je n'aurai avec mon frère, écrivait-il à ce propos à sa sœur (3), ni commerce de lettres, ni aucune intelligence, tant qu'il sera hors du royaume et que je serai dans une charge comme celle-ci. » Encore en 1644, quand son frère s'est retiré à Rome, il adresse à Mazarin ses protestations de fidélité personnelle : « Pour ce qui est de moi, j'en reçois tant

---

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (3e édit. Garnier), XIV, 265, note 1; — Saint-Simon, III, 458.

(2) *Journal d'Olivier Lefebvre d'Ormesson*, publié par Chéruel, I, 124. — En 1643, quand il fut nommé maréchal, Turenne avait demandé à être reçu comme prince d'Allemagne, pour pouvoir précéder tous les autres maréchaux, ce qui lui fut refusé.

(3) *Mémoires* de Turenne (collection Michaud et Poujoulat).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de témoignages, que je ne ferai jamais autre profession que d'en estre fort estroictement obligé (1). »

En 1650, la situation n'était plus la même : Richelieu avait fait place à Mazarin et Turenne avait rendu son nom illustre par ses brillantes manœuvres en Allemagne ; il était un personnage avec qui on devait compter... Il le fit bien voir. Aussi ses intérêts particuliers, s'ils ne s'étalent pas dans ses écrits destinés à la publicité, manifestes ou mémoires, se rencontrent à chaque ligne dans sa correspondance privée ; ils reviennent avec une insistance qui agace dans ses lettres intimes. Il veut être assuré d'un établissement pour se pouvoir mettre étant en malheur (2). On lui promet le gouvernement de l'Alsace, mais il le trouve insuffisant (3). A toutes les concessions faites une à une par le cardinal Mazarin, il élève des prétentions nouvelles, froidement graduées, bientôt exorbitantes.

Il est encore un motif personnel qui l'entraîna dans la Fronde ; Turenne n'en a jamais parlé, mais il n'a pu cependant faire qu'il échappe à ses contemporains. On sait que cette levée de boucliers contre Mazarin fut un tissu d'intrigues féminines où la vanité, la coquetterie, les rivalités, la passion amoureuse se déchaînèrent parmi la haute aristocratie débauchée (4).

Turenne suivit le courant, sans crainte du ridicule ; il céda à l'attrait que lui inspirait la duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé, une des plus intéressantes dans cette collection de femmes adonnées à la galanterie. Pour elle, il se rendit à Stenay ; avec elle, il signa le

---

(1) Turenne à Mazarin, à Brisach, 15 mars 1644 (collection Michaud et Poujoulat).

(2) Turenne à Mazarin (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 329).

(3) Turenne à sa sœur, 26 décembre 1648 (Desprels, *Les Leçons de la guerre*, p. 376).

(4) On sait que Condé appelait la Fronde « la guerre des pavés et des pots de chambre ». (V. Cousin, *Madame de Longueville pendant la Fronde*, p. 20.)

Digitized by Google

Origina from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

traité d'alliance espagnole ; d'elle, il espérait obtenir quelques douceurs...

Que peut bien venir faire maintenant dans la conduite du maréchal l'intérêt de ses troupes ? C'est pourtant l'une des raisons qu'il s'attache à donner. Dans le manifeste adressé à ses soldats, il demande que les régiments allemands soient intégralement payés, que les Français reçoivent une récompense raisonnable, que satisfaction soit donnée à l'armée. Le banquier Herwarth sut remplir ce programme avec l'argent avancé par Condé (1). Turenne n'en passa pas moins à l'ennemi : c'est donc là un motif de parade (2).

Cette analyse des mobiles d'intervenir dans la Fronde a sa contre-épreuve dans ceux que Turenne eut d'en sortir. Il y avait été entraîné par ses intérêts ; les mêmes intérêts l'en éloignent. Il marque à ce moment une espèce d'hésitation : c'est un simple geste d'élémentaire prudence ou un subterfuge pour se faire prier (3). Dès qu'il a reconnu le parti le plus fort et que les avantages promis lui sont effectivement concédés, sa décision est irrévocable ; il n'est même pas nécessaire de réclamer de lui aucune garantie (4). A l'appui hésitant procuré par l'Espagne, aux lenteurs de Condé à lui marquer sa reconnaissance (5), il préfère du roi désormais majeur, du Mazarin tout-puissant, recevoir le commandement

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 332.

(2) Quand il quitte la Fronde, c'est que Condé a négligé de donner des quartiers d'hiver à ses troupes. Nouveau motif de parade.

(3) La Palatine à la reine de Pologne, 1er octobre 1651 (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 99).

(4) Croissy au garde des sceaux, 3 avril 1651 : « ... Si la Reyne désire des assurances par escrit de la fidélité de M. de Thurenne, je ne doute pas (quoique je ne luy en aie jamais parlé) qu'il ne vous les donne; mais je crois qu'elles seroient inutiles... » (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, documents).

(5) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, I, 585.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des armées sans la rivalité du Grand Condé (1), les gouvernements rémunérateurs, les titres et les faveurs. Là encore, dans sa façon de quitter la Fronde, Turenne reste peu explicite (2) ; il donne des raisons qui ne supportent pas l'examen ; c'est que le motif est toujours le même.

L'intérêt donc, grand levier d'action en un temps et dans un milieu qui a pu produire l'auteur des *Maximes*, — et l'intérêt dans toutes ses manifestations les moins généreuses — tel est le principal mobile de Turenne.

Il était maréchal de France, pourvu d'un commandement en chef ; il devait savoir exactement en quoi consistait le bien du pays, puisqu'il venait d'y travailler avec gloire en conduisant la guerre sur le Rhin, le Danube, en Piémont, dans les Pyrénées. Il avait certainement conscience des dangers qu'il faisait courir à l'Etat en se mêlant aux fauteurs de désordre ; ne voyait-il pas distinctement, lui, le général avisé, que les Espagnols, avec qui il avait un traité d'alliance, voulaient profiter des divisions intérieures de la France pour reprendre les places que le roi leur avait enlevées (3) ?

Il n'eût tenu qu'à lui de devenir l'énergique soutien de la Régente et de défendre les représentants légaux de l'autorité royale contre la foule des mécontents. C'était là le devoir ; mais il fléchit devant les appétits égoïstes et céda le pas à l'esprit de famille. Durant toute la Fronde, la volonté de Turenne semble s'être trouvée subordonnée à l'influence de son frère, que son intelligence et ses aptitudes plaçaient tout naturellement à la tête de la noblesse rebelle. Conçoit-on Turenne restant dans le parti opposé et donnant ainsi le spectacle d'une lutte fratricide!

---

(1) V. Cousin, *Madame de Longueville pendant la Fronde*, p. 67-68; — Chéruel, *Minorité*, IV, 350; — Desprels, *Les Leçons de la guerre*, p. 156.

(2) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 97-98.

(3) *Mémoires* de Turenne (Edit. C. Rousset), p. 111.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le sentiment familial, l'esprit d'obéissance au chef de la maison était trop ancré dans ses mœurs pour qu'il pût agir autrement qu'il n'a fait.

En résumé, le devoir civique n'existant point encore, on ne peut reprocher à Turenne de l'avoir méconnu. Le service du roi tenait lieu de sentiment patriotique ; mais il n'en présentait point la même dignité morale ni la sereine intangibilité. Il n'est donc pas surprenant que des divergences aient pu se produire dans la manière de l'apprécier, sous un gouvernement lui-même incertain, hésitant.

Aussi, concluerons-nous qu'il semble exagéré d'accuser délibérément Turenne de trahison pour sa participation au mouvement de la Fronde (1). Les mœurs de son milieu expliquent sa conduite ; la transformation sociale en cours ne la justifie-t-elle pas dans une certaine mesure ? Il a été traditionnaliste, un peu plus peut-être qu'il ne convenait, étant donnée la nature des ses intérêts privés ; mais, parce qu'en France l'esprit public est largement ouvert aux idées avancées et mieux accessible qu'ailleurs aux changements subits dans le mode de gouverner, on a trop voulu faire un crime à Turenne de s'être identifié un moment avec la réaction et d'avoir voulu user de la violence.

---

(1) Le général Lamarque disait au maréchal Ney en 1815 : « Monsieur le Maréchal, un homme comme vous ne trahit pas, il embrasse un parti : Turenne et Condé ont souvent changé de bannières, et leurs noms n'en sont pa moins célèbres et vénérés. » (Général Lamarque, *Mémoires et Souvenirs*, II, 105.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE V

ORGUEIL ET MODESTIE. — AMBITION PERSONNELLE ET ESPRIT DE FAMILLE

SOMMAIRE : *Variété des opinions sur l'ambition de Turenne : Raguenet, Saint-Simon, Bussy, Mazarin. — Turenne colonel, lieutenant-général et maréchal de France. — Il réprouve la conduite de son frère. — Il va servir en Italie à contre-cœur. — La Fronde. — Sa modestie après 1652. — Mouvements d'orgueil et ambition personnelle. — L'élévation de sa famille. — Ambition des Bouillon. — Le frère, les neveux de Turenne. — La sépulture de Turenne à Saint-Denis. — Le cartulaire de Brioude. — Les deux ambitions successives de Turenne.*

Sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres se rapportant à Turenne, il s'est manifesté une telle variété dans les opinions qu'il est fort malaisé de s'en faire une pour soi.

Ramsay dit que Turenne triomphait sans orgueil, parce qu'il était accoutumé à vaincre sans ambition. Et Raguenet, parlant de sa modestie, déclare qu'elle est, de toutes ses vertus, celle dont on a une plus grande idée, à cause de son extérieur (1). Mais souvent les apparences sont trompeuses ; cette modestie extérieure peut, à dessein, être feinte et couvrir des sentiments contraires.

Saint-Simon, après avoir retracé la carrière du père de Turenne, ajoute que les deux fils ne furent ni moins ambitieux, ni moins habiles, ni moins remuants que leur père. « M. de Turenne, dont les actions, la réputation et les menées avaient tant contribué à porter sa maison jusqu'où elle était à la mort de son frère aîné, singulièrement modeste sur ses grandes qualités, jusqu'à l'affectation, suprêmement glorieux, délicat et attentif sur sa pré-

(1) Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, p. 353.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tendue qualité de prince, et la cachant toutefois sous une simplicité d'habits, de meubles et d'équipages, dont l'ombre faisait sortir davantage le tableau, n'oublia rien dans la suite de sa vie pour confirmer de plus en plus cette nouvelle principauté, et augmenter les établissements de sa famille (1). » Sans doute, et nous n'avons garde de l'oublier ici, Saint-Simon, plein d'acrimonie pour tous dans ses *Mémoires*, se montre particulièrement hostile envers la maison de Bouillon, qu'il déteste cordialement. La rectitude de son jugement est donc sujette à caution.

Cependant les contemporains eux-mêmes de Turenne ne se sont pas tous laissés prendre aux dehors modestes qu'affectait le héros. Bussy, dans le célèbre portrait qu'il écrivit en 1675, alors que toute animosité de sa part contre Turenne était tombée, dit en un mot piquant que, sur la gloire, Turenne se trouva si fort au-dessus de tout le monde, que celle des autres ne pouvait plus l'incommoder (2).

Dans ses *Carnets* (3), Mazarin juge nécessaire de bien examiner ce personnage, parce que, sans doute, il nourrit de grands desseins dans son esprit.

Il convient donc de suivre les faits d'un peu près, afin de voir ce qu'il en est, chez Turenne, des sentiments de cet ordre.

Nommé colonel en 1630, il s'occupe de remettre sur pied le régiment que lui a donné Louis XIII, débris de l'ancien régiment lorrain de Laimont (4). Il mène cette

---

(1) *Mémoires* de Saint-Simon (édit. Chéruel), III, 361.

(2) *Mémoires* de Bussy (2e édit., 1704), II, 158. — « La causticité de Bussy se retrouverait dans ce dernier trait, si on la voulait chercher; mais il faut reconnaître qu'ici elle semble bien d'accord avec la vraie observation humaine. » [Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (Garnier, 3e édit.), III, 367.]

(3) Chéruel, *Minorité*, I, 129.

(4) F. des Robert, *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, en Allemagne, en Lorraine et en Franche-Comté*, II, 45; — Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, III, 412.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

œuvre promptement à bien ; le roi, le cardinal lui en expriment leur satisfaction et le jeune colonel prend plaisir à redire à sa mère les paroles élogieuses qui lui sont adressées :

« Mon régiment a passé aujourd'hui devant le Roi, qui l'a trouvé fort beau, et a dit qu'il l'était autant que le sien des gardes ; il l'a voulu voir compagnie par compagnie ; il m'a commandé de là de me mettre dans son carrosse pour aller chez la reine sa mère, qui m'a dit que le roi était fort content de mon régiment et monsieur le cardinal aussi (1). »

« Le Roi me fait grandes caresses, et quand il vient à propos dit beaucoup de bien de moi ; je ne m'en glorifie pas guère (2)... »

« Je ne suis pas du tout si inconnu que je pensais (3) », dira-t-il une autre fois.

Ces premières manifestations d'orgueil, bien compréhensibles chez un débutant, deviendront de plus en plus rares à mesure qu'il avancera en âge.

Il n'y a pas que de la vanité un peu puérile dans le Turenne de cette époque. Déjà, il songe aux choses sérieuses et se préoccupe de son avenir. Il veut avancer, avancer vite, et il ne se repose pas, pour y parvenir, sur son zèle dans le service, ni sur les qualités militaires que les circonstances lui permettent de montrer. Il intrigue, il quémande, qu'il réside à Paris ou qu'il soit en campagne. Sa correspondance et les Mémoires du temps en contiennent les preuves.

En 1635, il sert encore comme colonel au siège de Spire et il parle des bons offices que lui rend à la cour

---

(1) Turenne à sa mère, de Lyon, 1er septembre 1630 (collection Michaud et Poujoulat).

(2) *Id.*, Paris, 29 avril 1632.

(3) *Id.*, Paris, 12 février 1634.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le maréchal de Brézé : « Je ne sais si cela produira quelque chose », écrit-il à sa mère le 16 mars. — « Depuis la prise de Spire, nous sommes revenus dans nos garnisons ordinaires. M. le maréchal de Brézé a écrit à la cour et m'y a rendu de fort bons offices. Il a même demandé quelque chose pour moi ; je ne sais si cela réussira ; c'est sans lui en avoir parlé. Il ne faut pas, s'il vous plaît, en rien témoigner, parce qu'il est fâcheux de paraître être trompé en ce qu'on a cru qui arriverait. »

Cette lettre n'a déjà plus la naïveté des premières. Elle révèle chez son auteur un double sentiment d'orgueil et de dissimulation : d'orgueil, en faisant constater qu'il n'a rien sollicité lui-même ; de dissimulation, quand il veut s'éviter le froissement public éventuel d'une déconvenue.

Le 30 mars de la même année, il écrit encore à sa mère que le maréchal de Brézé l'a demandé au roi pour servir dans son armée en qualité de maréchal de camp ; ses amis ont vu la lettre ; mais il ne croit pas au succès. Même chose le 14 avril ; « il ne sait ce qu'il en sera (2) ».

En juin, il va à Rueil faire visite au cardinal de Richelieu, qui lui fait « extrêmement bonne chère » et lui promet de le nommer maréchal de camp dans l'armée de La Valette. « Je n'eusse pas pu recevoir une plus grande joie », dit-il ; mais cette joie, réelle sans doute, n'est point expansive. Elle ne s'étale pas dans ses lettres, ce qui permet à ses apologistes de vanter la simplicité, la modestie avec laquelle il reçoit les faveurs du pouvoir. En

(1) Les mêmes sentiments se manifestent dans une autre lettre du 30 mars 1635 (collection Michaud et Poujoulat) : « ... J'ai écrit à M. le cardinal de La Valette que je le suppliois de me donner ses avis, si je devois aller à Paris, et lui mande que je ne trouverois pas à propos d'y être dans le temps qu'on a demandé quelque chose pour moi, parce qu'en étant refusé on est vu de plus mauvais œil, et il semble que l'on n'est allé là que pour le demander. »

(2) Cette inquiétude dénote une tendance au pessimisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réalité, il y a là peut-être une simple marque de défiance ; il sait combien « toutes choses sont fragiles et changent aisément au milieu du bonheur (1) ». Ce silence ne trahit-il pas encore des pensées ambitieuses ? Turenne oublie immédiatement le résultat obtenu pour cencentrer toute son attention sur le nouvel effort qu'il va falloir fournir.

Les services qu'il rend en Italie lui valent le grade de lieutenant-général ; mais les sourdes menées du duc de Bouillon, à ce moment à Rome, l'inquiètent vivement, parce qu'elles peuvent être une entrave pour lui. Nous trouvons la trace de ces inquiétudes dans une lettre que Le Tellier, intendant de justice, police et finances à l'armée d'Italie, écrit le 19 juin 1641, vraisemblablement à Mazarin : « M. de Turenne est gravement malade de douleurs ; il s'est forcé pour servir au siège d'Ivrée à cause de la conduite de M. de Bouillon ; il m'a confessé son cœur en tels termes qu'il m'a tiré des larmes en abondance (2). »

Richelieu, redoutant le voisinage des deux frères, envoie Turenne à l'armée de Roussillon. C'est au siège de Perpignan qu'il apprend l'arrestation du duc de Bouillon. « Je n'ai jamais en ma vie eu nouvelle qui m'ait touché si sensiblement que celle de savoir comme mon frère a été arrêté à Casal par ordre du Roi... J'ai prié mon frère cent fois, quand je retournai de Sedan à Paris, qu'il prit garde à lui et qu'il ne fît nulle chose qui pût donner soupçon (3). »

Ainsi, en ce moment, malgré la puissance des liens qui unissent Turenne à sa famille, il se sépare nettement de son frère. Il fera tout son possible pour sauver la tête

---

(1) Turenne à sa mère, 26 octobre 1638.
(2) Avenel, *Richelieu*, VII, 871, note 2.
(3) Turenne à sa sœur, au camp devant Perpignan, 3 juillet 1642.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de son aîné, mais il le désapprouvera, et il veillera attentivement à ne pas compromettre sa propre situation (1).

La mort de Richelieu, suivie à peu de distance de celle de Louis XIII, fit croire un moment que la reine, toujours « si bonne », rangerait les affaires des Bouillon à la satisfaction de ceux-ci, Turenne espérait en profiter à son tour (2). Il ambitionnait alors le titre de maréchal de France. Or « il n'ignorait point que le feu roi avait souvent déclaré qu'il ne lui donnerait ni le bâton de maréchal de France, ni même un gouvernement, tant qu'il ferait profession de la religion prétendue réformée, et que la reine avait connaissance de cela (3) ».

Cherchant partout des appuis, Brienne nous confie, dans ses *Mémoires*, qu' « après y avoir bien pensé », Turenne s'adressa à lui. « Je lui promis de l'aider en tout ce que je pourrais, dit le chancelier ; mais j'ajoutai que je croyais qu'il fallait qu'il commencât par faire quelque chose qui fût agréable à la Reine, en acceptant l'emploi qu'on voulait lui donner en Italie, et qu'ensuite il me laissât faire... »

Cette phrase laisse entendre que Turenne n'envisageait pas sans une certaine répugnance son retour à l'armée d'Italie. On y était sans doute trop loin du Louvre, d'où « on ne bouge tout le jour (4) », et l'on risquait de s'y voir oublié.

M. le Prince — le père du Grand Condé — propose

---

(1) Cependant, il respectera toujours les droits de son frère en tant que chef de famille. « Pour moi, dit-il, je n'aurai jamais d'autre pensée, sinon que Sedan soit conservé à mon frère et à ses enfants. Quoique j'aie assez d'ambition pour désirer avoir une fortune plus grande que celle que j'ai, je ne désirerai jamais m'agrandir par ce moyen-là. » [Turenne à sa sœur, 3 juillet 1642 (collection Michaud et Poujoulat).]

(2) Turenne à sa sœur, 19 avril 1643.

(3) *Mémoires* de Brienne (La Haye, 1721), II, 83-84; Turenne à sa sœur, 28 mars 1643.

(4) Turenne au duc d'Enghien, Paris, 1er juin 1643. (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 508.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien de le nommer lieutenant-général auprès du jeune vainqueur de Rocroy (1) ; mais la reine persiste dans sa résolution d'éloigner Turenne. Il ne faut rien moins que la promesse formelle d'être nommé maréchal de France à la fin de la campagne et l'assurance que personne ne sera nommé avant lui (2), pour le décider à partir. « Ma chère sœur, je vous dirai que je suis prêt à partir dans quatre ou cinq jours pour m'en aller en Italie. Je n'ai point pu le refuser, la reine me l'ayant commandé, et assuré que je serai maréchal de France à la fin de la campagne (3). »

Il part donc, menant « assez peu de troupes en ce pays-là » (4). Moins de deux mois après, il cherche à revenir, ne trouvant pas qu'il soit du service de Sa Majesté d'y demeurer plus longtemps (5) !...

Le désastre de Tüttlingen et la mort de Guébriant, en effrayant la cour, servent à Turenne. Il quitte l'Italie et, le 3 décembre 1643, le roi signe les lettres patentes donnant à son cousin le maréchal de Turenne les pouvoirs de général en son armée d'Allemagne. Il accepte avec plaisir (6), sacrifiant encore sans hésiter les intérêts de sa famille (7). S'il utilise, en effet, son influence à la cour pour y servir la cause de son frère, il reste modéré dans cette action et fait comprendre à sa sœur, qui le mène déjà (8), toutes les difficultés qui s'opposent à la solution immédiate de l'affaire de Sedan.

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 144.
(2) *Mémoires* de Brienne, II, 84.
(3) Turenne à sa sœur, avril 1643.
(4) Turenne au duc d'Enghien, Paris, 1er juin 1643 (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 508).
(5) Turenne à M. le prince. Trin. 11 août 1643 (Aumale, *id.*, IV, 182).
(6) Malgré la fièvre qu'il rapporte du Piémont [*Mémoires* de Brienne, II, 86; *Mémoires* de Retz (coll. Petitot), XLIV, 160.]
(7) Chéruel, *Minorité*, I, 261.
(8) On l'appelait la gouvernante de M. de Turenne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Toutefois, les méfiances de Mazarin voulant tenir les généraux en bride inspirent à Turenne un profond ressentiment (1). C'est là le début de l'évolution complexe qui le jettera dans la Fronde. On a vu que les intérêts de sa maison et sa propre ambition habilement stimulée par les siens lui firent prendre les armes contre le gouvernement royal. Tout en regrettant encore la conduite de son frère, il se déclare fort attaché aux intérêts de sa maison (2), et, dans un accès de puritanisme qu'il n'avait pas huit ans plus tôt, il refuse des grades pour ne pas avoir l'air de profiter du malheur des autres (3). Désormais, sa famille et lui ne feront plus qu'un ; leurs ambitions vont rester étroitement confondues. Celle de Turenne sera cependant plus particulièrement orientée vers les choses militaires. Ainsi, quand il quittera la Fronde, il aura reçu la promesse de commander les armées royales (4).

Sentant à ce moment qu'il a fait fausse route, il tâche de regagner par son zèle tout le terrain perdu ; docile, il se soumet de bonne grâce aux épreuves que Mazarin, toujours défiant, juge utile de lui imposer (5) ; il viole au besoin les lois de la tactique pour échapper à la suspicion. En 1652, il est à la tête de l'armée royale et poursuit celle de Condé qui est acculée aux portes de Paris. Pour être certain du succès, il faut attendre des renforts en route pour le joindre. Or la cour est impatiente ; les courtisans murmurent qu'il ménage Condé. Alors, craignant de déplaire et de compromettre ce qu'il a obtenu, il livre le sanglant combat de la porte Saint-Antoine avec une partie seulement de ses forces. Plus

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 183.
(2) Turenne à Condé, 29 janvier 1650.
(3) Turenne à Condé, 14 février 1650.
(4) Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, I, 300.
(5) Chéruel, *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, I, 92; — Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 125.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tard, il n'agira pas de même ; il résistera froidement aux injonctions de Louvois !...

A partir de cette époque, Turenne dissimule le plus qu'il peut ses véritables sentiments et cherche à passer inaperçu. Dans toutes les occasions, il prend le masque d'une attitude si modeste qu'elle confine parfois à l'humilité.

Déjà sa modestie s'était manifestée dans quelques comptes rendus de batailles : à Donaueschingen (1), à Nordlingen (2), les éloges prodigués à ses compagnons d'armes contrastent avec la simplicité qu'il emploie pour parler de lui-même (3). Mais, après la Fronde, cela tournera à l'affectation, comme dit Saint-Simon.

Il est nettement avéré qu'il sauva la cour à l'affaire du pont de Jargeau ; la reine-mère le dit publiquement en propres termes. Cependant, voyez comment il s'en exprime à sa femme : « Il s'est passé quelque chose à Jargeau qui n'est pas de grande considération (4). »

L'affaire du Quesnoy, après la levée du siège de Valenciennes où Turenne risqua une manœuvre extrêmement délicate, est relatée en ces termes dans sa correspon-

---

(1) Chéruel, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, I, 296-297.

(2) *Ibid*, II, 48, note 3; — lettre de Turenne à sa sœur (Michaud et Poujoulat).

(3) S'il parlait modestement de sa personne dans ce qu'il destinait à la publicité, cela ne l'empêchait pas, cependant, de professer une très haute opinion sur son compte; qu'on en juge par la relation trouvée dans son portefeuille sur la campagne de Bavière : « ... Ce même jour, M. de Turenne, qui avait l'avant-garde, ayant fait tout ce qu'il avait pu pour aller jusqu'en ce lieu-là; afin que comme jusqu'alors et toujours depuis aussi, il avait eu le bonheur que tout ce qui avait été fait de notable était arrivé les jours qu'il avait l'avant-garde, il s'avança avec une partie de ses régiments... Et ainsi M. de Turenne a terminé glorieusement la guerre d'Allemagne, a rendu le repos à tous les princes, et n'a pas moins élevé à un haut point de gloire la réputation des armes de la France, que la sienne particulière. » (Grimoard.)

(4) 30 mars 1652 (Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, p 354).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dance : « L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici. Ils y ont demeuré deux jours, et après ont marché vers Condé. — Au Quesnoy, le 24 juillet 1656. » — Et la hardiesse de sa manœuvre n'échappait à personne ; Le Tellier lui en écrivait au lendemain : « Par votre prudence, Monseigneur, et par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation des armes du Roi. En vérité il n'y a rien de plus beau que votre campement proche du Quesnoi, après la déroute de Valenciennes, d'avoir ainsi fait tête aux ennemis, fort orgueilleux dans leur pays... » Le Tellier disait vrai !

Même chose après la prise de Mardick, après la bataille des Dunes : Turenne affecte de ne point parler de lui. Avec son historien (1), nous ne croyons pas qu'il y ait un exemple d'une pareille modestie dans les Mémoires ou dans les lettres d'aucun autre homme de guerre.

On la retrouve ailleurs que dans sa correspondance. En 1672, Turenne, ministre d'Etat, comblé d'honneurs (2) et qui avait déjà commandé en chef en 1667, accepte sans faire la moindre difficulté (3) de prendre le mot du duc d'Enghien, un jeune homme n'ayant pas 20 ans, dont l'unique mérite est d'être le fils du grand Condé. Il contraste ainsi d'une manière frappante avec le sot orgueil des trois maréchaux (4) qui, sous prétexte d'égalité, avaient refusé de s'incliner devant son génie et sa gloire.

Nous avons dit la simplicité qu'il mettait dans ses habits, dans ses manières, le ton timide sur lequel il s'exprimait. Tout cela peut être mis au compte de la modestie. Modestie encore le fait de céder le pas, en toutes occasions, à

---

(1) Raguenet, *id.*

(2) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, III, 357.

(3) *Mémoires de Turenne sur la campagne de 1672* (collection Grimoard).

(4) De Bellefonds, de Créqui et d'Humières. — Voir sur cette question les *Mémoires* du maréchal de Villars (édit. de Vogué), I. 7.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'aîné de ses neveux, un enfant devenu le chef de la famille des Bouillon ; celui de refuser une décoration honorifique que Charles II d'Angleterre lui avait offerte (1). Enfin, on a voulu voir une preuve suprême de son désintéressement dans les pensées de retraite auxquelles il revenait avec insistance après les plus beaux triomphes de ses dernières campagnes.

Cette simplicité qui empire à mesure que s'accroît la réputation de Turenne, nous semble finir par trop d'affectation pour être vraiment sincère. Des gestes d'orgueil ou d'ambition lui échappaient parfois ; il suffit, en effet, de ne point vouloir fermer les yeux de parti pris pour les apercevoir.

Il est modeste, avons-nous dit, de son succès des Dunes. Mais, deux jours après, il ne manque pas de faire valoir cette modestie. « Je suis assuré, écrit-il à Mazarin (2), que les ennemis auraient plus de vanité d'une action comme celle-là que l'on n'en aura de ce côté-ci. »

Les faveurs royales qui pleuvent sur sa tête n'y tombent pas d'elles-mêmes : il demande la charge de colonel-général de la cavalerie, devenue vacante par la mort du duc de Joyeuse (3). Il remplace son frère dans les conseils du roi et, si celui-ci l'oublie parfois dans l'antichambre et discute sans lui, le mécontentement de Turenne n'échappe pas à ses contemporains (4). Il reçoit le gouvernement du Limousin. Il rappelle avec insistance à Mazarin (5)

(1) Roy, *Turenne*, p. 477.

(2) Turenne à Mazarin, 16 juin 1658; — Bourelly, *Deux campagnes de Turenne*, p. 213.

(3) Saint-Simon, *Mémoires* (édit. Chéruel), III, 362.

(4) Lettre de Guy-Patin à Falconet, 9 mars 1661 : « ... Je vis un homme qui m'apprit que, lundi dernier 7 mars, le roi avait tenu conseil dans le bois de Vincennes avec trois hommes seulement, savoir : MM. Fouquet, Le Tellier et de Lionne, MM. les maréchaux de Villeroy et de Turenne étant demeurés dans l'antichambre, dont ils n'étaient guère contents. »

(5) Chéruel, *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, III, 299.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il a promis de lui faire donner par le roi une récompense digne de ses services, et il entend par là l'épée de connétable. Malheureusement, il n'est pas catholique ; sa femme, avec qui il est en discussion sur ce point, ne consent pas à lui voir abandonner la religion protestante. Les inquiétudes de Turenne deviennent plus vives quand il apprend que Condé va rentrer en France (fin 1659) ; il redoute l'influence que M. le Prince va peut-être acquérir aux dépens de la sienne. Mazarin le rassure du mieux qu'il peut et fait revivre pour lui le titre honorifique de maréchal-général. Là-dessus, le cardinal vient à mourir : personne ne devine entre quelles mains passera la puissance qu'il détenait jusque-là. Turenne, ne sachant comment iront désormais les affaires ni ce qu'il peut craindre ou espérer, devient plus caressant qu'à son ordinaire et fait plus d'amitiés à tout le monde. Il n'est pas jusqu'à Bussy-Rabutin qui ne s'en ressente (1).

La fin de la guerre avec l'Espagne et Condé lui est désagréable ; il se montre tourmenté par des regrets ambitieux et se plaint que le traité des Pyrénées interrompe le cours de ses victoires en Flandre (2).

Il n'approuve pas davantage l'arrêt des opérations dans la campagne de 1667 ; Louvois, l'ambitieux ministre, supporte mieux que lui le choc de la paix (3). Cette guerre de Dévolution marque l'apogée de son influence à la cour. Voici comment un de ses amis nous le montre à cette date : « M. de Turenne, général de l'armée du Roi, voyant ce jeune prince exact et laborieux dans les fonctions militaires, crut qu'il lui allait inspirer la passion qu'il avait lui-même pour ce métier, et que par-là, se rendant le maître de son esprit, il ferait ressentir les ministres du

(1) Bussy, *Mémoires*, III, 90.
(2) Voir *Œuvres de Saint-Evremond.*
(3) Lettre de Le Tellier à Louvois, 14 juin 1668 [C. Rousset, *Histoire de Louvois* (4e édition, 1872), I, 147, 148, 149].

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peu de considération qu'ils avaient eu pour lui. Dans cette pensée, il les traita avec assez de hauteur, comme aussi les plus vieux courtisans, gens, à dire vrai, indignes pour la plupart qu'on ait beaucoup d'égards pour eux (1). »

Quant à l'affaire des maréchaux survenue à l'entrée de la campagne de 1672, elle est interprétée de diverses manières, suivant les auteurs. Dans ses *Mémoires*, le maréchal de Villars dit ceci : « Le vicomte de Turenne déclara qu'il ne pouvait rouler avec trois maréchaux de France qu'il avait vus dans les plus petites charges pendant qu'il commandait des armées (2). » Villars, il est vrai, était le protégé du maréchal de Bellefonds, le plus obstiné des trois maréchaux impliqués dans cette sotte question d'étiquette...

A la même époque, Turenne laisse courir dans Paris le bruit qui le fait connétable et roi de Pologne (3). Ecarté de cette candidature au trône de Wladislas, il pousse vivement celle de Condé, dans le secret espoir d'éloigner de France le seul rival digne de lui être comparé (4).

En février 1673, quand par ses savantes manœuvres il a poussé Montecuccoli à quitter le commandement des troupes impériales et amené le Grand Electeur à conclure la paix, il s'écrie avec un sentiment de fierté triomphale : « Ceux d'Allemagne croient que c'est un songe (5) ! »

La fin de la campagne, moins heureuse pour lui, lui fait oublier ses projets de retraite ; il brûle d'effacer cette tache dans la campagne suivante. Dans la crainte de ne

---

(1) *Mémoires et réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV et sur le caractère de ceux qui y ont eu la principale part*, par le marquis de La Fare (collection Petitot, 2e série), LXV, 166.

(2) *Mémoires* de Villars (édit. de Vogüé), I, 7.

(3) *Nouvelles de Paris*, 15, 17 juillet 1672 (C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 353, note 1).

(4) Georges Pagès, *Le Grand Electeur et Louis XIV* (Paris, 1905), p. 199.

(5) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 376.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas obtenir un emploi en 1674, il consentira à servir, s'il le faut, sous les ordres du prince de Condé (1).

Si donc Turenne parvint à modérer l'expression de légitime orgueil que lui inspirait sa glorieuse carrière, il ne put réussir à la dissimuler tout à fait ; elle n'échappa point à ses contemporains, qui disaient : « Il passe pour très ambitieux et capable de jouer au souverain (2). » Son ambition personnelle visait à obtenir des succès militaires et négligeait à peu près complètement tout ce qui ne touche pas à la gloire des armes.

Turenne eut un autre souci en sa vie : l'élévation de sa famille. Par une bizarrerie assez ordinaire, a-t-on dit, il semblait mettre plus de prix à l'illustration de sa race qu'à la sienne propre (3). Ce sentiment devint plus ardent chez lui à mesure que les satisfactions personnelles lui furent accordées. Il profita de sa situation militaire pour faire attribuer des emplois aux membres de sa famille (4). C'était d'ailleurs déjà la coutume de faire bénéficier les siens des avantages que l'on devait à soi-même. Colbert, Le Tellier, tant d'autres, voyaient dans leurs charges comme une sorte de propriété particulière dont ils préparaient la transmission à leurs héritiers.

Turenne fit pour les siens ce qu'il n'aimait guère faire pour lui. Souvent, il manquait les affaires parce qu'il ne voulait pas se donner la peine d'y travailler (5). Si fier

---

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 27, 70.
(2) Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, p. 104.
(3) Michaud, *Biographie universelle*.
(4) « Le marquis de Villars n'a jamais vu servir ni commander le maréchal de Duras. Lui et le maréchal de Lorges, son frère, étaient neveux de M. de Turenne, lequel avait toujours été fort occupé des avantages de sa famille. Il n'oublia rien pour leur procurer tous ceux qu'ils pouvaient espérer, et ces deux frères furent revêtus de toutes les plus grandes charges, honneurs et dignités, sans avoir rendu des services qui parussent exiger de si grandes récompenses. » (Villars, *Mémoires*, I, 118.)
(5) *Mémoires* de l'abbé de Choisy, II, 153.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans un combat, il était fort timide, paraît-il, pour demander une faveur au roi et il fallait le pousser vivement pour qu'il se résolût à le faire (1). Il s'abandonnait pourtant de bonne grâce à la direction de son neveu le cardinal, celui-ci très à l'aise dans ce milieu de courtisans où l'intrigue, la médisance et la flatterie remplaçaient tout talent.

L'ambition de la famille des Bouillon donnait naissance à des épigrammes du genre de celles-ci :

Entasser des ducs d'Aquitaine,
Sur ceux de Milan, de Guienne,
Usurper la race et le nom
D'Alfred, Astorgue, Barillon,
Et remonter de règne en règne
Jusqu'au temps de Charles-Martel;
N'est-ce pas de la Tour d'Auvergne
Faire une tour de Babel (2)?

ou bien :

Quoi! Faudra-t-il que, chaque jour,
Les Bouillons fatiguent la cour
De quelque incartade nouvelle!
Si tu veux mettre à la raison,
Grand Roy! cette folle maison,
Du rang qui trouble leur cervelle
Précipite ces orgueilleux!
Leur insolence est sans pareille :
Remets-les comme leurs ayeux (3).

Cette soif de faveurs se transmettait de père en fils toujours avec la même acuité ; les femmes, à leur tour, soutenaient avec une volonté masculine les prétentions de leurs époux, de leurs frères (4). Saint-Simon, en son mordant style, nous dépeint bien le genre d'ambition du frère de

(1) *Mémoires* de l'abbé de Choisy, 17-18; II, 137.
(2) Amédée Renée, *Les nièces de Mazarin*, 384, note.
(3) Michaud et Poujoulat, IIIe série, III, 327, col. 1.
(4) Retz, *Mémoires* (collection Petitot), 2e série, XLIV, 277 ; — Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 301; — Chéruel, *Minorité*, I, 189, note; 343. (Extraits des *Carnets* de Mazarin, IV, 11-12, 83.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne : « Il [Mazarin] fit donc faire un échange de Sedan et de Bouillon, dont M. de Bouillon se réserva l'utile, et ne céda que la souveraineté, qui n'exista jamais que de fait, et depuis si peu, et qu'il n'était plus en situation de soutenir, au lieu de laquelle il eut le comté d'Evreux avec les bois et les dépendances, qui valaient plus de 300.000 livres de rente, et les duchés d'Albret et de Château-Thierry, avec la dignité de duc et pair et le rang nouveau des princes étrangers en France. Il eut ainsi les apanages de deux fils de France, et celui qu'avait Henri IV avant d'être roi de France. Quelque ordinaire que fût la terre qui porte le nom de comté d'Auvergne, et quelque distincte, et totalement, qu'elle fût de la province d'Auvergne, dans laquelle elle est située, M. de Bouillon la voulut avoir, et le cardinal Mazarin eut la complaisance de la retirer des mains où elle était pour la comprendre dans l'échange. Il fut fait en mars 1651, lors des plus grands troubles, et M. de Bouillon mourut à Pontoise à la suite de la cour, où il pouvait tout sur la reine et sur le cardinal Mazarin, 9 août 1652, étant dans le conseil le plus intime, et sur le point d'être déclaré surintendant des finances (1). »

Turenne avait pour ce frère un tendre attachement joint à une haute opinion. « On croit que je suis quelque chose dans la guerre, disait-il devant sa dépouille mortelle (2), mais rien n'est plus vrai que je pouvais encore beaucoup apprendre de M. mon frère : et pour les affaires, quels talents n'avait-il au-dessus de moi ! »

Par sa situation et par son âge, Turenne le remplaçait de fait désormais à la tête de sa maison. Il accrut les

(1) Saint-Simon, *Mémoires* (édit. Chéruel), III, 360-361.

(2) Langlade, *Mémoires du duc de Bouillon*; — Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, II, 329. — Voir *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), p. 165.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

domaines de la famille (1) et sut pourvoir plus que convenablement les cinq fils et quatre filles demeurés orphelins : mariage du jeune duc de Bouillon avec Marie-Anne Mancini, la future cabaleuse contre la *Phèdre* de Racine; ce même duc de Bouillon, à 13 ans, fut fait grand chambellan !

Un deuxième neveu, le comte d'Auvergne, épousa la fille unique et seule héritière du prince de Hohenzollern et obtint les survivances de la charge de colonel-général de la cavalerie et du gouvernement du Limousin.

Le troisième neveu de Turenne est celui qui fit le plus de bruit et se montra le plus intrigant : c'est le fameux cardinal de Bouillon. Il reçut la barrette cardinalice à 25 ans et fut fait grand aumônier à 27.

Quant aux deux derniers garçons, « enflés d'une situation si brillante (2) », ils furent tués en duel.

Les nièces firent de fort beaux mariages, sauf deux d'entre elles qui entrèrent carmélites au couvent du faubourg Saint-Jacques.

Habilement prévenu par les nombreux adversaires des Bouillon, Louis XIV ne laissait pas d'être offusqué d'une si haute fortune. Il ne pouvait cependant, sous peine d'ingratitude, témoigner une moindre estime pour le maréchal. Sa défiance n'en était pas moins en éveil. On le vit bien après la mort de Turenne. La majesté des obsèques qui lui furent faites et sa sépulture à Saint-Denis furent la récompense de ses vertus militaires (3). Mais, ne voulant pas que les honneurs prodigués au héros tournassent en titres pour sa maison, le roi défendit expres-

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 107; — Turenne à Mazarin, 10 juillet 1569.

(2) Saint-Simon, *Mémoires* (édit. Chéruel), III, 364.

(3) Dans son testament qu'il avait rédigé peu après son abjuration, Turenne émettait le vœu que son corps fût enterré dans l'église de la paroisse où il mourrait et que son cœur y demeurât aussi avec le moins de cérémonies possible. (Roy, *Turenne*, 382.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sément d'employer nulle part, à Saint-Denis, la qualité de prince à laquelle Turenne avait toujours prétendu (1). Ses neveux ne firent donc mettre sur son mausolée aucune inscription, nulle épitaphe, pour n'y point rappeler cette qualité de prince, ne voulant pas non plus montrer qu'ils l'évitaient.

Ajoutons pour mémoire que les ambitions de la famille continuèrent à se manifester après Turenne. On trouve tout au long dans Saint-Simon l'histoire du cartulaire de Brioude, un document faux, paraît-il, qui prouvait la descendance masculine de la maison de La Tour des anciens comte d'Auvergne... C'était d'ailleurs en prévision de cette généalogie que le maréchal et son frère avaient joint à leur nom patronymique de La Tour celui d'Auvergne, pour le distinguer des innombrables La Tour, existant en Limousin, en Dauphiné et ailleurs.

Il est indéniable que, de son vivant, Turenne se prêta de son mieux à toutes ces prétentions et s'efforça de les faire aboutir. C'est à cela, bien plus qu'à la jalousie provoquée par sa gloire militaire, qu'il convient d'attribuer la malveillance de la cour et des grands à son égard (2)...

L'idée générale découlant des faits ci-dessus exposés, c'est qu'il y eut en Turenne deux sortes d'ambitions : l'une individuelle, se rapportant à sa propre personne, et l'autre collective, appliquée aux siens. La première revêt un caractère d'apparence exclusivement militaire et c'est à la satisfaire qu'il consacre les jeunes années de sa vie publique. Il ne vise alors qu'à devenir un grand général (3).

L'esprit de famille reste encore à l'état latent. Il se

---

(1) Saint-Simon, *Mémoires* (édit. Chéruel), V, 327.
(2) *Ibid.*, V, 458; — Journal inédit de Dubuisson-Aubenay (Mᵉ Bibl. Maz. H. 1765, in-folio).
(3) Coligny-Saligny et Bussy-Rabutin, *Mémoires ;* — Bourelly, *Deux campagnes de Turenne*, 17, note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réveille sous la Fronde et, à partir de cette date, nous assistons à un développement parallèle des deux ambitions.

Cette association a fait le succès de Turenne. Sa part y est incontestable ; mais peut-être que s'il eût été seul à agir, il se fût fourvoyé dans le dédale d'intrigues compliquées pour lesquelles son tempérament ne présentait aucune disposition. L'habileté de son frère lui offrit une aide précieuse ; il le comprit et eut la sagesse de se laisser conduire par son aîné. Tel est le Turenne de la Fronde et celui de la guerre contre Condé.

Enfin, promu chef de famille, il s'attache toujours davantage à cette famille. Sa personnalité, si haut soit-elle, s'efface devant la collectivité dont il reste le seul appui. L'homme passe, la maison reste. Alors, pour mieux réussir à satisfaire l'ambition de cette famille, il feint de renoncer à toute ambition personnelle.

« Il a toujours préféré sa maison à sa fortune », dit Ramsay. Faux jusqu'en 1648, cet aphorisme commence à se vérifier à partir de la Fronde, à mesure que les années s'écoulent. Plus tard, il ne se borne plus à dissimuler ; on dirait qu'il abdique pour lui-même. Périsse ma mémoire, semble-t-il dire, pourvu que demeurent les miens !

Comprenons bien cet état d'âme.

Turenne éprouve pour sa famille un attachement naturel encore accru par ce fait qu'il ne réussit pas à s'en créer une : sa femme meurt sans lui avoir donné d'enfants. L'affection dont son cœur très tendre déborde, il la déverse, nous le verrons plus loin, sur ses troupes ; mais il en reporte la plus grande partie sur ses proches. Après quelques velléités d'indépendance juvénile que justifient ses talents militaires, la famille le reprend ; il s'identifie avec elle et retrouve pour elle l'attachement qui est de tradition dans les vieilles mœurs du moyen âge.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La race étouffe l'individu. C'est en cela qu'on peut faire allusion, sans craindre de se tromper, au caractère foncièrement féodal de Turenne.

Cette famille est, à son tour, très entichée des formes de la société précédente. Elle se différencie de la noblesse maintenant servile et plate devant le pouvoir royal sans cesse accru. Dans la France désormais centralisée, la famille de Turenne veut échapper à l'enlisement et conserver les attributs de l'anciene féodalité. Elle reste avide non seulement de vanités et de jouissances, mais encore de droits politiques, d'attributions souveraines, de ce qui constituait jadis la véritable force. Après une période hésitante, consacrée au développement de sa propre personnalité, Turenne met en œuvre toutes ses facultés pour atteindre ce but.

Il ne vécut pas assez longtemps pour constater l'échec de ses tentatives et voir tourner au ridicule des prétentions désormais archaïques. Mais il est probable qu'il se rendit compte de l'inanité de ses efforts, et n'est-il pas permis de penser que cette constatation le dut faire incliner vers les idées de retraite exprimées à plusieurs reprises un peu avant sa mort ?...

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VI

LES RELATIONS DE TURENNE AVEC SES CONTEMPORAINS

SOMMAIRE : *Rapports de Turenne avec le roi, avec Richelieu, Mazarin et Louvois. — Turenne et le Grand Condé. — Il fuit la grande noblesse de cour, s'attache à la petite noblesse et à la haute bourgeoisie. — Ses rapports avec les domestiques. — Il est fidèle dans l'amitié : Retz, Fouquet ; tenace dans ses inimitiés : Puységur et Bussy-Rabutin. — Turenne en chansons. — Deuil public à sa mort. — Conclusion.*

On connaît le dicton populaire : dis-moi qui tu hantes... Chacun se crée des relations suivant la tournure de son esprit, son caractère, ses idées et ses goûts. Nous recherchons l'intimité des gens qui pensent comme nous ; quant à ceux dont les tendances diffèrent des nôtres, ils nous déplaisent et nous ne tardons guère à les éviter.

Il dut en être ainsi pour Turenne. Mais, quand il s'agit d'un homme tel que lui, dont la réputation attire les regards et requiert les hommages de tous ses contemporains, les relations deviennent moins simples et il est plus difficile de discerner vers qui le poussent ses propres sentiments. D'une part, tous s'inclinent à l'envi devant un si haut personnage et, de l'autre, les opinions qu'on exprime en public sont si peu concordantes avec la réalité des pensées intimes !

Quoi qu'il en soit, il est possible de retrouver dans l'existence de Turenne les affinités de son caractère, et ses inimitiés, rares à vrai dire, furent assez violentes pour ne point échapper aux investigations même les plus sommaires.

Et tout d'abord quelle est la nature des relations que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne entretint avec le pouvoir central, fait du roi et de ses ministres ?

A l'égard du roi, on ne relève pas en Turenne des sentiments bien différents de ceux que lui témoignait le corps de la noblesse. Il faisait intégralement partie de celle-ci et, comme elle, il s'abaissa au rôle amoindri de courtisan obséquieux. D'ailleurs, le militaire qui était en lui devait éprouver pour son souverain une sorte d'admiration instinctive à considérer la belle ordonnance, la discipline rigoureuse introduite parmi ses sujets et l'état de subordination auquel le roi avait si bien su réduire tout son peuple. Il fut donc flatteur comme les autres et se fit humble, sans dessein, pour complaire au monarque. Ce n'est pas lui qui, au roi aventuré dans la zone battue par les boulets de l'ennemi devant je ne sais quelle place, aurait prononcé cette énergique parole tranchante comme le devoir et bien placée sur les lèvres d'un soldat : « Sire ! le vin est tiré ; il faut le boire ! »

Sa haute situation était due au roi, souverain dispensateur de toute grâce ; mais il ne pouvait pas ne pas en attribuer une grande part à ses mérites particuliers et à ses qualités personnelles. Aussi est-il probable qu'en lui-même il jugeait le roi autrement que tous les courtisans sans valeur, « vrais singes de la royauté (1) ».

Ses confidences spontanées à Primi Visconti, cet Italien bateleur si rusé et si perspicace, jettent un jour curieux sur les pensées de Turenne ; elles dévoilent le fond d'amertume qu'une longue carrière publique consacrée au service du roi avait déposé en son cœur : « Le roi veut diriger la guerre de son cabinet ; il confie la direction des armées à des gens qui méritent le titre de valet plus que celui de capitaine ; il agit ainsi dans l'espoir de recueillir pour lui seul la gloire des belles actions en ne

(1) La Bruyère, *Caractères*, chap. VIII, De la cour.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

laissant aux généraux que la honte des défaites (1) ». Or il disait ceci au retour de sa plus belle campagne, celle de 1674. Quelle amère désillusion ne sent-on pas poindre dans ces paroles ! Et quel mépris prêt à percer pour cette autorité royale qui use de pareils procédés dans le désir de briller aux dépens des autres, pour satisfaire son irrésistible penchant de triomphe égoïste !

Certes Turenne dut être abreuvé de dégoûts vers la fin de sa vie, qui fut en même temps la période la plus glorieuse de sa carrière, en considérant l'étroite dépendance dans laquelle le maintenait son roi, « soleil » pour le peuple, mais, pour lui qui le jugeait à sa propre taille, homme de qualités très ordinaires.

Il resta cependant soumis jusqu'au bout. Le temps n'était pas encore venu où la royauté, chancelant sous le poids de ses fautes, sera discutée, méprisée et finalement renversée. Turenne n'ose pas élever la voix pour en médire ; moins encore il ne peut agir contre elle. Il se venge sur ses ministres. Ceux-ci ont à subir les rudes assauts de sa jalousie et il leur fait expier ses velléités d'indépendance inassouvie.

Turenne fut en contact avec trois grands ministres : Richelieu, Mazarin, Louvois, et sa conduite envers eux ne fut point identique. Cela tint moins au caractère de ces ministres qu'à Turenne lui-même.

Il débute avec Richelieu. Il y avait trop de distance entre les situations des deux personnages pour qu'il pût s'établir autre chose qu'une paternelle bienveillance de la part du ministre et, chez le jeune homme, une respectueuse soumission. Nous avons vu que Turenne, tout entier au soin de son avenir, s'efforçait alors d'acquérir les bonnes grâces du pouvoir royal : il le faisait par son

(1) Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, 102.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ardeur à l'ouvrage, sa fidélité et sa déférence envers le tout-puissant ministre.

Déjà, avec Mazarin, les rapports se modifient ; ils ne sont plus constamment bons. Le respect de Turenne pour le ministre diminue à mesure que s'élève sa situation militaire. Il y a même conflit entre le maréchal et « le Mazarin ». A temps, toutefois, le premier s'aperçoit qu'il fait fausse route et comme le ministre, à son tour, a besoin d'appuis, qu'il lui faut un général capable de tenir tête à Condé et sauver sa fortune avec la royauté, les deux hommes signent la paix et se consacrent désormais à la même cause. Mais le ménage reste fondé sur la raison ; il n'y a point d'inclination dans leur alliance, point de confiance réciproque complète dans leur union (1).

Turenne se montre plein d'égards, mais observe toujours une certaine réserve ; Mazarin, également dissimulé, se montre d'autant plus affectueux qu'il a plus besoin de Turenne. Le ton de leurs relations est donné par cette lettre du cardinal au maréchal (2) : « Je vous conjure avec la dernière chaleur de n'en vouloir pas user comme vous faites, vous exposant continuellement plus que qui que ce soit. Faites-le, au nom de Dieu, pour donner au roi cette marque de zèle que vous avez pour son service, et à moi de l'amitié que vous m'avez promise, et *considérez, je vous prie, en quel état on serait si vous veniez à être blessé...* »

L'association Turenne-Mazarin eut donc un but utilitaire ; ils s'appuyèrent l'un l'autre mutuellement (3), mais

(1) Se rappeler l'affaire du mariage de Marie-Anne Mancini (voir A. Renée, *Les Nièces de Mazarin*) et l'affaire de la bataille des Dunes (voir Bourelly, *Deux campagnes de Turenne*, 401).

(2) Mazarin à Turenne, 7 juin 1658 (Bourelly, *Deux campagnes de Turenne*, 167-168).

(3) Turenne à Mazarin, 6 juillet 1658 (Bourelly, *id.*, 247, note 3).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

entre eux deux il n'y eut jamais sympathie ouverte et loyale (1).

Avec Louvois, enfin, il y a rupture complète et lutte violente de leurs deux volontés. La volonté de Louvois n'était point négligeable : elle rappelait celle du ministre de Louis XIII. Mais, tandis que du temps de celui-ci Turenne était, somme toute, un simple cadet en quête d'une situation, nous le trouvons, sous Louvois, parvenu au faîte de la hiérarchie ; il n'a plus rien à ménager, tout son passé de gloire l'appuie quand il s'élève contre les vexations de l'autoritaire ministre.

La discorde entre Turenne et Louvois se manifeste avec son maximum d'acuité dans leurs rapports d'ordre purement militaire. Ces rapports du chef d'armée au ministre de la guerre, et réciproquement, étaient inévitables ; nous en parlerons au cours de l'étude technique sur Turenne ; mais, dès à présent, il convient d'attribuer une bonne part de cette haine violente à d'autres raisons d'un ordre plus général.

On sait que Louvois n'était pas en butte au seul ressentiment de Turenne. Colbert, Pomponne, l'opinion de la cour et celle de la ville ne lui étaient pas davantage favorables (2) ; tous ne demandaient qu'une occasion pour s'attaquer à son despotisme brutal et abattre son orgueilleuse fierté. Celle-ci paraissait d'autant plus tyrannique qu'elle émanait d'un parvenu. Les grands seigneurs la trouvaient intolérable. « Voyez, disait Madame apercevant Louvois à la procession du Saint-Esprit, voyez comme il a l'air bourgeois ! L'Ordre ne peut cacher sa condition (3). »

---

(1) Chéruel, *Ministère de Mazarin*, III, 300.
(2) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 512.
(3) Primi Visconti, *Mémoires*, 30.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le peuple l'attaquait aussi violemment dans ses chansons :

Le vicomte [de Turenne] dit de Louvois
Ce que toute la terre en pense,
Quand il a osé dire au roi
Que, de tous les maux de la France,
Ce petit-fils de procureur
Etait et la cause et l'auteur.

A ce connétable insolent
Qui fait le petit dieu sur terre,
Il lui dit qu'effectivement
Il n'était pas homme de guerre,
Et qu'il ferait mieux le métier
De commissaire de quartier (1).

La famille de Turenne, Turenne lui-même, si férus des prérogatives de leur caste, ne pouvaient supporter l'éclat et le rang où la faveur du roi plaçait Louvois et les siens. Il y eut entre les deux familles une longue rivalité bien capable d'influencer leurs relations officielles.

Tant que les Bouillon n'eurent maille à partir qu'avec Le Tellier, il ne se produisit point d'éclat. Le Tellier, élevé à l'école de Mazarin, était demeuré souple, équivoque et insinuant ; il prodiguait des compliments affectés à tout le monde (2) et par son attitude modeste, parfois humble, il se faisait pardonner son occulte puissance. Mais les compétitions entre les membres des deux familles n'en étaient pas moins réelles (3) et défrayaient souvent les conversations. Turenne prenait la défense des siens. L'abbé de Choisy, confident du cardinal de Bouillon, en cite plusieurs traits dans ses *Mémoires* (4) ; lui

(1) *Le nouveau siècle de Louis XIV*, ou *Choix de chansons historiques et satiriques*, presque toutes inédites, de 1634 à 1712, accompagnées de notes, par le traducteur de la Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans (Paris, Garnier, 1857). Chanson de 1666 intitulée *Confiteor*, 92-93.

(2) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 94.

(3) *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, II, 105.

(4) Voyez, entre autres, I, 17.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

même, en sa qualité de client du cardinal, se dit fort haï de M. de Louvois (1).

La tension devint tellement insupportable à Turenne vers la fin de 1673, que le maréchal se plaignit au roi des procédés du ministre à son égard, et demanda le renvoi de celui-ci. Condé, qui devait agir avec lui dans le même sens, fut, au dernier moment, gagné par Le Tellier et la sollicitation de Turenne, demeuré seul, pesa avec moins de force sur l'esprit du roi (2). Louvois garda sa place ; Turenne obtint de correspondre avec Louis XIV par le seul intermédiaire de son neveu le cardinal (3).

Ainsi donc, Condé, après avoir promis son appui à Turenne, l'avait abandonné. La déchéance intellectuelle s'ajoutait, chez le grand Condé vieilli, à la déchéance physique ; il devenait sans énergie ; sa volonté, en quelque sorte frappée de paralysie, ne se manifestait plus que par intermittences, sous forme d'éclairs brusques, de moins en moins nombreux. Cela nous explique sa conduite dans cette affaire de Turenne contre Louvois.

De quelle nature étaient les relations entre les deux camarades de gloire, si fréquemment opposés sur les champs de bataille ? Le vainqueur de Rocroy, toujours violent et prompt à l'injure, avait des rapports souvent difficiles avec ses compagnons d'armes. Tant qu'il fut jeune cependant, Turenne vécut en bons termes avec ce prince du sang dont il était le cousin. Toutefois, dès ses premières campagnes, il sentit en lui moins un compagnon d'armes qu'un rival pour sa gloire. On sait l'incident qui, au lendemain de Rocroy, fit scandale à la cour : Turenne n'avait pas envoyé un gentilhomme au duc d'En-

(1) Choisy, *Mémoires*, II, 113. — Voir également sur ce sujet la Correspondance de Mme de Sévigné et le *Journal d'Ormesson*.
(2) *Mémoires* de Villars, I, 30.
(3) La rivalité des deux familles continue d'ailleurs après la mort de Turenne. — Voir Correspondance de Mme de Sévigné.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ghien pour lui porter ses compliments, ainsi que l'exigeait l'usage ; il s'était borné à lui écrire une lettre où son enthousiasme restait contenu. En 1644 et l'année suivante, par deux fois, Condé accourant des confins de la Champagne avec ses troupes de réserve au secours de l'armée du Rhin commandée par Turenne, avait pris le commandement supérieur et cueilli sa moisson de lauriers à Fribourg et Nordlingen, au détriment du jeune maréchal. Le même fait avait menacé de se reproduire en novembre 1672, quand Condé fut envoyé à Metz pour commander l'armée de la Moselle (1).

Il y eut donc en Turenne, à l'égard de Condé, une persistante nuance de jalousie. Malgré cela, une franche cordialité régna au début entre les deux généraux. Elle ne fut ruinée qu'en 1655, à propos de l'affaire du trompette que l'on trouve racontée tout au long dans les histoires de Turenne ou de Condé (2). « Désormais, avec des éclairs d'impartialité, Condé, aigri, froissé, emporté par son tempérament, se laissa aller souvent à de grandes vivacités de langage en parlant de son rival. Turenne, plus gourmé, se contint davantage, mais sans cacher sa disposition et la sévérité persistante de ses jugements. Les rapports ne reprirent qu'à la paix [en 1658], avec une réciprocité complète dans la déférence et la profonde estime, mais sans jamais revenir à l'intimité des anciens jours (3). » Turenne lui-même le dit dans ses

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 359.

(2) Condé enleva une lettre que Turenne adressait à Mazarin, dans laquelle il annonçait avoir vivement poussé l'arrière-garde du prince. Celui-ci, vexé de cette relation, envoya un trompette à Turenne avec une lettre « fort piquante par laquelle il lui mandait que, s'il avait été à l'avant-garde de son armée pendant que lui était à l'arrière-garde de la sienne, il eût mieux vu les choses et n'en eût jamais dit de si éloignées de la vérité ». [*Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 221.]

(3) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, V, 426-427.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mémoires, « ... ils ne s'écrivirent plus comme ils avaient fait les années précédentes (1) ».

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que Turenne fuyait le trop grand éclat de la cour. Comme corollaire, il fut sans sympathies pour la noblesse groupée autour du roi ; peut-être se rendit-il promptement compte du peu d'influence exercée par ces grands sur l'esprit du monarque. Il ne fit rien pour leur déplaire, cela va de soi ; mais il ne les aima point ; son sentiment à leur égard dut être un mélange de crainte et de jalousie ; pour plusieurs d'entre eux sa défiance alla jusqu'à l'aigre. Il fuyait les gens autoritaires et emportés comme le comte d'Harcourt, ou les courtisans trop habiles, tel le duc de la Ferté (2), ou encore les favoris pédants et bouffis d'impudence comme le maréchal de Bellefonds.

Par contre, il se montrait fort attaché à la petite noblesse, à celle dont les origines obscures ou bien récentes rendaient indispensable l'usage d'un appui haut placé. Il offrait sa protection bienveillante avec une sorte de hâte ; innombrables étaient les services rendus par lui. Bien qu'il n'aimât point réclamer des faveurs, il ne cessait d'en formuler des demandes dans sa correspondance avec les ministres, toujours pour récompenser des gens de moyenne qualité (3). Il leur faisait donner des charges dans son armée et il ne lui répugnait même pas de céder quelquefois à leur influence.

Dans le même sens, il fréquentait la bourgeoisie aisée, se liant volontiers avec la nouvelle aristocratie naissante, celle des fonctions civiles, la noblesse de robe (4). Quand il venait à Paris, dans l'intervalle de ses campagnes, il vi-

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 222.
(2) Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, II, 184, note 1.
(3) Voir *Lettres de Turenne* (collection Michaud et Poujoulat).
(4) « Le roi dit : « M. de Turenne m'aime; mais il considère beaucoup les gens de la robe. » (*Journal d'Ormesson*, II, 312.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vait simplement, retiré de tout bruit, et semblait se complaire dans la société de quelques amis intimes, tous gens sensés et graves : Boucherat, Ormesson, Lamoignon ; Bossuet fut du nombre. Il témoigna toujours une amitié extrême à Fabert (1) qui, en sa qualité de gouverneur de Sedan, devait cependant évoquer des souvenirs pénibles.

Il était également bon avec les domestiques et « ne leur fit jamais sentir la bassesse de leur condition par les caprices d'une humeur inégale et hautaine (2) ». Citons-en quelques traits propres à éclairer ce côté du caractère de Turenne.

« Un jour un de ses gens étant allé demander de sa part, quoique à son insu, un emploi au sieur Colbert, contrôleur général des finances, ce ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir au vicomte de Turenne, lui alla porter lui-même la commission. Le vicomte de Turenne, qui ne savait rien de la chose, fut assez surpris... Néanmoins il remerçia ce ministre, comme si c'eût été par son ordre qu'on la lui fût allé demander, et fit appeler le domestique en faveur duquel elle était expédiée. Cet homme ayant su ce qui venait de se passer, se crut perdu et se jeta aux pieds de son maître, en lui demandant miséricorde. Mais le vicomte de Turenne, le faisant relever aussitôt et lui remettant la commission entre les mains : « Si vous m'eussiez parlé de cette affaire, » lui dit-il, je vous y aurais servi comme vous l'auriez pu » souhaiter; et tout ce qui me fâche en cela, c'est que vous » ne me disiez point ce qui vous oblige à me quitter. » Ce domestique, confus et néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avait recherché cet emploi que parce qu'il avait beaucoup d'enfants ; le vicomte de Turenne lui fit payer

(1) Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, II, 21, 288.
(2) Ramsay, *Vie de Turenne*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ce qu'il lui devait de ses gages et lui donna encore une somme considérable pour l'aider à faire subsister sa famille (1). »

« Il se levait de fort bonne heure. Un matin qu'il prenait l'air à la fenêtre, un de ses gens, voyant un homme accoudé là en bonnet de coton, le prend pour son camarade, et lui applique amicalement un énorme soufflet au bas du dos. L'homme se retourne, et c'est Turenne. « Monseigneur, s'écrie le frappeur à genoux, j'ai cru que » c'était Georges... — Mais quand c'eût été Georges, dit » Turenne en se frottant, il ne fallait pas frapper si » fort (2). »

Turenne se montra fidèle à ses amitiés même quand la défaveur atteignit ceux qui en étaient l'objet. La vieille intimité le liant au cardinal de Retz subsista après la Fronde, et Mazarin le savait si bien que Turenne n'eût point de part au secret de l'emprisonnement du turbulent Gondi ; le maréchal en témoigna son mécontentement à l'égard du ministre (3).

Il en fut de même à propos de Fouquet. Mal disposé d'abord pour le surintendant véreux, Turenne se rallie à lui sous l'influence de Mme de Sévigné et de sa coterie (4). Il le défend publiquement au cours du procès, traite ses accusateurs d'hommes « sans honneur et prostitués (5) » et félicite d'Ormesson de lui avoir sauvé la vie.

Très attaché à ses amis, Turenne éprouva peu d'inimitiés. Mais celles qu'il eut furent tenaces ; plusieurs tournèrent à la haine. Nous l'avons vu plus haut en ce qui

---

(1) Raguenet, 352-353.

(2) Michelet, *Histoire de France*, livre VI, chap. XXV.

(3) *Mémoires* de Turenne (collection Michaud et Poujoulat), 451, note 3.

(4) J. Lair, *Nicolas Fouquet* (Paris, Plon, 1890), I, 390; II, 57, 294.

(5) *Journal d'Ormesson*, II, 105, 120, 287.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

concerne Louvois. L'histoire a enregistré en outre le souvenir de celles contre Puységur et Bussy-Rabutin.

Le premier eut avec le maréchal des démêlés relatifs aux traditions de préséance des différents corps de l'armée. D'après ses *Mémoires*, Puységur nous donne l'impression d'un homme de second plan parfaitement intègre. Sa conscience rigide et son esprit discipliné l'attachent indissolublement aux intérêts du roi. Il traverse des périodes de troubles sans rien vouloir entendre des distinctions subtiles et sans s'écarter du droit chemin. Tel un molosse qui garde la maison de son maître, il reste serviteur aveugle et obstiné du roi : « ... S'il eût été mal avec le Roi, lui [Mazarin], et tout autre général d'armée, quel qu'il eût été, je l'aurais fait arrêter sur un simple billet de Sa Majesté (1)... »

Turenne et bon nombre d'historiens avec lui ont reproché à Puységur son entêtement à vouloir maintenir les prérogatives particulières à chaque corps de troupe, que ses longs services — il servit plus de quarante-cinq ans dans les armées du roi — l'avaient mis à même de connaître mieux qu'aucun autre.

Colonel général de la cavalerie, Turenne détestait encore Puységur, défenseur obstiné de l'infanterie. « Il [Turenne] me demandait quelquefois quelle raison j'avais de porter si haut l'infanterie. Et je lui répondais que j'avais l'honneur d'être colonel et, par conséquent, officier du colonel de l'infanterie [c'était le roi], que je ne voulais rien laisser passer au préjudice de sa charge (2). »

On le voit, en soutenant les privilèges des vieilles troupes, Puységur faisait simplement obstruction au développement de l'autorité personnelle des généraux, gouverneurs de places, etc..., autorité s'exerçant toujours au

(1) *Mémoires* de M. de Puységur (édit. de 1747), II, 277.
(2) *Id.*, 280.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

détriment de celle du roi. Il était d'avis, avec Louis XIII, qu'on faisait les généraux trop puissants « par le moyen de troupes qu'ils avaient à eux ou à leurs amis (1) », et il conseillait au monarque de « casser tous les régiments particuliers des gouverneurs pour mettre des troupes en garnison qui fussent au roi, afin qu'il fût maître de ses places et que les gouverneurs obéissent à ses ordres ; ce qu'ils n'ont jamais fait que depuis qu'ils ne sont plus les maîtres des troupes (2) ».

Cette aversion de Turenne pour un militaire au langage si loyal jette une ombre discrète et nous fournit un utile élément d'appréciation sur le désintéressement et le loyalisme si vantés du maréchal.

Son ressentiment pour Bussy-Rabutin relève d'autres causes. De toutes les inimitiés de Turenne, elle fut toujours la moins ignorée.

Bussy était un type de Bourguignon salé, à l'esprit fait de railleries promptes et de saillies mordantes (3). Il maniait l'ironie avec une déconcertante facilité ; son imagination vive, hardie, licencieuse, toute livrée à la fantaisie du jour, au caprice irréfléchi, l'emportait à la fois vers les aventures légères et les bons mots dangereux (4). « Très bon officier (5) et d'étoffe à devenir maréchal de France ; vaillant soldat, audacieux même, quand on le voit, mais sachant se ménager ; personnel, pervers comme son regard qui inquiète et repousse. Beaucoup

(1) *Mémoires* de M. de Puységur, 273.
(2) *Id.*, 275.
(3) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (3e édit., Garnier), III, 360.
(4) Charles de Moüy, *Grands seigneurs et grandes dames du temps passé*, 139.
(5) Turenne eut cependant à lui reprocher sa mollesse comme militaire : « Durant ce siège [de Condé en 1655], M. de Bussy, étant allé pour escorter les fourrageurs avec trois régiments de cavalerie, en se retirant fut chargé par quelque cavalerie de l'armée de l'ennemi qui était venu à Valenciennes, et fut battu avec fort peu de résistance. » [*Mémoires* de Turenne (édit. Rousset), 223.]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de charme cependant ; les femmes oublient ses injures (1)... »

Turenne ne les oublia point ; un tel caractère ne lui pouvait convenir. Placé sous les ordres du maréchal, contre le gré de celui-ci, Bussy se laissa aller à son penchant naturel ; cela suffit pour l'exclure à jamais des bonnes grâces de Turenne. Il n'y eut donc pas dans cette antipathie une question d'étiquette mal observée, du genre de celle rapportée par Bussy-Rabutin lui-même (2) dans ses *Mémoires*.

Tel est, succinctement exposé, le sentiment de Turenne sur quelques-uns de ses contemporains.

La réciproque, c'est-à-dire la place que tint Turenne dans l'opinion publique, est intéressante à connaître ; elle nous donne une notion du prestige qu'il exerça sur les gens de son époque.

En France, le peuple est toujours sensible à la gloire des armes ; les soldats victorieux y reçoivent les honneurs du triomphe et leur popularité, toujours de bon aloi, s'étale dans la rue, se résout en chansons. Il convient dès lors de rechercher, dans ce genre de littérature, le renom dont ils ont joui.

Nous ne connaissons pas de chansons sur Turenne lui même ; sa teinte neutre ne se prête guère aux pétillements de la verve parisienne. Mais, comme il fut mêlé à tous les événements, son nom revient fréquemment dans les chansons satiriques. Il eut sa part dans les *Mazarinades*.

Les gens que Monsieur de Turenne
Mène
Sont de grands capitaines (3).
.....

(1) Aumale, *Histoire des Condé*, V, 41.
(2) Bussy, *Mémoires*, II, 158, 352 et suiv.
(3) *Nouveau siècle de Louis XIV*, 29.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

disait-on en 1648 ; et, au moment de la Fronde, plus familièrement :

Voici venir Turenne, reculle
Julle
..... (1).

Il en est une qui dépeint le héros en traits de caricature d'où la vérité est loin d'être exclue :

Si vous eussiez vu Turenne,
Comme il arrachait son toupet !
En partant de Valentienne,
Vertubleu ! Comme il fuyait !
Allongeant sa longue eschine,
Il disait : « Messieurs, quoi ! quoi !
Il faut abattre les lignes
Et gagner droit au Quesnoi (2). »

Avec le règne personnel de Louis XIV, le peuple devint plus sérieux et la chanson gauloise fit place à de plus nobles louanges. Turenne en eut encore sa part, ainsi qu'il convenait à ce glorieux soutien du trône. On admirait ses succès ininterrompus sur les ennemis de la France ; le bon La Fontaine mêlait sa voix champêtre à celle des autres et l'appelait le Mars de l'Alsace, en 1674.

Ainsi qu'il fut, et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits (3).

... Tapi derrière ses vitres, au fond de sa boutique, le marchand reconnaissait bien Turenne quand il passait dans la rue ; il prenait un bâton pour défendre les gens du maréchal contre ceux qui les maltraitaient (4). Les calendriers couverts de gravures allégoriques reproduisaient son image.

Les circonstances de sa mort contribuèrent davantage

(1) *Mémoires* de Turenne (collection Michaud et Poujoulat), 426, note 1.
(2) *Ibid.*, 325, note 1.
(3) Gaillardin, *Louis XIV*, IV, 155, note 1.
(4) Raguenet, 351.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à accroître son prestige sur la foule. On sait la stupeur que produisit cet événement à la cour et à la ville (1). « La tristesse en un instant fut peinte sur le visage des habitants. On vit l'artisan quitter son travail pour aller former une société de plaintes avec ses voisins ; et les bourgeois s'attrouper, pour se demander jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur, avec les regrets les plus tendres et les plus vifs.

» La même chose arriva dans les provinces les plus éloignées. On fut plusieurs jours incapable de faire autre chose que de parler de la mort du vicomte de Turenne et de le pleurer.

» ... Les peuples venaient de tous les environs sur le chemin par où son corps devait passer ; et ne pouvaient le voir sans répandre des larmes. Les habitants de la campagne sortaient des bourgs et des villages, pour aller le recevoir : le clergé allait au-devant, de ville en ville. Les bourgeois de celle de Langres, où il passa, prirent tous le deuil à son arrivée, et firent une dépense considérable pour lui rendre des honneurs extraordinaires, et cela sans en avoir reçu aucun ordre de la cour (2). »

On amena sa dépouille mortelle à Saint-Denis, dans le tombeau des rois, suprême honneur posthume décerné aux gloires de notre vieille France. En l'accordant, Louis XIV fut sans doute entraîné par l'opinion publique, s'il est permis d'ainsi parler ; car on sait qu'il redoutait déjà de fournir le moindre aliment à l'ambition outrageante des Bouillon.

Conclure cependant de tous ces faits que Turenne tint une des premières places dans l'opinion de ses contemporains, serait méconnaître le grand changement social qui distingue la France du XVIe siècle de celle de

(1) Voir Correspondance Sévigné, *Mémoires* de Primi, Discours de Lamoignon au Parlement, etc...
(2) Raguenet, 338, 341.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Louis XIV. L'ascension des classes moyennes que nous constatons au temps de la Fronde se produisit au détriment de la noblesse d'épée ; celle-ci garda pour elle le brillant du métier des armes ; mais la puissance réelle, celle résultant de la supériorité intellectuelle ou du pouvoir nouveau de l'argent, lui échappa par sa faute et par la volonté du roi. « Colbert ou Molière, au XVIIe siècle, ont déjà plus d'autorité sur leurs contemporains que Luxembourg ou Turenne. Au contraire, cent ans plus tôt, Montaigne est bien peu de chose dans la société de son temps, comparé au connétable de Montmorency (1). »

Qui sait si Turenne ne sentit pas ce bouleversement dans les mœurs et si son cœur, profondément attaché au passé, n'éprouva point un pénible serrement à constater cette déchéance près de l'étreindre et sur le point d'entraver les vastes aspirations vers la gloire qu'il avait si longtemps caressée ?...

---

(1) D'Avenel, *La Noblesse française sous Richelieu*, 262.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VII

TURENNE ET LES FEMMES

SOMMAIRE : *Il fuit les femmes pendant sa jeunesse. — Mœurs corrompues de l'époque. — Turenne aime la joie. — La duchesse de Longueville et la marquise de Coëtquen. — Le mariage de Turenne. — Manœuvres matrimoniales. — Résumé.*

Turenne, avons-nous vu, ne prit point part aux complots fomentés par son frère, pendant les années de sa jeunesse. Il était tout entier à son métier des armes, attentif à ne point compromettre l'avenir. Pour la même raison, il tenait les femmes à distance. On cite à sa louange le fait suivant, survenu lors de la prise du château fort de Solre-en-Hainaut (1). Le pillage en règle de la place venait d'avoir lieu ; on amena au jeune maréchal de camp — il avait 26 ans — la part de butin lui revenant : c'était une belle captive arrachée par les soldats des bras de son mari. Turenne, sans vouloir y toucher, la consola, la réconforta et la fit rendre à son époux. Ce trait, réédité de l'antique, s'il ne lui procura point les avantages qu'en eurent jadis Cyrus ou Scipion, servait d'exemple à ses soldats. Il se montrait non seulement rigide pour lui-même, mais il exigeait encore de ses troupes la plus stricte régularité dans les mœurs. C'était une manière de discipline, et non des moindres, sur ces mercenaires issus de la lie des grandes villes, traînant après eux une suite vomie par les bouges.

Avec le temps, toutefois, les complots et les femmes finirent par occuper Turenne, celles-ci bien plus assidûment que ceux-là. Son père, en écrivant ses *Mémoires*,

(1) Michaud, *Biographie universelle.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avait pris soin de mettre ses fils en garde contre les dangereux entraînements auxquels, pour le sexe aimable, se laisse aller la jeunesse. « C'est pourquoi, disait-il, si vous me croyez et voulez être sage, vous vous retirerez de la passion (1)... » Mais les discours, les conseils, surtout ceux donnés du bout des lèvres, sont vite relégués dans l'oubli. D'ailleurs, bon chien chasse de race (2).

En plus de l'hérédité, Turenne avait pour lui l'excuse des mœurs faciles de son siècle. Sous une apparence de préciosité élégante et de politesse affectée, ces mœurs avaient gardé la grossièreté des vieux usages ; seule, la simplicité si touchante des relations d'autrefois était proscrite ; la débauche et le vice, en se dissimulant, n'avaient fait que s'accroître et se répandre partout. En cela, les grands tenaient la tête. Les séductions et les adultères, les querelles d'amour, les enlèvements ou les billets doux, voilà leur existence quotidienne, même quand ils sont à la guerre. Bassompierre, au seuil de cette époque, avoue avoir détruit plus de six mille lettres de femmes (3) ; ce doit être un record ! Et Bussy-Rabutin regrette cette destruction (4). On connaît l'*Histoire amoureuse des Gaules*, cette traduction de mœurs du Bas-Empire, encore

---

(1) *Mémoires de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, et plus tard duc de Bouillon* [collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France (Paris, 1788), XLVIII, 38].

(2) Son père passait, en son temps, pour être l'amant de la reine Marguerite de Navarre, première femme de Henri IV. — Son oncle Maurice, bien que célibataire, eut de nombreux enfants [*Vie militaire du prince d'Orange Maurice de Nassau, second stathouder* (tome III des *Mémoires et Souvenirs du général Lamarque*, publiés par sa famille, p. 344)]. — Frédéric-Maurice, son deuxième oncle, le duc de Bouillon, son frère, par l'empire que prirent sur eux leurs épouses, étaient, à n'en pas douter, très sensibles à l'influence du sexe féminin.

(3) *Mémoires* de Bassompierre, IV, 134.

(4) Lettre de Bussy à Mlle de Scudéry, 16 août 1671 ; citée par Chanterac (*Mémoires* de Bassompierre, IV, xxxiij).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vraie sous Louis XIV, écrite par un des meilleurs représentants de cette noblesse aveulie, corrompue.

Les rois, quand ils ne donnaient pas eux-mêmes l'exemple, s'amusaient des intrigues nouées parmi leurs courtisans. « Je voudrais que vous vissiez la cour, dit dans ses *Mémoires* l'Italien Primi Visconti ; c'est une vraie confusion d'hommes et de femmes... Comme la nation est de caractère plutôt léger, c'est un mélange de gens et un bruissement continuel, si bien que le duc de Pastrana me dit un soir : — Mais, Monsieur, ceci est un vrai b.....! (1) »

L'usage était courant. Turenne eut donc, conformément à l'usage, un goût assez prononcé pour les femmes, qu'il conserva fort tard. Il se mêlait volontiers à leur compagnie ; il prenait un malin plaisir à voir briller leurs yeux aux bons mots qu'il aimait, aux paillardises grivoises qu'il savait fort bien dire (2). Il fréquentait la ruelle de la « Grosse Sévigné (3) » et comptait au nombre des admirateurs de la bavarde marquise. Il connaissait Ninon de Lenclos, qui rapporte quelques-unes de ses plaisanteries. Les gens de joie étaient loin de lui déplaire (4). Le chevalier de Grammont, que Saint-Evremond et Hamilton nous ont fait connaître ; La Fare, ce pourceau d'Epicure perclu de vices (5) ; le très galant sieur de Vineuil, « si

---

(1) Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, traduits de l'italien par Jean Lemoine, p. 251. — « Règne monstrueux et fétide, dont l'odeur de latrines, de bordel, vous prend à la gorge, et vous fait tourner, soulever le cœur jusqu'au vomissement. » (Octave Mirbeau, *La 628-E8*, p. 39.)

(2) « ... Et sur cela, il faut que je vous dise ce que M. de Turenne m'a conté avoir ouï dire au feu prince d'Orange Guillaume, que les jeunes filles croyoient que les hommes étoient toujours en état; et que les moines croyoient que les gens de guerre avoient toujours, à l'armée, l'épée à la main. » (Lettre de Bussy à Mme de Sévigné, 26 juin 1672.)

(3) Jules Lemaître, *Jean Racine*.

(4) *Mémoires du comte de Grammont*, par Hamilton, I, 35.

(5) *Mémoires* de Saint-Simon ; — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (Ed. Garnier), I, 470.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

entreprenant avec les femmes (1) », d'autres encore, furent bien vus ou amis de Turenne

Mais il fuyait la débauche et, s'il sacrifia à l'amour, ce fut toujours avec discrétion et bon goût.

D'ailleurs, ses succès restèrent très relatifs. Sa physionomie malheureuse, sa prestance un peu commune ne lui attirèrent point les faveurs du beau sexe et, chaque fois qu'il voulut entrer dans l'intimité d'une femme, ce fut pour en être la dupe. Témoins son aventure pendant la Fronde avec la duchesse de Longueville et plus tard, en 1671, celle avec la marquise de Coëtquen.

En 1646, la duchesse de Longueville rejoignait son époux qui représentait le Roi très chrétien aux conférences de Munster. Elle s'y rendait par Wesel où le duc vint à sa rencontre ; Turenne s'y trouvait avec son armée. C'est là, pense-t-on, que la belle duchesse inspira au maréchal un sentiment passionné. « Je passai hier le Rhin à Wesel, écrit-il à sa sœur (2) ; Mme de Longueville y était arrivée le même jour, et s'en vient aujourd'hui voir l'armée. De là, nous marcherons en même temps qu'elle, une journée ou deux. Je vous avoue qu'il n'y a rien au monde de plus surprenant. Elle n'est point du tout changée... »

Cet événement a dû marquer dans l'esprit de Turenne, car il en reparle dans ses *Mémoires* (3) ; depuis cette date, un tendre lien l'unit à Geneviève de Bourbon.

Celle-ci était simple et bonne, au dire de son plus fervent admirateur du XIXe siècle (4) ; elle savait montrer, quand elle voulait plaire, une douceur caressante et irré-

---

(1) Bussy, *Histoire amoureuse des Gaules*.

(2) 20 juillet 1646 (collection Grimoard, 1782, in-folio, tome Ier). — V. Cousin, *La jeunesse de Mme de Longueville*, p. 276.

(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), p. 63.

(4) V. Cousin, *Mme de Longueville pendant la Fronde*, p. 23.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sistible. Plusieurs de ses contemporains l'estimaient cependant une créature dangereuse, pleine de fierté et d'orgueil (1). En réalité, elle était une de ces femmes romanesques et séduisantes, produit de la fade littérature du temps et de la corruption des mœurs, qui chercha, hors du foyer domestique, à satisfaire son besoin d'être adulée. On connaît la passion durable que lui inspira le duc de La Rochefoucauld. Elle traînait en outre après elle un cortège d'adorateurs languissants, avides d'obtenir la moindre de ses faveurs ; chacun, pour la mériter, soutenait avec zèle la cause du prince de Condé révolté. C'est ainsi qu'à Stenay, en 1650, elle se trouva environnée d'hommages que son habile coquetterie sut, sans trop exciter les rivalités, faire servir à ses desseins politiques. Il y avait là le duc de Nemours, Boutteville le futur Luxembourg, La Moussaye, le chevalier de Grammont, de Tracy, vieux et laid qui se vantait « *di correre due et anche tre miglia senza smontare di cavallo* (2) », Turenne enfin dont l'épée était précieuse et qu'il fallait pour cela ménager.

Mais la discorde se mit vite parmi ces soupirants. De Tracy, n'arrivant à rien, quitta Stenay et rejoignit le roi. L'inconstant Grammont alla chercher ailleurs des succès plus faciles. La Moussaye mourut, jeune encore. Nemours fut un moment le grand favori, ce qui provoqua la jalousie rancunière de La Rochefoucauld et le dépit moins justifié

---

(1) Lettre de Marigny à Lenet, Paris, 7 juillet 1652 (Cousin, ouv. cité, p. 445).

(2) Chéruel, *Minorité*, IV, 220. — La citation est extraite d'une lettre de Lionne à Mazarin : « ... Il était devenu passionnément amoureux de Mme de Longueville, et a donné tout un temps matière de rire par ses extravagances... Ce que j'ai remarqué de plus raisonnable dans sa folie, c'est que, connaissant bien que son visage ni son âge n'avaient pas assez de charmes pour faire les progrès qu'il eût voulu, il n'entretenait tous ceux qu'il abordait que de sa vigueur et du don qu'il avait *di correre*... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Turenne (1). Celui-ci, se voyant joué (2), mécontent d'ailleurs des résistances espagnoles à appuyer ses plans militaires et gagné par les offres de Mazarin à lui et à sa famille, s'empressa, dès qu'il le put, de quitter la duchesse, auprès de qui il perdait incontestablement son temps.

L'âge et l'expérience ne le rendirent pas plus avisé dans les affaires d'amour. A 60 ans, il fut encore berné de façon ridicule par une jeune coquette, la marquise de Coëtquen. Il l'avait rencontrée chez la duchesse d'Orléans ; elle était brune (3), belle, spirituelle, enjouée. Fille du duc de Rohan, elle avait épousé un gentilhomme breton qu'elle délaissait consciencieusement (4). Les attentions de l'illustre Turenne flattaient sa puérile vanité ; rien de plus, car elle était en même temps la maîtresse du chevalier de Lorraine. C'est à cette pécore (5) que Turenne, seul initié avec Louvois aux intrigues de Louis XIV pour isoler la Hollande, fut assez naïf pour

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 98-99.

(2) La duchesse de Longueville, avec La Moussaye, se moquaient agréablement de l'amour de Turenne (J. Roy, *Turenne*, p. 99).

(3) Mme de Sévigné la désigne sous le pseudonyme de La Brune (Lettre du 20 avril 1672, à sa fille).

(4) Mme de Sévigné le juge ainsi : « J'ai eu ici deux fois M. de Coëtquen, à trois jours l'un de l'autre; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici, et pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. » (A sa fille, 24 juin 1671.)

(5) « Elle est affligée d'avoir perdu sa fille, parce que jamais plus elle n'en aura une si jolie. » (Mme de Sévigné à sa fille, 19 août 1671.)

« Mme de Coëtquen est tout ainsi que vous l'avez vue; elle a fait faire une jupe de velours noir, avec de grosses broderies d'or et d'argent; et un manteau de tissu, couleur de feu, or et argent; cet habit coûte des sommes immenses; et quand elle a été bien resplendissante, on l'a trouvée mise comme une comédienne; et on s'est si bien moqué d'elle, qu'elle n'ose plus le remettre. » (Mme de Sévigné à sa fille, 5 janvier 1674.)

C'est peut-être de la médisance. Primi, dans ses *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, p. 27 (édit. citée), parle ainsi de Mme de Coëtquen : « Elle n'était pas belle, avait le visage marqué de la petite vérole; mais elle avait grand air et beaucoup d'esprit. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

confier les graves raisons d'Etat du voyage de Madame en Angleterre. On juge du scandale provoqué par cette divulgation. Le roi en accusait Louvois ; Turenne se dénonça (1)... « Auparavant, éteignons les bougies ! » disait-il avec confusion quand on lui parlait de cette aventure. Quant à Mme de Coëtquen, elle ne fut pas longtemps sans reprendre « le fil de son discours avec le chevalier de Lorraine (2) ».

On dit que les libertins font de piètres époux et sont hésitants à s'encombrer des chaînes du mariage. Turenne, qu'on ne peut accuser de libertinage malgré les écarts de sa conduite privée, avait cependant atteint la quarantaine quand il se maria (3). Plusieurs partis, non des moindres, lui avaient été offerts déjà ; mais aucun ne lui avait plu, sans qu'il soit possible d'en discerner nettement les motifs. Il avait, en 1642, refusé une nièce de Richelieu, s'excusant sur la différence de religion. Il était donc attaché à la Réforme, lui dont l'esprit fut si longtemps tourmenté par la supériorité du catholicisme, au dire de ses historiens ?...

Il fut encore question pour Turenne d'épouser la fille d'Erlach, le gouverneur de Brisach. La sympathie ne régnait pourtant guère entre les deux hommes ; mais Guy Patin, dans sa Correspondance, nous laisse entendre les avantages de cette union, qui resta seulement à l'état de projet (4).

---

(1) Il faut lire dans le récit des aveux au roi que fait l'abbé de Choisy combien le grand homme était confus et emprunté. Primi (*Mémoires*, p. 28) dit que Turenne dut à cette affaire de perdre son crédit; « il ne fut plus estimé que pour sa valeur singulière ».

(2) Mme de Sévigné à sa fille, 20 avril 1672.

(3) Remarquer qu'on se mariait jeune en ce temps-là.

(4) Guy Patin à Falconet, 4 février 1650 : « Nouvelle arriva hier qu'Erlac est mort dans Brissac, dont il étoit gouverneur. Le maréchal de Turenne lui avoit demandé sa fille et son gouvernement en mariage; si cela est fait, il aura beau moyen de nous suivre. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A son tour, Mazarin offrit à Turenne la main de sa nièce, Hortense Mancini (1). C'était vers 1651. Les nièces du cardinal avaient pour dot le bâton de commandement des armées; aussi devaient-elles tenter Turenne. Mais il fallait, avec la jeune fille, prendre les armoiries, le nom du cardinal. Le blason de Pietro Mazarini ! Turenne tenait au sien davantage. Il s'en tira habilement en alléguant la différence d'âge et le peu d'inclination d'Hortense pour lui...

Enfin, Turenne épousa, en juin 1651, Charlotte de Caumont, fille du duc de La Force, petite-fille du vieux maréchal d'Henri IV. C'était une femme fort instruite en un temps où la pédagogie féminine n'existait pas encore (2) ; elle connaissait le latin, le grec, l'hébreu ; passionnée pour le livre des Ecritures, elle tenait énergiquement à la religion réformée et sut y maintenir Turenne tant qu'elle vécut. Le maréchal songeait alors à se faire catholique ; il dut en résulter quelques ombres à l'intimité des époux, sans que rien pour cela ne transpirât au dehors. Turenne fut-il heureux ? Une vague tendresse s'exhale des lettres qu'il adressait à sa femme ; cependant l'amour ne régnait pas entre eux : Retz nous confie dans ses *Mémoires* qu'en 1650, presque en même temps que son mariage, Turenne entretenait une accorte grisette dans la rue des Petits-Champs, à deux pas de l'ancien hôtel des Bouillon (3). Alors, pourquoi son mariage ? Les motifs du cœur étaient sans doute moins décisifs que d'autres intéressants à démêler. Parmi les raisons possibles, l'intérêt pécuniaire n'était certainement pour rien. Quand sa femme mourut, en 1666, Turenne, qui n'en avait pas eu d'enfants, rendit

(1) Racine, *Fragments historiques;* — Amédée Renée, *Les Nièces de Mazarin;* — Choisy, qui parle dans ses *Mémoires* du mariage d'Hortense, ne fait pas allusion à ce fait.

(2) J. Roy, *Turenne*, p. 428.

(3) Retz, *Mémoires* (collection Petitot), XLV, 148. — Amédée Renée, dans son ouvrage sur *Les Nièces de Mazarin*, p. 401, note 1, indique ce fait comme se passant en 1655. Si l'on admet cette dernière date, l'opinion émise ci-dessus se trouve renforcée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à son beau-père toute la dot qu'il en avait reçue. Peut-être est-ce à cause de l'importance que Turenne pensait pouvoir prendre dans le parti protestant en s'alliant à la vieille maison huguenote des La Force (1). Qu'on veuille bien se rappeler à ce sujet l'appréciation de Mazarin dans ses *Carnets* (2) : « On croit et il croit aussi que tout le parti protestant le considère comme un soleil levant et un homme appelé à remettre les huguenots dans tout leur lustre. » Il se peut. Quoi qu'il en soit, le ménage de Turenne conserva une décence extérieure et une dignité qui le placèrent en haut relief à l'égard des unions de ses contemporains.

Turenne, si longtemps rebelle au mariage pour son propre compte, avait la manie de vouloir marier les autres; il était à lui seul une sorte d'agence matrimoniale, sans grand succès, d'ailleurs, c'est la Grande Mademoiselle qui nous l'avoue (3), après avoir elle-même pris part à la démonstration.

Ayant refusé la main d'Hortense Mancini, il voulut la donner à Charles II ; mais Mazarin dédaigna ce roi sans couronne. Le jeune Maurice Godefroy de La Tour, duc de Bouillon, ne parut pas non plus suffisant : jusqu'à sa mort, Mazarin refusa de lui donner sa dernière nièce, Marie-Anne Mancini, malgré les démarches réitérées de Turenne. Il fallut attendre la mort du cardinal, et encore le mariage ne fut-il conclu que grâce à l'intervention d'Ondedei, ce confident de Mazarin gagné par les Bouillon, et au bon vouloir de la reine.

En résumé, l'influence que les femmes exercèrent sur l'esprit de Turenne est loin d'être inappréciable : son équipée de Stenay et la confidence du voyage de Madame

(1) Lettre de la princesse Palatine à la reine de Pologne, sa sœur (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, Documents).
(2) Chéruel, *Minorité*, I, 128.
(3) *Mémoires* de Mademoiselle (collection Petitot), XLII, 453; — *Mémoires* de Bussy (2e édit., 1704), III, 138.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en fournissent la preuve. Mais il ne fut pas pour cela un grand amoureux. Il voyait surtout dans les femmes le côté utilitaire, les avantages qu'elles peuvent procurer, et ne s'attachait pas à elles autrement (1) : de là son goût prononcé pour conclure des mariages, le sien lui-même...

Il était sensuel, sans exagération ; plutôt sentimental, ce qui est le fait de bien des militaires : on dirait qu'après les pénibles spectacles de la guerre et le contact des gens rudes qui la font, ils éprouvent une secrète attirance vers les douceurs et les câlineries... Il s'est trop défié des femmes dans sa jeunesse et pas assez dans l'âge mûr. Il donne ainsi dans un certain ridicule, encore accru par les infidélités qu'elles lui firent subir. Toutes ces faiblesses, Turenne mettait un soin particulier à ne les point dévoiler. C'est d'autant plus remarquable que la décence préoccupait fort peu en son temps (2) et que l'amour-propre et l'honneur n'étaient point compris à la manière actuelle. C'est donc moins un désir de satisfaire aux lois élémentaires de la morale sociale que la manifestation pure et simple d'un sentiment naturel de dissimulation. Nous avons déjà eu l'occasion, à propos d'autres faits, de relever cette tendance du caractère de Turenne.

---

(1) « Feu M. de Turenne étoit le meilleur ami de ma mère, jusque-là qu'étant devenue vieille, elle lui disoit : Comment se peut-il faire qu'ayant passé notre vie ensemble, vous jeune, moi jolie, vous ne m'ayez jamais dit pis que mon nom? » [*Mémoires* de l'abbé de Choisy (édit. Lescure), II, 109.]

(2) En voici un exemple typique : « Pour en revenir aux manières du comte de Guiche, le secrétaire m'ajouta que, se trouvant un soir au jeu de la Reine, où il y a cercle, les princesses et les duchesses étant assises autour de la reine, alors que les autres personnes restent debout, le comte sentit que la main d'une dame, son amie, était occupée dans un endroit qu'il convient de taire par modestie et qu'il couvrait avec son chapeau; observant que la dame tournait la tête, il leva malicieusement son chapeau. Tous les assistants s'étant mis à rire et à chuchoter, je vous laisse à penser comme la pauvrette demeura confuse. » (*Mémoires* de Primi, ouv. cité, p. 5.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VIII

TURENNE RELIGIEUX

SOMMAIRE : *Importance des questions religieuses sous le règne de Louis XIV. — Jeunesse de Turenne. — Pourquoi est-il resté huguenot si longtemps ? Sa conversion. — Motifs qu'il eut de se convertir. — Turenne religieux à la fin de sa vie. — Turenne fut un libéral en matière religieuse.*

Michelet, chez qui l'imagination poétique et le parti pris troublent souvent les vues de l'historien, a justement senti cette fois l'importance des affaires religieuses sous Louis XIV. « La grande prétention de ce règne est d'être un règne politique... Une étude attentive montre qu'au fond, dans les classes les plus importantes, la religion prima la politique. Sous ce rapport, le règne de Louis XIV, même en son meilleur temps, est une réaction après l'indifférence absolue de Mazarin et les hardiesses de la Fronde (1). »

Pour nous en tenir à notre sujet, nous nous proposons de rechercher quelle fut l'intensité du sentiment religieux chez Turenne et quelle action ce sentiment put exercer sur le développement de son caractère.

Turenne, on l'a déjà vu, fut élevé dans la religion protestante. Son père avait de bonne heure et par calcul (2) embrassé la Réforme ; il donna pour maître au futur maréchal un théologien éminent dont la doctrine était combattive et changeante. Le spectacle des variations de ce maître, joint à l'atavisme d'indifférence hérité de son père, durent imprimer sur l'esprit de l'enfant un certain

(1) Michelet, *Histoire de France*, préface du règne de Louis XIV.
(2) Marsolier, *Histoire de Henri, duc de Bouillon* (édit. in-4°), 58-59.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fonds de scepticisme que son naturel renfermé ne laissa point percer.

Dans ses lettres de jeunesse, il se montrait moins huguenot scrupuleux que malveillant envers les catholiques. Il écrivait à sa mère : « Encore que l'on soit en carême, je ne laisse pas de manger de la viande dans ma chambre (1) » ; et ceci, du camp de Vuecht (2) : « ... Un gentilhomme français, fort riche, est mort là-dedans...; les prêtres, à ce que l'on dit, l'ont extrêmement tourmenté. »

La conduite de son frère aîné dut encore affaiblir ses convictions s'il en avait alors : dès 1634, Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, passait au catholicisme, sans doute entraîné par sa femme, et, de ce fait, se brouillait avec les Nassau, la famille de sa mère (3).

Pourquoi Turenne ne suivit-il pas cet exemple et persista-t-il à rester huguenot ? Il aurait eu cependant de sérieux motifs à faire valoir pour changer alors de religion : une alliance avec Richelieu, jointe aux avantages qu'il en aurait tirés, devait flatter le désir qu'il avait de s'illustrer ; il la refusa, ne voulant pas abjurer. Il n'ignorait pas non plus que le roi prenait « occasion sur la religion à témoigner qu'il ne voulait rien faire pour lui ». On pourrait croire — et plusieurs ont conclu de cela — que toute ambition était bannie du cœur de Turenne. Peut-être n'y a-t-il là qu'une manifestation de cette tendance de son esprit qui le pousse toujours à hésiter avant d'agir, à traîner les choses en longueur pour ne prendre un parti que le plus tard possible... Mazarin, habile à scruter les consciences, ne songe pas à accuser les convictions religieuses de Turenne quand il a échoué dans sa

(1) *Mémoires* de Turenne (Michaud et Poujoulat), 322, col. 1.
(2) 13 août 1629 (collection Michaud et Poujoulat).
(3) Des Robert, *Campagnes de Charles IV*, II, 261. — Bourelly dans son ouvrage sur *Le maréchal de Fabert*, I, 433, dit que l'abjuration du duc de Bouillon se produisit seulement en 1636.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tentative de conversion auprès de lui. Son mariage avec une huguenote intransigeante pour qui, nous l'avons vu, il n'éprouvait pas un amour bien violent, et l'époque à laquelle cette union fut décidée, donnent une certaine vraisemblance à l'opinion du cardinal. Avec ce dernier, la princesse Palatine déclare que, par son mariage avec Mlle de La Force, Turenne peut « se rendre le chef de tous ceux de la religion (1) ».

D'ailleurs, si le sentiment religieux seul l'eût maintenu parmi les Réformés, comment concilier avec cette hypothèse la préparation méthodique et patiente de son abjuration ?

Turenne, il faut le reconnaître, avait cependant le tempérament et l'esprit d'un huguenot. Son catholicisme en resta imprégné d'un certain rigorisme à la morale inflexible ; tout de suite il inclina vers le jansénisme, dont la doctrine sur le mérite des bonnes œuvres et le sentiment sur la grâce sont conformes à ceux de la religion de Calvin.

Ceci nous amène à la conversion. Depuis longtemps, a-t-on dit, Turenne inclinait vers le catholicisme ; il étudiait avec soin les dogmes et comparait les religions entre elles. Déjà, avant la Fronde, il assistait avec le maréchal de La Force, chez Mme de Rambure, « huguenote précieuse et savante », à des conférences entre le futur cardinal de Retz et Mestresot, « fameux ministre de Charenton (2) ».

Retz dit, dans ses *Mémoires*, que Turenne avait beaucoup de respect pour M. de Lizieux, et le lui témoignait fort. Il ajoute, il est vrai : « M. le comte de Brion... était fort amoureux de Mlle de Vendôme, qui a été depuis Mme de Nemours ; et il était aussi fort ami de M. de

(1) Lettre déjà citée de la Palatine à sa sœur, la reine de Pologne (Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI).
(2) Retz, *Mémoires* (collection Petitot), 2e série, XLIV, 130.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne, qui, *pour lui faire plaisir et lui donner lieu de voir plus souvent Mlle de Vendôme, affectait d'écouter les exhortations de M. de Lizieux, et de lui rendre même beaucoup de devoirs* (1). » Retz lui-même se laissa prendre à cette « manière que vous connaissez de M. de Turenne » ; il n'est donc pas surprenant que, par une habile dissimulation de ses pensées intimes, Turenne ait réussi à dérouter la plupart de ses contemporains.

Son abjuration coïncida avec un mouvement général de retour à l'Eglise romaine. La noblesse, autrefois soutien ardent du calvinisme, renonçait en foule à ce vieil instrument de son ambition. Les malveillants ne prétendaient-ils pas que si Turenne n'allait plus au temple de Charenton, c'est qu'on n'y voyait presque plus de personnes de qualité (2)...

La conversion de Turenne fut l'œuvre de Bossuet. Une intime liaison unissait les deux hommes, qui, sur bien des points, avaient des opinions communes. L'éminent orateur de la chaire venait d'écrire l'*Exposition de la doctrine catholique*, à l'adresse des protestants calomniateurs de l'Eglise catholique, à laquelle ils prêtaient des dogmes et des maximes qui n'étaient point les siens (3). Une copie manuscrite de cet ouvrage, remise à Turenne, lui dessilla les yeux. Il vit clair comme le jour certaines vérités qu'il avait, paraît-il, commencé d'entrevoir lors d'un miracle survenu peu auparavant en plein Louvre (4). La *Perpétuité de la Foi* d'Arnauld, que Turenne lisait fréquemment, y avait également contribué.

Il mit une dizaine d'années à faire le saut. En 1660, Louis XIV, le recevant dans la charge de maréchal-géné-

---

(1) Retz, *Mémoires* (collection Petitot), 2e série, XLIV, 132-133.
(2) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, III, 392.
(3) *Ibid.*, 389.
(4) Touchard-Lafosse, *Chroniques de l'Œil-de-bœuf*, chap. XIV, 1668-1669.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ral, lui disait : « Il ne tient qu'à vous que ce soit davantage », faisant ainsi allusion à la religion qui l'empêchait de le nommer connétable. Sa femme le retint tant qu'elle vécut. Puis, une certaine crainte de l'éclat qu'il produirait le retarda deux ans encore. En 1668, il se décida enfin : la chose se fit dignement, sans trop de bruit, avec une simplicité qui n'alla point sans grandeur. Le roi en fut ravi.

La sincérité de cet acte, qui put alors passer pour une abjuration de famille (1), a été fréquemment mise en doute. Dans un libellé publié sous le titre de *Motifs de la conversion de M. le maréchal de Turenne*, les protestants prétendirent qu'il avait eu le dessein de se faire nommer roi de Pologne, qu'il avait voulu épouser la duchesse de Longueville, enfin qu'il avait aspiré à devenir le chef d'une république composée de tous les protestants de France, et qu'il n'avait abjuré leur croyance que parce qu'ils s'étaient refusés à le seconder (2).

Voltaire, malgré les démonstrations contraires du président Hénault, ne pense pas que la persuasion seule ait fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de 50 années, qui avait encore des maîtresses. En fait, un doute plane sur son opinion. « La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentiments de la religion (3). »

Il paraît bien en être ainsi chez Turenne. L'idée de Dieu lui est fréquente, ses lettres en font foi. « Nous allons commencer la campagne ; j'ai bien prié Dieu ce matin qu'il me fasse la grâce de la passer en sa crainte... »

(1) Lorges et Duras, neveux de Turenne, se convertirent en même temps que lui.
(2) Michaud, *Biographie universelle*, art. Turenne.
(3) Voltaire, *Siècle de Louis XIV* (édit. Didot, 1867), 114.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Il faut se remettre à la volonté de Dieu... avec l'aide de Dieu... cela est en la main de Dieu... j'ai rendu grâces à Dieu... », telles sont ses formules les plus habituelles (1). Il communique ce sentiment à ses troupes. « Avant l'attaque des lignes d'Arras, M. de Turenne fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron, pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise : presque tout le monde se confessa et communia ; et je suis sûr qu'il ne s'est jamais vu dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion qu'il en parut dans la nôtre (2). »

Au moment de partir pour l'armée en 1675, il disait au cardinal de Retz : « Je vous donne ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, et je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort (3). » Son désir de retraite lui revenait alors plus violent que jamais ; il parlait de se retirer chez les Pères de l'Oratoire (4), et le pape Clément IX, l'encourageant à persister dans cette pieuse résolution, lui promettait le chapeau de cardinal dans un avenir très prochain (5).

Quand il mourût, « il était en état de paraître devant Dieu, car sa vie était parfaitement innocente. Il demandait au cardinal, à la Pentecôte, s'il ne pourrait pas bien communier sans se confesser : son neveu lui dit que non, et que, depuis Pâques, il ne pouvait guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état : il était à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse pour la coutume (6)... » Il ne faut pas oublier

(1) Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, 357.
(2) Yorck, *Mémoires* (collection Michaud et Poujoulat). — C'était d'ailleurs une coutume recommandée dans les traités de tactique (v. Azan, *Un tacticien au* XVII*e siècle*).
(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 2 août 1676.
(4) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 599.
(5) *Mémoires* de Turenne (collection Michaud et Poujoulat), 320.
(6) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 12 août 1675.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en lisant ces lignes que, d'après les mœurs du temps, on était très strict sur l'observation matérielle des pratiques religieuses ; les sentiments pouvaient être quelconques. Toutefois l'opinion publique représentait bien Turenne comme un chrétien fervent : « Les dévôts, disait encore Mme de Sévigné (1), qui sont toujours dévorés d'inquiétude pour le salut de tout le monde, ont mis, comme d'un commun accord, leur esprit en repos sur le salut de M. de Turenne. »

Il semble difficile dans tout cela de déterminer les limites exactes de la vérité ; l'intimité des sentiments religieux du maréchal échappe à nos investigations. Turenne voulait-il escalader le ciel, ou bien prenait-il un masque pour donner mieux le change à ses contemporains ?...

La conclusion la plus sûre, parce qu'elle est équivoque, à laquelle on se pourrait tenir, est peut-être celle de Bussy-Rabutin : « M. de Turenne n'était pas un athée ; mais aussi n'était-il pas un saint (2). » Cette conclusion ne nous semble point contredire l'opinion émise par Frédéric II : « Depuis le pieux Enée, depuis les croisades de saint Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévôt (3). »

Mais ce qui ressort nettement de notre étude, c'est l'extrême modération avec laquelle Turenne envisage les questions religieuses, cela sous un gouvernement qui prépare la révocation de l'édit de Nantes et qui guette les occasions d'opprimer les consciences. Respectueux de toutes les croyances (4), nous le voyons blâmer — tant que son neveu ne lui en montre point le danger pour sa

(1) A Bussy, 27 août 1675.
(2) Bussy à Mme de Sévigné, 11 août 1675.
(3) Frédéric de Prusse, Introduction à l'*Histoire de mon temps*.
(4) Vauvenargues a dit : « Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la religion... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fortune (1) — la conduite de M. de Péréfixe, l'archevêque de Paris, à l'égard des filles de Port-Royal.

Son plus beau titre de gloire, au point de vue de la pensée religieuse, tient dans les sages conseils de prudence qu'il donne à propos d'un mémoire soumis au roi en 1666 pour convertir les protestants. Il prêche la nécessité d'éclairer le peuple, de s'attaquer à son ignorance, de le convaincre par la persuasion ; il recommande d'éviter le trop grand zèle, inévitable précurseur des violences. A Dieu ne plaise qu'il se fût montré partisan des dragonnades ! Y a-t-il rien d'un fanatique dans les phrases suivantes, relatives aux résultats de la campagne de 1646 contre l'Autriche : « M. de Bavière ne voulut pas voir M. l'Archiduc, qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur et laissa l'armée de Bavière dans son pays. L'Electeur irrité prit alors la résolution de faire la paix et de laisser aux confédérés tout l'Empire, pourvu qu'il conservât ses Etats. Cette résolution, à laquelle la nécessité l'avait réduit, eût eu un grand succès sans les mesures que les affaires de Flandre obligèrent M. le cardinal Mazarin de prendre, à quoi se mêlèrent aussi beaucoup de cabales de religieux du côté de Rome, sous prétexte que la ruine de la maison d'Autriche était celle de la religion catholique en Allemagne ; ce qui n'était pourtant qu'une fausse couleur, car le Roi eût maintenu les catholiques en Allemagne, de même que la maison d'Autriche eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les constitutions de l'empire, et aurait accordé aux protestants les mêmes libertés dont la maison d'Autriche les laissait jouir (2). »

Il est curieux de remarquer qu'une conversion en masse des protestants avait été rêvée par Fabert ; c'était la

(1) Choisy, *Mémoires*, II, 133.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 76.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grande pensée du règne ! L'intègre gouverneur de Sedan ne s'en remettait, lui aussi, qu'à des moyens pacifiques (1). La tolérance est bien le propre des héros militaires... Il y a là comme une propension à l'indifférence en matière de religion.

---

(1) Bourélly, *Le maréchal de Fabert*, II, 263, 268, notes.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IX

SYNTHÈSE DU CARACTÈRE DE TURENNE

SOMMAIRE : *Abord énigmatique de Turenne. — Il n'eut pas des qualités morales extraordinaires. — Harmonieux équilibre de qualités et de défauts. — Tempérament froid. — Ce qu'il promet au point de vue militaire. — Evolution de l'ambition chez Turenne. — Turenne et l' « émigré » de M. Paul Bourget.*

Dans les préliminaires de cette étude, nous parlions de l'aspect vaguement énigmatique sous lequel apparaissait la figure historique du maréchal de Turenne. Cette impression est due à deux sortes de causes, l'une afférente à Turenne lui-même et l'autre imputable à ses premiers historiens.

La vie particulièrement retirée qu'il mena en son temps, les termes ambigus de sa conversation servant à exprimer des idées souvent peu précises, l'étendue des services rendus au roi et à son pays, la stupéfaction produite par sa fin subite et glorieuse, semèrent d'obscurités les abords de son caractère ou en ont provoqué par la suite de sensibles déformations.

Sous cette impression première, et influencés aussi par la descendance du maréchal qui les prenait à sa solde, les historiographes ont amplifié l'œuvre de déformation déjà ébauchée du vivant de Turenne. Puis, la crainte de ternir une des célébrités parmi les plus pures de notre vieille France, a rendu presque pusillanime à son égard, et continue d'agir sur les jugements. Turenne est sorti de tout cela brillamment auréolé, il faut en convenir, mais passablement défiguré, au point de le rendre méconnaissable.

Après la longue exploration à laquelle se rapportent les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pages précédentes et où l'on a groupé sous quelques rubriques générales les principaux traits de son intime nature, le caractère de Turenne nous est-il maintenant mieux connu ?

Sans oser répondre par l'affirmative à une question aussi catégorique, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion résultant de cette étude diffère suffisamment de celle adoptée par la tradition pour qu'il ne soit pas inutile, en la résumant ici, de la marquer davantage.

Et tout d'abord, nous nous refusons à reconnaître chez Turenne les extraordinaires qualités de l'homme moral qui, jusqu'à présent, l'ont mis à part et en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Sans rien vouloir lui enlever, ni même réduire des beaux et nobles sentiments que son nom évoque, Turenne ne fut pas le demi-dieu auquel nous ont accoutumé les livres rouges, dorés sur tranche, qui ont ravi notre jeune âge. Il eut, comme chacun de nous, son lot de faiblesses et de qualités. Si l'on ne peut pas dire qu'il se livra sans répit à des calculs bas et réprouvés, il n'est pas non plus équitable de vanter en lui cette belle ordonnance dans les sentiments, cette constante ascension vers la vertu que les théoriciens de la morale humaine nous vantent et nous présentent comme un modèle à suivre. Turenne n'eut rien d'un surhomme ; il fut et resta simplement un homme, au sens propre du mot, avec toutes ses grandeurs, mais aussi avec toutes ses petitesses. Le bien et le mal évoluèrent en lui et le firent ce qu'il pût être à chaque époque de sa vie, suivant les conditions extérieures, ambiantes, à leur tour fort changeantes. Les sentiments les mieux enracinés en son âme, ceux auxquels il se livra avec le plus d'abandon, ne se présentèrent pas toujours avec le même degré constant d'énergie ou de violence ; ils lui inspirèrent parfois des actes différents... Il faut donc se défier de tout panégyrique trop absolu sur Turenne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Certes, il honore grandement l'humanité, comme tout membre illustre sorti du sein de cette dernière ; mais c'est moins par l'éclat de ses vertus elles-mêmes que par le judicieux équilibre qu'il sut maintenir en lui entre les qualités et les défauts inhérents à sa nature particulière et à la société de son temps.

Turenne semble se tenir à l'écart des extrêmes ; à chaque qualité qui se développe en lui correspond le défaut antagoniste, donc modérateur. En lui tout s'atténue, se compense ; c'est le triomphe de la pondération ; la vertu se fait presque aimable et le vice est loin d'y paraître haïssable. Si l'un découvre la fierté de son âme, un autre vante sa modestie ; à des mouvements d'avarice, il mêle des gestes empreints d'une noble générosité ; on le voit agir tantôt avec humanité et douceur et tantôt il se montre dur et sévère... Montesquieu, qui ne connaissait point de vice à Turenne, disait que peut-être s'il en avait eu, il aurait porté certaines vertus plus loin. Sans vouloir s'appesantir sur la vérité objective de cette pensée, ne contient-elle par une allusion transparente à l'état d'équilibre rapporté ci-dessus ?

Turenne a cependant quelques traits saillants qui l'emportent et servent pour ainsi dire au diagnostic de son caractère.

Il est maître de lui de remarquable manière. Il ne laisse point paraître ses impressions et pour cela il se départit rarement d'une attitude réservée. Il n'est pas communicatif et refrène toute tendance à l'épanchement ; il déteste chez les autres ce qui peut l'entraîner en dehors de cette ligne de conduite. Non pas que les pensées qui l'agitent ou les aspirations qu'il nourrit lui paraissent toutes répréhensibles : il agit ainsi par tempérament et, quand il y met du calcul, celui-ci renforce alors son instinct d'une seconde nature. Sans doute, ce caractère froid ne l'empêchera pas toujours de céder à maints entraîne-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ments. Il saura toutefois se ressaisir en hâte et reprendre son attitude terne habituelle, conséquence du grand empire qu'il peut exercer sur lui-même.

Ceci, au point de vue militaire, nous promet un chef qui envisagera avec calme les diverses situations et lui permettra d'en tirer tout le profit désirable. Il conservera son sang-froid dans les occasions où d'autres, aux nerfs plus vibrants, perdraient la tête ; les longues expectatives, loin de le déprimer, lui seront indifférentes. Là réside le secret de son art dans les retraites, sa patience à guetter les moments propices d'agir. La guerre sera pour lui une chose raisonnée, empreinte de certitude calme et de machination scientifique où il n'y aura rien d'imprévu, où tout sera soumis à sa volonté dirigeante. Sa nature intime, bien ordonnée, lui fera encore juger sainement des situations, sans exagération outrée, sans rien omettre des moindres détails.

Il profite de ce pouvoir sur lui-même pour se donner les apparences d'un homme modeste, et, pour donner le change, il répand cette opinion de son mieux. En réalité, il a très vif le sentiment de sa personnalité ; il en résulte chez lui un constant désir d'ambition qu'il s'efforcera de satisfaire.

Nous touchons là au point le plus discutable en Turenne, celui dont l'évolution paraît la plus complexe à démêler ; l'habileté avec laquelle il a su dissimuler ses sentiments véritables ne contribue pas peu à dérouter les recherches. Il semble cependant qu'on puisse l'expliquer comme il suit.

Tout d'abord, cette ambition ne vise qu'à la gloire des armes ; confiant à ce sujet en ses seules forces, Turenne s'en remet à ses propres moyens dans les premières années de sa carrière. Bientôt, sentant son frère plus habile, il s'unit à lui, se met à sa remorque. Malheureusement, ce frère meurt prématurément. C'est à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne qu'incombe désormais la tâche de veiller sur l'avenir de la maison dont il est issu. A son désir personnel de parvenir, il joindra le souci des responsabilités du chef de famille.

Turenne travaille donc simultanément à son élévation et à celle des siens. C'est alors qu'éclate brusquement son projet de retraite et qu'il parle de se retirer chez les Pères de l'Oratoire. Qu'a-t-il pu se passer dans l'esprit du maréchal pour l'amener à prendre ce parti ? Peut-être Turenne ne s'était-il pas mis nettement en face de cette question et la réponse restait chez lui à l'état de doute et d'imprécision. Modestie, santé, religion ont été mises en avant sans qu'on puisse rien formuler de précis ni qui nous satisfasse complètement. En fait, Turenne est à ce moment tout aussi ambitieux qu'il l'a été jeune lieutenant-général, quand il implorait l'appui des ministres ou du chancelier. Ce désir de retraite n'est point de l'assouvissement ou de l'humilité : c'est bel et bien le contraire, c'est du dépit que provoque un aveu d'impuissance.

Pour bien comprendre la psychologie du Turenne de la fin, il faut analyser les deux genres d'ambition auxquels nous avons déjà fait allusion : l'une personnelle, militaire, et l'autre de famille, féodale.

Turenne a atteint le sommet de la hiérarchie militaire; ses succès lui ont valu la gloire. Or, en l'état de la société de son siècle, il ne doit pas songer à obtenir autre chose. La simple faveur du roi ne représente rien pour un esprit utilitaire et pratique comme l'est celui de Turenne. Des titres sans la puissance effective n'ont aucune signification à ses yeux. A quelle puissance lui est-il possible d'aspirer ?... La dépendance du roi, celle de ses ministres, le joug banal et commun, voilà ce qu'il doit subir.

Ne pouvant rien pour lui, va-t-il au moins pouvoir mieux pour les siens ? Car cette famille des Bouillon a,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

elle aussi, une insatiable soif d'ambition. Venue sur le tard, en bonne place, elle voudrait mettre les bouchées doubles. Mais rien ne sert de courir ! Voilà que la puissance féodale décline de jour en jour ; l'indépendance presque complète des grands vassaux d'autrefois se fait plus restreinte ; le pouvoir royal l'encercle de ses attributions, il réduit les nobles à sa merci.

Pour eux, plus de puissance réelle. Des titres, de l'argent tant qu'ils veulent ; mais avec cela un solide collier de servitude. Ce n'est pas eux qui feront la Révolution ! Il est décidément trop tard pour la famille du maréchal. Les droits que ses ancêtres ne tenaient « que de Dieu et de saint Marcel (1) » sont désormais illusoires ; ils sont passés tout entiers entre les mains du roi.

Alors à quoi bon ? semble dire Turenne. La gloire des armes, les honneurs, la richesse, l'admiration des foules ne constituent plus, maintenant qu'il les a, un aliment suffisamment solide à la flamme intérieure qui le dévore. Il avait rêvé jusqu'ici, sorte de songe-creux, monomane à la poursuite d'une chimère. A présent ses yeux sont ouverts ; il voit la réalité sans déformation et, faisant un retour sur le passé, il sent le néant de ses efforts, l'inutilité de sa peine. Avoir travaillé toute une vie pour n'être rien, puisqu'il resterait à devenir quelque chose (2) ; pour n'avoir rien, pas la moindre parcelle de cette autorité suprême ; voir sa volonté rivée, annihilée, impuissante devant celle d'un autre... Il répète : à quoi bon ? Mieux vaudrait être le loup cynique du fabuliste que le chien repu et satisfait. Mais quand il s'en aperçoit, il est trop tard pour réagir. Et cette déception amère, éprouvée à un âge où l'on ne sent plus en soi les ardeurs juvéniles

---

(1) E. Reclus, *Géographie de la France*, 473.

(2) « Il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire », avait-il coutume de dire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui, oubliant les difficultés, vous font tout entreprendre, le pousse vers la retraite, seule issue qui lui reste. Espoir en l'au delà, dira-t-on. Sans doute — rien n'est simple dans les déterminations humaines ; — en tout cas, sûrement, lassitude évidente, insupportable. Et qui sait peut-être, un secret espoir... N'avait-il pas dit : « La retraite aussi quelquefois, comme le grand monde, fait éclore les semences des plus grandes affaires (1). »

La littérature d'aujourd'hui nous présente, en l'un de ses personnages de fiction les plus solidement campés, un état psychologique qui n'est pas sans analogies avec celui de Turenne. Nous voulons parler du marquis de Clavier dans l'*Emigré* de M. Paul Bourget. Ce représentant de l'ancien régime, égaré dans la démocratie actuelle, s'est fixé le stoïque devoir de n'être désormais que le dépositaire d'une tradition rompue, le gardien d'un nom illustre (2). Il s'isole du monde moderne et s'efforce de maintenir autour de lui l'éclat des splendeurs défuntes. Turenne est une sorte d'Emigré ; mais la réaction, chez lui, est plus intense parce qu'il ne s'est pas donné seulement la peine de naître. Son œuvre, en quelque façon personnelle, lui tient au cœur, bien plus que l'héréditaire instinct d'action que maîtrise le marquis de Clavier. Comme lui, il éprouve une vive amertume ; mais son écroulement est si profond, sa déception si complète qu'il ne peut se résigner au rôle de spectateur muet et impuissant.

Il ne veut pas, ainsi que s'en accommode l'Emigré, vivre impassible au milieu de ce monde auquel il a dû faire un si cruel sacrifice.

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 277.

(2) Feuilleton de M. Henri de Régnier (*Journal des Débats* du 19 octobre 1908).

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il fuira donc son contact, se réfugiera là où le bruit de la foule ne viendra plus frapper ses oreilles : il sortira de son siècle, ne pouvant plus se mettre hors la loi...

Il eût certainement mis son projet à exécution sans le coup de canon des Impériaux qui vint le libérer tout à fait.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DEUXIÈME PARTIE

LE CHEF D'ARMÉE

CHAPITRE I

HUMANITÉ ET DISCIPLINE

SOMMAIRE : *Turenne comparé à Condé au point de vue humanitaire. — Reproche qu'on pourrait adresser au maréchal. — Son affection pour le soldat. — Soins matériels. — Le « Père Turenne ». — Il est bon et affable avec les officiers; il leur accorde sa protection et pallie leurs fautes. — Humanité de Turenne. — Sa dureté pour le peuple. — Désordres commis par ses soldats. — Il ne voit que l'intérêt militaire. — Ravage du Palatinat en* 1674. — *Formation des cadres.*

Parcourant, le soir de Fribourg, le champ de bataille jonché de cadavres, le grand Condé disait, sous une forme quelque peu choquante pour la pudibonderie bourgeoise d'aujourd'hui : « Bah ! une nuit de Paris réparera tout cela (1) » Il montrait par là combien lui était indifférente la vie de ses hommes; le prince de sang royal n'avait même pas un geste de pitié pour les malheureuses victimes, sanglante caution de sa gloire et sinistre trophée de ses laborieux triomphes.

Cette indifférence pour les soldats se transformait en mépris pour les officiers sous ses ordres. Autoritaire et emporté, il ne pouvait conserver de bons rapports avec ses compagnons d'armes (2) ; à toute faute commise par

(1) Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV* (trad. Lemoine), 102.

(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 42; — Chéruel, *Minorité*, II, 42.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

eux, il les accablait de reproches amers, parlant de leur « donner des brides ».

Turenne, au contraire, ne méprisa jamais le sang de ses soldats ; il l'estimait précieux et ne le versait qu'à regret, toujours à bon escient. Rarement on a pu l'accuser de gaspiller ses troupes et, quand on le fit, c'était sans fondement. Témoin cette reconnaissance des lignes d'Arras exécutée à portée de canon de la place, ce qui occasionna la perte de quelques cavaliers (1). Les vieux grognards — il y en avait déjà dans les armées françaises ! — murmuraient de ce qu'on les exposât ainsi sans nécessité apparente. En réalité, Turenne fit là son plan de l'attaque des lignes ; il courait d'ailleurs pour lui-même autant de dangers que les autres. Témoin encore l'attaque d'Alost, en 1666, que brusqua Turenne en y sacrifiant six cents hommes (2). Louis XIV, sans doute à l'instigation de Louvois, adressa au maréchal le reproche d'avoir opéré à découvert. Or, un siège régulier, par sa durée, eût coûté bien plus cher et se fût probablement terminé par un échec. Il y avait donc économie à tous points de vue d'agir comme fit Turenne.

Si, dans sa manière d'être à l'égard de ses hommes, il était un reproche qu'on pût sérieusement lui adresser, ce serait celui de les avoir trop ménagés. Il lui arriva d'éprouver des déboires (3) ou de laisser échapper de belles occasions, contre le gré même de ses soldats déclarant tout haut qu'on ne leur demandait pas assez (4). Pareil fait s'était déjà produit à l'armée de Frédéric-Henri de Nassau, l'oncle maternel de Turenne (5).

La sympathie qu'il éprouvait pour le soldat tenait à la

---

(1) Yorck, *Mémoires* (collection Michaud et Poujoulat).
(2) J. Roy, *Turenne*, 229.
(3) Turenne à sa sœur, 4 juillet 1645.
(4) Voy. *Campagne de 1674*, passage du Neckar.
(5) Lamarque, *Mémoires et Souvenirs*, III, 140, 355.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

connaissance profonde qu'il en avait acquise. Il avait fait sérieusement son métier de soldat et d'officier subalterne dans l'armée hollandaise. Au contact des mercenaires, il avait appris tout ce que représentait de souffrances et d'amertumes la vie errante et sans espoir de ces pauvres diables; il avait également senti le vide de leur âme et songé à faire éclore en eux ce sentiment noble et fécond à la fois : l'affection pour leur chef. Dès ses premières armes, comme jeune capitaine, il se fit donc aimer de ses hommes, en ayant pour eux des prévenances, en s'occupant de leur bien-être, de leur santé. Il leur partageait ses dernières ressources quand ils étaient dans le dénûment ; il se montrait généreux ; ses fréquentes libéralités les lui attachèrent fortement. Sévère quand il le fallait, mais toujours équitable, il les corrigeait avec douceur et s'efforçait d'établir parmi eux une discipline faite de confiance réciproque, bien rare à cette époque où l'officier, presque toujours gentilhomme, formait une caste à part dans l'armée.

Durant toute sa carrière et avec une constante application, Turenne eut ces mêmes soins pour les soldats qu'il commandait. S'occuper de leur existence matérielle, c'est-à-dire les fournir abondamment de vivres, de vêtements et d'argent ; les soigner quand ils étaient malades et les guérir, avait déjà l'avantage de conserver les effectifs et de permettre aux troupes de plus grands efforts, mais mieux encore celui de se les attacher et les rendre fidèles (1). Rien mieux que la satisfaction régulière de leurs besoins matériels ne va au cœur des simples. Turenne y était attentif ; sa correspondance nous permet d'en juger.

On sait qu'un des motifs pour lesquels il abandonne Condé dans la Fronde, c'est que celui-ci a laissé sans

(1) Voy. lieutenant-colonel Belhomme, *Histoire de l'Infanterie en France*, II, 21.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quartiers d'hiver les troupes que Turenne vient d'employer à la délivrance des princes (1). Il réclame des vivres et, quand les intendants ne lui en envoient plus, il se met à leur place et précise avec une extrême compétence les détails de l'organisation qu'ils auraient dû prévoir (2).

L'argent est bien le nerf de la guerre, à en juger par les demandes incessantes qu'il adresse à la cour. Pendant toute la minorité de Louis XIV et le ministère de Mazarin, alors que les finances publiques, n'ayant pas encore Colbert à leur tête, ne sont pas très brillantes, Turenne soutire quelque argent chaque fois qu'il le peut. Il insiste pour que la solde soit régulièrement payée ; si ces « choses-là ne sont pas suivies (3) », dit-il, elles sont d'un effet dérisoire. Et quand, la cour ayant tout gaspillé, il ne reste rien pour les troupes, Turenne n'hésite pas à pourvoir de lui-même aux payements : il impose des contributions au pays, ou bien il distribue sa vaisselle d'argent (4).

Il adresse encore de fréquentes commandes d'effets d'habillement ; au besoin, il habille à ses frais des régiments entiers (5). Intendants, secrétaires d'Etat, ministres, à tous il adresse ses supplications. Avant d'avoir atteint la notoriété, alors qu'il craint de voir ses demandes rejetées ou être soumises à un examen trop superficiel, il écrit à sa sœur pour qu'elle s'occupe d'aplanir les difficultés pouvant surgir à Paris (6). Le commandement des armées prend ainsi l'allure d'une affaire de famille. Dame ! ses soldats n'étaient-ils pas ses enfants ?...

---

(1) Jules Roy, *Turenne*, 116.
(2) Voy. la correspondance de Turenne avec Le Tellier pendant les guerres contre Condé.
(3) Turenne à Le Tellier, 6 novembre 1657 (collection Barthélémy).
(4) Griffet, *Histoire de Louis XIII*, II, 602.
(5) Sévigné, lettre du 9 août 1675.
(6) Turenne à sa sœur, 25 décembre 1643, 20 juillet 1644.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Malades et blessés sont l'objet de toute son attention. Il rappelle, à sa sœur toujours, qu'elle doit lui envoyer un bon médecin à qui il donnera des gages fort élevés. Son cœur s'émeut de pitié au contact des misères inhérentes à la guerre ; il les signale et prend de lui-même toutes mesures propres à les soulager (1). Il s'intéresse aux soins donnés, visite fréquemment les hospices ; il constate avec plaisir que les deux mille doigts de pied coupés en un hiver par le chirurgien de l'armée n'incommodent pas ses hommes pour la marche (2). On sait, dans son entourage, quelle importance il attache à cette partie du service ; on rivalise d'efforts pour le satisfaire, car il se montre fort difficile (3).

En même temps qu'il prenait soin des corps, Turenne s'efforçait d'adoucir à ses soldats les rigueurs du commandement. Il leur parlait avec une bienveillante familiarité sans toutefois devenir trivial. Marchant à pied, à leur tête, il devisait avec eux ; puis, arrivé à l'étape, partageait leur repas. Il avait l'air moins général que père de famille (4). Aussi les troupiers l'appelaient-ils le « père Turenne », témoignage indiscutable de la popularité de bon aloi dont il jouissait parmi eux.

Les troupes étrangères, encore nombreuses dans les armées du Roi et plus délicates à conduire que les nationales, s'accommodaient de Turenne à merveille ; elles avaient en lui la plus complète confiance. Les historiens du maréchal en citent mille exemples, l'opposant à ce point de vue au grand Condé qui se montrait intraitable.

Il résulte de tout cela que les armées de Turenne éprouvaient pour leur chef une sorte de vénération tendre ; les

---

(1) J. Roy, *Turenne*, 230.
(2) Turenne à Louvois, 26 mars 1873.
(3) Louvois à l'intendant Charuel, 8 octobre 1667 (cité dans C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 118).
(4) D'Avaugour à Mazarin, 24 décembre 1646 (cité par Chéruel, *Minorité*, II, 328).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

troupes ennemies elles-mêmes ne pouvaient s'empêcher de lui accorder leur estime. On cite le touchant trait que voici. Pendant l'hiver de 1673, « on dormait sur la terre gelée, sous la neige. Un jour, Turenne, s'étant affaissé de fatigue au pied d'un arbre, trouva à son réveil, au-dessus de sa tête, une tente de manteaux, soutenue par des branches. Il demanda à ses soldats à quoi ils s'amusaient : « Nous voulons, répondirent-ils, conserver notre » père. C'est notre plus grande affaire. Si nous venions à » le perdre, qui donc nous ramènerait dans notre pays (1) ? » Cette confiance naïvement témoignée était sujette à réciprocité. Elle permit à Turenne d'agir avec audace, d'affronter des périls sans craindre de briser la cohésion de son armée, de tenter d'énergiques efforts, en un mot de réaliser sans risques réels des manœuvres bien souvent pénibles et quelquefois délicates.

Affable et bon pour le soldat, Turenne l'était aussi pour les officiers sous ses ordres. Le cardinal de La Valette, ce général d'occasion dont la manière de commander était faite de subordination, lui avait judicieusement appris que, pour être agréable aux militaires, il fallait vivre avec les officiers, à leur mode, sans façon et sans affectation (2). Il avait aussitôt mis le précepte en pratique et défendu aux jeunes camarades avec qui il servait en Italie de lui décerner le titre d'Altesse auquel il avait le droit de prétendre (3). Il prit constamment sous sa protection les gentilshommes inexpérimentés arrivant à l'armée ; par son attitude affectueuse, il les mettait à l'abri des brimades qui, pour les autres officiers, servaient à rompre un peu la monotonie de la vie des camps. Il ne s'en tenait pas, d'ailleurs, à cette simple bienveillance extérieure : il

(1) Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, IV, 100.
(2) Ramsay, *Vie de Turenne*.
(3) Michaud et Poujoulat, *Mémoires de Turenne*, III, 326, col. 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

aidait les bons officiers de ses conseils comme de son argent, et l'appui de son autorité leur était acquis en toutes occasions. Il évita ainsi à l'intègre Fabert, encore jeune, de céder à la fougueuse impulsion de son tempérament (1). Intermédiaire naturel entre l'armée et le ministre de la guerre, il prêchait sans cesse à ce dernier la modération et la bienveillance (2), s'efforçant de plaider les circonstances atténuantes en faveur de ceux qui enfreignaient les ordonnances, et il n'hésitait pas à user d'initiative pour tempérer la rigueur des prescriptions administratives édictées par Louvois (3).

La tradition a fait à Turenne une réputation de mauvais quémândeur. Néanmoins, sa correspondance fourmille de recommandations qu'il adresse à Le Tellier, Mazarin ou Louvois, au sujet d'officiers sous ses ordres (4). Il demande pour eux des commandements nouveaux ou leur maintien dans les charges qu'ils occupent, et il fait valoir leurs titres d'une touchante façon. Sa paternelle bonté s'étend aux veuves d'officiers demeurés sans ressources : il les recommande à la générosité des ministres (5).

Enfin, il pallie autant qu'il peut les fautes militaires commises par ses subordonnés. Lui seul s'estime responsable des événements, montrant par là quelle notion élevée il a de sa tâche de général d'armée.

En 1657, Siron, ayant laissé enlever les bagages de l'armée, est traduit devant un conseil de guerre que

---

(1) Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 184.

(2) Turenne à Le Tellier, 25 octobre 1657 (collection Michaud et Poujoulat).

(3) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 664. — Voy. également collection Grimoard, I, 539.

(4) Turenne à Mazarin, 23 janvier 1644; — Turenne à Le Tellier, 26 juillet 1644, 31 octobre 1657, etc. (collection Michaud et Poujoulat).

(5) Le Tellier à Turenne, 28 avril 1646 (cité dans L. André, *Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique*, 488, note 1).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne a voulu lui-même présider (1). « Il nous déclara tout d'abord, dit Bussy-Rabutin, que Siron n'était pas responsable de ce qui était arrivé en son absence... » On ne voulut pas le « dédire » et Siron fut absous (2).

Un vieil officier, blanchi sous l'uniforme et qui, dans une minute d'égarement, avait eu la faiblesse de conclure une infamante capitulation, lui dut de pouvoir racheter sa faute en montrant une dernière fois sa vaillance. Turenne obtint de le faire sortir de prison ; il reprit le mousquet et se fit tuer au cours d'un assaut (3).

Cette bonté, vantée par des bénéficiaires en si grand nombre, a valu au maréchal une réputation d'humanité généreuse. En un temps où les gens de guerre n'avaient point les loisirs de se livrer au sentimentalisme et où ils ne devaient sacrifier qu'au seul dieu de la force, Turenne passa pour un cœur sensible à la souffrance. La douleur de ses semblables le remplissant d'une émotive pitié, il aurait, paraît-il, au-dessus du droit du plus fort, reconnu l'existence d'un autre droit plus digne et plus sacré...

Ceci semble pure légende. Si Turenne est bon pour ses soldats, il ne l'est que pour eux (4). Il cède aux barbares usages que la civilisation, encore à sa phase monarchique, n'avait point abolis. Au siège de Brisach de 1638, il prend une redoute d'assaut et en fait massacrer les défenseurs ; seuls les officiers obtiennent d'avoir la vie sauve.

En 1637, « avant de quitter Maubeuge, Turenne avait rendu cette place inutilisable aux ennemis, conformément aux ordres reçus, et fait jeter dans la Sambre tout le res-

(1) Feuquières, *Mémoires*, III, 99.
(2) Bussy-Rabutin, *Mémoires* (cité dans P. de Ségur, *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, 359-360).
(3) P. de Ségur, *Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, 245-258.
(4) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 273.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tant du blé, sans penser à l'alimentation des pauvres habitants » (1).

Il se montre dur pour le peuple. Ignorantes du droit des gens, les armées étaient lourdes aux laboureurs, boutiquiers, artisans... Là où entrait le soldat, il s'érigeait en maître ; c'était une tradition, que la chanson du temps de Rabelais nous a transmise :

Un franc-taupin chez un bonhomme estoit :
Pour son disner avoit de la mourue,
Il luy a dit : Jarnigoy ! je te tue
Si tu ne fais de la soupe à l'oignon.
Deriron, vignette sur vignon (2).

Fréquents étaient les désordres et nombreux les dégâts commis par les troupes de Turenne. Et cela sans raison, sans besoin, pour le simple plaisir de détruire. Traversent-elles Chantilly, elles en saccagent le parc (3).

La mauvaise conduite des soldats de Turenne en Haute-Alsace est une des causes de l'inimitié qui s'éleva entre d'Erlach et Turenne ; elle amena un échange de correspondance assez vive (4). « C'est un mauvais pli pris de longue main, écrivait à Mazarin le gouverneur de Brisach ; il est impossible de les réprimer, quelque peine qu'on y apporte (5). »

Extrait des *Mémoires* du sieur de Pontis : « Ayant été prié par Mme de Saint-Ange de faire un tour à la terre de Saint-Ange pour quelques affaires particulières, je me trouvai tout d'un coup aussi embarrassé, sans y penser, que je l'eusse jamais été : car l'armée de M. le maréchal de Turenne, qui revenait de Bordeaux et qui faisait en chemin de fort grands désordres, me surprit si

(1) Vicomte de Noailles, *Le Cardinal de La Valette*, 366.
(2) Cité par Suzane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 43.
(3) V. Cousin, *Mme de Longueville pendant la Fronde*, 443.
(4) Rodolphe Reuss, *L'Alsace au* XVIIe *siècle*, I, 105, note 5.
(5) Feillet, *La misère au temps de la Fronde*, 138; — André, *Le Tellier*, 580.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien en ce lieu que j'eus à peine le loisir de me reconnaître.

» Toute la cour de Saint-Ange fut en un moment pleine de bestiaux, et les greniers remplis des richesses de tous les habitants du pays. Comme je vis la maison en grand danger d'être pillée, j'allai au-devant des troupes qui marchaient en ordre... [Hocquincourt avait l'avant-garde]... — Comment pourrais-je mettre à couvert la maison de M. de Saint-Ange, me répondit M. d'Hocquincourt en jurant, n'ayant pu garantir une des miennes et plus de vingt autres de mes parents et de mes amis qui ont toutes été pillées ? Il n'y a aucune discipline dans cette armée. Les soldats enragent de faim et sont tous autant de voleurs... Il me dit qu'il était bien fâché de me voir si mal engagé, et m'assura qu'il n'y avait pas un officier de l'armée qui pût nous mettre à couvert du pillage (1)... »

Le roi adresse souvent des reproches à Turenne au sujet des déprédations commises par son armée. En 1652, ses cavaliers tuent, de sang-froid, des habitants de Melun qui allaient à la recherche de leurs bestiaux volés (2). Ordre lui est encore donné de tenir une garde à cheval à l'entrée de son camp pour empêcher les maraudeurs de sortir dans la campagne (3).

Louvois, reconnaissant en ces actes des atteintes à la discipline militaire comme il veut l'établir, rappelle Turenne au respect des propriétés. Et le maréchal de répondre sur un ton indulgent : « On ruine le pays aussi peu que le puisse faire une armée (4). »

Ses soldats pillaient non seulement les campagnes,

---

(1) *Mémoires* du sieur de Pontis (édit. Hachette, 1898), 339-340.
(2) Michaud et Poujoulat, *Mémoires de Turenne*, III, 438, col. 1.
(3) Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, II, 155.
(4) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 493, note 3; -- Louvois à Turenne, 3 juillet 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mais encore les approvisionnements réguliers créés par le service des vivres pour le compte de l'armée. Aussi le ministre ne peut-il croire qu'il y ait aucune discipline dans une armée capable de piller ses propres magasins (1).

Les chroniques alsaciennes de l'époque sont pleines de lamentations. L'armée de Turenne jouissait en ce pays d'une telle réputation que l'annonce de sa venue, en fin 1673, y occasionne une panique générale (2). Déjà, en 1647, Walter disait : « Toute une bande de ces damnés mécréants est revenue en Alsace et s'y est conduite d'une façon épouvantable. Oui, vraiment, c'est un triste temps ; que Dieu y mette fin. Amen ! (3) »

Généralement, Turenne laisse faire (4). Peu lui importe d'être la terreur des populations, pourvu que son armée soit contente et que ses soldats lui restent attachés. Il ne faut pas le rendre, d'ailleurs, complètement responsable d'une telle mentalité. Le pillage était passé dans les mœurs militaires ; c'était le *Credo* du soldat ; à cette seule condition se pouvaient effectuer les opérations du recrutement. Turenne, s'il n'était pas meilleur, n'était donc pas pire que les autres : il conservait les coutumes ; il restait dans la tradition.

Quand, par aventure, il prescrit le respect des propriétés à ses troupes, ce n'est point pour sauvegarder les intérêts des habitants : il se place encore à un point de vue exclusivement militaire. En 1673, sur les bords du Weser, il se montre accommodant avec les autorités civiles et refuse de tirer de trop fortes contributions, contrairement au conseil de Louvois : c'est tout simplement parce que, voulant refaire son armée, il a besoin du concours

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 498; — Louvois à Turenne, 9 octobre 1673.
(2) R. Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, I, 221; II, 73.
(3) *Ibid.*, I, 107, note.
(4) Voltaire, *Siècle de Louis XIV* (édit. Didot, 1867), 111.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des populations qui l'entourent (1). L'année suivante, après le combat de Turckheim, s'il prescrit à son armée la plus sévère discipline, c'est qu'il veut ménager la République de Strasbourg. Walter, le chroniqueur déjà cité, trouve précisément extraordinaire que Turenne ait quitté le voisinage de cette ville « sans mettre le feu à aucun édifice tant soit peu considérable (2) ».

Ce même intérêt militaire le rend parfois d'une extrême dureté et le pousse à des actes qui, dès cette époque, révoltent les consciences honnêtes. En 1648, il concerte avec le feld-maréchal Wrangel, notre allié suédois, une exécution violente du pays bavarois dans lequel ils ont conduit leur armée ; il livre au feu et au pillage les villes trop pauvres pour se racheter par une contribution. Turenne ne s'en émeut pas ; la chose lui paraît même fort bien, puisque cette « gêne » imposée à l'Electeur et à M. de Bavière les a pressés de conclure la paix. Napoléon, qui cependant ne passe pas pour être accessible à la sensiblerie, dit à ce sujet : « ... Il [Turenne] y séjourna trois semaines et mit à contribution la Bavière, qui fut ravagée avec l'animosité qui caractérise les guerres de religion. Cette conduite est reprochée à sa mémoire (3). »

Il envisage froidement les exactions et ne se laisse point toucher par les larmes des suppliants. Le ravage du Palatinat de 1674, moins terrible que celui de 1688, s'il ne lui peut être imputé, « ne fait honneur ni à lui, ni à son maître » (4). Il avait d'ailleurs agi de semblable façon durant ses premières campagnes, brûlant les villes pour empêcher l'ennemi d'y cantonner (5), ou simplement pour

(1) Turenne à Louvois, 2-8 avril 1673 (cité dans Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, 100, note 1).

(2) Cité dans R. Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, I, 114, note 4.

(3) Napoléon, *Précis des campagnes du maréchal de Turenne*, chap. V, I.

(4) De Larrey, *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1718, I, XXIII.

(5) F. des Robert, *Campagnes de Charles IV*, I, 300.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

frapper son moral, abattre son courage (1). Mais, sur les bords du Rhin, l'étendue du sinistre en accrut encore l'horreur. Tandis que le commissaire des vivres à l'armée, ému de pitié, distribuait du pain aux paysans et aux soldats indistinctement, Turenne ne songeait qu'à la sécurité de ses opérations. « Je supplie Votre Majesté de croire, sur ma parole, écrivait-il au roi, que rien au monde n'est si capital pour empêcher le siège de Philipsbourg que d'avoir fourragé tous les endroits où l'ennemi peut s'assembler pour y venir. Pour ce qui est des alliés, la ruine du pays de M. l'Electeur palatin les refroidit bien plus qu'elle ne les échauffe (2). » Qu'importe à cela maintenant que l'Electeur palatin, par sa brusque défection et les ordres donnés à ses sujets de refuser les contributions régulières, fût la cause initiale des violences !...

Tous ces faits, pensons-nous, jettent une suffisante lumière sur l'humanitarisme de Turenne. Le philanthrope qu'on a voulu voir en lui reste pure imagination. Il ne tient qu'à ses soldats ; mais à ceux-ci il est inébranlablement attaché (3). Lui et son armée ne forment qu'une même personne : il ne vit que pour elle, elle n'existe que par lui.

Ainsi donc, la bonté de Turenne à l'égard des soldats ne procède pas d'un amour général du genre humain : Rousseau et ses émules sont d'un siècle plus tard. Cette bonté naît d'un sentiment plus étroit, moins noble, non pas inné en son esprit, mais voulu, acquis par réflexion. C'était, lors de la guerre de Trente ans, le prin-

---

(1) Guy Patin à Falconet, 8 novembre 1658.

(2) Turenne au roi, 27 juillet 1674 (cité dans C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 81).

(3) « L'immensité d'un tel pillage [1674] lui attachait extrêmement sa petite armée. » (Michelet, *Histoire de France*, livre VII, chap. XIV.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cipal levier d'action sur les bandes mercenaires que les aventureux capitaines traînèrent à leur suite et ne maintinrent autour d'eux que par condescendance à leur avidité, en laissant flotter la bride à leurs passions basses et honteuses. Turenne les vit encore à l'œuvre et il ne devait pas lui déplaire de se donner l'allure d'un chef de bande. Il en employait, autant dire, les moyens de commandement.

Mais il assista aussi à l'éclosion des armées régulières, uniquement fondées sur l'ordre, la méthode, la discipline, organismes soumis à l'autorité du monarque. Nous voyons donc le maréchal exiger de ses troupes toute la discipline compatible avec sa première conception, en appeler parfois à la manière sévère.

Il s'était d'ailleurs trouvé à bonne école dans l'armée hollandaise avec le prince Maurice, qui faisait déjà observer à ses hommes une discipline stricte, alors qu'en France on en était toujours à l'anarchie féodale (1).

Dans un de ses comptes rendus au cardinal Mazarin, Le Tellier trace un piquant tableau de l'état intérieur des armées françaises : « Et pour ne point déguiser la vérité, disait-il, il faut que Son Eminence sache qu'en l'état où sont les choses dans l'armée, on n'en saurait rien attendre de bon. L'on passe toutes les journées à se plaindre ; on se lève à 10 heures et on joue toutes les après-dînées. Il n'y a nulle autorité ni nulle créance parmi les troupes. Il n'y a point de lieutenant-général qui ne s'estime autant que le général et qui ne considère l'armée comme son domaine (2). » C'étaient les officiers, en effet, qui faisaient le plus obstacle à la consolidation de la discipline ; ils dilapidaient l'argent que le roi leur donnait pour l'entretien et la solde des hommes, ne laissant à ceux-ci pas

(1) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art de la guerre*, II, 88.
(2) Le Tellier à Mazarin, 9 août 1650 (cité dans André, *Michel Le Tellier*, 116).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'autre alternative que le pillage ou la désertion. Aussi Turenne s'attacha-t-il tout particulièrement à former de bons cadres. Il y parvint par sa constance et son énergie à imposer sa propre autorité. « Messieurs, disait-il un jour à ses officiers, naturellement je ne parle durement à personne, mais je vous ferai couper la tête dans le moment si vous refusez d'obéir (1). »

Nous avons dit précédemment à combien de gens sa recommandation était acquise. Il convient d'ajouter ici qu'elle était seulement accordée à ceux qu'il en jugeait dignes par l'étendue des services rendus. Il tenait rigueur aux autres, les signalait tout crûment aux ministres, et demandait leur déplacement avec une fermeté de langage qui étonne presque de la part d'un homme réputé aussi bienveillant (2).

Pour résumer et en ce qui concerne les sentiments humanitaires de Turenne, nous dirons que celui-ci eut l'unique souci de maintenir son armée intacte et disciplinée. La meilleure manière consistait à bien nourrir ses soldats et à leur payer intégralement leur solde. Toute sa vie, Turenne s'efforça de réaliser ces deux choses. A travers le gâchis politique qui dura jusqu'aux dernières manifestations de la Fronde, il le fit souvent de lui-même, par des moyens rappelant ceux des reîtres qu'il avait vus à l'œuvre. Quand l'organisation de l'armée royale se trouva définitivement assurée, ces procédés ne furent plus indispensables ; mais les populations n'en continuèrent pas moins à être molestées par les gens de guerre et il n'apparaît pas que Turenne se soit beaucoup consacré à protéger ces populations, dans leurs biens comme dans leur existence, s'il ne s'y sentait pas intéressé d'une ou d'autre façon.

---

(1) Desprels, *Les Leçons de la guerre*, 382.
(2) Turenne à Mazarin, 18 janvier, 4 février 1645 (collection Michaud et Poujoulat).

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE II

L'ART DE LA GUERRE AVANT TURENNE ET SES MAÎTRES EN CET ART

SOMMAIRE : *L'art militaire est fonction de l'état social. — XVe et XVIe siècles. — Rénovation sous Henri IV. — Caractère européen que prend la guerre au début du XVIIe siècle. — La Hollande et Maurice de Nassau. — Les Espagnols. — L'armée suédoise et Gustave-Adolphe. — Origines de l'art suédois. — Lenteur du développement militaire de la France : Henri IV, Richelieu, une armée sans généraux. — Etat de l'Allemagne : des généraux sans armée. — Bernard de Saxe-Weymar et ses rapports avec Turenne. — L'art militaire moderne est dû à Gustave-Adolphe. — Caractéristiques de la formation militaire de Turenne.*

Nous avons dit, dans les préliminaires de cette étude, que, dès les premières années du XVIIe siècle, l'art de la guerre, se dégageant enfin du particularisme féodal, prenait un caractère plus étendu. Nous voudrions préciser maintenant ce que nous avançions par là et tâcher de discerner à quelles influences fut soumis le jeune Turenne. En un mot, où et comment Turenne se façonna-t-il à la conduite des armées ?

Chaque fois qu'un individu jette un certain éclat dans une branche quelconque de l'activité humaine, il s'est produit autour de lui une heureuse coïncidence de faits particuliers qui, s'ils ne l'ont pas fait naître, ont tout au moins contribué à l'éclosion de son propre génie. Sans la Révolution française, Bonaparte ne serait pas devenu empereur. Certains auteurs ont affirmé que Turenne, vivant à notre époque, serait difficilement parvenu à attirer sur lui l'attention de ses supérieurs. N'est-ce pas, mise sous une forme expressive, la vérité de ce qu'on vient de dire ? Nous y voyons en outre une justification de l'enquête à laquelle le présent chapitre sera tout entier consacré.

Pris dans son expression la plus générale, l'art militaire ne progresse pas simultanément dans ses différentes branches. Tantôt les armements, la fortification, l'organisa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion des troupes sont l'objet de tous les perfectionnements; tantôt la partie plus impondérable de cet art, c'est-à-dire la science des mouvements, prend la tête, laissant loin derrière elle les autres éléments.

Or, au cours des deux siècles précédant le XVIIe, les progrès dans l'organisation matérielle l'avaient de beaucoup emporté sur le reste. L'arme à feu portative avait donné à l'infanterie un singulier essor ; les trois armes se trouvaient créées, suivies d'une ébauche d'armée permanente et nationale. Par contre, l'art de mouvoir les troupes restait stationnaire, c'est-à-dire à peu près nul.

Ce n'était pourtant point faute d'agitations ni de guerres. Le XVe siècle, qui a subi la plus rude partie des guerres contre l'Anglais, se clôt sur les conquêtes en Italie. Le XVIe s'ouvre sur la première lutte de rivalité entre les maisons d'Autriche et de France ; il voit surgir le terrible fléau des guerres confessionnelles. Mais toutes ces actions militaires ne pouvaient pas provoquer un progrès bien sensible : nos guerres d'Italie, simples promenades à l'aller, se transformaient en fuites au retour, avec, il est vrai, quelques retentissants coups de boutoir sur l'ennemi rencontré en chemin. Les querelles religieuses plaçaient les troupes dans des conditions peu favorables au développement de l'art pur : guerres d'embûches, d'escarmouches, toutes impropres à former le coup d'œil et la main de grands capitaines. Qu'on imagine apprendre aujourd'hui la pratique de cet art en conduisant des régiments aux conflits de la rue provoqués par les questions ouvrières ! Ce fut tellement vrai que le faible progrès réalisé sous les règnes de François Ier et de Henri II par la lutte contre Charles-Quint fut entièrement effacé par l'anarchie intérieure qui sévit après ces princes sur toute l'étendue de la terre française (1).

---

(1) Voir Suzane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 126.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Aussi, aucun général véritable ne se révèle durant cette longue période. Les Bayard, les Montluc sont braves et vaillants ; ils ont toutes les qualités individuelles requises pour conduire les autres : courage, sang-froid, décision, de la prudence et la force. Ils ne sont que des chefs de bandes. Ils ne s'élèvent jamais au rôle de général. Ils exécutent d'admirables exploits ; leur art ne se compose que d'affaires de partisans, d'opérations de détails. On ne les voit nulle part diriger une armée (1). Peut-être s'en fussent-ils montrés dignes. Mais il leur eût fallu pour cela une armée et il n'y en avait point encore ; les droits du commandement étaient ou ignorés ou foulés aux pieds. Le chef ordonnait-il, on se récusait, refusant d'obéir si la mission ne convenait pas (2). Chacun faisait la guerre à sa guise, où et quand il lui plaisait. Rien d'étonnant donc à ce que, dans de pareilles conditions, aucun homme de guerre ne soit parvenu à se mettre en relief.

A l'étranger, cependant, on avait senti assez vite le défaut de cette organisation cellulaire au lien trop relâché. Dans ses écrits militaires, Machiavel préconise en première ligne l'ordre, la discipline et tout ce qui les peut assurer. On sait que les Suisses durent à ces vertus essentielles leurs succès retentissants et la réputation de leur infanterie.

En France, il fallut attendre la fin du XVIe siècle pour que s'arrêtât cette déchéance de l'art militaire. Son rénovateur fut le roi Henri IV. La saine tradition, perdue

---

(1) Extrait de Brantôme : « Nous lisons dans les romans de Bayard qu'il [ledit roy Louis] lui donna aussi charge de mille hommes de pied; ce que voyant, il l'accepta, encore qu'il eût fait profession plus de cheval que de pied; mais à lui tout était de guerre : toutefois, il dit et remontra au roi qu'il avait trop de gens sous sa charge que ces mille pour s'en acquitter très dignement... Par quoi il le pria de ne lui en donner que cinq cents... »

(2) Voy. dans les *Commentaires* de Montluc l'affaire des moulins d'Auriol.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

depuis Charlemagne, se trouve dès lors renouée. Et ce résultat — il importe de le dire bien haut — ne fut pas dû à tel ou tel progrès de détail dans l'armement ou dans le dispositif des troupes : il découla uniquement du renouveau de l'idée monarchique dans le royaume. Toute puissance militaire suppose une mentalité fondée sur le principe d'autorité (1). L'armée, miroir fidèle de l'état social d'un peuple, en acquit les bases indispensables à son bon fonctionnement. Certes, la transformation ne fut pas brusque, ni même régulière ; elle ne se produisit pas suivant un plan nettement établi à l'avance et strictement appliqué dans ses phases successives ; les circonstances du moment, les faits journaliers, les mœurs, les coutumes changeantes imprimèrent à plaisir leur empreinte irréfléchie et, insensiblement, modifièrent l'esprit de l'armée avec celui des autres institutions du pays. A mesure que le roi devenait le maître de plus en plus reconnu, partout se répandaient les notions de subordination seules compatibles avec l'emploi raisonné des forces militaires. Le régime des armées modernes était inauguré ; il correspondait au régime monarchique des Bourbons.

Il ne restait plus qu'à naître une occasion favorable pour la mise au point définitive de cet organisme. Celle qui vint lui assura un essor dans des conditions telles qu'il ne s'en produisit plus de deux siècles.

Tout s'enchaîne, en effet. En organisant le royaume et ses forces militaires sur de nouvelles bases, Henri IV nourrissait de grands desseins, pour l'exécution desquels

---

(1) « La forme et la discipline militaires, dit Sully, étaient un des articles du gouvernement qui avaient le plus besoin qu'on s'appliquât à y mettre une réforme. On a de la peine à comprendre que, dans une nation qui, depuis sa fondation, n'a presque jamais cessé de porter les armes et qui même, en quelque manière, en a fait son unique métier, on eût attendu jusque-là à y mettre l'ordre convenable. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une armée solide, bien en main, lui était indispensable. Ainsi en allait-il chez d'autres peuples. Une fièvre d'ambition, d'indépendance ou de conquête s'étendait à l'envi. Après de longs et désastreux bouillonnements intérieurs, voilà que les nations, pour la plupart encore en pleine parturition, éprouvaient le besoin de se mesurer entre elles. La guerre générale était dans l'air. Un motif religieux la fit naître, simple prétexte d'un conflit trentenaire qui porta le feu aux quatre coins de l'Europe.

Bien plus que par sa durée, cette guerre fut intéressante par l'étendue de son théâtre. Jusqu'à elle, en effet, les luttes sont locales, intimes ; elles éclatent de voisin à voisin. Celle-ci met aux prises l'Espagnol, le Hollandais, l'Allemand, le Français, l'Autrichien, le Suédois, l'Europe en un mot. Chaque peuple y apporte son contingent d'hommes et d'idées ; les tendances, les méthodes les plus diverses rivalisent entre elles, y subissent l'épreuve de l'expérimentation. Pour la première fois, la guerre revêt un caractère européen.

De cette juxtaposition d'éléments si divers prend naissance un art nouveau ayant ses principes à lui, ses lois propres. Turenne, qui assiste à cet enfantement, peut être considéré comme l'incarnation la plus complète de cet art récent ; sa manière est la résultante du travail interne accompli lors de cet amalgame.

Cherchons par l'analyse à en pénétrer le détail.

Les Hollandais, conduits par les princes de Nassau, avaient amorcé la lutte contre l'omnipotence de la maison d'Autriche en arrachant des mains de l'Espagne le sol des Provinces-Unies. Maurice, fils du Taciturne, fut le génie guerrier de la Hollande. Henri IV le regardait comme le plus grand capitaine de son temps... après lui. Peut être disait-il vrai. Mais le Vert-Galant ne put pas donner sa mesure, tandis que Maurice de Nassau montra ce qu'il pouvait. Le judicieux équilibre de ses qualités per-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sonnelles mettait en lui toutes les aptitudes : il était brave sans emportement, prudent sans timidité, actif et appliqué ; il savait voir l'ensemble d'une question sans rien négliger des détails ; il était sage dans ses plans, habile dans ses manœuvres, audacieux dans l'exécution, secret dans ses préparatifs ; on eût dit, tant il était prudent, qu'il avait arraché à la guerre sa part d'imprévu et l'avait réduite en formules abstraites, comme si, désormais, il se fût agi d'une science rigoureusement exacte (1).

Le premier, il façonna son armée à la discipline moderne et c'est d'elle que l'armée d'Henri IV l'apprit (2). Ses troupes en devinrent très maniables pour l'époque ; ayant acquis une plus grande indépendance manœuvrière, ses unités se prêtèrent mieux à de nouvelles combinaisons de forces. Il excellait encore dans la guerre de siège, forçant son ennemi, « comme un renard dans sa tanière (3) ». Son siège d'Ostende était appelé l'Université des militaires (4) ; on s'y rendait de tous les pays pour en suivre la technique savante. Ses soldats employaient plus souvent la pioche que leurs armes (5) et, conséquence de la guerre qu'il fit, l'usage de l'arme à feu se généralisa dans sa cavalerie, pourtant peu nombreuse (6).

Il évitait enfin la bataille, refusant de livrer celles qu'on lui offrait (7), et ses marches, habilement réglées, avaient peu d'amplitude ; le théâtre d'opérations ne s'y prêtait d'ailleurs que médiocrement.

Cet art, continué par Frédéric-Henri, le frère de Mau-

---

(1) Lamarque, *Mémoires et Souvenirs*, III : *Vie militaire du prince d'Orange Maurice de Nassau*, 139, 155.

(2) Mazarin au cardinal Grimaldi, 28 avril 1647 (cité dans Chéruel, *Minorité*, II, 425). — Belhomme, *Histoire de l'Infanterie en France*, II, 29.

(3) Lamarque, *Mémoires*, III, 159.

(4) *Ibid.*, 277.

(5) *Ibid.*, 167.

(6) *Ibid.*, 197-198.

(7) *Ibid.*, 339.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rice, se résume en deux mots : discipline et tactique de sièges.

Turenne, neveu des princes de Nassau, fit à cette école ses premières armes et y acquit ses qualités fondamentales : « Les principes de bien choisir un camp ; d'attaquer une place selon les règles, de former de loin un projet, de le rouler longtemps dans sa tête et de n'en rien faire paraître qu'au moment de l'exécution ; d'être dépouillé d'ostentation (1)... » Mais il n'y demeura point, parce que le cadre dans lequel se mouvait l'armée hollandaise paraissait trop étroit pour sa juvénile activité.

Quoi qu'il en soit, il eut la bonne fortune de voir aux prises avec l'armée de son oncle l'armée espagnole, dont le renom était encore à son comble. Elle représentait les tendances opposées à celles des troupes hollandaises. Sa force résidait dans la tradition, dans l'emploi à outrance des vieilles formules tactiques qui avaient fait la gloire des *tercios* — cette redoutable infanterie espagnole — et soutenu jusque-là l'omnipotence de la monarchie catholique.

Il avait été possible à l'Espagne, alors toute-puissante, de se créer une armée d'apparence solide, grâce à l'or du Nouveau-Monde et à la continuité de ses succès politiques. La rigidité et la masse étaient les caractéristiques de cette armée, sorte de Goliath qu'un David attaquait ; l'orgueil de sa race l'avait fixée dans une immutabilité dédaigneuse et tenue dans un splendide isolement, à l'écart de l'évolution nouvelle amorcée par les Nassau.

Les avertissements répétés venus des Pays-Bas n'ouvrirent pas les yeux aux chefs de cette armée. Ils s'obstinèrent dans leur système compassé : lenteur méthodique, temporisation, longue préparation dans les manœuvres, abus des sièges. Indépendamment des mérites particu-

(1) Ramsay, *Histoire de Turenne.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

liers à chacun de ces chefs, leurs aptitudes guerrières relèvent moins d'une impulsion artistique que de l'application scolastique de règles préexistantes ; ils excellent dans les opérations classiques, où rien n'est laissé au hasard. Ils font plus difficilement face à une situation surgie brusquement, imprévue. Turenne, assistant à la lutte entre les deux armées de Hollande et d'Espagne, eut ainsi devant lui une reprise de l'éternel assaut que se livrent entre eux la routine et l'esprit de progrès.

De là il suivait avec un vif intérêt (1) les manœuvres des Suédois conduits par Gustave-Adolphe à travers les plaines allemandes, de la Vistule au Rhin. On trouve, dans ses *Mémoires*, la trace de l'attention qu'il prêtait à ces enseignements : « On séjourna le lendemain, et on marcha le jour d'après [19 mai 1648] au pont de Rain, qui est une place que M. de Bavière tenait sur le Lech, à cinq heures au-dessous d'Augsbourg. Les ennemis mirent le feu au pont et demeurèrent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilly avait tâché de défendre le passage au roi de Suède ; et nous avançâmes le canon et mîmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avait logé les siens (2)... »

L'armée suédoise était alors l'expression la plus complète de cet esprit de progrès. Tout en elle était innovation.

L'arme à feu rendue plus maniable pour l'infanterie ; la cavalerie revenue à l'usage exclusif de l'arme blanche, voilà pour l'armement : c'est considérable. Les troupes des différentes armes sont disposées de manière à se prêter un appui réciproque ; la rigidité des lignes est rompue, les rangs sont moins nombreux ; l'air circule plus librement dans les dispositifs tactiques ; la sou-

(1) Voy. Correspondance de Turenne (collection Michaud et Poujoulat).
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 96.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plesse et la mobilité en augmentent le rendement. L'artillerie cesse d'être une arme employée seulement pour les sièges ; allégée, elle suivra désormais les troupes dans leurs déplacements et pourra prendre part aux batailles. Enfin, la discipline est instaurée dans l'armée suédoise ; elle n'y est pas uniquement fondée sur la crainte des châtiments, ni obtenue par la sévère rigueur des ordonnances. La familiarité, la bienveillance s'insinuent dans les rapports entre l'officier et le soldat, cherchant à relever la condition de celui-ci à ses propres yeux, faisant appel à ses sentiments les plus nobles.

Une telle armée était à point pour la grande guerre. Elle y fut conduite par l'homme de génie qui l'avait façonnée.

Gustave-Adolphe, a dit avec juste raison l'un de ses historiens, était de la même famille que Frédéric et Napoléon. « Il ressemble au premier comme une sorte de précurseur de l'influence protestante sur le nord de l'Allemagne, et comme un de ces hommes qui donnent un cachet durable au gouvernement de la dynastie qui leur succède. Il paraît, comme lui, rappeler une application de la loi assez fréquente qui a préparé certains grands hommes, pour ainsi dire, par le concours de deux générations accumulant leurs efforts. Le caractère un peu aventureux et envahissant de ses desseins, et son habileté à faire concourir certaines idées nouvelles au succès de ses armes, lui donnent quelque parenté éloignée avec Napoléon (1). »

Dans ses guerres contre les Russes, il avait eu pour maître un Gascon. Il s'était fait attentivement rapporter les exploits accomplis par le prince Maurice, auprès de qui bon nombre de Suédois s'étaient enrôlés. C'est à cette dernière école que se forma son talent militaire ; il en

(1) L. de Parieu, *Histoire de Gustave-Adolphe*, Avant-propos, VII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

eut les caractères essentiels : guerre technique, méthodique, manœuvrière ; Clausewitz nous le dit. Les avis qu'il exprimait dans les discussions avec ses généraux visaient toujours à la modération. A cet esprit méditatif et calme il joignit le goût des aventures puisé sans doute au contact de l'homme de Carcassonne. Montrant combien est multiple le fond de notre intime nature, il fut un conquérant hardi à l'instinct envahisseur.

Il inaugura donc un art fait de mouvements audacieux et de pointes rapides savamment combinés. De statique qu'elle était jusqu'alors, la guerre, sous son impulsion, prit un caractère résolument dynamique. Rien ne pouvait l'arrêter ; il remit en usage les campagnes d'hiver (1). « Les glaces, écrit Spanheim, n'empêchent pas les Suédois de prendre des villes et de faire des courses. » Son activité n'avait point de bornes ; les jours de bataille, il communiquait à tous sa fougueuse ardeur. « Il ne se contentait pas d'être général d'armée, il voulait être et capitaine, et sergent de bataille et ingénieur, et canonnier et soldat, et de tous les métiers (2). »

Mais son absolutisme n'en était pas étroit pour cela. Au contraire, il fut le premier de son époque à favoriser l'initiative des subordonnés. C'était une conséquence logique du fractionnement de ses troupes et de leur emploi en ordre presque dispersé sur le champ de bataille. « Il peut arriver des incidents, écrivait-il à ses officiers, que nulle prévoyance humaine ne peut déterminer ; saisissez ces moments ; profitez des occasions favorables qui se présentent et s'en vont dans un instant. Je vous donne plein pouvoir d'agir avec cette discrétion qui est digne de moi et de vous-mêmes (3). » On ne saurait mieux dire. Il savait, d'ailleurs, mettre chacun à la place qui lui

(1) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art de la guerre*, II, 146.
(2) *Le Soldat suédois*, 492.
(3) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art militaire*, II, 151.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

convenait ; son sens psychologique affiné l'avait rendu habile dans l'étude des caractères ; il était, selon le *Soldat suédois* (1), « incomparable au choix et en la cognoissance de ceux qui le servent ».

Quelques historiens français de la tactique, prenant acte de la présence de ce Gascon à la cour de Gustave Adolphe, et poussés par un sentiment d'orgueil national bien compréhensible, ont découvert des origines nettement françaises à la nouvelle armée suédoise. Selon eux encore, le talent de Maurice de Nassau se serait également développé au contact des champions français de la cause protestante. Toute la rénovation dans l'art militaire à partir de la fin du XVIe siècle serait donc due à notre pays.

Convient-il de s'arrêter à cette opinion tentante pour notre chauvinisme ? Certes, les origines profondes d'une évolution aussi complexe sont si subtiles à définir, qu'un grand nombre d'entre elles nous peuvent échapper. Le renouveau guerrier du XVIIe siècle plonge ses racines dans toute l'humanité agissante d'alors comme un chêne robuste porte au loin dans le sol ses racines : laquelle touchait au gland d'où l'arbre naquit tout entier ? Mystère !... Mystère aussi pour les mouvements de notre activité. Nous inclinons toutefois à rapporter cette poussée de l'art militaire au vigoureux effort des Provinces-Unies, voulant « garder avec vigilance, pour le salut commun du monde, l'étroite citadelle de la liberté (2) ». Pareil fait ne s'est-il pas reproduit sous la Révolution française, où l'on vit encore les sentiments de liberté nationale procurer un nouvel essor à l'art de la guerre et susciter des génies créateurs en cet art ?...

D'ailleurs, à l'aube du XVIIe siècle, la France n'avait

(1) P. 235.
(2) Michelet, *Histoire de France*, Notes des guèrres de religion

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas, au point de vue militaire, la même situation acquise que la petite Hollande ou la lointaine Suède. Chez elle, les choses ne se passèrent pas avec autant de simplicité que dans ces deux pays ; la création d'une armée fut autrement laborieuse et les résultats furent longs à s'en faire sentir.

Henri IV, aidé de son précieux auxiliaire, Sully, organisa le premier l'armée sur les bases qu'elle conservera durant deux siècles. La mise au point de cet instrument avait été l'objet de tous ses soins. Il avait envoyé en Hollande dix de ses régiments pour y apprendre les méthodes de l'armée victorieuse des Espagnols. Il lui fut cependant difficile de faire prévaloir toutes les réformes qu'il avait en vue : il se heurtait à l'opposition violente et systématique des principaux officiers. Ceux-ci trouvaient insupportable, entre autres, la discipline telle que le prince Maurice l'avait établie dans ses troupes (1).

Aussi, le roi à peine mort, tout se désagrégea : son armée, ses projets tombèrent à l'état de vagues souvenirs. Cette organisation méritait pourtant d'avoir un meilleur sort. Les grands principes nouveaux y étaient appliqués : troupes permanentes au moins dans leurs cadres, prépondérance de l'infanterie, nombreuse artillerie, discipline énergique, officiers instruits, soldats exercés. Henri IV avait eu le premier l'idée de codifier les règles de la guerre : prélude de nos petits livres bleus.

A son tour, Richelieu s'efforça de reconstituer l'armée, tombée en quenouille. Il lui fallait commencer par cette œuvre avant de songer à poursuivre la réalisation de ses vastes desseins politiques. Or la seule présence au pouvoir du despotique ministre, en procurant à la France un regain d'unité intérieure, fit que l'armée retrouva promp-

(1) Dussieux, *L'Armée en France*, II, 5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tement les bases de la discipline, inséparables de sa propre existence. Du triple but bien connu que se proposait le cardinal, l'abaissement des grands et leur soumission à la puissance royale servirent l'armée en ce sens que l'ordre régna de nouveau dans les rangs de la hiérarchie militaire. C'est là que le besoin s'en faisait le plus impérieusement sentir (1).

Malheureusement, l'armée de Richelieu manquait de chefs véritables. Certes, on a cité pour cette époque une pléiade de vaillants généraux : duc de Brézé, maréchal de Chaulnes, maréchal de Châtillon, Guron, le vieux maréchal de La Force, Rohan, le comte d'Harcourt à qui Turenne fait l'honneur de citer l'enseignement qu'il reçut de lui (2), bien d'autres encore. Aucun n'atteint à la notoriété des Nassau ou de Gustave-Adolphe. Richelieu savait en convenir (3) et l'histoire, tout en enregistrant leurs noms, ne les place qu'au second plan. De plus, l'ordre dans les institutions n'était pas encore tellement assuré que le pouvoir central ait pu croire tout danger définitivement écarté. Aussi voyons-nous Richelieu confier volontiers le commandement des armées à ses créatures. La fameuse alliance entre gens d'épée et d'église, « le sabre et le goupillon », se trouva réalisée pleinement sous le règne de Louis XIII. Elle ne fut pas heureuse. Le cardinal de La Valette, l'archevêque Sourdis, Richelieu lui-même, pour ne citer que les principaux parmi ces

---

(1) Dussieux, *L'Armée en France*, II, 31.

(2) Ramsay, *Histoire de Turenne*.

(3) Richelieu à Bouthillier, Ruel, 5 juillet 1635 : « ... Il faut faire de nouveaux efforts pour soutenir les affaires. J'appréhende fort l'âge de M. de La Force, et ne sais point de remède à proposer Le roi connaît mieux les gens de guerre que personne; mais, quand il aura fait le tour de son royaume, il n'en trouvera point, à mon avis, tel qu'on pourrait désirer. Je crois qu'il faut faire venir M. d'Arpajon, non pas que je le propose pour un chef, mais pour servir de maréchal de camp avec le bonhomme (*sic*), quoiqu'il ne s'y accorde pas très bien. » (Avenel, *Lettres*, V, 92.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prélats à moustaches, étaient de médiocres conducteurs d'hommes.

Il fallait incontestablement mieux qu'eux. Richelieu, qui l'avait senti, s'assura d'abord la collaboration étroite de Gustave-Adolphe ; il attira ensuite à son service les généraux allemands formés à l'école du roi de Suède (1).

L'Allemagne en était alors au même point que la France quatre siècles plus tôt. Morcelée entre une multitude de petits princes féodaux se jalousant les uns les autres, se pillant entre voisins, elle avait une population flottante hétéroclite aux instincts belliqueux, d'où émergeaient quelques chefs de bandes que les succès des Suédois attirèrent. Ils firent leur apprentissage de la vraie guerre au contact de Gustave-Adolphe. Si donc la France avait une armée privée de chefs, en Allemagne, peut-on dire, il existait des chefs et des soldats sans armée. Richelieu eut l'habileté de les attacher à son service.

Bernard, duc de Saxe-Weymar, était le plus fameux d'entre eux, et Turenne, qui servait pour le compte de la France dans l'armée weymarienne, s'initia ainsi aux méthodes de l'armée suédoise. Les qualités personnelles du duc en faisaient le type presque accompli du général d'armée. « ... Son jugement et son adresse à profiter des fautes de l'ennemi lui faisaient trouver des combinaisons heureuses. Prévoyant, réfléchi, il ne se lançait pas dans les entreprises hasardées sans en avoir pesé le pour et le contre ; mais sa détermination devenait irrévocable, à moins que, dans le cours de l'exécution, telle circonstance imprévue n'y imposât quelque modification... Il préférait les opérations en rase campagne aux sièges (2)... »

De tous les généraux sous les ordres de qui Turenne

(1) Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 84, note 1.
(2) Vicomte de Noailles, *Bernard de Saxe-Weimar*, 444.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

eut l'occasion d'être placé, Bernard de Saxe-Weymar exerça l'impression la plus vive sur son esprit. « De rien, disait-il, ce général faisait toutes choses et ne s'enorgueillissait point de ses succès ; lorsqu'il avait du malheur, il ne songeait pas tant à se plaindre qu'à s'en relever ; il aimait mieux se laisser blâmer injustement que de s'excuser aux dépens de ses amis qui avaient manqué dans l'action ; il était plus occupé à réparer ses fautes qu'à perdre son temps en apologies, et enfin il cherchait plus à se faire aimer par les soldats qu'à s'en faire craindre (1). » Ne dirait-on pas le portrait du maréchal lui-même ?...

Tous deux s'entendaient à merveille et le duc de Weymar avait pour Turenne une haute estime fondée sur son zèle et ses brillantes aptitudes ; il insista auprès du roi pour le conserver dans son armée (2).

En résumé, l'art militaire, dans sa phase des nations monarchiques, prend naissance en Hollande. Il s'épure et se complète en Suède où, d'une traite, il court à son apogée. Tous les généraux des XVIIe et XVIIIe siècles, y compris Frédéric II, sont tributaires de leurs succès et de leur gloire envers le roi de Suède qui reste le héros guerrier le plus accompli de cette période. « On prodigue le nom de héros, de grands hommes, à beaucoup d'hommes éminents, à la vérité, mais pourtant secondaires. Cette confusion tient à la pauvreté de nos langues et à un défaut de précision dans les idées. Du reste, les hommes supérieurs ne s'y trompent pas et n'ont garde d'aller sottement se comparer aux vrais héros. Turenne, l'illustre stratégiste ; Condé, qui, par moment, eut l'illumination des batailles, le pénétrant et judicieux Mercy, le froid et habile Marlborough, le brillant prince Eugène, auraient

(1) Ramsay, *Histoire de Turenne.*
(2) Vicomte de Noailles, *Bernard de Saxe-Weimar*, 370, note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cru qu'on se moquait d'eux si on les eût comparés au grand Gustave. Au nom du roi de Suède, ils ôtaient leur chapeau. C'était un mot habituel entre eux : « Le roi de Suède lui-même n'eût pas réussi à cela... Il aurait fait ceci..., etc., etc. » On voit que la grande ombre planait sur toutes leurs pensées (1). »

Des côtes de la mer Baltique, cet art militaire rayonne sur l'Europe entière et chacun, suivant la tournure de son esprit, sa situation particulière, son tempérament, l'adapte avec plus ou moins de virtuosité au milieu dans lequel il est appelé à le faire fleurir.

Turenne, soumis à l'influence commune, reconnaissait volontiers ce qu'il devait à chacun ; nous l'avons indiqué dans ces pages.

Il était plus réservé sur ce qu'il ne devait à personne, c'est-à-dire sur le développement naturel de ses propres facultés. Les hommes de génie se forment seuls, a-t-on dit. Cette opinion, fausse dans son intégralité, ne veut pas dire que ces maîtres se sont tirés eux-mêmes du néant ; son exactitude n'est que relative. Elle signifie qu'ils ont su mettre en valeur les enseignements puisés autour d'eux, à différentes sources.

Turenne doit plus qu'aucun autre à lui-même. Sa technique, tout en décelant la trace de ses initiateurs, n'en a pas moins une facture bien personnelle et un cachet d'originalité prononcée. Et la preuve qu'il ne puisa pas toute faite sa conception de la guerre, c'est que son art, incertain, mitigé dans les commencements, œuvre presque incolore d'écolier assidu, se caractérise à mesure qu'il avance dans la carrière des armes. Il est un des rares grands hommes de guerre à procéder de la sorte ; la plupart, en effet, montrent dès leur coup d'essai l'empire déjà complet de leur génie sur l'art.

---

(1) J. Michelet, *Histoire de France*, Appendice sur Richelieu.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Au contraire, Turenne n'arrive que progressivement à réaliser le véritable chef d'armée. Il ne trouve son complet épanouissement qu'après plus de trente ans de pratique constante : sa dernière campagne sera la plus glorieuse... Le spectacle de cette volonté s'élevant d'un mouvement continu jusqu'au sommet de la conception artistique de la guerre ne manque pas d'un certain caractère de grandeur. Ayant gravi pas à pas la montagne sacrée, il échappe au vertige qui, trop souvent, s'empare de ceux dont l'ascension a été trop rapide et qui paralyse quelquefois leurs plus brillantes facultés (1).

Certes, à l'étudier, on est privé du spectacle de ces envolées subites, de ces échappées grandioses qui révèlent une psychologie captivante ; mais on ne craint pas non plus de se voir dérouté par des sautes brusques et inattendues ; la précision, la solidité des déductions qu'on en tire compensent et au delà l'étrangeté qui manque à un pareil sujet.

---

(1) Napoléon a dit de Turenne : « C'est le seul général dont l'audace se soit accrue avec les années et l'expérience. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE III

LE « CARACTÈRE » DU CHEF D'ARMÉE — RAPPORTS DE TURENNE AVEC LE GOUVERNEMENT

SOMMAIRE : *Qu'entend-on par « avoir du caractère »? — La volonté de Turenne. — Son développement progressif. — Il est jaloux de son autorité. — Il a le goût de l'initiative dans tous les domaines. — Il accepte toutes les responsabilités. — Il aime l'indépendance. — Détail des rapports du chef d'armée avec le pouvoir central. — Solution de 1870. — Méthode du cardinal de La Valette. — Turenne avec Mazarin, avec Louvois, avec Louis XIV. — Conclusion.*

Tout le monde convient que « avoir du caractère » est inséparable de la profession des armes (1), et spécialement nécessaire pour le chef d'une armée. Or que renferme cette expression communément employée ? Quel est le détail des qualités qu'elle sous-entend ?... « Tout d'abord, une volonté ferme et éclairée, condition essentielle de l'action et base première de l'empire que l'homme éminent exerce sur ses semblables et sur ses adversaires comme sur ses partisans. Une volonté forte, nette et nettement formulée rencontre rarement de contradiction : d'un côté, elle inspire une crainte bien fondée et, de l'autre, une légitime confiance. Les troupes ne suivent de bon cœur que le chef qui sait bien ce qu'il veut et qui le prouve en toutes circonstances. Du reste, l'énergie de la volonté dénote et implique la force de caractère qui implique le courage — bien plus : l'*amour* de la responsabilité (2).

La volonté de Turenne ! Mais elle éclate à tous les

(1) Voy. Règlement du 3 décembre 1904 sur les manœuvres de l'infanterie, art. IV.

(2) Charles Malo, *L'Ecole du haut commandement* (*Journal des Débats* du 30 janvier 1909).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas ; elle se manifeste dans tous ses actes et va même parfois jusqu'à l'obstination et à l'entêtement. Energie, initiative, indépendance d'esprit, attrait des responsabilités, qui sont les corollaires naturels d'une volonté persistante, se retrouvent à chaque instant chez lui. Turenne sait toujours ce qu'il veut ; il le confie rarement à personne, mais il marche droit à son but sans se laisser détourner par des considérations accessoires. Avoir une idée, s'attacher à elle et la réaliser jusqu'au bout, voilà ce que montre l'étude de ses manœuvres. On se propose de grouper, dans le présent chapitre, les manifestations principales de cette volonté en ce qui concerne son activité militaire.

Dans les conclusions relatives aux maîtres de Turenne en l'art de la guerre, nous faisions remarquer que Turenne ne s'était élevé que progressivement, par des efforts constants et soutenus, jusqu'au rôle suprême de commandant d'armée. Il est logique de penser que, dans ces conditions, les qualités de caractère s'attachant à ce rôle se développèrent avec la même progressivité et en quelque sorte parallèlement. S'accommodant au début des situations qui lui sont faites, il les exploite dans la forme où elles se présentent, sans maugréer ni se plaindre. Puis, à mesure que le succès le consolide, il acquiert plus d'assurance, de confiance en soi ; aux autres, il cède d'autant moins.

Il eut toujours très vivace le sentiment des droits qu'il possédait sur son armée (1). Une seule règle existe pour lui : l'obéissance à ses ordres. Il sait l'imposer avec énergie à ses subordonnés ; tous plient devant son inébranlable fermeté, qui, d'ailleurs, ne va pas sans une égale bienveillance.

Il est jaloux de l'autorité qu'il exerce sur cette armée.

---

(1) J. Roy, *Turenne*, 90.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il voit avec un déplaisir manifeste le grand Condé recevoir à différentes reprises un commandement important qui menace le sien. Il ne convoque jamais de conseil de guerre et, quand il demande aux autres leur avis, c'est toujours « en manière de conversation (1) ».

Antérieurement toutefois, au cours des guerres qui prolongent la Fronde, alors que Mazarin se montre partisan de la dualité dans le commandement parce qu'il tient en suspicion les chefs d'armée et en particulier Turenne, celui-ci accepte sans protester cette situation amoindrie et s'efforce de vivre en bonne intelligence avec le collègue qu'on lui impose.

Même évolution à l'égard des intendants, ces « espions » du roi qui, sans cesse renaissants de leurs cendres, finissent par s'imposer aux généraux. Dans les débuts de sa carrière, Turenne tolère leur ingérence et reconnaît de bonne grâce les services qu'ils rendent (2). Il entretient des relations presque affectueuses avec Le Tellier, intendant à l'armée d'Italie, pendant leur commun séjour en Piémont (3). Certes, l'intendant d'alors est porteur d'instructions royales lui prescrivant de ménager l'honneur et les susceptibilités des gradés haut placés. Mazarin, qui cherche à restaurer l'institution, la voudrait faire accepter suivant sa manière pateline habituelle ; mais Turenne est aussi bien plus maniable qu'il ne le sera par la suite.

Plus tard, en effet, il n'acceptera dans son armée que les gens qui lui plaisent et il s'élèvera vigoureusement contre ceux que les ministres voudront accréditer auprès de lui sans avoir obtenu son assentiment préalable (4).

---

(1) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, II, 421.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 198; — André, *Michel Le Tellier*, 113, note.
(3) Le Tellier à Mazarin, 19 juin 1641 (André, *Michel Le Tellier*, 82).
(4) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il a le goût de l'initiative et il l'exerce dans tous les domaines. Qu'on évite de s'y méprendre toutefois ! En ce temps-là les limites entre les fonctions publiques n'avaient point la netteté actuelle (1). Tout chef d'armée se doublait volontiers d'un diplomate et le cas était fréquent où ce dernier, à bout d'arguments pacifiques, était autorisé à lever des troupes et à prendre leur tête pour appuyer ses revendications par la force brutale. Les gens d'église, maintes fois, furent d'épée et réciproquement : Mazarin, s'étant fait remarquer comme capitaine d'infanterie, obtint le chapeau de cardinal et il s'en fallut de peu que pareille aventure n'advint à Turenne lui-même.

Cette situation était d'ailleurs avantageuse pour un chef d'armée, car elle lui permettait de concourir en toute connaissance de cause à l'établissement des projets d'opérations qu'il devait ensuite réaliser. A ce point de vue, les circonstances favorisèrent Turenne de très bonne heure. Comme il est le seul à garder son sang-froid dans les situations difficiles, il prend, on lui laisse prendre les décisions importantes. Un exemple :

Après les traités de Westphalie, pendant les guerres contre le prince de Condé appuyé par l'Espagne, la cour est désemparée : un roi enfant, une régente aveuglée par sa passion, un ministre étranger contre qui tous se liguent ; Turenne apparaît comme un sauveur ; on attend de sa part des miracles. « Lui qui s'efface partout ailleurs, dit ici nettement qu'il eut les grandes initiatives du temps :

» 1° Il arrêta la cour, effrayée de l'entrée des Espagnols qui venaient secourir Condé : il l'empêcha de fuir (juillet 1652) ;

» 2° Mazarin, s'éloignant encore pour apaiser et faire

(1) P. de Ségur, *Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, 95.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

céder les résistances de Paris (août), Turenne prit toute précaution pour que cet éloignement ne fût pas définitif et pour assurer son retour ;

» 3° Il inquiéta les Espagnols, qui n'allèrent pas plus loin que Laon. Il prit une bonne position à Villeneuve-Saint-Georges et y tint un mois en échec Condé et les Lorrains (septembre) ;

» 4° Enfin, il donna à la cour, à la reine et au jeune roi le courage de rentrer dans Paris, qu'ils redoutaient toujours. A ce point qu'arrivés aux portes, et sachant que Monsieur y était encore, la peur qu'ils eurent de ce peureux leur eût fait rebrousser chemin si Turenne n'avait insisté, se mettant au même carrosse et les couvrant de la présence du redoutable général qui venait de primer Condé (21 octobre) (1). »

Le roi devenu majeur et débarrassé de premier ministre, Turenne s'efforça de conserver la même attitude. Il présida, dit-on, à tous les préparatifs de la guerre de Dévolution, à ceux de la campagne contre les Hollandais (2) ; mais il semble toutefois que sa situation, à ce point de vue, se trouva fort amoindrie par l'absolutisme de Louis XIV.

Turenne use d'autant plus volontiers d'une large initiative qu'il endosse sans hésitation la responsabilité de ses actes ; il couvre de même ses subordonnés. La légende lui attribue le mot fameux : « Je prends tout sur moi », ou : « Je réponds de tout », qu'il aurait prononcé en 1674. La légende se trompe au point de vue de la matérialité du propos ; elle révèle un air de jactance fort éloigné des usages de Turenne, mais elle exprime avec justesse l'état de son esprit. Cette qualité, il l'avait très développée

(1) J. Michelet, *Histoire de France*, liv. VI, chap. XXV.
(2) Grimoard, *Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne* (Paris, 1782, in-f°), 7, 58.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dès ses premières campagnes ; de toutes celles qu'il eut, elle nous paraît atteindre chez lui le plus haut degré d'intensité.

En 1657, lors de son insuccès devant Cambrai, Turenne ne « s'excuse sur personne », c'est Puységur qui le dit dans ses *Mémoires*.

On connaît son échec de Marienthal et la cause initiale de cet échec : la trop grande bienveillance du chef pour ses troupes. Loin d'en rejeter la faute sur les colonels qui avaient demandé la mise en quartiers de rafraîchissement, il prend tout à son compte et, poussé par un vif sentiment d'amour-propre, il laisse toute liberté à la reine de le traiter sans ménagement : « ... Lorsque la reine et Votre Eminence jugeront que, par le malheur que j'ai, ou pour d'autres considérations, il ne sera pas nécessaire de se servir de moi, je la supplie qu'elle passe aisément par-dessus la considération de l'honneur qu'elle me fait de m'aimer, étant certain que je recevrai cela comme je le dois (1). » Voilà-t-il pas de la belle indépendance de caractère ?

Une telle disposition d'esprit poussait Turenne vers les situations échappant à toute contrainte. Nous avons signalé, dans la première partie de cette étude, combien il vivait en dehors de la cour ; c'est un indice de cette indépendance de son humeur. En un temps où la domesticité pesait sur la noblesse française de tout le poids de ses chaînes dorées, Turenne sut s'affranchir de ce rôle de courtisan.

Le maréchal se conduisit de même dans le domaine militaire. Comme chef d'armée, ses rapports avec le pouvoir central furent souvent tendus à se rompre. Ils évoluèrent d'ailleurs, Turenne devenant plus difficile à

(1) Chéruel, *Minorité*, II, 37.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

proportion de sa gloire et aussi, il faut bien le dire, le pouvoir central se faisant de plus en plus rigoureux. Il est intéressant d'entrer dans le détail de cette évolution. Aussi bien, cette enquête achèvera-t-elle de nous éclairer sur les goûts du maréchal pour l'initiative, l'indépendance et les responsabilités.

Les grands chefs de l'armée, tous alors choisis parmi la fleur de la noblesse, regimbaient fréquemment devant l'autorité du roi, tant que cette autorité ne fut pas définitivement établie dans l'ensemble du royaume. La Fronde marque la dernière convulsion de cet état pathologique. Combien il dut en coûter à ces généraux, après avoir reconnu la toute-puissance royale, de s'abaisser jusqu'à obéir aux créatures de leur vainqueur : ministres ou secrétaires d'Etat !... Les torts ne sont pas tous de leur côté. Un général mis à la tête d'une armée doit, pour faire œuvre utile, jouir d'une certaine indépendance à l'égard des pouvoirs publics. Bien que restant soumis à la direction politique de ceux-ci, il doit, dans le domaine plus particulièrement militaire, rester libre d'agir comme bon lui semble, au gré des circonstances éventuelles. Le seul fait de l'avoir choisi pour chef d'armée indique de la part du gouvernement une confiance en lui à peu près illimitée. Il faut donc, à quelques rares exceptions près, lui faire crédit jusqu'au bout. Les manœuvres à combiner, la technique de la guerre restent de son ressort. Toute autre ingérence dans ce domaine ne peut qu'être fâcheuse; et elle l'est d'autant qu'elle s'exerce à plus grande distance du théâtre des événements. L'histoire en fourmille d'exemples et Turenne, qui le savait fort bien, en donne ainsi les raisons : « Quand on est éloigné d'un lieu et qu'on ne sait pas le détail de toutes choses, il est fort malaisé d'en dire son avis (1). » C'est, sous une forme

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 134.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

modérée, ambiguë, la condamnation d'une immixtion trop complète du gouvernement dans les opérations militaires.

Les gouvernements ne savent pas toujours discerner la limite qu'il est de leur intérêt de ne point dépasser. Le problème doit être difficile, car on le voit rarement résolu d'heureuse façon quand généralissime et chef de l'Etat ne se confondent pas. En 1870, les Allemands tournèrent élégamment la difficulté en appelant chef d'état-major le véritable commandant des troupes. Mais, pour l'adoption d'une pareille solution, certaines considérations de personnes s'imposent. A remarquer d'ailleurs que le gouvernement s'était transporté auprès du généralissime : le roi, Bismarck, d'autres encore étaient sans cesse présents au grand quartier général (1).

Mazarin fit quelquefois de même pendant les campagnes contre Condé : la crainte des Parisiens rendait la cour errante ; elle se pelotonnait à l'abri de Turenne. Dans la guerre de 1667, au début de celle de 1672, la cour suit encore l'armée. Son intervention offre dans ces cas moins d'inconvénients : les pertes de temps en allées et venues se trouvent supprimées ; la réalité dessille tous les yeux. Turenne, cependant, ne cesse de s'en plaindre (2).

Mais l'inconvénient est plus grave quand, le gouvernement demeurant à Paris, les commandants d'armée placés sur les frontières ont à subir les avis incessants du roi ou de ses ministres. Ceux-ci s'en défendent le plus qu'ils peuvent ; leur intention, disent-ils, n'est pas de prescrire des ordres déterminés ; ils savent « qu'il est impossible de juger si bien de loin des choses, comme

(1) La situation pourra désormais n'être plus la même par suite de l'augmentation dans le nombre et la rapidité des communications.

(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 278.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peuvent faire ceux qui sont sur les lieux et qui les voyent de près (1) ». Il y a loin toutefois des paroles aux actes.

Dans ses premiers grades, Turenne vit de près cette situation ; il put se rendre compte de ses inconvénients. Les méthodes du cardinal de La Valette n'échappèrent pas à son observation attentive et à son coup d'œil investigateur.

« La Valette, dit son plus récent historien (2), entrait en campagne sans plan bien déterminé et opérait ensuite un peu comme l'imposaient les événements successifs. Aurait-il — on est obligé de le reconnaître pour l'excuser — aurait-il essayé d'agir à sa guise, que les ordres lointains et confus de la cour seraient venus modifier à chaque instant sa manière de faire. Aussi, lui comme les autres, pour dégager sa responsabilité et laisser croire à Richelieu que son génie lui permettait de diriger les opérations militaires du fond de son cabinet, se croyait-il obligé de communiquer sans cesse avec le ministre, de prendre ses ordres, de renoncer à toute individualité, de perdre un temps précieux et des occasions uniques. Durant ses deux campagnes en Italie, il dut encore compter avec la susceptibilité des généraux piémontais, indépendants bien qu'agissant de concert avec lui, et avec les ennemis suscités par la cour de Turin. Tout n'était pas rose dans ses attributions. » On le croirait à moins, et Turenne, dès qu'il fut à son tour pourvu d'un commandement en chef, négligea ces méthodes pour en adopter d'autres mieux conformes à la tournure de son esprit.

« Il parle du commandement dont il est chargé, comme d'une grande faveur qu'il fait à la reine (3). » Mazarin apprécie en ces termes la conception qu'a Turenne de son rôle de chef d'armée. On juge si, dans ces conditions,

(1) Avenel, *Lettres du cardinal de Richelieu*, IV, 19.
(2) Vicomte de Noailles, *Le cardinal de La Valette*, 538.
(3) Chéruel, *Minorité*, I, 128.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne se sentait disposé à abandonner la moindre parcelle de ses attributions. Dès que la cour s'éloigne de lui, il espace ses correspondances et n'hésite pas à en dire le pourquoi. « La cour est si éloignée d'ici que toutes choses sont changées avant d'avoir une réponse : c'est ce qui m'empêche de mander à Son Eminence le détail de beaucoup de choses qui se passent avec l'ambassadeur d'Angleterre ; car en deux ou trois jours les affaires changent tout à fait, et cela ferait concevoir de bonnes ou de mauvaises espérances sur lesquelles on ferait fondement ; dans une affaire très difficile comme celle-ci, je ferai ce que je pourrai (1). » On le voit, ce n'est pas l'initiative à prendre qui effraie Turenne.

A Le Tellier qui n'approuve pas une manœuvre proposée, il écrit : « Je viens de recevoir la lettre qu'il vous a plu de me faire l'honneur de m'écrire ; et maintenant, quoiqu'il y eût à dire pour ou contre, la marche est trop avancée pour songer à changer de résolution (2)... »

Mazarin employait d'ailleurs plus de précautions oratoires que son prédécesseur. Il laisse quelquefois carte blanche à Turenne (3). Certes, il intervient encore directement dans les opérations ; mais il use de subterfuges pour faire agréer ses combinaisons. En 1643, il veut prescrire d'assiéger Thionville ; il ne le fait qu'après avoir consulté les deux généraux présents, Turenne et Rantzau, et il leur donne l'illusion d'avoir eux-mêmes résolu la manœuvre. « Tous deux, ajoute-t-il dans ses *Carnets*, approuvèrent mes raisons pour faire ce siège. Je les suppliai d'aller en parler à la reine pour affermir Sa Majesté dans la pensée de cette entreprise (4). » Quel subtil

(1) Turenne à Le Tellier, 25 octobre 1657 (collection Michaud et Poujoulat).
(2) Turenne à Le Tellier, 27 mars 1652 (collection Barthélemy).
(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 59, 310.
(4) Chéruel, *Minorité*, I, 98, note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

psychologue que le cardinal ! — Il communique seulement son avis à Turenne et se défend de lui donner des « ordres exprès (1) », la bête noire du maréchal.

Turenne, il faut bien le dire, savait aussi ménager le pouvoir dans l'intention de mieux assurer sa situation personnelle. Il affectait parfois d'attendre les instructions du gouvernement avant d'agir, pour se donner les apparences de la souplesse et de la soumission (2). Il avait, plus tard, à se faire pardonner son équipée de la Fronde, et, en même temps qu'il acceptait le compagnonnage d'un Hocquincourt ou d'un La Ferté, il cédait aux invitations trop pressantes qui lui venaient de la cour. Témoin le combat du 2 juillet 1652 à la porte Saint-Antoine.

De telles faiblesses sont rares, cependant, dans la carrière de Turenne. Presque à la même époque, il n'hésite pas à placer l'intérêt bien compris du roi avant l'obéissance passive : il menace le duc de Lorraine que la cour lui a donné l'ordre de ménager, comptant s'en faire un allié (3). Et quand, entré dans la gloire, il a pris la tête des généraux de son siècle, plus de palinodies, plus de vulgaires complaisances ; il est tout entier à son art et n'en sacrifie rien. Alors, il se heurte à Louvois.

Le génie de Louvois est fait de volonté, a dit C. Rousset (4). Cette volonté se dressait en face de celle de

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 225, 62.

(2) Dans ses *Mémoires*, Turenne déclare que, en 1646, il se joignit aux Suédois sans attendre l'autorisation de la cour. Une dépêche de Nani, ambassadeur vénitien, du 3 juillet 1646, dit, au contraire, que Turenne ne voulut pas se joindre aux Suédois et aux Hessiens sans nouveaux ordres, et que la cour lui expédia en toute hâte l'ordre formel d'unir ses troupes à celles des confédérés. (Chéruel, *Minorité*, II, 316, note 2.) Est-ce de la part de Turenne une défaillance de ses souvenirs, ou bien voulait-il cacher ce qu'il estimait plus tard être une faiblesse de caractère ?

(3) Yorck, *Mémoires*; — Cosnac, *Souvenirs*, IV, 13, 16.

(4) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 176.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne, rivale et ne cédant sur rien. Il devait y avoir lutte fatale et opiniâtre entre elles.

Peut-être que si Louvois s'était strictement renfermé dans les attributions rationnelles d'un secrétaire d'Etat à la guerre, c'est-à-dire s'en était tenu aux questions générales d'organisation, d'administration supérieure, compatibles avec l'éloignement du théâtre de guerre, peut-être Turenne se serait-il soumis à cet intermédiaire entre lui et le pouvoir royal. Il avait bien supporté Mazarin, pour qui il n'avait pas une estime profonde !

Mais le nouveau représentant du pouvoir, dont l'autorité a débuté par être nulle, qui s'est montré humble et docile devant Turenne (1), devient de jour en jour plus autoritaire et envahissant. Une à une, il sape les grandes charges : plus de colonel-général de l'infanterie à partir de 1661 ; il n'ose pas encore s'attaquer à celle de colonel-général de la cavalerie que détient Turenne, mais les usurpations persévérantes du ministre restreignent continuellement les attributions du maréchal (2). Cela n'est rien encore et nous ne pouvons qu'applaudir à ces tendances centralisatrices. Habitué cependant à tout voir plier devant lui, Louvois en arrive bien vite à vouloir lui-même conduire les armées. « Le roi veut diriger la guerre de son cabinet, disait Turenne sur un ton plein d'acrimonie au chevalier Primi Visconti, et, grâce à cela, Louvois fait le connétable. Les généraux seront bientôt contraints de prendre ses ordres bien qu'étant à cent lieues de lui, et bien qu'il ait, en tout et pour tout, servi pendant un an (3) ! »

Et qu'on n'imagine point Louvois agissant de la sorte dans l'intérêt supérieur du roi. Son tempérament seul le conduit ; c'est presque autant la manière dont se pro-

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 113.
(2) *Ibid*, I, 175-176.
(3) Primi Visconti, *Mémoires*, 102.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

duit son intervention dans les affaires militaires que cette intrusion elle-même qui irrite Turenne contre lui. « Sans bonne foi ni scrupule, Louvois engage tour à tour et reprend sa parole, viole ses engagements avec un cynisme tranquille, ne connaît d'autre loi que sa volonté du moment, semble se plaire surtout à faire peser sur les plus grands seigneurs sa tyrannie de parvenu, pousse à bout les plus endurants par son despotisme brutal, plus irritant, plus intolérable cent fois que l'absolutisme olympien, l'autorité majestueuse du grand Roi (1). »

Dans les ordres qu'il adresse à Turenne et relatifs aux mouvements de son armée, Louvois met d'abord quelque déférence : « Je ne vous répète point ce que vous verrez dans la lettre du roi, où les pensées de Sa Majesté sont si nettement expliquées que je n'ai rien à y ajouter. Je dis les pensées de Sa Majesté, parce qu'elle n'a rien voulu vous prescrire ; mais, après vous avoir fait entendre ce qu'elle croit être de mieux, elle vous laisse la liberté tout entière d'exécuter ce que vous jugerez plus à propos pour la conservation de ses conquêtes (2)... » Puis, peu à peu, les invitations se précisent, tournent à l'injonction. Turenne reçoit l'ordre extravagant d'atteindre l'ennemi, de l'attaquer et de le battre (3) ! Ceci se passe à l'automne de 1672. Jusqu'à sa mort, il aura fort à faire pour défendre vis-à-vis du ministre l'indépendance dont il aura besoin et pour faire échouer les cabales que Louvois fomentera sans cesse contre lui.

D'ailleurs, plus Louvois devient pressant, et plus Turenne se renferme dans un hautain mutisme. Son attitude tranche ainsi singulièrement avec la soumission du grand Condé vers la même époque. Celui-ci écrit au roi :

---

(1) P. de Ségur, *Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, 303.

(2) Louvois à Turenne, 23 août 1672 (cité par C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 384).

(3) C Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 395.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Je me contente de mander à Votre Majesté la vérité du fait et d'être toujours prêt à faire ce qu'Elle m'ordonnera (1). » Et le roi de répondre en faisant allusion à Turenne : « Je sais qu'il est inutile de vous dire deux fois une chose. » Quant à Louvois, ses ordres deviennent si formels que Turenne ne pourra, pense-t-il, se dispenser de les mettre à exécution. A quoi le prince de Condé, toujours irrité, réplique : « Je doute fort qu'il fasse ce qu'on lui a ordonné (2). »

« L'inexécution de ses ordres les plus précis causait à Louis XIV un grand chagrin ; cependant, il voulait bien admettre que Turenne eût les meilleures raisons du monde pour ne pas s'y conformer ; mais ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est que Turenne ne prît pas la peine de lui en donner le détail. « Je crois être obligé de vous dire, » lui écrivait Loûvois, qu'il sera bien à propos que, quand » vous ne croirez pas pouvoir exécuter ce que Sa Majesté » vous mandera, vous lui expliquiez fort au long les rai- » sons qui vous en empêchent, ayant trouvé fort à redire » que vous ne l'ayez pas fait jusqu'à présent. »

» A tous ces reproches directs ou indirects, accusations ou insinuations, Turenne faisait d'abord une réponse péremptoire : il était en face de l'ennemi, dont il pouvait seul apprécier les difficultés et les avantages, enfin dans une situation où la moindre manœuvre risquée mal à propos pouvait tout compromettre. A ce qui n'était en apparence que bruits de courtisans, comme d'aller battre l'ennemi, il répondait en haussant les épaules : « Si on » était sur les lieux, on rirait de cette pensée-là. Sa » Majesté sait bien qu'il n'y a personne qui ne dise et » qui n'écrive que si l'on allait aux ennemis. ils se reti- » reraient bien loin. »

---

(1) C. Rousset. *Histoire de Louvois*, I, 399.
(2) *Ibid.*, I, 400.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

» Au reproche plus fondé de ne pas donner assez de détails sur ses résolutions, il reconnaissait franchement, mais un peu sèchement son tort. « Je ne manquerai plus » une autre fois de rendre un compte bien exact de ce » qui m'empêchera de faire ponctuellement ce que le roi » commande ; car il est vrai que je fais cette faute-là, qui » est que, quand je crois qu'une chose ne se peut ou ne » se doit pas faire et que je suis persuadé que le roi, qui » me la commande, changerait de pensée s'il voyait la » chose, je n'en dis pas les raisons. J'y aurai plus de pré- » caution à l'avenir. » Un peu plus tard, lorsque la raison, la justice et le tour des événements lui eurent donné gain de cause, il écrivait à Louvois, sur un ton plus conciliant, et avec ce rare sentiment de modestie que les grands esprits savent joindre à la conscience de leur mérite : « Le pays ici est fait de façon qu'il y a de certai- » nes choses que l'on croit aisées quand le roi les ordonne, » qui sont néanmoins entièrement impossibles, de sorte » que si on ne se contentait pas d'être bien assuré que » l'on aime mieux bien servir le roi que toutes les choses » du monde, on se tournerait la tête. Vous savez bien, » Monsieur, que l'expérience fait dire sur certaines choses » que cela ne se peut pas. Quoique je n'aie pas trop bonne » opinion de moi, je me croirais incapable de servir le » roi si on ne pouvait pas asseoir un peu de fondement » sur ce que je dis (1). »

Malgré ces explications, les mêmes tiraillements se reproduiront pendant la campagne de l'année suivante. En janvier 1673, Louvois précise un projet d'opérations que Turenne réfute, ne voulant pas « faire une demi-guerre », et le ministre doit céder devant la compétence du maréchal (2). Il revient cependant à la charge en septembre et

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 398-401.
(2) J. Roy, *Turenne*, 282.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

adresse de nouvelles propositions de manœuvres ; il les présente avec des précautions de forme et de langage dont Turenne avait perdu l'habitude : « Voilà ce que Sa Majesté pense sur l'action de son armée que vous commandez, et ce que, à tout autre qu'à vous, elle enverrait ordre positif d'exécuter ; mais, vu la confiance qu'elle prend en vous, et que souvent ce qui paraît de loin difficile et ruineux pour une armée, paraît tout au contraire à ceux qui sont sur les lieux, Sa Majesté vous laisse une entière liberté de faire ce que vous jugerez plus à propos (1). » Turenne, qui savait bien en quoi consistait cette liberté, se borne à répondre sèchement, après d'ailleurs en avoir fait à sa tête : « Je vois bien les intentions du roi et ferai tout ce que je pourrai pour m'y conformer ; mais vous me permettrez de vous dire que je ne crois pas qu'il fût du service de Sa Majesté de donner des ordres précis de si loin au plus incapable homme de France (2). »

En revenant à la cour après cette campagne de 1673, Turenne se plaignit au roi des procédés de Louvois à son égard. On sait qu'il obtint de correspondre directement avec le roi, par-dessus le ministre ; celui-ci dut en outre exprimer des excuses. Cette solution bâtarde, sans satisfaire personne, aurait pu présenter de graves inconvénients.

L'année d'après, en 1674, le désaccord cessa. Turenne, avec des moyens dérisoires, remportait sur les coalisés de précieux avantages. Il eut cependant encore à subir des ordres impératifs visant les opérations de l'armée. C'est au cours de cette campagne qu'il prononça ces mémorables paroles dignes de lui servir d'épitaphe et dont une partie doit rester gravée dans nos cœurs de soldats : « La cour est quelquefois contente lorsqu'elle ne doit pas

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 495.
(2) *Ibid.*, I, 495.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'être, et ne l'est pas quand elle le doit. Pour moi, je vais au mieux que je m'imagine qu'on puisse faire ; et fiez-vous à moi : il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France tant qu'il y aura un Allemand en deçà du Rhin en Alsace (1)... »

Malheureusement la trêve fut de courte durée. Louvois, pour se venger du maréchal, le laissa amorcer la campagne de 1675 avec des ressources insuffisantes. D'aucuns voient en cela une cause indirecte de la mort de Turenne...

« C'est à bon droit que nous prétendons que c'est le caractère qui fait le généralissime », a écrit von der Goltz (2). S'il en est ainsi — et l'accord existe unanime sur ce point — Turenne mis à la tête des armées occupait bien la place qui lui revenait ; il avait incontestablement un vigoureux caractère. La série de ses hauts faits militaires en témoigne ; l'homme moral que nous avons étudié précédemment le faisait pressentir. Et cette qualité développe en lui quelque chose de plus que l'obstination et l'énergie, ces notions élémentaires de la volonté ; toute la gamme des nuances du caractère est mise en jeu : subtilité, finesse, feinte, adresse et entregent. Turenne est têtu, mais sans heurt apparent ; il ne rebute jamais personne. Evitant le fracas, l'arrogance, sa volonté insinuante et sans contrainte fait parfois douter d'elle ; eau dormante, mais profonde, plus dangereuse cent fois que le fleuve aux furieux tourbillons dont chacun se défie.

---

(1) La Fare, *Mémoires* (collection Petitot), LXV, 205.
(2) Von der Goltz, *La Nation armée* (trad. Jaeglé), 53.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IV

TURENNE ET L'ORGANISATION DE L'ARMÉE

SOMMAIRE : *L'organisation de l'armée est une œuvre collective, non individuelle. — Action de Turenne sous Richelieu, Mazarin et Louvois. — On consulte fréquemment le général d'armée. — Armée nationale ou de mercenaires étrangers. — La réforme. — Effectif des armées au* XVII*e siècle. — Turenne partisan des armées peu nombreuses. — Proportion des différentes armes. — Action de Turenne sur l'infanterie. — Action sur la cavalerie. — La brigade. — La hiérarchie des grades élevés complétée dans la cavalerie sur la demande de Turenne. — Esprit particulariste de la cavalerie sous Louis XIV. — Rôle de Turenne dans la question des quartiers d'hiver. — Services de l'arrière. — En somme, l'influence de Turenne sur l'organisation est restreinte. — L'armée tend à devenir un organisme social; Turenne ne voit en elle qu'un instrument de guerre.*

Si, désirant se rendre compte de l'organisation militaire française au XVII*e* siècle, on consulte l'histoire des hommes de cette époque ayant pu connaître de la question, on reste frappé de ce fait, c'est que chaque auteur a voulu démontrer la part prépondérante prise par son sujet à cette organisation. De Henri IV à Louis XIV, et indépendamment de ces deux souverains, Sully, Richelieu, Noyers, Mazarin, Turenne, Le Tellier, Louvois, chacun, au dire de leurs historiens respectifs, exerça l'influence la plus considérable sur l'œuvre de réfection de l'armée, et chaque histoire se termine invariablement par cette idée, sinon par ces mots : « A sa mort, on peut dire qu'il avait à lui seul tracé les grandes lignes de l'organisation définitive ; il restait à peine à mettre au point quelques menus détails... »

Se peut-il, en réalité, qu'il en soit ainsi ?

Certes, ainsi qu'un avocat se laisse aisément convaincre de l'innocence du client dont il plaide la cause, de même un auteur, inclinant volontiers vers le panégyri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que, exagère de bonne foi et presque à son insu l'importance de son sujet. Mais, tout en rendant hommage au sentiment qui mène sa plume, on ne peut s'empêcher de penser qu'il agit ainsi au détriment de la pure vérité historique. Celle-ci, en l'espèce, ne se peut accommoder de pareils errements.

En effet, l'organisation de l'armée monarchique en France ne fut pas l'œuvre d'un jour, mais celle de plus d'un siècle. Il est donc impossible de l'attribuer à un seul homme, voire à une seule génération. Bien mieux, il est difficile de préciser la part absolue revenant à chacun de ceux qui apportèrent leur contribution à l'édifice. Elle résulta d'une lente et progressive élaboration dans laquelle la nécessité, expression de la pensée collective, agit avec autant de force que les conceptions individuelles.

Nous avons dit autre part qu'Henri IV fut le premier rénovateur moderne de la science militaire et que Richelieu le continua de sa vigoureuse impulsion. Cette rénovation, déjà dans l'air depuis longtemps, n'attendait pour se préciser qu'une occasion propice. Turenne vint donc trop tard pour y prendre une part étendue. Il fut, dans l'organisation, moins une cause qu'une résultante, un produit de cette organisation. Il serait toutefois erroné de soutenir qu'il n'exerça aucune influence personnelle sur la constitution des forces militaires. Sa contribution vint à son heure et eut une portée utile et féconde. Tandis que ministres et souverains agissaient à un point de vue général, lui, secondé par son expérience des choses de la guerre, travaillait dans un sens plus particulièrement technique. A ce titre, il est intéressant de rechercher la part prise par Turenne à cette organisation et surtout de déterminer l'esprit dans lequel il s'efforça d'en influencer l'orientation.

Ainsi donc, Turenne collabora à l'œuvre de réorgani

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sation qui, prenant corps vers 1600, se poursuivit avec des alternatives d'activité et de ralentissement, jusqu'à la mort de Louvois survenue en 1691. De 1630 à 1643, c'est-à-dire durant le règne de Louis XIII, Turenne était bien jeune, d'un grade infime, encore léger d'expérience; il étudiait pour lui-même et n'était guère en mesure de faire profiter les autres des fruits de son observation. A cette époque, il s'agissait d'établir dans l'armée une exacte discipline, d'obtenir la soumission des chefs à la royauté et, pour cela, de plier la haute noblesse indépendante à la volonté du monarque et de son ministre. Turenne, envoyé à la cour par sa mère en témoignage de fidélité, n'était qu'une sorte d'otage dont on se défiait ; il était un des représentants les plus autorisés de cette noblesse qu'on voulait réduire à l'obéissance ; rien d'étonnant donc à ce qu'il n'entrât pas de plain-pied dans la confiance de Richelieu. Tant que vécut celui-ci, Turenne resta par conséquent sans action bien appréciable.

Avec Mazarin, Turenne voit sa personnalité s'accroître. Le Tellier devient secrétaire d'Etat à la guerre. Nous savons qu'en Italie Turenne et Le Tellier avaient entretenu des relations faites de franche cordialité. Les deux hommes coopérèrent à la même œuvre. Le Tellier avait les aptitudes nécessaires pour y travailler. Sa présence aux armées lui avait fourni les connaissances techniques indispensables. De plus, son caractère fait de finesse et d'habileté politiques, de modestie non simulée, de politesse naturelle, lui permettait d'imposer insensiblement ses vues, à cette époque de transition où la théorie du pouvoir absolu était dégagée, mais point encore pratiquement admise (1). Pendant son ministère se firent ou s'ébauchèrent les dispositions caractéristiques de l'armée monarchique. La loyauté intéressée du maréchal, jointe

(1) André, *Michel Le Tellier*, 660.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au lustre acquis par ses armes, lui donnèrent alors une action de première valeur qui dura sans éclipse jusqu'à la campagne de Lille. C'est donc de 1643 à 1668, pendant cette longue période de vingt-cinq années, que Turenne put participer à l'organisation militaire.

A peine pourvu par Mazarin d'un commandement en chef, le pouvoir central, à court de lumières, fit appel à ses capacités. Ce fut dès 1643, au sujet de la mise en état des troupes weymariennes. L'instruction que Le Tellier lui adressa après l'avoir rédigée, en même temps qu'elle démontre la collaboration dont nous parlions tout à l'heure, marque bien le cas que déjà les ministres faisaient du jeune maréchal. « Comme Leurs Majestés, y était-il dit (1), donnent autorité audit maréchal de faire tout ce qu'il verra être nécessaire pour le maintien de l'armée, aussi elles désirent qu'il considère bien soigneusement les moyens qu'il aura à employer pour cet effet ; et parce que la différence qu'il y a entre les titres et fonctions de charges des officiers généraux du corps allemand et de ceux des régiments de cette nation, et entre celles des officiers français, est à cause de divers inconvénients et contestations, et qu'il semblerait utile que dans une même armée le service fût uniforme, Leurs Majestés désirent que ledit sieur maréchal advise s'il serait expédient d'établir des officiers-majors français dans l'armée et dans les régiments de la nation, avec le même titre et autorité qu'ont ceux qui commandent les Allemands et de rendre leurs fonctions et leur nombre égaux, et qu'il leur donne sur cela ses bons avis pour y faire ce qui sera jugé pour le mieux. »

L'habitude se prit bien vite. En toutes choses, on tenait à « savoir son sentiment (2) », afin d'arrêter « les derniè-

(1) Instruction du 8 décembre 1643 (collection Michaud et Poujoulat).

(2) Mazarin à Turenne, 15 septembre 1655.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

res résolutions pour une bonne fois (1) ». C'est ainsi, pensons-nous — et ce premier document adressé à Turenne commandant d'armée en est bien caractéristique — qu'il faut comprendre l'action personnelle de Turenne dans l'organisation générale de l'armée, et non pas voir cette action sous la forme d'un plan conçu par le maréchal et dicté par lui aux ministres (2).

Après 1668, Louvois prend une influence prépondérante, omnipotente même, puisqu'elle s'oppose parfois aux intentions du roi (3). Le Tellier embrasse naturellement le parti de son fils, de sa famille, et devient le principal artisan de la ligue contre Turenne (4). Celui-ci reste désormais sans action dans l'organisation.

D'ailleurs bien des transformations se produisirent qu'il serait difficile de mettre au compte de Turenne. Il ne prit point la tête de l'évolution ; il se borna à suivre, parfois avec une mauvaise grâce non équivoque. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

« Il est sûr, disait Frédéric II au siècle suivant, et l'expérience a fait voir en général que les meilleures troupes sont les nationales (5). » La France mit longtemps avant d'en arriver à l'application intégrale de ce principe ; néanmoins, à partir du XVIe siècle, ses gouvernements successifs semblent être pénétrés de sa vérité : sans en arriver jamais à la suppression complète des corps étrangers, ils puisèrent toujours moins en dehors des provinces françaises. La tendance était au recrutement national. Ainsi, la proportion de troupes étrangères, qui était de plus du tiers dans l'infanterie de Henri IV, tombe au sixième à la mort de Richelieu ; elle est au

(1) Mazarin à Turenne, 5 février 1644.
(2) Aubert, *Histoire de Louvois*.
(3) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, III, 206.
(4) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 127.
(5) Frédéric le Grand, *L'Anti-Machaviel*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

même taux en 1715 et, sous Louis XV, après un léger relèvement dû sans doute à la grande consommation d'hommes dans le précédent règne, la proportion s'abaisse à partir de l'organisation d'une milice permanente et reste voisine du cinquième jusqu'à la Révolution.

De 1643 à 1672, c'est-à-dire du temps où l'influence de Turenne se fit le plus sentir, la courbe présente un point de rebroussement. Au cours des guerres qui précèdent la paix des Pyrénées, les armées du maréchal ont un soldat étranger pour quatre nationaux ; l'armée de 1672 en a même un pour trois ; elle en est revenue à la proportion d'Henri IV.

Certes, il ne faut pas attribuer à Turenne seul cette réaction contre les tendances au recrutement national. Mazarin se révèle, dans sa Correspondance, adepte convaincu de l'élément étranger parmi les troupes qu'il emploie. Il apprécie les Allemands, estime les Irlandais, les Catalans... ; en sa qualité d'Italien, il prise particulièrement ses compatriotes transalpins, les jugeant moins « aisez à se desbander » que les Français (1). Le sentiment personnel de Turenne concordait bien avec celui du ministre. Il avait l'habitude de commander aux troupes étrangères (2) ; ne lui est-on pas redevable de la conservation des Weymariens au service de la France après la mort de Guébriant ? Lui seul était à même de rameuter ces soldats prêts à la débandade.

Cette question de la qualité des soldats fait songer aussitôt à celle de leur nombre. Alors, comme aujourd'hui, les effectifs n'étaient pas constamment uniformes. L'armée mobilisée, grossie au début des opérations, revenait au pied de paix par ce qu'on appelait « la réforme », après

(1) Mazarin à Turenne, 17 septembre, 2 décembre 1644.
(2) P. de Ségur, *La jeunesse du maréchal de Luxembourg*, 367.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la cessation des hostilités. Dans l'intervalle, les pertes subies pendant les périodes d'été avaient besoin d'être comblées en hiver, au printemps au plus tard, avant la reprise du mouvement. Cette dernière opération ne s'effectuait jamais trop tôt, selon l'opinion de Turenne. « Ce que vous voyez que la cavalerie se maintient à cette heure, c'est que l'on garde durant l'hiver beaucoup plus de cavaliers que l'on n'a jamais fait, et autrefois les capitaines refaisaient presque toutes leurs compagnies au printemps, et on ne se maintenait pas si bien avec quatre demi-montres durant la campagne que l'on fait à cette heure sans rien toucher. Il y a toute la même raison pour l'infanterie (1). »

Quant à la réforme elle-même, Turenne était d'avis que l'on devait y procéder avec beaucoup de modération. La façon de réduire les effectifs en réformant des régiments entiers était considérée comme anormale. Le mode plus couramment en usage consistait à diminuer le nombre des compagnies dans le régiment. Celui-ci faisait campagne avec vingt compagnies ; en paix, il n'en conservait que deux, trois ou quatre. Enfin, un troisième système consistait, en gardant le même nombre de compagnies, à réduire considérablement l'effectif de chacune. C'était celui préféré de Turenne, car il lui permettait de conserver sensiblement ses cadres au complet (2).

Quel que soit d'ailleurs le système employé, Turenne retarde le plus possible le licenciement des troupes, en prenant prétexte de la conduite des ennemis (3). Il recommande ensuite de faire faire les recrues de très bonne heure : « Si vous voyez de delà que les choses se dispo-

(1) Turenne à Le Tellier, 24 novembre 1658 (collection Barthélemy), 82.
(2) J. Roy, *Turenne*, Introduction, XIII.
(3) Turenne à Le Tellier, 14 novembre 1659 (collection Barthélemy), 109.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sent à la continuation de la guerre, il sera fort nécessaire de faire donner de bonne heure l'argent pour les recrues de l'infanterie ; car les officiers prennent prétexte, et avec raison, de retarder leur marche pour des quartiers, et quand ils partent avant qu'elles soient arrivées, elles viennent à l'armée et en si petit nombre et en si mauvais état qu'elles sont presque inutiles (1). »

On le voit, en agissant de la sorte, Turenne envisageait les responsabilités encourues en sa qualité de commandant en chef. Avoir des troupes bien en main, suffisamment instruites et aptes aux opérations qu'il concevait, était indispensable. On sait qu'il ne se laissait point arrêter par la mauvaise saison : « Il faut, disait-il, pour soutenir cette guerre, ne s'en point relâcher durant l'hiver (2)... » Il veut qu'on tienne les unités en état de marcher à la première occasion (3). Souvent, il entretient au complet, de ses propres deniers, pendant les périodes de rafraîchissements, les régiments dont il est propriétaire, et il signale à la bienveillance du ministre les gens qui suivent son exemple (4).

Cette sympathie pour le maintien des effectifs en temps de paix comme en guerre se confond un peu, à vrai dire, avec l'intérêt particulier de ses subordonnés et, sous la plume du maréchal, nous trouvons aussi souvent des arguments de cette espèce que des allusions à l'intérêt général. S'il garde trop de gens dans les unités qui lui appartiennent, c'est que, par bonté pure, il n'a « pas pu se défaire de tous (5). » dans cette fin de guerre. Il supplie Le Tellier de rappeler son régiment d'infanterie aux

(1) Turenne à Le Tellier, 4 janvier 1659 (collection Barthélemy), 89.
(2) *Id.*, 6 novembre 1657 (collection Barthélemy), 56.
(3) *Id.*, 29 novembre 1658.
(4) *Id.*, décembre 1657, 27 novembre 1658 (collection Barthélemy), 70, 80.
(5) *Id.*, 3 octobre 1659 (collection Barthélemy), 104.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bons soins de M. le cardinal. « Je lui en écrirai, ajoute-t-il (1) ; car sans aucune considération ni de moi ni de ses services, il y a plus de trente ans qu'il est sur pied, et il ne serait pas juste que l'on en réformât quelque chose, entretenant dans les garnisons des compagnies après lui... » De même pour son régiment de cavalerie, où « il y a un parent de sa femme qui a une de ces compagnies, et ces choses-là (2)... » !

Il insiste pour que les officiers ayant son appui soient traités favorablement à cet égard (3). Il plaint ceux pour qui il ne peut rien faire : « Je touche à M. le cardinal un mot de la réforme. Assurément il faudrait en voir un peu le détail, que je sais qui est très fâcheux ; mais aussi, par une règle générale, il y a des gens à qui on fera la plus grande injustice du monde à des personnes d'infanterie qui ont de bonnes compagnies et qui seront réformés après avoir bien servi une longue campagne sans argent (4). » Il s'efforce alors d'obtenir un certain échelonnement dans les licenciements ordonnés...

Turenne se serait-il donc montré favorable à l'accroissement des armées ?...

Dans l'application de la loi du plus fort — cette loi qui provoque le recours aux armes — le nombre intervient fatalement. Deux armées différentes par l'esprit des troupes, leur caractère, l'armement ou l'instruction ne conservent pas longtemps cette inégalité. C'est donc, en dernière analyse et toutes choses égales d'ailleurs, sur le facteur nombre que l'on doit faire état. Voilà pourquoi, dans les limites compatibles avec l'état social de chaque

---

(1) Turenne à Le Tellier, 17 octobre 1659 (collection Barthélemy), 107.

(2) *Id.*, 4 janvier 1659 (collection Barthélemy), 90; — Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, III, 390, 395.

(3) *Id.*, 31 octobre, 20 décembre 1657, 3 novembre 1659 (collection Barthélemy), 51, 64, 109.

(4) *Id.*, 27 novembre 1659 (collection Barthélemy), 61-62.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

époque, on a vu croître avec continuité l'effectif des armées. La « folie du nombre » ne date pas d'hier. Henri IV, Richelieu, Gustave-Adolphe avaient des armées de 20 à 30.000 combattants. Celle de 40.000 hommes qu'Henri IV destinait à combattre l'Autriche, en 1610, impressionnait l'opinion. L'armée de Rocroy a 22.000 hommes ; elle bat 26.000 Espagnols. Dans sa campagne de 1667, Louis XIV commande à 55.000 hommes. Il en a 110.000 en 1672. Et jusqu'à la fin des guerres de Louis XV, les armées oscillent entre 80 et 120.000 hommes. C'était l'effectif extrême que l'on pouvait, avec les moyens dont on disposait en ce temps, rassembler, mouvoir, nourrir et faire combattre à la fois. Nombreux étaient même les chefs incapables de mener à bien une aussi lourde tâche. Les plus sensés se plaignaient d'une telle ascension dans les chiffres ; avec le maréchal de Saxe, ils disaient : « Il vaut mieux avoir un petit nombre de troupes bien entretenues et bien disciplinées que d'en avoir beaucoup qui ne le soient pas (1). » Cette opinion avait ses défenseurs depuis longtemps déjà : « Quand une armée passe un certain nombre de 40.000 ou 50.000 hommes, le surplus ne sert qu'à la faire mourir de faim (2) », avait écrit Henri de Rohan, le chef de la brillante expédition de Valteline sous Louis XIII.

Turenne, qui avait vu à l'œuvre les petites armées de Richelieu et assisté à la mise en branle des 110.000 hommes lancés par Louis XIV à l'assaut de la Hollande, se montrait irréductible partisan des premières. « Il aimait à faire la guerre avec une petite armée (3). » Et il en donne ainsi les raisons : « Avec une petite armée, on peut distinguer les troupes et exécuter des marches sans perdre de vue ni les emplacements, ni les soldats, ce qui doit

(1) Maréchal de Saxe, *Mes Rêveries*, I, 26.
(2) Rohan, *Le parfait capitaine*, chap. X.
(3) Primi Visconti, *Mémoires*, 103.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

être le principal objectif d'un général, tandis que les grandes armées engendrent la confusion, consomment une quantité énorme d'approvisionnements et on ne trouve pas toujours pour elles de bons emplacements. »

Pour la vérité historique, on ne peut cependant pas dire que Turenne employa de son plein gré des effectifs réduits jusqu'à la fin de sa carrière ; la méfiance de la cour, suscitée par l'aversion de Louvois, le laissait presque sans troupes ; « il passait pour très ambitieux et capable de jouer au souverain (1) ». Qui sait alors si cet attrait avoué pour les armées peu nombreuses ne vient pas du dépit provoqué par la conduite de ses jaloux ? L'espèce d'abandon avec lequel Turenne se confie à Primi, si éloigné de ses manières habituelles, tendrait à le faire croire... Il se peut encore que son sentiment sur cet objet fût sincère : l'importance attribuée par le maréchal aux forces morales — nous le verrons plus loin — entre bien dans cet ordre d'idées. Quoi qu'il en soit, Turenne fut, croyons-nous, sans influence apparente : il n'arrêta pas l'évolution du nombre dans les armées.

Il n'exerça également qu'une action insignifiante sur la proportion des différentes armes, dans les armées d'opérations, et cette action fut plutôt de sens contraire à la tendance qui se manifestait depuis longtemps, à savoir l'augmentation de l'infanterie.

Les armées de la chevalerie, ainsi que le nom l'indique, n'étaient formées que de cavaliers, tous nobles. Pour dominer cette noblesse, la royauté fit appel au peuple, bourgeois et manants, qu'elle organisa en gens de pied. Dès lors, l'infanterie s'accrût en même temps que le pouvoir royal et il est facile de saisir, dans l'histoire, le moment où la prépondérance passa du côté de l'infanterie ; c'est celui où le roi de France l'emporta définitive-

(1) Primi Visconti, *Mémoires*, 103.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment sur ses vassaux. Il était réservé à Louis XIV de parachever cette œuvre. S'il ne fit pas de l'infanterie la reine des batailles, du moins entra-t-elle dans ses armées en proportion croissante, de moitié en 1667, des trois quarts en 1672. Par contre, il réduisit la cavalerie au point que cette arme ne pouvait plus remplir qu'un rôle dérisoire (1).

Le roi agissait-il sous l'inspiration de Turenne ? Celui-ci, venu en pleine période de transformation, avait débuté parmi des gens de pied par excellence ; il avait manié le mousquet en Hollande et commandé successivement une compagnie, puis un régiment d'infanterie. Aussi, dans ses premières campagnes, on le voit témoigner d'un zèle sympathique à l'égard des fantassins. En 1639, il favorise l'organisation des dragons; arme alors mixte se déplaçant à cheval et combattant à pied. Mais, après la Fronde, il semble pencher en faveur de la cavalerie ; ses armées en contiennent une proportion des deux tiers dans les guerres contre Condé.

En 1657, il change, pour ainsi dire, d'arme ; nanti de la charge de colonel-général, il se trouve à la tête de toute la cavalerie française. Il est donc permis de supposer avec beaucoup de vraisemblance que la réduction de la cavalerie, qui suivit, ne fut faite qu'à son corps défendant (2). Non seulement Turenne ne fut point l'inspirateur du roi dans cette « démocratisation » de l'armée ; il ne lui accorda sans doute même pas son assentiment.

Quant aux armes spéciales — artillerie et génie — c'est à Vauban qu'elles durent leur remarquable essor. Turenne jugeait suffisantes les améliorations apportées par Gustave-Adolphe dans l'allégement des pièces de l'artillerie ; le matériel dont il disposait lui servait indistinctement

(1) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 195.
(2) Collection Grimoard, I, 410; — Belhomme, *Histoire de l'Infanterie en France*, II, 159.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en campagne comme dans les sièges ; l'organisation du train des équipages, destiné à la conduite de l'artillerie, ne l'intéressait que médiocrement : il s'en remettait à Le Tellier au moment du siège d'Arras (1), et ses fantassins assuraient le service des pièces. Enfin, pour le génie, les enseignements reçus de son oncle lui permettaient de se passer d'un corps de spécialistes formés à la technique des sièges ; il était lui-même son propre ingénieur et en tenait le rôle à merveille...

Il résulte de ce qui précède que Turenne agit peu sur l'organisation intérieure de l'infanterie. La longue prise d'armes qui finit à la bataille des Dunes ne lui laissa pas les loisirs d'y songer (2). Les perfectionnements vinrent presque indépendamment de lui, sous la pression des nécessités immédiates. Le bataillon, unité tactique élémentaire, remonte à 1635. L'arme à feu se répand de plus en plus ; elle supprime la cuirasse que les officiers seuls conservent encore (3), et diminue le nombre des piques. Celles-ci ne représentent plus que 50 p. 100 de l'infanterie. Le fusil, moins lourd que le mousquet et destiné à le remplacer, vient d'Italie vers 1630. C'est le maréchal d'Hocquincourt qui, en 1652, lève le premier régiment de fusiliers.

L'infanterie, au XVIIe siècle, reste redevable de ses principales modifications intérieures à un homme modeste. M. de Martinet (4), qui travailla sur le régiment du Roi, dont il était colonel, de concert avec le souverain et son ministre : organisation des grenadiers, diminution des piquiers, adoption de l'uniforme, roulement par semestre entre les vieux régiments, règlement d'exercices, etc.,

(1) Turenne à Le Tellier, 7 août 1654 (collection Michaud et Poujoulat).
(2) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 190.
(3) Voy. les portraits de Turenne.
(4) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 203.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sont dus à cette intime collaboration. Tout cela échappa à l'influence immédiate de Turenne.

Son action, plus certaine sur la cavalerie, fut aussi plus importante. Nommé officiellement à la charge de colonel-général de la cavalerie légère le 24 avril 1657, Turenne en exerça les fonctions ou agit comme tel à partir de sa réconciliation avec le cardinal Mazarin, c'est-à-dire dès 1652. Ses idées personnelles trouvèrent dans la cavalerie un vaste champ d'application ; cette arme lui dut incontestablement beaucoup. Il convient toutefois d'éviter l'exagération dans cet ordre d'idées ; on en jugera par l'examen des quelques points suivants.

Quand Turenne reçut le commandement d'une armée, la cavalerie se trouvait déjà pourvue d'une unité tactique moderne : l'escadron, ébauché pendant l'école pratique du siège de La Rochelle (1), et que le règlement du 3 octobre 1634 établit à titre définitif. Mais l'augmentation des troupes à cheval, signalée pendant la période qui précéda la paix des Pyrénées, rendit bientôt insuffisante cette unité élémentaire et provoqua la création d'une unité tactique d'ordre supérieur : la brigade.

On admet fréquemment que Turenne est le père de la brigade. En fait, il y pensait depuis longtemps. Déjà, en 1644 (2), alors qu'il se trouvait à la tête de l'armée weymarienne, il avait préconisé la création de brigadiers tant d'infanterie que de cavalerie. Mais le terme même de « brigade » est antérieur à Turenne. Employée pour indiquer une grande fraction de l'armée, cette expression figure dans une lettre que Louis XIII adressait en 1635 aux maréchaux de Châtillon et de Brézé (3). Ceux-ci, disposant de l'armée des Pays-Bas, l'avaient partagée en « deux brigades » dont ils avaient pris chacun le com-

(1) Susane, *Histoire de la Cavalerie française*, I, 86.
(2) Turenne à Mazarin, 29 février 1644.
(3) P. Daniel, *Histoire de la Milice française*, II, 29.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mandement respectif. Cette manière de faire déplut au roi, qui préférait leur voir prendre successivement et à tour de rôle le commandement de l'armée réunie ; c'est là le sujet de sa lettre. Singulière conception que ne justifiait pas la défiance du pouvoir central à l'égard des grands chefs !

Gustave-Adolphe s'était servi d'une « brigade » forte de 2.016 combattants, comprenant deux régiments d'infanterie (1). L'idée même de la brigade unité supérieure n'appartient donc pas à Turenne.

Les premières brigades furent commandées par un mestre de camp pourvu d'une commission temporaire. « Il y avait, écrit le Père Daniel dans son *Histoire de la Milice française* (2), un inconvénient fort considérable pour le commandement de ces brigades, savoir, que comme les mestres de camp avaient leur rang entre eux par l'ancienneté de leurs régiments, il arrivait quelquefois que le mestre de camp du plus ancien régiment était un jeune homme de peu d'expérience, qui cependant, à cause du rang et de l'ancienneté du régiment, se trouvait commander de vieux mestres de camp dont les régiments avaient rang après le sien. »

C'est ici que Turenne intervint, en faisant sentir cet inconvénient. Dès lors, on accorda la commission de brigadier à des officiers — majors ou lieutenants-colonels (3) — instruits, pourvus d'expérience, sans qu'il leur fût nécessaire de commander un régiment. En 1667 seulement, les brigadiers de cavalerie reçurent un brevet du roi ; la charge était définitivement créée. L'année suivante, en 1668, les brigadiers d'infanterie furent institués à leur tour.

Le brigadier n'exerçait sa fonction qu'en guerre ; la bri-

(1) Andlau, *Organisation et tactique de l'Infanterie française*, 11.
(2) II, 29.
(3) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 199.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gade n'existait point en temps de paix comme unité organique. Par ordonnance rendue en 1673, les brigadiers de cavalerie commandent ceux d'infanterie en campagne ; ceux-ci commandent dans une place (1).

On le voit, il est difficile d'assigner une date précise à la création de la brigade et d'en attribuer la paternité à un auteur indiscutable. Cette création s'imposait par suite de l'accroissement des effectifs ; la force des choses, autant sinon plus que les méditations des organisateurs, la fit naître. Toutefois, sa nécessité ayant été reconnue sur le champ de bataille, il est logique d'attribuer à Turenne une part importante de l'institution. La confiance en ses lumières techniques et le désir d'accroître l'autorité royale par l'établissement d'une hiérarchie graduée dépendante du souverain, échappant à la vénalité, la firent adopter par Mazarin et Le Tellier, les ministres d'alors (2).

Turenne fixa cette hiérarchie dans la cavalerie par son règlement du 20 novembre 1662, après l'avoir préalablement complétée par la création de la charge de commissaire général de la cavalerie, constituant le troisième échelon supérieur de l'arme, après le colonel-général et le mestre de camp général.

Cette charge était une conséquence de l'augmentation des armées. Quand il y avait trois théâtres d'opérations — et le cas se présentait fréquemment — ce n'était pas assez de deux officiers généraux dans la cavalerie. Turenne fit rendre permanente la charge de commissaire général le 15 octobre 1654, en faveur de d'Esclainvillers (3).

Elle avait déjà existé, selon le général Susane, qui la fait remonter à Horace Farnèse, « puisqu'il existe un ordre royal daté de Cognac le 24 janvier 1554, et donnant à Louis

(1) Cordier, *Turenne et l'Armée française en 1674*, 4.
(2) André, *Michel Le Tellier*, 143.
(3) Voy. le récit dans les *Mémoires* de Bussy-Rabutin, II, 171 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pic de la Mirandole commission de colonel et intendant général des chevau-légers français en Italie, en l'absence du duc d'Aumale, colonel-général, et en remplacement d'Horace Farnèse, duc de Castro, décédé (1) ». Cette charge figurait aussi, paraît-il, dans la hiérarchie des armées allemandes (2). Que Turenne en fût le véritable créateur ou qu'il se bornât simplement à la faire rétablir en la perfectionnant, peu importe. Il nous suffit de constater que, l'institution correspondant aux nécessités du moment, Turenne s'y montra favorable. Peut-être cependant obéissait-il, ici encore, à un sentiment d'intérêt moins général que particulier. On sait, en effet, que Bussy-Rabutin, odieux à Turenne, remplissait sous lui les fonctions de mestre de camp général. Celui-ci prétendait que le maréchal, en diminuant la considération de sa charge, voulait porter préjudice à l'irrévérencieux auteur de l'*Histoire des Gaules*.

Turenne contribua encore à l'augmentation des dragons en usage dès le XVIe siècle et qui devinrent une arme spéciale à partir de 1668, par la création d'un colonel-général des dragons. Le duc de Lauzun, l'amoureux de la Grande Mademoiselle, en fut le premier titulaire. Nous en reparlerons dans l'étude de la tactique.

Mais la principale réforme à laquelle Turenne se trouva mêlé fut celle visant l'esprit particulariste qui régnait obstinément dans les rangs de cette arme toujours aristocratique. L'esprit de réaction contre les institutions républicaines d'aujourd'hui semble s'être maintenu le plus obstinément parmi les cavaliers de notre armée. De même, au XVIIe siècle, la cavalerie restait le réduit des institutions féodales en lutte ouverte avec le pouvoir royal. L'organisation moderne de cette arme en subit un retard

(1) Susane, *Histoire de la Cavalerie française*, 54.
(2) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, II, 171.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de près d'un siècle sur celle de l'infanterie. Longtemps il fut impossible de lier en un faisceau homogène les individualités éparses, chacune d'elles continuant d'agir pour son propre compte au gré de son humeur et de sa fantaisie. Richelieu, dont la main vigoureuse semblait capable de remplir cette tâche, l'essaya sans y réussir. « Il ne fallut rien moins que l'absolûtisme de Louis XIV, arrivé au faîte de sa gloire et de sa puissance, pour éteindre les traditions de la chevalerie, triompher des prétentions de la noblesse et réduire la cavalerie à la subordination (1). » « Encore n'est-il pas certain que Louis XIV ait pleinement réussi », ajoute d'un ton pessimiste le général Susane, faisant allusion à l'esprit cavalier qui persistait naguère.

Avant d'en arriver à l'organisation de régiments permanents comme était déjà l'infanterie, Louis XIV procéda à des licenciements successifs. La méthode était radicale. Celui ordonné en septembre 1659 devait être à peu près complet ; mais Turenne obtint que cet ordre ne fût point exécuté à la lettre.

En 1665, on forma de nouveaux régiments. Le maréchal eut mission de les instruire et il les employa pendant la campagne de 1667. Le roi, médiocrement satisfait des services qu'ils y rendirent, les réduisit encore après la signature de la paix d'Aix-la-Chapelle. On conserva seulement 10.000 cavaliers et Turenne, secondé par le marquis de Fourilles, fut chargé de reprendre leur instruction. A mesure, les régiments étaient reconstitués. Il fallut trois ans pour accomplir cette tâche. Turenne eut soin d'éliminer de l'arme la haute noblesse toujours turbulente. Il s'entoura de gens issus d'un milieu plus modeste que celui de la cour, ayant déjà servi deux campagnes dans l'infanterie et, par conséquent, familiarisés avec les nécessités de la guerre. Leur attachement au roi était incontestable ; mais,

(1) Susane, *Histoire de la Cavalerie française*, I, 82.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour la plupart d'entre eux, il se confondait avec leur dévouement pour Turenne.

Quoi qu'il en soit, la cavalerie n'en demeura pas moins inférieure à ce qu'était devenue l'infanterie. Ce qui lui manquait, Louvois nous l'apprend dans une lettre adressée à son père (1) : « ... Je ne vous dis rien de la cavalerie ; je suis seulement persuadé qu'il est du service du roi de trouver quelque M. Martinet, pour ainsi dire, pour réveiller un peu les officiers qui s'endorment, autant que l'étaient les officiers d'infanterie pendant la précédente paix. »

Ce dressage, pour lequel Louvois exprimait ainsi son mécontentement, se faisait dans les différents camps d'instruction que l'on voit apparaître vers 1665. Et ceci nous conduit à une nouvelle question d'organisation à laquelle Turenne se trouva mêlé ; nous voulons dire celle du stationnement des troupes (2).

En campagne et en hiver, les troupes inoccupées logeaient chez l'habitant. Ce mode de stationnement remplaçait alors les casernes du temps de paix, à l'établissement desquelles Turenne n'eut point de part (3). Il fallait surveiller avec rigueur des mercenaires toujours enclins à l'indiscipline, mais plus encore quand ils étaient oisifs. On les réunissait donc dans les places de guerre où de solides murailles percées de rares ouvertures opposaient un obstacle continu aux escapades et à la désertion. En outre, groupés de la sorte, il était relativement commode d'entrer en campagne : la pseudo-concentration des troupes s'en trouvait à la fois réduite et simplifiée. Mais de notoires inconvénients dépréciaient ces quelques avantages (4). Le

(1) Du 19 mai 1669 (cité dans C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 210).

(2) Cette question est étudiée tout au long dans le livre de M. L. André, *Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique*, p. 359 et suiv.

(3) Belhomme, *Histoire de l'Infanterie française*, II, 142.

(4) L. André, *Michel Le Tellier*, 359.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

logement des gens de guerre était un épouvantail pour les populations. Ayant le plus souvent la force, les troupes voulaient gouverner, faire la loi, vivre surtout aisément, largement aux dépens des habitants, qui, de leur côté, opposaient la plus vive résistance (1). Les localités supportant cette lourde charge étaient presque toujours les mêmes. L'arbitraire régnait dans la répartition des compagnies et dans la distribution des logements. On se souciait peu de savoir si une ville avait assez de ressources pour recevoir cent soldats, par exemple ; ceux-ci arrivant, force était de les loger. Enfin, il fallait beaucoup d'argent pour faire vivre ces troupes, car le prix de la vie enchérissait fortement par suite de l'accumulation des consommateurs en un même lieu.

Pour introduire un peu de méthode dans cette distribution des troupes, il fallait tout d'abord proportionner les effectifs logés aux facultés en logement de chaque ville, et, pour cela, faire un travail préalable de recensement des quartiers, une sorte d'état de cantonnement analogue à celui qui existe dans nos mairies actuelles et que nous utilisons au cours des manœuvres d'automne. Le premier, Richelieu eut l'idée de ce cadastre. Puységur, si l'on en croit ses *Mémoires* (2), en fit une ébauche, puisqu'il dressa « un état des logements des troupes qu'il commença depuis Metz et Verdun, revenant le long de la frontière de Champagne jusques à Calais, le Boulonnais, Abbeville et jusques à Dieppe ». C'était une grosse entreprise pour laquelle il fallait du temps devant soi et la tranquillité dans le pays.

Mais cela ne donnait pas encore une élasticité suffisante au logement des troupes. Le problème n'était point résolu tant que les soldats restaient groupés en trop grand nombre. Or, pour vivre, il importe de se séparer ; c'était, bien

(1) L. André, *Michel Le Tellier*, 383.
(2) II, 456.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avant la lettre, la vérification de l'aphorisme napoléonien. Le défaut d'argent pendant la minorité de Louis XIV réclamait avec urgence une solution appropriée. D'ailleurs l'autorité royale paraissant mieux affermie, et par suite les gouverneurs de province plus enclins à assurer la discipline qu'ils étaient chargés de maintenir parmi les troupes de leur province, les murs d'une place forte n'allaient plus être absolument nécessaires pour garder les hommes dans le devoir.

L'idée d'occuper les villages de la campagne germa donc tout naturellement. Déjà Fabert avait imaginé ce système aux environs de Sedan ; Mazarin s'en put rendre compte dans ses deux voyages d'exil. En même temps, Turenne songea à l'appliquer avec sa cavalerie. Celle-ci, disloquée dans les campagnes, pouvait, mieux que serrée dans les villes, satisfaire ses besoins en fourrages. Mais le maréchal, dont l'esprit souple savait se plier aux contingences de la guerre, ne semble pas avoir voulu employer le système avec continuité, le substituant complètement à l'ancien. Dans ses *Mémoires*, il n'invoque d'ailleurs que la question des ressources : « Ce fut cet hiver-là [1655-56] que l'on commença à mettre la cavalerie dans les villages, lui faisant payer sur les tailles à raison de vingt sous par cavalier, et un nombre certain de places pour les officiers : ce qui empêchait la dépense des remises de l'argent, et faisait qu'il n'y eût point de non-valeurs. Les troupes se faisaient payer sur les lieux, et les cavaliers, étant dispersés par les villages, leur servaient de sauvegarde et y dépensaient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiraient : ce qui a fait que beaucoup de villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, et, contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes (1). »

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 227.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'année suivante, on étendit la mesure à l'infanterie. « L'armée du Roi fut distribuée dans les villages, et on commença cette année-là à y mettre de l'infanterie, à qui on donnait des places comme à la cavalerie, tant aux officiers qu'aux soldats (1). »

En 1658, Turenne espère pouvoir conserver les « vieux soldats » avec le système consistant à « écarter davantage les régiments d'infanterie (2). » Mais, dès que l'argument financier n'entre plus en ligne de compte, il revient à l'usage courant : « J'écris à Son Eminence, dit-il d'Amiens à Le Tellier (3), et je lui mande que comme on n'a mis l'infanterie dans les villages que pour lui donner le moyen de passer la campagne sans argent, à cette heure que cette raison cesse, que je crois qu'il ordonnera qu'elle soit mise dans les villes. »

Telle est la part prise par Turenne à cette question du logement des troupes.

Un mot enfin sur les services de l'arrière : magasins, convois et impedimenta de toute nature. Turenne voulait qu'ils ne fussent pas une gêne pour ses opérations ; et comme il concevait une guerre active, faite de mouvements imprévus et rapides, il les réduisit autant qu'il le put.

La pénurie des magasins ne l'arrête pas (4) ; il y supplée par des réquisitions plus ou moins régulières. En 1645, quand il se trouve en plein cœur de l'Allemagne, ses hommes vivent sur le pays : ils font eux-mêmes la moisson et cuisent leur pain (5). S'il en a les moyens et pour n'être point pris au dépourvu, il fait constituer des approvisionnements dans toute la périphérie, n'attendant pas de

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 250.
(2) André, *Michel Le Tellier*, 402.
(3) 3 octobre 1659 (collection Michaud et Poujoulat).
(4) Voy. Belhomme, *Histoire de l'Infanterie en France*, II, 27.
(5) Rocquancourt, *Cours d'art et d'histoire militaires*, I, 544.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

savoir vers quel point le conduiront les nécessités de sa manœuvre. Il utilise les rivières pour le transport des matériaux (1). Il remarque que son adversaire, Mercy, peut se retrancher rapidement, « n'ayant ordinairement à la suite de son armée d'autres chariots que ceux de munitions de guerre et ceux dans lesquels étaient les outils (2) » ; il fait souvent de même et n'hésite pas à laisser son convoi de bagages à la garde d'un simple détachement, quand ce convoi menace de ralentir sa marche (3).

Il donne l'exemple à ses subordonnés et se contente d'un bagage sommaire. En 1667, il fait observer au roi combien la présence de la cour est gênante pour l'armée et en 1672, voulant réduire les bagages au strict nécessaire, il défend à ses officiers de faire paraître sur leur table plus de deux services de viande et un de fruits (4).

Et cependant, en dépit de ses efforts, l'armée que commande Turenne — la cavalerie en particulier — reste d'une lourdeur que les écrivains militaires du XVIIIe siècle eux-mêmes (5) ne manquent pas de relever. Une armée de 20.000 hommes traîne 10.000 valets à sa suite, au temps de la Fronde (6). Il y a des goujats, des vivandiers, des marchands d'eau-de-vie et de tabac, des femmes de toute espèce que d'innombrables et sévères ordonnances ne parviennent pas à diminuer. Turenne, ravitaillant le Quesnoy en 1654, y introduit, d'après Loret, des

> Empeseuses et lavandières,
> Des goujats et des chambrières (7)...

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 20.
(2) *Id.*, 45.
(3) *Id.*, 32, 67.
(4) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art militaire*, II, 199.
(5) C'est l'histoire de la paille et de la poutre. — Turpin de Crissé, *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli* (Paris, 1769), I, 303.
(6) A. Babeau, *La vie militaire sous l'ancien régime*, I, 198.
(7) Loret, *La Muse historique*, I, 559.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Malgré ses prescriptions au départ pour la guerre de Hollande, dès les premiers jours, « les équipages portent la famine avec eux », suivant la pittoresque expression de Mme de Sévigné (1). En 1674, une partie seulement des effets de Foucault, tué à Türckheim, est vendue 3.289 livres (2) ! Quand on étudie les manœuvres du maréchal, si remarquables de rapidité, comparées à celles de ses contemporains, il est indispensable de tenir compte de ces entraves au mouvement que l'usage et les mœurs ne lui permettaient pas de supprimer intégralement, comme il l'aurait sans doute désiré.

De cette étude, et en dépit même de sa brièveté, il semble possible de tirer une conclusion générale : l'influence de Turenne fut relativement faible sur l'organisation militaire de son temps. Non pas que ses aptitudes militaires ne lui eussent permis, s'il l'eût voulu, de s'appliquer avec fruit à cet ordre de choses ; mais le fait s'explique d'autre façon. En effet, ce n'est point dans les périodes de guerre active que progresse l'organisation des armées ; celle-ci doit précéder l'action comme on forge un outil avant de s'en servir. Or, à partir du moment où la France entra dans la guerre de Trente ans jusqu'à la paix des Pyrénées, c'est-à-dire de 1635 à 1659, Turenne, constamment en campagne, n'eût point le loisir de se consacrer avec méthode à l'étude de l'organisation. Il prit l'armée telle que l'avaient constituée Sully et Richelieu et l'employa sans lui faire subir des modifications appréciables. Comme tous les hommes de génie, il façonna ses méthodes de commandement à l'organisme demeuré presque intact, bornant son action à développer sur les individualités de tout ordre un indiscutable ascen-

(1) Sévigné, 6 mai 1672.
(2) A. Babeau, *La vie militaire sous l'ancien régime*, II, 168, note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dant, tel qu'à lui seul il compensait toutes les imperfections, effaçait jusqu'aux moindres rugosités.

Ce résultat une fois atteint, était-il besoin pour lui de révolutionner une institution désormais souple et bien appropriée à son caractère ? Turenne ne le pensait sans doute pas. Aussi l'organisation nouvelle préconisée par Louis XIV, Le Tellier et Louvois importait-elle peu à Turenne. Elle n'avait d'ailleurs pas d'autre objet que celui de centraliser l'armée en la pliant sous le joug de la volonté royale. Elle visait à en faire un instrument social, tandis que Turenne ne voyait en elle qu'un instrument de guerre. Nous n'osons aller jusqu'à dire qu'il resta l'ennemi de cette action royale centralisatrice ; en tout cas, nous ne voyons pas qu'il fit rien pour la soutenir et l'accroître.

Il n'inventa pas de nouvelles charges ; mais il fit rendre permanentes celles qui existaient déjà et n'étaient que temporaires. Son intervention sembla viser surtout à l'extension des prérogatives de son commandement. Rien de plus. Il serait erroné et dangereux de confondre ici l'intérêt du roi avec celui de Turenne. Par l'effet du recul, nous avons accoutumé de superposer ces deux intérêts dans leurs manifestations d'ordre militaire. La confusion ne s'était pas établie au XVIIe siècle. Le roi et son ministre se gardaient bien de commettre l'erreur. En un mot, si Turenne n'a point exercé une action retardatrice dans l'organisation de l'armée monarchique, on peut dire sans crainte d'exagération qu'il est resté d'esprit foncièrement conservateur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE V

TURENNE ET LA TACTIQUE DE SON TEMPS

SOMMAIRE : *Le passé comparé au présent. — Pourquoi. — § 1er.* La tactique d'armes : *Formations nouvelles dues à l'arme à feu. — L'infanterie n'a pas encore conquis la première place. — Evolutions en ordre rigide. — La question de la baïonnette. — La cavalerie est cependant déjà battue en brèche. — Elle emprunte à l'infanterie ses moyens : le combat à pied et l'arme à feu. — Turenne partisan du combat à pied. — Les dragons. — Turenne partisan de l'emploi de l'arme blanche dans le combat de cavalerie. — Allégement et mobilité de l'artillerie. — § 2.* La tactique d'ensemble : *Méthode de commandement de Turenne. — Etat-major. — Commandement personnel. — L'initiative des sous-ordres est comprimée. — Service d'exploration de Turenne. — Autres modes de renseignements. — Exploration et sûreté de première ligne. — Détachements de toutes armes. — Avant-garde; rôle bien compris par Turenne. — Avant-postes. — Distances. — Tactique de marche. — Dispositifs plus souples, variables suivant les circonstances. — Préparation et exécution de la marche. — Bagages. — Marches rapides. — Marches de nuit. — Opinion courante sur les marches au* XVIIe *siècle. — Stationnement. — Campements. — Formations. — Travaux de campagne. — Choix des emplacements. — Habileté de Turenne pour camper et décamper. — Cachet personnel imprimé par Turenne à la tactique d'ensemble.*

Nous venons de voir l'action exercée par Turenne sur la constitution organique des armées. Il nous faut étudier maintenant comment le génie particulier du général sut s'adapter à cet organisme déjà façonné par les conditions politiques et sociales du temps, et, pour cela, l'emploi technique qu'il en fit. Dans les divers chapitres consacrés à cet objet, et afin de nous rendre la tâche plus facile, il nous arrivera fréquemment de prendre l'actualité comme terme de comparaison. Nous rapprocherons les méthodes de Turenne de celles de notre époque ; nous estimerons la valeur de sa conception guerrière en la passant au crible de celle régulièrement admise aujourd'hui et consacrée par nos règlements, sinon par l'expérience. Mais il con

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vient de ne voir aucun sentiment de critique dans ce travail de comparaison. Quelqu'un songe-t-il à reprocher à César ou Alexandre de n'avoir pas professé une opinion orthodoxe sur le rôle de l'artillerie dans la bataille ? Exiger de Turenne un art conforme à l'art de notre temps serait une erreur aussi absurde et une injustice tout autant scandaleuse. Turenne ne pouvait pas avoir, dès le XVIIe siècle, les notions guerrières écloses au XIXe sous l'empire de causes indépendantes d'ailleurs du domaine exclusivement militaire.

Ceci dit et procédant du simple au composé, nous aborderons en premier lieu les questions qui relèvent du commandement subordonné, c'est-à-dire la tactique de détail des armées que conduisit Turenne.

§ I. — La tactique d'armes.

La formation carrée de la phalange grecque s'était maintenue dans l'infanterie, malgré l'apparition d'un élément nouveau, l'arme à feu, destiné à bouleverser un semblable dispositif. Turenne, quand il vint en France, trouva l'infanterie rangée sur dix rangs. Il avait vu celle de ses oncles en ordre plus mince et il savait que Gustave-Adolphe, poussant à l'extrême les conséquences logiques de l'armement, rangeait ses fantassins sur trois rangs seulement (1). En même temps ces chefs militaires avaient allégé leurs hommes pour les rendre plus mobiles ; ils les avaient rompus à des manœuvres leur permettant de faire bonne contenance devant les cavaliers bardés de fer. Maurice de Nassau, le premier, avait imaginé un carré contre la cavalerie avec plusieurs bataillons (2). On juge du succès de cette formation à ce que, hier encore, nous

(1) Dussieux, *L'Armée en France*, II, 28.
(2) Lostelnau, *Le maréchal de bataille*, 241.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avions dans nos règlements le carré de compagnie contre la cavalerie.

Turenne, à n'en pas douter, favorisa dans ses troupes l'introduction des formations tactiques qu'il avait vu employer : réduction de la profondeur, allégement des hommes, le tout donnant souplesse et mobilité plus grandes. Mais, dans les débuts de sa carrière, il n'avait pas encore une autorité suffisante pour imposer à plein rendement les avantages nouveaux et, ultérieurement, il n'eut guère le temps d'y songer. Le progrès n'avance qu'à pas lents. Ses troupes passèrent de dix rangs à huit, puis à six. L'arme à feu devint plus légère, le fusil remplaçant le mousquet. Ce ne fut pas sans résistances que s'opéra cette substitution. Longtemps le fusil resta proscrit et c'est peu à peu seulement que le mousquet lui céda la place, tout comme celui-ci s'était déjà lentement substitué à la vieille arquebuse.

L'infanterie cuirassée disparut à son tour : elle figura pour la dernière fois sur le champ de bataille des Dunes. Désormais, comme Gustave-Adolphe, Turenne présentera à l'ennemi un mur fait de poitrines humaines (1).

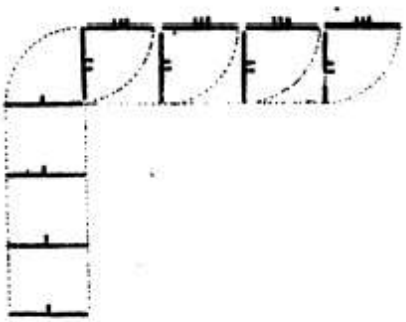
Ainsi, mieux organisée, plus mobile, l'infanterie voyait croître son importance. Elle n'avait point acquis cependant la première place ; la doctrine de l'infanterie, arme capitale, essentielle dans l'armée, ne régna pas au temps de Turenne. Un éminent tacticien, élève du maréchal, écrivait en 1663 : « Et comme c'est la cavalerie qui gagne ordinairement les batailles (2)... » Le fait était encore exact ; nous en indiquerons les raisons se rapportant à deux ordres d'idées différentes : les évolutions et la baïonnette.

La discipline du rang devait être d'autant étroite et

(1) Michelet, *Histoire de France.*
(2) P. Azan, *Un tacticien au* XVII*e siècle* (d'Aurignac), 66.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rigoureuse avec les mercenaires que leur esprit de subordination était plus superficiel. L'homme avait besoin d'être pris comme dans un étau d'où il lui serait impossible de s'échapper. Toute manifestation individuelle était soigneusement proscrite ; les soldats n'avaient aucune initiative, nulle indépendance ; le rang les tenait solidement. Les évolutions traduisaient dans leurs formes cette rigidité de la discipline matérielle : l'alignement toujours rigoureux en était la manifestation sans cesse perceptible ; tous les mouvements étaient carrés. On marchait en bataille, on changeait de direction par le front des subdivisions. Le mouvement de : Vers la droite ou vers la gauche en bataille ou en ligne n'était point usuel, parce que dans ce mouvement les hommes, un instant, sont livrés à eux-mêmes et la correction du rang n'y est plus maintenue. La seule formation en colonne était celle à distance entière, qui permet de faire face à droite ou à gauche par une rigide conversion. Pour se déployer sur le front, les subdivisions se prolongeaient successivement



Croquis n° 1.

Evolutions de la colonne à distance entière.

sur ce front ; puis, une fois toutes engagées, elles conversaient individuellement par un à-droite ou un à-gauche. De tels mouvements, indépendamment de la précision requise pour leur exécution, ne se pouvaient faire qu'avec une désespérante lenteur. Or le temps fait gagner les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

batailles. On préférait donc s'en remettre à la cavalerie qui, généralement à l'allure du trot, exécutait les mêmes évolutions avec plus de rapidité.

A son tour, la question de la baïonnette s'opposait impérieusement à la prépondérance de l'infanterie sur le champ de bataille. En permettant au fantassin de tuer de loin son adversaire, l'arme à feu n'avait pas supprimé l'abordage final ; sous la menace seule de cet abordage, l'ennemi se décidait à reculer ; il ne lâchait le terrain que le couteau sous la gorge. C'est pourquoi à l'arquebuse et au mousquet on avait maintenu, juxtaposée, la pique, et l'infanterie comprenait deux éléments distincts : les mousquetaires et les piquiers. Ces derniers furent réduits en Hollande, en Suède, en France enfin ; mais ils ne pouvaient pas disparaître complètement tant qu'on n'avait pas mis en usage une arme portative servant à la fois au combat à distance et à la lutte corps à corps.

La baïonnette, inventée vers 1640, fut adoptée par les Français en 1670 ; mais, la douille ne datant que de 1703, elle était sous Turenne encore trop imparfaite pour se substituer entièrement à la pique.

Pique et arme à feu restèrent donc jumelées pendant tout le cours du XVIIe siècle. Cela créait dans le dispositif intérieur des troupes d'infanterie d'irréductibles complications. Comment placer ces deux armes pour leur permettre d'agir chacune à son heure et sans se gêner ? Gustave-Adolphe avait entremêlé piquiers et mousquetaires par fortes escouades, agissant avec liberté, mais se soutenant réciproquement (1). La solution idéale eût consisté à accoler un piquier à chaque mousquetaire : ces deux hommes, solidaires, eussent pu, à eux seuls, pousser théoriquement le combat jusqu'au bout ; mais la chose était difficile : que serait-il advenu de l'ordre dans le

(1) De Pariou, *Histoire de Gustave Adolphe*, 270.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rang ? Il fallait trouver une combinaison moins radicale tout en répondant au double but à atteindre. Tant que dura la pique, les tacticiens s'évertuèrent sur ce problème. Montecuccoli indique, dans ses *Mémoires*, un certain nombre de formations (1) :

1° Piquiers au centre du bataillon, les mousquetaires formant une manche à chaque aile. C'était l'ordre le plus habituel ; il avait de graves inconvénients puisqu'il fallait appeler les piquiers en avant des mousquetaires ou sur leurs flancs pour les protéger contre la cavalerie ;

2° Piquiers au centre des compagnies ; mousquetaires à droite et à gauche. L'idée était la même que dans le dispositif précédent ; mais le mélange des deux armes se trouvait plus intime ;

3° Les mousquetaires occupant le premier et le deuxième rang, le cinquième et le sixième, les piquiers au centre au troisième et au quatrième rang ;

4° Piquiers au premier et au deuxième rang, les mousquetaires formant les quatre autres. Pour ne pas gêner le tir des mousquetaires, les piquiers se tenaient à genou. C'était la formation française, celle employée de préférence par les troupes de Turenne.

Quelle que fût d'ailleurs la disposition adoptée, cette dissociation des moyens de l'infanterie créait un vice profond dans l'emploi de celle-ci et, tant que dura cette dissociation, l'arme à pied resta confinée au second plan.

La cavalerie, sous Turenne, était donc l'arme principale du champ de bataille. Elle sentait cependant que sa supériorité n'était pas sans conteste : le fait seul que la subordination s'établissait régulière parmi les fantassins, alors que les cavaliers s'obstinaient à conserver les allures d'in-

(1) Andlau, *Organisation et tactique de l'infanterie française*, 12, 13.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dépendance et de désordre dignes d'un autre âge, la minait sourdement et eût suffi pour la battre en brèche.

Mais cette raison échappa aux chefs cavaliers ; en tout cas, s'ils la virent, ils refusèrent de s'y plier. Jalouse donc du développement croissant que prenait l'infanterie, la cavalerie crut mettre un terme à sa déchéance prochaine en lui empruntant ses moyens. Ce fut justement cela qui causa son irrémédiable perte... En effet, la tactique de la cavalerie au XVIIe siècle est marquée par deux innovations principales : le combat à pied et l'emploi de l'arme à feu dans le combat à cheval. Turenne professa, croyons-nous, une opinion différente sur chacun de ces points.

Très partisan du combat à pied, il favorisa de tout son pouvoir l'extension du corps des dragons. Il n'en fut pas cependant l'initiateur, ni dans sa création, ni dans son utilisation définitive. Car déjà sous le règne de Henri IV il y avait des dragons dénommés d'abord arquebusiers à cheval, ensuite carabins. « On s'en servait pour escorter les convois, pour battre l'estrade, pour harceler l'ennemi dans une retraite, pour occuper promptement un poste où l'on ne pouvait pas faire marcher assez tôt de l'infanterie : et c'est là proprement leur destination ; ils combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval, mais le plus souvent à pied ; et dans un combat on les plaçait quelquefois dans les vides des bataillons. On ne les faisait point combattre en escadron ou en bataillon serré (1)... »

C'est pourquoi il n'y eut pas dans les débuts des unités constituées de dragons ou carabins : par compagnie de cavalerie quelques hommes étaient désignés pour ce service et recevaient un armement *ad hoc*. Peu à peu, cependant, on en vint à créer des compagnies de dragons, puis des régiments entiers. Turenne avait, en 1639, demandé la création d'un régiment de dragons (2) ; il n'innovait rien

(1) P. Daniel, *Histoire de la Milice françoise*, II, 354.
(2) J. Roy, *Turenne*, Introd., XVIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour cela, puisque quatre ans plus tôt, en 1635, Louis XIII avait donné une commission au cardinal de Richelieu pour lever un régiment de mousquetaires à cheval français, dits *dragons*, composé de cinq compagnies de cent hommes chacune... En même temps, plusieurs autres régiments étaient organisés et Richelieu donnait ainsi qu'il suit son opinion sur cette arme : « Je crains qu'il [un solliciteur pour un brevet de colonel de dragons] s'imagine que pour faire des carabins il ne faille autre chose que monter sur des bidets une partie de ceux qu'il a destinés pour son régiment, auquel cas cela ne vaudrait rien, et telles gens seraient d'autant moindres que des dragons, que des carabines à pied valent moins que des mousquets. Il faut des carabins bien montés et cuirassés (1)... »

Mais s'il ne fut pas l' « inventeur » des corps de dragons, Turenne leur témoigna toujours un très vif intérêt et il les fit régulièrement entrer dans la composition de ses détachements. Le combat à pied de la cavalerie lui était sympathique. Il en usait fréquemment dans ses campagnes en Piémont, où le terrain coupé de canaux se prêtait mal à l'emploi cavalier de l'arme (2). En 1648, dans une dépêche au duc de Longueville, Mazarin constate que Turenne a gagné le combat de Zusmarshausen en faisant mettre pied à terre à ses gardes, qui agirent alors comme des fantassins (3). Vers la fin de sa carrière, en 1674, Turenne emploie encore le combat à pied de la cavalerie, cette fois par de gros effectifs. Le 7 octobre, il bat en retraite devant les Impériaux pour aller camper à Dettwiller. « Cette marche fut pénible, dit Napoléon dans ses *Commentaires*, et l'ennemi aurait remporté quelques succès si Turenne n'avait fait mettre pied à terre à une

(1) Avenel, *Lettres de Richelieu*, V, 100; 126, note 2.
(2) Bourelly, *Le maréchal de Fabert*, I, 147.
(3) Chéruel, *Minorité*, III, 31-32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

brigade de dragons à un défilé ; ce qui arrêta court la cavalerie ennemie (1). »

L'emploi des dragons alla toujours croissant et Louvois favorisa les progrès de cette troupe (2). Il n'y avait que deux régiments de dragons en 1669 ; il y en eut quatorze en 1678, donnant un effectif de 10.000 hommes environ.

La cavalerie combattait donc de moins en moins le cul sur la selle. Et celle qui restait à cheval n'avait plus foi en l'arme blanche ; elle usait de l'arme à feu. Ce fut, nous l'avons déjà dit, une des innovations du prince Maurice. Il avait supprimé la lance et donné à sa cavalerie légère un fusil de trois pieds ; à ses autres cavaliers, des pistolets et un fusil de deux pieds. Tous, même, n'avaient pas un sabre (3). Les Espagnols, les Français, imitant son exemple, s'engouèrent des armes de jet. Le combat de cavalerie en revêtit un caractère qui ne nous est plus familier aujourd'hui. Contre l'infanterie, la cavalerie faisait la *caracole*. « Cette manœuvre consistait à rompre successivement dans chaque rang en colonne par un au trot ou au galop, pour venir raser le flanc de l'ennemi. Chaque cavalier faisait feu en passant et venait reprendre sa place par deux demi-voltes à la queue de la colonne, ou au gros de sa compagnie. Cela ressemblait beaucoup à l'exercice actuel de la course de têtes... Dans les rencontres de cavalerie contre cavalerie, les deux partis se prolongeaient côte à côte, le pistolet au poing, en courant en sens inverse l'un de l'autre, ou bien on se chargeait en haie suivant la vieille mode de la chevalerie. Après avoir fait le coup de pistolet, on finissait par se mêler l'épée à la main et par combattre corps à corps (4). »

« La cavalerie, conclut l'auteur à qui nous empruntons

(1) Cité par Berthaut, *Principes de Stratégie*, 279.
(2) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, I, 225.
(3) Lamarque, *Mémoires*, III, 198.
(4) Susane, *Histoire de la Cavalerie française*, I, 76.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ces détails, resta deux cents ans, dans toute l'Europe, jusqu'au moment où Frédéric et Seydlitz vinrent bouleverser les vieilles idées et appuyer leurs principes nouveaux par d'éclatants faits d'armes, sans rien concevoir de mieux que les manœuvres décrites plus haut. » Cependant, à l'encontre de cette dernière opinion, Gustave-Adolphe estimait que la cavalerie tirait sa principale force de l'arme blanche (1). Et Turenne eut claire, à son tour, la notion de l'emploi du sabre. A Sintzheim, il « avait commandé à la cavalerie d'essuyer le feu des ennemis sans tirer, et de les charger seulement l'épée à la main, jugeant bien que le mouvement et la peur des chevaux, quand on tire, met une certaine désunion dans les escadrons, qui donne plus de jour à les rompre, au lieu que, l'épée à la main, ils marchent et chargent avec beaucoup plus d'égalité (2)... » Certes, le motif matériel invoqué ci-dessus n'a pas la valeur des arguments d'ordre moral dont se servit plus tard le roi de Prusse ; Turenne n'en était pas moins un précurseur ; il voyait juste.

Il était naturel que l'influence de la poudre, se faisant sentir sur les armes portatives, se répercutât sur l'artillerie elle-même. L'arme à feu avait provoqué un allégement dans la charge des hommes et des chevaux ; l'artillerie tendit aussi vers l'allégement. Elle diminua la variété de ses pièces et réduisit ses calibres. Le matériel en devint plus mobile, plus maniable, les occasions de s'en servir plus fréquentes. La tactique particulière de l'arme ne subit pas toutefois de modifications appréciables. L'exiguïté des champs de bataille n'exigeait pas des changements de position ou d'objectifs nécessitant un apprentissage tactique préalable. Seul donc l'emploi du canon se généralisa et Turenne, dans ses campagnes, sut y contribuer. Il

(1) De Parieu, *Histoire de Gustave-Adolphe*, 266.

(2) Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes* (1678), I, 34-35.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

s'efforçait d'avoir toujours de l'artillerie avec lui ; il en était parfois seul pourvu et luttait ainsi à deux armes contre une.

§ II. — La tactique d'ensemble.

Il nous fallait connaître ces traits essentiels caractérisant la tactique élémentaire de chaque arme pour aborder utilement l'étude de la tactique d'ensemble.

Et tout d'abord, comment Turenne transmettait-il d'ordinaire ses volontés à ceux chargés d'en assurer l'exécution ? En d'autres termes, quelle était sa méthode de commandement ? Le développement pris de nos jours par les armées modernes rend indispensable l'usage d'organes intermédiaires entre le chef et les exécutants. Tenus au courant des nécessités de la troupe d'une part, en communion d'idées presque intime avec le général d'autre part, les états-majors transforment les intentions de celui-ci en ordres, songent à tous les besoins, y pourvoient et règlent les détails.

Rien n'empêchait Turenne d'user d'intermédiaires de ce genre. Non pas qu'il y eût, de son temps, un état-major au sens actuel du mot ; mais il aurait pu faire concourir à cet objet la pléthore d'officiers sans troupes, sorte de cour en miniature, qui se pressait autour des chefs d'armée, en particulier des généraux rendus illustres par leurs victoires.

Il pouvait également s'en passer, car la conduite d'une armée, au XVIIe siècle, n'excédait pas les capacités d'un seul homme. A plus forte raison pour Turenne, qui se complaisait dans la conduite de petites armées. Il n'eut donc pas d'état-major à proprement parler, et se borna à « avoir des hommes fort capables et affidés auprès de sa personne, pour envoyer les ordres partout où il est néces-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

saire (1) », des agents de liaison en un mot. Suivant en cela l'exemple donné par la plupart des grands capitaines, son commandement fut très personnel. Il concevait ses manœuvres lui-même et n'en révélait rien jusqu'au dernier moment. Dans son *Histoire des Princes de Condé*, le duc d'Aumale a, sur ce thème, tracé de Turenne une intéressante silhouette. « Nous avons déjà essayé, dit-il, de mettre en relief certains traits de ce robuste génie. Ici encore, ils vont reparaître plus nettement accentués : la précision du calcul, la sûreté du jugement, le don d'apprécier le temps aussi exactement que la distance, la faculté plus rare encore de ne laisser échapper aucun indice de la résolution que le cerveau enfante. Au moment voulu, son plan sort tout machiné, inconnu de tous ; il échappe ainsi aux funestes contre-ordres de la dernière minute ; l'événement ne le surprend pas, et il ne devance pas l'heure, commençant à point nommé, au lieu, à l'instant qu'il a choisis, et alors la vigueur de l'exécution révélera la netteté de la pensée, la supériorité du caractère. Les impatients qui ne voient pas venir l'ordre, trop longtemps attendu à leur gré, se méprennent sur cette sagesse; et quand enfin le chef ouvre la bouche, cherchant ses mots, le tour qu'il emploie, parfois concis jusqu'à l'obscurité, donne encore une fois le change ; cette parole hésitante semble trahir un esprit incertain ; beaucoup y sont pris (2). »

Il donne ses ordres et en surveille lui-même l'exécution. Il a peu de subordonnés autour de lui, de ceux non pourvus d'un commandement de troupes ; il les voit d'un mauvais œil alterner pour le service de jour, l'un défaisant ce que l'autre a fait la veille.

Quand il a fait œuvre de général d'armée en donnant

(1) P. Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 66.
(2) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 14.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses ordres, il en exécute souvent une partie, prenant alors le rôle d'un chef subalterne. « Il n'est pour voir que l'œil du maître... » Fréquemment il fait des reconnaissances escorté de quelques cavaliers (1) ; il prend la tête de simples détachements ; nuit et jour il visite avec minutie les travaux d'un siège ; bref, il fournit un « travail » considérable et témoigne d'une activité d'esprit d'autant plus surprenante qu'elle se manifeste avec le calme apparent de son humeur, la tranquille simplicité de ses attitudes.

A toute médaille son revers. Cette puissance d'action du chef s'exerçait au détriment de celle des sous-ordres, qui, habitués à ne jouir d'aucune initiative, toujours tenus en lisière, ne pouvaient apprendre à faire preuve d'activité personnelle. Turenne, cependant, avait bien la notion de l'initiative. « Dans les guerres de campagne, écrivait-il (2), il est impossible de pouvoir prescrire justement à un corps séparé comme il doit se gouverner dans chaque action, parce que tous les différents mouvements de l'ennemi et les diverses connaissances que l'on en a doivent faire changer de conseil ; et on ne peut donner à un homme qui commande que certaines règles générales, le reste dépendant de sa conduite et de la fortune. » Mais cette décentralisation dans la conduite de la guerre, pour être féconde, doit faire suite à une initiation préalable aux idées du chef. Or Turenne parlait peu de ses projets. Aussi les subordonnés du maréchal, quand ils étaient livrés à eux-mêmes, se montraient fréquemment incapables. C'est là l'écueil de tout chef dont l'emprise sur les troupes qu'il commande se trouve trop absorbante. Citons à l'appui deux faits bien connus : Vaubrun, ayant en septembre 1674 reçu l'ordre d'occuper Strasbourg pour interdire le passage du Rhin aux Impériaux, se laisse

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 44, 92, 158, 191.
(2) *Ibid.*, 321.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jouer par les Strasbourgeois et fait manquer la manœuvre du maréchal. — L'année suivante, après la mort de Turenne, les lieutenants-généraux présents à l'armée ne savent plus que faire. Ils ignorent tout des intentions de leur chef et sont écrasés du poids imprévu qu'un fatal accident fait peser sur leurs faibles épaules. « Lâchez la Pie (c'était le nom de la monture du maréchal), s'écriaient les soldats, auxquels la confusion dans le haut commandement n'échappait point ; lâchez la Pie, elle saura bien nous conduire. » — « Que je voudrais causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne ! » disait quelques jours après le grand Condé, marquant par ce mot combien Turenne était réservé à tous égards sur le plan qu'il méditait d'accomplir (1).

Ce manque d'initiative se produisait d'ailleurs à chaque degré de la hiérarchie. Ainsi, en 1654, un détachement se heurte à l'ennemi ; son chef est tué. « Comme les nôtres n'eurent plus de chef, dit Turenne (2), ils s'en revinrent à Béthune et ne marchèrent point où ils avaient été commandés. »

Tout projet d'opérations, pour être valable, a besoin d'être établi d'après des renseignements certains sur l'ennemi. La recherche de ces renseignements incombe au service d'exploration, confié, selon nos règlements actuels, aux divisions de cavalerie groupées en corps au besoin, pourvues d'artillerie à cheval et appuyées éventuellement par des détachements d'infanterie (3). Turenne cherchait constamment à être renseigné et il employait dans ce but toutes les ressources que lui suggérait son imagination. Il envoyait des détachements de toutes armes en des directions judicieusement choisies (4) ; il interro-

(1) J. Roy, *Turenne*, 379.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 201.
(3) Décret sur le service en campagne, art. 19.
(4) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

geait les prisonniers (1), recourait à un savant système d'espionnage (2) ; enfin il se renseignait auprès du pouvoir central. Cette dernière voie était même la principale source des renseignements lointains, et cela se conçoit aisément. La mise sur pied d'une armée était tellement lente, qu'avant même le début des opérations militaires proprement dites, les chancelleries avaient eu le temps de se documenter abondamment sur les faits et gestes des troupes ennemies (3).

Mais, à côté de ces moyens d'un caractère moins particulièrement tactique, il est intéressant de voir Turenne recourir à l'emploi d'une masse de cavalerie et faire de celle-ci un usage à très peu près identique à celui préconisé par la doctrine moderne. Ses *Mémoires* (4) nous en fournissent un cas bien typique : « Les armées du Roi et de Suède marchèrent droit à Lauingen où M. de Turenne, M. Wrangel et M. Kœnigsmarck laissèrent l'armée [Français et Suédois venaient de se réunir et s'étaient portés sur le Danube qu'ils atteignirent en aval d'Ulm], qui se campa à une lieue de Lauingen, prirent 3.000 chevaux avec eux [c'est à peu près l'effectif actuel d'une division de cavalerie à trois brigades] et passèrent le pont pour aller reconnaître. Comme ils eurent traversé le marais qui est au delà de Lauingen, qui dure bien une lieue, et où il faut toujours défiler, ils firent halte [c'est la position centrale du gros de cavalerie d'où vont être envoyés des coups de sonde dans les directions intéressantes] et envoyèrent un parti [c'est la découverte. Tout ceci est à rapprocher de notre Décret sur le service des armées en campagne : « Devant toujours être en mesure de combattre, le général commandant la cavalerie d'exploration

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 44, 119, 279.
(2) P. Azan, *Un tacticien au* XVII*e siècle*, 39.
(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 158, 189.
(4) *Ibid.*, 92-93.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

conserve le gros de ses forces aussi groupé que possible et confie le soin de rechercher l'ennemi à des éléments qu'il envoie en certains points et dans les directions déterminées. »] pour savoir ce que faisaient les ennemis : au bout de deux heures, il rapporta que leur armée était campée à une heure et demie de là, qu'ils n'avaient point d'alarme, que tous leurs chevaux étaient à la pâture et qu'il n'avait rencontré aucun parti qui eût découvert les 3.000 chevaux, ni qui pût voir si les armées confédérées étaient arrivées près de Lauingen. On délibéra quelque temps si, avec ces 3.000 chevaux, on pousserait la grande garde ; ou si on tomberait sur leurs chevaux qui étaient à la pâture [la quiétude indifférente que montrait l'ennemi et l'importance de la cavalerie justifiaient cet audacieux projet ; mais on a reconnu les emplacements de l'armée ennemie ; inutile de prévenir celle-ci par une attaque intempestive, c'est l'avis de Turenne] ; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les 3.000 chevaux [ayant décidé de ne faire que de l'exploration pure, on conserve le contact de l'ennemi] et d'envoyer des adjudants [liaisons avec l'armée] avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laisser leur bagage dans le quartier et de se rendre, au point du jour, au lieu où on les attendait. »

Ainsi se déroulèrent les préludes du brillant combat de Zusmarshausen gagné sur Montecuccoli. On le voit, c'est une véritable exploration telle que nous la concevons aujourd'hui ; les moindres détails en sont semblables et, grâce à elle, l'armée a pu opérer avec une sûreté, une précision presque mathématiques.

Mais, tandis que notre règlement laisse entendre que la cavalerie d'exploration opère à plusieurs journées en avant du gros des armées, nous voyons Turenne donner à son exploration une moindre envergure. Il est convaincu de la nécessité de s'éclairer, mais il le fait de près seu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lement (1). L'exploration à grande distance n'était d'ailleurs point une nécessité en son temps. Cela tenait un peu à la conception que l'on avait de la guerre : un ennemi lointain n'était pas estimé dangereux, pourvu qu'il continuât à se tenir à distance...

Quoi qu'il en soit, l'exploration faite par Turenne avec les éléments tirés de son armée se différenciait moins nettement qu'aujourd'hui de ce qui constitue le service de sûreté, et en particulier celui de première ligne.

Le fractionnement infinitésimal indiqué dans nos règlements actuels était alors d'un emploi difficile, cela pour un motif d'ordre constitutif : on ne pouvait abandonner les hommes à eux-mêmes sous peine de les voir déserter ou faire tout autre chose que la mission qu'on leur avait confiée. Aussi, un détachement était-il considéré comme un mal ; si l'on en faisait, c'était à contre-cœur... Turenne réagit contre cette tendance ; il n'hésita point à passer sur les inconvénients des fractions détachées, sacrifiant tout à la nécessité de se couvrir. Il était d'avis qu'on ne « saurait assez se précautionner, vu les accidents qui arrivent continuellement, même dans le temps qu'on y pense le moins (2). » Son armée était constamment cerclée de détachements en tout genre ; il envoyait « beaucoup de partis pour donner jalousie à l'ennemi de tous les côtés (3) ». Il avait pour ainsi dire fondé une école de partisans, conduite par des spécialistes, fréquentée des jeunes gens désireux de s'instruire et de se former par la pratique dans l'art de la guerre. Villars fit là ses débuts et eut la bonne fortune d'y être remarqué par Turenne : « Il [Villars] passait souvent trois et quatre jours de suite dans les partis avec les plus estimés dans cet art. C'étaient

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 12.
(2) Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 43.
(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 312.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

alors les deux frères de Saint-Clars, dont l'un, qui était brigadier, fut une fois six jours hors de l'armée, toujours à la portée du canon de celle des ennemis, poussant leurs gardes à tout moment à la faveur d'un grand bois dans lequel il se retirait, faisant des prisonniers et donnant à toute heure au vicomte de Turenne des nouvelles des mouvements des ennemis. Et certainement rien n'est plus propre à former un véritable homme de guerre qu'un métier qui apprend à attaquer hardiment, à se retirer avec ordre et avec sagesse, et enfin qui accoutume à voir souvent l'ennemi de fort près (1). » Attaquer hardiment, se retirer avec ordre et sagesse, n'est-ce pas là tout l'art de nos détachements de couverture ?...

Avant Turenne, ces corps de partisans ne comprennent en général que des cavaliers. Aussi n'ont-ils pas une force de résistance bien appréciable ; quant à leur propre offensive, elle ne peut guère se soutenir longtemps. Turenne adjoint dragons à cavaliers, chaque fois qu'il prévoit un rôle actif pour le détachement. C'est là une première manifestation de l'union des armes et de leur coopération intime dans toute action de guerre. Nous en verrons bientôt d'autres.

Indépendamment de ces partisans chargés d'une façon plus spéciale d'éclairer, Turenne ne néglige pas la protection immédiate de ses troupes, dans le but de leur éviter les surprises et de lui donner le temps nécessaire pour prendre ses dispositions (2). C'est là l'objet des avant-gardes et avant-postes. Turenne a toujours une avant-garde quand il marche ; il est également couvert quand il stationne.

Cette avant-garde comprend de la cavalerie souvent seule, surtout quand il se porte en avant par une marche

---

(1) *Mémoires* de Villars, I, 14.
(2) Service en campagne, art. 20.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rapide ; dans ce cas, la différence d'allure entre les armes crée naturellement l'échelonnement qui convient (1). Mais, chaque fois que les circonstances le permettent, il met à l'avant-garde un élément plus solide : infanterie, quelquefois même artillerie (2). C'est que Turenne a la notion exacte du rôle que doit remplir l'avant-garde : « S'ils avaient eu des dragons ou de l'infanterie à leur avant-garde, dit-il de ses ennemis dans la campagne de 1657 (3), il est certain qu'ils pouvaient en ce temps-là mettre une grande confusion dans l'armée, qui était fort séparée. » Et ailleurs (4) : « Comme il [M. Rosen] était très bon officier et fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avait séparées pour la facilité de sa marche, ou d'arrêter le corps de l'armée en le harcelant, et, par là, donner le temps à l'armée du Roi de s'avancer. » N'est-ce pas, avec une lucidité parfaite, la double mission, offensive ou défensive selon les circonstances, dévolue à toute avant-garde ?...

La mission des avant-postes est moins complexe. Aussi la constitution des détachements ou « grandes gardes » est-elle en général plus simple : un gros de cavaliers ou dragons placés en un point favorable et, rayonnant autour de ce gros, des escadrons détachés qui fouillent les plis de terrain, se tiennent aux écoutes (5).

Tout ce réseau de sûreté, tant immédiate qu'éloignée, se modèle sur l'exploration : il s'étend peu ; son action s'exerce à petite distance du gros de l'armée, en dépit de la faible capacité de résistance des troupes à cette époque. Dans les journées de Fribourg, Rosen avec l'avant-garde précède l'armée de « trois ou quatre heures » ; il lui

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 4, 16, 229.
(2) *Ibid.*, 11; — Aumale, *Histoire des Condé*, VII, 618.
(3) *Ibid.*, 263.
(4) *Ibid.*, 16.
(5) *Ibid.*, 43, 204.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

arrive d'être trop en avant et l'ennemi, le sentant isolé, tombe dessus, l'oblige à battre en retraite (1).

En 1657, au siège de Saint-Venant, les camps des deux armées ne sont « pas à plus de mille pas » l'un de l'autre, ce qui donne une idée de la zone réservée à la sûreté des deux adversaires : cinq cents pas pour chacun (2). C'est que, d'abord, l'appui des divers éléments, pour être réciproque, exige que ces éléments soient toujours rapprochés : leur distance est fonction de l'armement en usage. En outre, l'armée formant un bloc compact, en station comme en marche, il en résulte que le temps nécessaire à sa mise en œuvre se trouve diminué de toute la durée de la réunion préalable des forces.

Les troupes marchaient ou stationnaient, en effet, suivant des dispositifs bien différents de ceux employés aujourd'hui.

Actuellement, les marches varient dans les règles de leur exécution avec la distance de l'ennemi. Suivant la plus ou moins grande proximité de celui-ci, les précautions tactiques à prendre diffèrent : nulles d'abord ou à peu près quand l'ennemi est loin, elles prennent, à mesure qu'on se rapproche, une importance croissante, devant laquelle s'effacent toutes les autres considérations de nature du pays, voies de communication, circonstances atmosphériques, etc...

Cette distinction, basée sur l'éloignement de l'adversaire, était moins nette au commencement du XVIIe siècle, et les dispositions qu'on prenait, conçues en général pour le cas péjoratif, répondaient sensiblement à toutes les situations. Toujours pour la même raison, on évitait le plus possible les modifications imprévues susceptibles de jeter le trouble dans les rangs de l'armée ou la cervelle

(1) *Mémoires* de Turenne, 16.
(2) *Ibid.*, 263.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de ses chefs. On s'en tenait donc à des dispositifs-types, n'obligeant pas à réfléchir, ne créant point d'hésitation, solutions moyennes parant, pensait-on, à toutes les difficultés, satisfaisant à tous les besoins.

Cette ankylose de la tactique avait été secouée au temps de Turenne. Conséquence de l'activité générale qui se manifesta dans la guerre de Trente ans, cette œuvre fut produite par la coopération anonyme de la collectivité des militaires pensants et agissants en cette période ; « sous leur inspiration, la tactique se réglait, se modifiait par degrés (1)... ».

Nulle part mieux que dans les marches ne se révèle la tendance nouvelle. Elle était double : organiser des colonnes moins lourdes ; user de dispositifs moins rigides, c'est-à-dire faire marcher les éléments des colonnes dans l'ordre commandé par la situation militaire. Auparavant, toute colonne était ainsi formée : l'avant-garde comprenait cavalerie en tête, puis infanterie ; derrière l'avant-garde, artillerie et bagages ; l'arrière-garde enfin avec l'infanterie en tête, cavalerie en queue. L'armée ne comprenait jamais qu'une seule colonne.

Turenne varie ses ordres de marche à l'extrême. Tantôt il forme une colonne dans laquelle les trois armes sont entremêlées, « d'abord les gardes de l'armée, ensuite les dragons, du canon après, de la cavalerie derrière, de l'infanterie ensuite, ainsi alternativement (2)... » Tantôt il forme deux colonnes identiques, ou bien trois, chacune de composition différente. Ainsi, en 1674, quand il défile autour de Strasbourg qu'il laisse sur sa gauche, pour aller livrer la bataille d'Ensheim, son armée marche la cavalerie à gauche sur une colonne, l'infanterie sur une autre à la droite, et l'artillerie suivie des bagages sur une troisième

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, IV, 33.
(2) *Mémoires* de Saint-Hilaire, tome I, liv. I.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à la droite du tout (1). On cite un exemple de marche exécutée sur neuf colonnes par l'armée de Turenne (2). C'est presque un ordre de bataille. A remarquer qu'il ne fut possible de briser l'ancien moule qu'après la création des unités tactiques, bataillon, escadron et brigade. Ces unités permirent, en effet, l'organisation instantanée d'un dispositif de combat moins rigide, complètement indépendant du dispositif de marche. Marche et combat se différenciaient donc peu à peu, tout comme les fonctions physiologiques se spécialisent à mesure que l'on remonte dans l'échelle des êtres vivants.

La seule formation de marche employée au XVIIe siècle est la colonne à distance entière. A la lecture des traités de tactique contemporains, on devine que l'idéal consisterait à marcher constamment déployé ; mais il faut pour cela des terrains spéciaux que l'on ne rencontre pas souvent ; on s'y exerce cependant chaque fois que l'occasion de le pouvoir faire se présente.

Naturellement, la formation des colonnes est bien simple ; le point initial est inutile et d'ailleurs ignoré, puisque les troupes sont toujours groupées dans des camps. Lorsque les unités ont été réparties entre des villages — c'est le cas au début d'une campagne — le général procède toujours à un rassemblement préalable qui, il faut bien le dire, est justifié parce qu'il sert à la remise en main des troupes et permet la revue des détails dans l'organisation des compagnies.

La préparation de la marche était l'objet de soins plus minutieux qu'aujourd'hui. Cela se conçoit, étant données l'absence de cartes exactes, la pénurie des routes et la lourdeur des voitures que l'armée traînait avec elle. « Le général, la veille de son départ, doit savoir tant par la

(1) Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes*, I, 112.
(2) Palat, *Une campagne de Turenne* (1654), 64.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

carte que par des gens du pays, pour s'informer si le chemin que l'armée doit tenir le lendemain est bon ou mauvais, difficile à passer ou non, et selon qu'il se trouve, il doit là-dessus former son ordre de marche, observant sur toutes choses, lorsque le chemin est mauvais, de faire marcher tant à la tête de l'avant-garde que de celle du bagage, une ou deux charrettes chargées d'outils, avec des hommes pour raccommoder promptement les chemins ou autres mauvais passages (1). »

La police pendant la marche était rigoureuse, la discipline sévèrement maintenue. Les hommes ne pouvaient sortir du rang sans « congé de celui qui commande le bataillon et l'escadron ». Et l'auteur que nous citons ajoute : « Le général doit surtout tenir la main que tous les officiers marchent incessamment chacun dans son rang, afin d'obliger tous les soldats, à leur exemple, d'en faire de même ; vu qu'il est tout à fait honteux de voir quelquefois arriver l'armée dans le camp, qui n'est pas la moitié forte de ce qu'elle était quand elle est partie le matin, à faute d'avoir observé cet ordre (2). »

Turenne était un chaud partisan de ces prescriptions, qu'il avait vu mettre en pratique dans l'armée de son oncle. Il avait aussi emprunté aux Suédois leur sage coutume de faire marcher les bagages en ordre, celui de chaque régiment à sa place régulière, comme les troupes, et gardés par des hommes d'escorte — « à la Suédoise » — ayant pour mission de défendre les voitures au cas où celles-ci seraient attaquées.

Turenne excellait dans cette branche des opérations militaires et c'est pourquoi nous y avons plus particulièrement insisté. Il fait exécuter à ses troupes des marches remarquables tant par leur durée que par leur rapi-

(1) Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 42
(2) *Ibid.*, 43.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dité. « Les marches promptes ne donnent loisir qu'aux raisonnements sans laisser de temps pour apporter des remèdes », disait-il (1). A chaque page de ses *Mémoires*, on a conscience des efforts qu'il demande à ses troupes : « L'armée avait marché plus d'un mois à fort grandes journées (2)... » — « L'armée, étant partie deux heures avant le jour au mois d'août, avait fait neuf heures de chemin... le bagage arriva le lendemain... on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reste de suivre, quoique fort affaiblie par la marche du jour précédent (3)... »

En 1657, il se porte de Montmédy à Saint-Venant et dérobe sa marche aux Espagnols groupés dans la région de Rocroy. S'il ne fit pas tout ce chemin, 207 kilomètres à vol d'oiseau, en trois étapes (4), du moins marcha-t-il avec toute la célérité compatible avec l'organisation dont il disposait. Il nous indique ainsi ses trois dernières marches : « On fit de la Sambre en trois jours la marche jusqu'à Saint-Venant, le premier à La Neuville auprès de Bouchain, le second à Sailly sur la Scarpe, et le troisième devant Saint-Venant (5). »

Ses marches pendant la campagne de 1674 sont intéressantes. Nous les étudions plus loin (6).

Il marche même la nuit (7), malgré qu'il sache combien cela est difficile, car il est aisé de se perdre (8), augmentant ainsi l'effet de ses manœuvres d'un puissant facteur, la surprise. « Au commencement de la nuit [4 octobre 1652], on fit marcher tout le bagage vers Corbeil,

---

(1) *Mémoires* de Turenne, 312, 313.
(2) *Id.*, 63.
(3) *Id.*, 67.
(4) J. Roy, *Turenne*, 173.
(5) *Mémoires* de Turenne, 260.
(6) Voy. chap. VIII.
(7) *Mémoires* de Turenne, 23, etc.
(8) *Id.*, 207.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et, trois heures après, toute l'armée décampa, sans que l'ennemi en eût connaissance (1)... » Quelque temps après, « M. de Turenne, qui était auprès de Vitry quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit, droit à Saint-Dizier, d'où il voulait partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar (2)... », etc...

Une telle aptitude à la marche causait la stupéfaction de ses adversaires, qui, suivant l'opinion alors usuelle, considéraient cet acte de la vie militaire comme un des plus délicats, exigeant de la circonspection « vu qu'on est sujet à l'insulte de mille accidents que la prudence humaine ne saurait presque prévoir ». Et l'on en donnait ainsi qu'il suit les raisons : « ... A toute heure, on entre dans des changements nouveaux, à mesure qu'on avance dans le pays... On craint quelquefois les ennemis à la tête de l'armée : cela fait qu'on se précautionne de ce côté-là seulement, et cependant le malheur arrive par un autre endroit qu'on n'aurait pas prévu, ce qui fait clairement connaître qu'il faut avoir une science très grande et une expérience de même pour la pratique de cette action (3). »

C'est pourquoi aux marches et aux manœuvres on préférait les camps et les sièges, « où toutes les choses y sont fixes et réelles ».

Le mode de stationnement utilisé par les troupes de Turenne pendant la période active des opérations était le campement, sorte de bivouac amélioré où l'on dressait des tentes pour les chefs, des baraques quand on devait séjourner plusieurs jours (4), en tous cas des abris dans lesquels les hommes se « hutaient ».

Toute autre façon de stationner était alors proscrite. On

---

(1) *Mémoires* de Turenne, 171.
(2) *Id.*, 178.
(3) Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 41.
(4) On démolissait alors les maisons des villages voisins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

voulait conserver l'armée groupée le plus possible ; bien mieux, on la faisait camper en ordre de bataille, comme si, dans cette situation, elle devait pouvoir être apte à recevoir le choc d'un assaillant (1). On se formait sur une, deux ou trois lignes. C'était, sur les anciennes formations en carré, un progrès dû à Gustave-Adolphe (2). ... Dans le premier cas, sur une ligne, la cavalerie tenait les ailes, l'infanterie le centre, les bagages derrière leurs unités respectives. Sur deux lignes, le dispositif pouvait être soit le même que le précédent, soit toute l'infanterie sur une ligne, toute la cavalerie formant alors la seconde ligne. Enfin, le dispositif sur trois lignes était la reproduction de l'ordre pour le combat, la troisième ligne comprenant une réserve faite de quelque cavalerie. Quel que fût le dispositif adopté, l'artillerie était en avant de la première ligne, la bouche des pièces toujours tournée vers l'extérieur. On entourait le camp, pour le protéger sur toutes ses faces, d'un ouvrage fermé de fortification. A ceux qui trouvaient ces retranchements inutiles, on répondait qu'ils « habituaient le soldat à se garder, et au travail (3) ». Turenne pratiqua constamment cette coutume qu'il tenait de son oncle Maurice. En 1654, il aurait pu occuper le camp de Monchy-le-Preux dès midi ; mais craignant d'y être attaqué immédiatement, il s'arrêta plus loin et n'arriva à la position de Monchy qu'à la chute du jour, afin d'avoir toute la nuit pour s'y retrancher. Si le temps lui faisait défaut, il se contentait alors d'une file ininterrompue de chariots.

Le choix d'un terrain pour camper était particulièrement délicat. Indépendamment des conditions avantageuses au bien-être des troupes, il fallait qu'il y eût dans le

---

(1) *Mémoires* de Turenne, 46.
(2) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art de la guerre*, II, 148.
(3) Crissé, *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, II, 72.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

voisinage un « champ de bataille », c'est-à-dire un espace dégarni d'obstacle où l'on pût se rendre en toute hâte et s'y ranger pour recevoir l'attaque d'un adversaire faisant irruption.

Turenne était particulièrement habile dans l'art de camper son armée. Guy-Patin nous révèle, dans sa Correspondance, que les courtisans l'appelaient pour cela « Thomas a Kempis (1) ». Il choisissait des positions naturellement très fortes d'où il était difficile de le déloger et d'où en même temps il commandait à l'ennemi. Témoins ses camps de Monchy-le-Preux, de Villeneuve-Saint-Georges, de Dettwiller, etc...

Expert pour établir un camp et y défier son adversaire, il l'était tout autant pour décamper à la barbe de cet adversaire : discrètement, ses bagages partaient à l'avance; il filait ensuite avec ses troupes pendant la nuit, et, le lendemain matin, l'ennemi ne trouvait derrière les tranchées du camp que quelques cavaliers d'arrière-garde, prêts à rompre après avoir couvert le mouvement de repli (2).

En résumé, on ne peut pas dire que Turenne ait bouleversé les bases de la tactique au XVIIe siècle. Les caractères essentiels de celle-ci en avaient été révélés avant lui. Il n'eut donc qu'à puiser dans ce qu'il avait vu faire à ses oncles aux Pays-Bas, et à utiliser les aptitudes des anciennes troupes de Gustave-Adolphe. Une distinction s'impose toutefois : s'il ne prit qu'une part restreinte aux modifications de la tactique d'armes, en revanche il imprima un cachet bien personnel à la tactique d'ensemble. C'est que son génie, particulièrement souple, s'assimila avec beaucoup d'à-propos les conséquences nouvelles et

(1) Guy Patin à Ch. Spon, 7 mai 1657.
(2) *Mémoires* de Turenne, 171.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sut tirer le rendement maximum de l'organisme mis à sa disposition.

Son tempérament l'y portait : réfléchi, observateur, perspicace et soigneux des moindres détails, il fit, de la juxtaposition de ces détails, éclore un art non pas étourdissant, mais auquel l'utilisation de tout, poussée à l'extrême assurait une robuste vitalité. C'était de l'économie véritable appliquée aux éléments primaires de cette grande machine que représente une armée. A des degrés supérieurs, nous retrouverons chez Turenne des applications heureuses de ce principe essentiellement fécond.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE TURENNE

SOMMAIRE : *Le courage physique est l'apanage de la noblesse encore au* XVII*e siècle. — Turenne se montre brave dès sa jeunesse. — Il se bat comme un mousquetaire, l'épée à la main. — C'est déjà chez lui moins instinctif que le résultat d'un effort de sa volonté. — Evolution dans les idées de son temps. — L'art des batailles se caractérise au* XVII*e siècle. — Les lignes. — Dispositif sur trois lignes. — Idée du rassemblement préparatoire dans l'esprit de Turenne. — Composition de chaque ligne. — Troisième ligne ou réserve ; son importance croissante. — Répartition des troupes et des chefs subordonnés. — Appui réciproque des différentes armes. — L'action à l'aile gauche de Turenne dans la bataille des Dunes. — Danger du morcellement des armes. — Influence du terrain. — Utilisation judicieuse qu'en fait Turenne. — Combat de Bléneau. — Tendance de Turenne à livrer bataille sur n'importe quel terrain. — Opinion du* XVII*e siècle sur la bataille. — Turenne ne redoute point la bataille; il est nettement opposé à la guerre de siège. — Mais il n'a pas la conception intensive de la bataille moderne. — Poursuite. — Sa bataille ne continue pas logiquement son idée stratégique. — Les trois formes de la bataille moderne. — Quelles sont les formes employées par Turenne. — Conclusion.*

Il est intéressant de se demander tout d'abord quelle attitude gardait Turenne sur le champ de bataille. On connaît la froideur calculée de son caractère. Que devenait ce calme imperturbable lorsque se produisait la mêlée et qu'il y prenait part ? Car, il faut se le rappeler, autrefois le commandant de l'armée chargeait le premier à la tête de ses escadrons.

Aujourd'hui, les généraux se tiennent à distance, presque hors du champ de bataille et soigneusement à l'abri des émotions violentes du combat ; ils font œuvre essentiellement intellectuelle ; c'est de courage moral qu'ils ont besoin avant tout. Mais, au XVII*e* siècle, la force brutale, le courage physique, l'adresse et l'audace, bien que déjà battus en brèche, restaient encore la suprême manifesta-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion de l'habileté militaire. Cet état d'âme était universel : du plus infime au général en chef, tous rivalisaient, voulant, par des prouesses, étaler leur bravoure.

Ainsi en fut-il de Turenne : il se fit remarquer dès ses premières armes. « Il allait toujours le premier à la tranchée et aux attaques... Le prince Frédéric-Henri, son oncle, crut même devoir lui reprocher, comme une ardeur immodérée, ce courage qui ne connaissait point de péril, afin de lui donner quelque borne (1)... »

Cette fougue juvénile se prolongea tant qu'il vécut. Toujours au premier rang, il était plus exposé qu'aucun autre ; aussi reçut-il de fréquentes blessures. Il est touché au bras droit en 1636, au siège de Saverne, et ne doit son salut qu'à Fabert (2). — A Nordlingen, son cheval est blessé sous lui ; lui-même reçoit une balle dans sa cuirasse (3). — Lors de la révolte des Weymariens en 1647, qui refusent de le suivre en Flandre sous prétexte que leur traité avec le roi ne leur impose de servir qu'en Allemagne, Turenne reste d'abord témérairement au milieu des corps révoltés ; puis, ne pouvant les ramener, il n'hésite pas à les charger. « M. de Turenne pensa être pris à une première charge qu'il avait faite avec quinze ou vingt chevaux », dit-il dans ses *Mémoires* (4). — A Rethel, abandonné des siens, légèrement contusionné au bras, son cheval atteint en cinq endroits, il ne parvient à échapper aux troupes royales qu'en se faisant passer pour partisan du roi (5).

Sa conduite au pont de Jargeau, sur la Loire, est typique. Il s'agissait d'en interdire le passage aux troupes de la Fronde qui, si elles le franchissaient, s'emparaient de

---

(1) Raguenet, *Vie de Turenne*, 15.
(2) Des Robert, *Campagne de Charles IV*, II, 45.
(3) *Mémoires* de Turenne, 50.
(4) P. 87 (édition C. Rousset).
(5) *Mémoires* de Turenne, 122 (édit. C. Rousset).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la cour et du roi. « Turenne prend le galop, arrive au moment où le pont-levis tombait, les boulets ennemis ayant coupé les chaînes de suspension. Postés dans les maisons au bord de l'eau, les mousquetaires de garde sont éperdus : on a oublié de les pourvoir de poudre.

» Le maréchal saute à bas de cheval, s'avance sur le tablier, le pistolet et l'épée à la main ; ses officiers le suivent. Pour dissimuler le manque de munitions, il crie aux mousquetaires de ne pas tirer pendant qu'il marche en avant. L'ennemi, surpris, arrête son mouvement, se prépare à repousser l'attaque, se retranche, tout en continuant de fusiller le petit groupe qui occupe le pont. Derrière ce mince rideau vivant, qui serait bientôt renversé par les balles, on se hâte de rouler des barils, de pousser des charrettes. Aussitôt la barricade ébauchée, Turenne la repasse lestement, prend un mousquet, et avec quelques hommes soutient le feu en ménageant les charges de poudre (1)... » Il fait ainsi le mousquetaire trois heures durant.

Même chose à Bléneau où, l'épée à la main, il se bat contre Condé avec acharnement. — Au combat de la porte Saint-Antoine, le grand Condé se présente à Mademoiselle couvert de sang, de sueur, les habits déchirés, les cheveux en désordre... Turenne est dans le même état à la fin de la journée. — Au siège de Dunkerque, il se tient constamment exposé, à découvert, parmi les travailleurs, et Mazarin, ayant en vue les intérêts du roi, lui reproche sa témérité. — Plus tard, à Türckheim, il a encore son cheval blessé sous lui. — Enfin, on sait comment il est mort...

Ce courage physique qu'il montra toute sa vie était chez lui bien plus l'effet du raisonnement et un effort de sa volonté que la manifestation naturelle d'une impulsive

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 127.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ardeur. Il était brave parce qu'il imposait silence à ses nerfs quand l'instinct de la conservation venait à les tendre. On connaît son mot passé à l'état de proverbe : « Tu trembles, carcasse !... » — Le fait de s'endormir sur le sable roulé dans un manteau quelques heures avant de livrer la bataille des Dunes semble être la preuve d'un effet de la volonté bien plus que d'une disposition naturelle. Bussy ne s'y trompe pas; car, faisant allusion à cet événement, il dit : « J'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie était la moindre chose dont il s'agît, il pût dormir aussi tranquillement que si le lendemain il n'eût rien à faire : et quand on nous vient conter que le jour de la bataille d'Arbelles on eut peine à éveiller Alexandre, je crois que si cela fut, il faisait semblant de dormir par vanité, ou qu'il était ivre. Pour moi, qui suis naturel, je ne dormis qu'une heure (1). »

Voulue ou instinctive, cette bravoure n'en était pas moins bien réelle et se manifestait dans toutes les occasions. Chacun de nous se souvient du joli récit — chef-d'œuvre de notre langue du XVIIe siècle — des *Mémoires* du cardinal de Retz, dans lequel nous voyons Turenne descendre de carrosse et mettre l'épée à la main devant une procession de capucins noirs qu'il prend pour des diables...

Si donc Turenne fut vaillant sur le champ de bataille, ce n'était point parce que, suivant l'opinion de Michelet, « l'état d'infériorité où il fut longtemps comme cadet et bas-officier dans les armées de la Hollande resta en lui toute sa vie (2) ». Il était autant grenadier que général ; mais en cela il ne fut pas une exception. Il obéissait aux mœurs anciennes de la noblesse. En agissant d'autre sorte, lui et tous les généraux de son temps auraient cru déchoir et forfaire à l'honneur.

---

(1) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, III, 13.
(2) Michelet, *Histoire de France*, liv. VI, chap. XXV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les idées avaient cependant évolué à ce point de vue ; on commençait à se rendre compte de la nécessité pour un chef de suivre les phases successives du combat autrement qu'en simple exécutant.

« ... Le général ne doit point combattre, disait d'Aurignac (1), ni se mêler avec les ennemis, tant qu'il pourra l'éviter, parce qu'il est autant sujet aux premiers coups qui sont tirés, que le moindre de l'armée ; et, de plus, il n'a que deux bras et qu'une épée, non plus qu'un simple soldat ; et de là, il se doit conserver avec autant de soin qu'il lui est possible, ne donnant jamais qu'avec les dernières troupes ; et alors il peut faire tout à la fois, et l'action de soldat et l'action de capitaine, tout ensemble ; et encore faut-il que la nécessité l'y oblige, car s'il avait battu les ennemis et après donnant à la tête de ces dernières troupes en les poursuivant toujours, il peut aussi bien être tué dans leur retraite qu'au premier choc des deux armées ; de sorte qu'il vaut mieux qu'il agisse de son jugement que de son épée : et faire donner à propos, soutenir en temps et rafraîchir quand il le faut, que le faire autrement.

» Je ne dis pas qu'il ne se présente quelques fois des occasions où il faut qu'un général paie nécessairement de sa personne et soit par conséquent à la tête de toutes les troupes, pour donner aussi des premiers ; mais c'est dans le temps qu'une armée est épouvantée, et pour lui donner cœur, alors cette nécessité l'oblige de donner avec les premiers combattants ; mais hors de ces rencontres, ou d'autres semblables, un général ne doit jamais s'exposer à des périls si éminents. Et c'est une mauvaise conséquence de dire : un tel l'a fait toujours, et le fait encore dans toute occasion ; c'est qu'il est heureux : mais ce sera pour

(1) Azan, *Un tacticien du* XVIIe *siècle*, 66-67.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelque temps, car à la fin il y trouvera sa mort, aussi bien que beaucoup d'autres qui l'ont devancé, et ont pratiqué la même chose que lui... »

La forme tactique des batailles, déjà vers cette époque, tendait à différencier les rôles et à établir une séparation plus nette entre le cerveau qui dirige et le bras qui doit frapper. L'étude faisant l'objet du présent chapitre nous en va montrer les raisons.

On a coutume d'englober sous la quasi-méprisante rubrique de *batailles de l'ordre linéaire* toutes les actions antérieures à Frédéric II. Mais les choses se présentent sous un jour moins simple et il convient de distinguer plusieurs phases dans l'évolution de la bataille.

Avant le XVIIe siècle, en dépit d'une abondante terminologie (1) évoquant tout un appareil bizarre de dispositifs compliqués, la bataille est presque sans art : dès son début, elle tourne à la mêlée et chacun, livré à sa propre inspiration, y agit à sa guise. Le premier perfectionnement consiste à mettre un peu d'ordre et de méthode dans les préliminaires de la bataille. De là naissent les lignes, une ou deux tout d'abord, puis trois avec les Hollandais et les Suédois. L'art militaire moderne s'ébauche avec ces peuples ; Turenne, qui en est le continuateur, fond en lui leurs qualités particulières. Mais il ne s'en distingue pas moins nettement par des caractéristiques très personnelles, donnant à la technique de ses batailles une physionomie inconnue jusqu'à lui. On peut dire qu'il existe une *bataille de Turenne*, tout comme on admet les concepts napoléonien et frédéricien dans l'art de livrer bataille.

Entre Turenne et le roi de Prusse, la forme de la bataille subit une éclipse ; un véritable obscurcissement succède

(1) Cinquains, sixains, pyramides, croix, demi-croix, double-croix, croissant et quarré..., ordres de bataille en rond, en ovale, en triangle, en ciseaux, en manches, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à la vive lumière. A l'action dirigeante du général se substitue un cliché sorti du creuset des tacticiens élucubrants : c'est là l'époque de l'ordre linéaire ; tout comme après Frédéric II, de myopes observateurs croiront avoir découvert le secret de ses victoires dans une formule vide, un vain mot : l'ordre oblique.

Par ses retentissants insuccès d'Ivry, de Leipzig et de Lützen, la formation sur une ligne était définitivement condamnée quand Turenne parut. Celui-ci trouva les trois lignes presque partout adoptées ; c'était l'ordre-type qu'il emploie à son tour, dans ses batailles. A Marienthal, cependant, il se forme sur une ligne (1) ; à Rethel, il n'a aucune réserve derrière ses ailes, ce qui cause sa ruine (2). Ce sont des insuccès, comme chacun sait, en même temps que des exceptions.

Le dispositif d'ensemble sur trois lignes donnait alors l'idée d'une succession d'efforts dans le sens de la profondeur, mais il n'évoquait point encore la notion d'une manœuvre, analogue par exemple à l'emploi des lignes dans le combat moderne de cavalerie contre cavalerie (3). L'armée ainsi rangée se portait en avant, droit devant elle, ou recevait de même le choc de l'ennemi. C'était un simple heurt de front contre front, sans finesse ni ruse... Turenne commence par faire agir ainsi ses troupes ; la bataille des Dunes est le type de cette action. Le 14 juin 1658, il range son armée sur trois lignes, puis le lendemain, « à une heure de jour (4) », il se porte en avant, avec lenteur, car « un corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas réglé, et souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour pouvoir se ranger (5) ».

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. II, I.
(2) *Ibid.*, chap. VI, V, 11e observ.
(3) Règlement du 12 mai 1899 sur les exercices et les manœuvres de la cavalerie, titre III, art. 1er, nos 452, 453, 454.
(4) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 292.
(5) *Id.*, 294-295.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il attaque en même temps sur tout le front, vers 8 heures du matin, et les échelons en arrière soutiennent, appuient, renforcent ou recueillent ceux qui sont en avant. « Son ordre de bataille était parallèle, dit Napoléon (1) ; il n'a fait ni manœuvre, ni rien qui soit hors de la marche ordinaire. »

Gênés de plus en plus par l'accroissement continu des effectifs, les successeurs de Turenne se bornèrent en fait de préparatifs de bataille, à prendre ce dispositif qui devint normal ; leur action se limita à un rôle d'adjudant-major supérieur. Mais, entre temps, Turenne avait montré que le placement préparatoire des troupes sur trois lignes n'engageait à rien dans l'emploi de ces troupes au cours de la bataille. Dans l'esprit du maréchal, cette formation ne répondait plus qu'à une idée de rassemblement, de groupement préalable de ses moyens, de manière à les mieux tenir en main et à pouvoir immédiatement en disposer, dès qu'il jugerait leur intervention nécessaire.

Aujourd'hui, les différents éléments d'une armée s'engagent successivement, au fur et à mesure de leur arrivée sur le champ de bataille. Plus de rassemblements initiaux qui occasionnent des pertes de temps et sont eux-mêmes trop exposés par l'accumulation de forces qu'ils présentent en des points pouvant devenir dangereux. Cela est rendu possible parce que les troupes durent ; elles ne s'usent que lentement ; leur capacité de résistance dans la défensive, la lenteur de leur progression dans l'offensive, l'étendue dans tous les sens des champs de bataille, permettent ou imposent une dispersion apparente des forces. Il n'en était pas de même au XVIIe siècle. Les batailles étaient très courtes ; les diverses péripéties du combat se déroulaient sans interruption, par suite du

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XIII, IV, 22e observ., 2e.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

faible rendement des armes alors en usage (1). Il fallait, par suite, avoir bien près de soi les troupes destinées à intervenir toujours subitement ; l'exiguïté des terrains où l'on livrait bataille rendait également nécessaire le groupement presque serré des moyens.

La formation sur trois lignes était donc une sorte de rassemblement articulé — certes d'une articulation bien minime ; en rapport heureux toutefois avec l'ensemble des conditions de la guerre — que Turenne faisait prendre à ses troupes avant d'entamer l'action, mais ne préjugeant en rien de ce qu'allait devenir cette action. On a le sentiment très net de ce rassemblement quand on étudie la bataille de Sintzheim (2).

Entrons maintenant dans le détail de chacune de ces lignes et voyons quelle en était la composition.

En général, les deux premières lignes, identiques, comprenaient de l'infanterie au centre, de la cavalerie sur les ailes. La troisième ligne, appelée réserve, était moins importante que les autres et souvent représentée par de la cavalerie seulement. Dans toute combinaison de forces doit figurer une réserve ; c'était alors une réserve *in extremis*, le dernier atout que le général ne lançait que dans le cas de nécessité absolue. Elle ne signifiait pas encore ce que nous concevons aujourd'hui sous le nom de troupes réservées, c'est-à-dire maintenues à la disposition du chef pour être lancées dans la fournaise à mesure et progressivement. Les réserves actuelles caractérisent l'action du commandement sur le champ de bataille, à tous les échelons et à chaque instant ; la troisième ligne du XVIIe siècle n'avait de rôle à remplir qu'à la fin même de l'action, soit pour arracher définitivement le

(1) La bataille des Dunes, commencée à 8 heures du matin, s'achevait à midi. — Türckheim ne dura que deux heures : commencée à 3 heures du soir, elle était terminée à la nuit; on était en janvier.

(2) Voir plus loin, chap. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

succès, soit pour limiter un échec. C'est pourquoi il n'était pas nécessaire d'immobiliser, pour un emploi éventuel et une mission restreinte, une importante fraction de l'armée. On se contentait de quelques escadrons — quatre à la bataille des Dunes, sous le marquis de Richelieu, placés en arrière du centre (1).

Cependant, dès que se manifesta la notion de manœuvre au cours de la bataille, la troisième ligne devait voir son importance s'accroître. Son rôle devenant plus complexe, il était logique d'en augmenter l'effectif, de la composer avec plusieurs armes. Ce progrès se marque assez clairement chez Turenne. Avant la paix des Pyrénées, ses troisièmes lignes ne comprennent que de la cavalerie ; il oublie parfois d'en parler (2) et il n'a pas toujours l'occasion de s'en servir. Mais, dans la guerre de Hollande, sa troisième ligne est plus fortement constituée : à Ensheim, il a une réserve générale d'infanterie et de cavalerie. A Türckheim, la troisième ligne devient la principale ; elle comprend presque toute l'infanterie avec cavalerie et artillerie ; c'est elle qui exécute la manœuvre débordante (3).

Ce que nous venons de dire laisse entendre que Turenne ne s'en tenait pas à une répartition monotone et uniforme de ses troupes. Il en allait ainsi, en effet, même dans les deux premières lignes : il variait leur composition suivant les nombreuses contingences qui, à la guerre, empêchent deux situations d'être jamais semblables.

Dans le même ordre d'idées, il met chacun à la place où il le juge apte à rendre les meilleurs services, sans tenir compte du rang d'ancienneté. Autour de lui, on l'approuve, malgré qu'il s'élève contre un des préjugés les

(1) Bourelly, *Deux campagnes de Turenne en Flandre*, 193.

(2) Ses *Mémoires* sont, en effet, muets sur la troisième ligne lors de l'attaque des lignes d'Arras (voir édit. C. Rousset, 207, 209).

(3) Voy. chap. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus fortement enracinés dans l'armée. « Il me paraît fort juste, dit Bussy-Rabutin (1), qu'un général chargé des événements choisisse pour l'exécution des personnes suivant la capacité qu'il sait qu'elles ont, et qu'il ne s'attache pas à un rang que le hasard ou la faveur leur a peut-être fait avoir. »

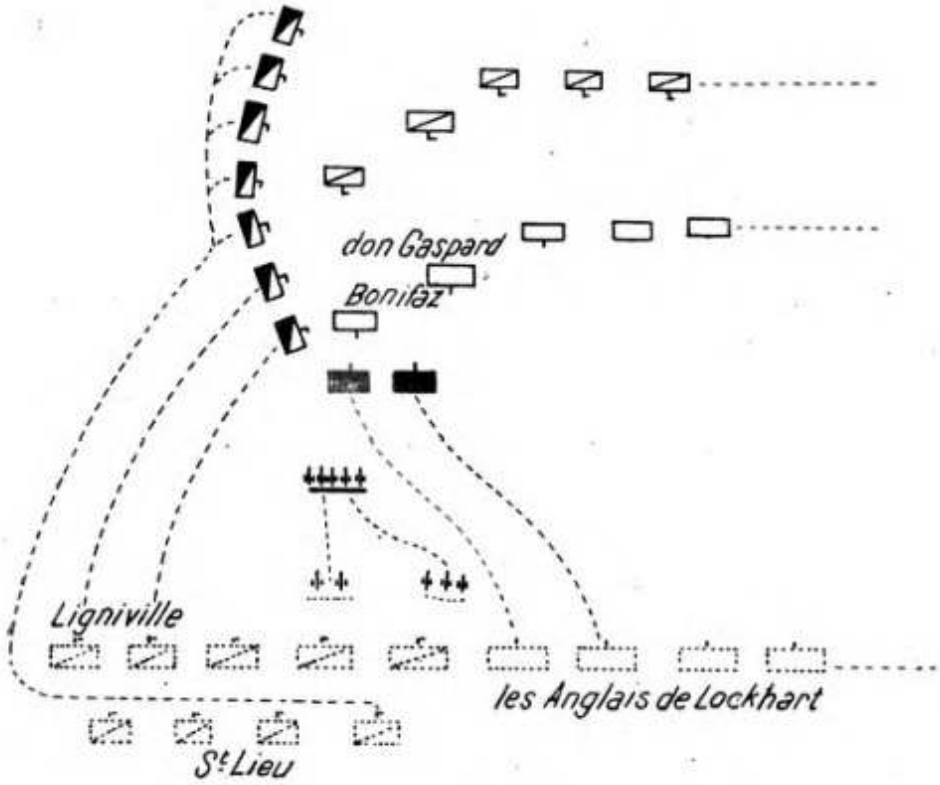
Quoi qu'il en soit, le soin essentiel de Turenne dans ses dispositifs de combat, c'était d'assurer l'appui réciproque des différentes armes dans les meilleures conditions possibles. Sans qu'il y eût rien de formel ni de fixe à cet égard, il mélangeait ses troupes, en armes et en qualité dans chaque arme, de façon à les faire concourir à la réussite de sa combinaison et au mieux de leurs moyens individuels d'action. C'est ainsi qu'il place fréquemment de la cavalerie à portée du centre composé d'infanterie, comme il glisse des fantassins sur les ailes pour appuyer ses cavaliers. A la bataille des Dunes, « onze bataillons d'infanterie formaient, sous le comte de Gadagne, le centre de la première ligne qui avait, en arrière, comme soutien, sept escadrons de gendarmerie... La première ligne de cavalerie de l'aile droite était appuyée, à gauche, par un bataillon de Bretagne, à droite par un bataillon de Montgommery-Duras ; un peloton de Bretagne était placé, sur la même ligne, entre deux escadrons du régiment Royal (2). »

Aussi, pendant le combat, infanterie et cavalerie se trouvent sans cesse en liaison et peuvent coopérer intimement et avec instantanéité à toute occasion qui surgit. L'action sur la gauche de Turenne à cette même journée des Dunes en est un intéressant exemple. A cette aile, les Anglais de Lockhart attaquent avec deux bataillons les Espagnols de don Gaspard Bonifaz qui occupent la crête d'une dune. Mais ils ne peuvent, à eux seuls, atteindre le

(1) *Mémoires* de Bussy, III, 12.
(2) Bourelly, *Deux campagnes de Turenne en Flandre*, 191, 192.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sommet de cette dune. « A ce moment, le marquis de Castelnau [commandant de l'aile gauche] donne l'ordre à M. de Lettancourt [commandant l'artillerie de cette aile], de s'approcher avec le canon jusqu'à portée de pistolet du pied de la dune, et de tirer sur les Espagnols qui la défendent ; puis, secondé par le comte de Saint-Lieu



Croquis n° 2.

Action combinée des trois armes à l'aile gauche de l'armée de Turenne, le jour de la bataille des Dunes.

[commandant la deuxième brigade de cavalerie], il se jette par l'estran sur le flanc droit et les derrières de la cavalerie de don Juan, pendant que les deux escadrons lorrains du comte de Ligniville [commandant la première brigade de cavalerie] la chargent sur son front.

« Le succès de ces attaques combinées et l'heureux effet des décharges d'artillerie excitent jusqu'au paroxysme

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'ardeur des soldats de Lockhart ; dans un suprême effort, ils gravissent les dernières pentes qui les séparent du sommet et y plantent leur drapeau bleu. Les Espagnols, poursuivis avec une véritable rage, sont culbutés dans les fonds et tués à coups de pique ou assommés sans pitié (1). »

Turenne, il est vrai, n'était pas là, et on pourrait attribuer cette combinaison des trois armes à ses subordonnés, en particulier au marquis de Castelnau. Mais celui-ci était un des élèves préférés de Turenne ; le maréchal l'estimait beaucoup pour la vigueur et l'entendement qu'il déployait en campagne (2) ; nul doute que l'élève n'appliquât ici les leçons de son maître. D'ailleurs, Turenne lui-même sut organiser des combinaisons tout aussi heureuses (3) sur une plus vaste échelle. Sa bataille de Sintzheim est, à ce point de vue, montée avec un art exquis ; nous le verrons dans l'étude de 1674, à laquelle nous consacrons un chapitre de ce travail.

A Ensheim, toujours dans la même intention de lier les armes entre elles, Turenne avait réparti son infanterie par petits groupes entre ses escadrons ; il n'en obtint pas le résultat cherché et Napoléon en indique les causes : « La méthode de mêler des pelotons d'infanterie avec la cavalerie est vicieuse ; elle n'a que des inconvénients. La cavalerie cesse d'être mobile, elle est gênée dans tous ses mouvements, elle perd son impulsion, et l'infanterie est compromise : au premier mouvement de la cavalerie, elle est sans appui (4). » Tout en voulant assurer l'inti-

---

(1) Bourelly, *Deux campagnes de Turenne en Flandre*, 199. — Voir *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 295.

(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 298.

(3) « ... M. de Turenne [qui était déjà là avec la cavalerie] attendait le canon et l'infanterie pour les attaquer [pour attaquer les ennemis]. » [*Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 219.]

(4) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XVII, V, 30e observ., 3e.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mité des armes, il ne faut pas aller jusqu'au morcellement, car alors chacune ne rend plus.

Aussi bien, ne peut-il y avoir rien de formel dans le placement des troupes et le dispositif de combat. Tout dépend des circonstances... et du terrain, dit un vieux dicton militaire. Le terrain, en effet, impose sa tyrannique influence, quelquefois favorable et souvent le contraire.

« L'assiette du lieu » est la première chose à observer très ponctuellement par le général d'armée, au dire des tacticiens de l'époque (1). C'était une réminiscence des temps antérieurs à Gustave-Adolphe, où florissait la guerre de positions. Que le progrès est lent à glisser à travers les fissures des méthodes surannées !

Turenne, dont presque toutes les batailles sont offensives, n'avait pas grande action dans ce choix du terrain, puisqu'il combattait là où se plaçait son adversaire. Mais — encore qu'en acceptant la lutte il avait implicitement admis les conditions topographiques dans lesquelles la bataille allait être livrée — il s'est toujours montré fort expert dans l'art d'utiliser son terrain. Tout comme nous faisons maintenant, il court aux points d'appui, se bat autour d'eux pour en rester maître ; il s'y installe et les occupe judicieusement. Déjà ses contemporains, même parmi les jaloux de sa gloire, lui reconnaissaient cette éminente qualité. « Son véritable talent, qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, était de rétablir une affaire en méchant état. Quand il était le plus faible en présence des ennemis, il n'y avait point de terrain, d'où par un ruisseau, par une ravine, par un bois ou par une éminence il ne sût tirer quelque avantage (2). »

Nous exposerons ici avec quelques développements le

---

(1) Paul Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 62.
(2) *Mémoires* de Bussy, II, 155.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

combat de Bléneau, dans lequel l'habile utilisation d'un terrain difficile apparaît clairement.

Dans les premiers jours d'avril 1652, les forces royales sont réparties en cantonnements : l'armée du maréchal d'Hocquincourt vers Bléneau, avec grand'garde à Rogny, point de passage obligé sur le canal de Briare ; — l'armée de Turenne, 4.000 hommes, vers Briare, à 17 kilomètres des troupes d'Hocquincourt ; un terrain couvert les sépare. « Le pays a bien l'aspect général du Gâtinais. Les eaux, retenues par un sous-sol imperméable, couvrent la superficie de mares, de grands et de petits étangs, semés au milieu des bois. Çà et là des clairières et quelques ressauts de terrain ; peu de cultures, beaucoup de ces landes humides qui ont donné leur nom au pays ; partout un sol sillonné de rigoles, coupé en tout sens par des chaussées en terre (1). »

Dans la nuit du 6 au 7 avril, Condé, inopinément arrivé de Guyenne, attaque et défait Hocquincourt entre Breteau, Rogny et Bléneau. Au jour, le prince revient vers Breteau sur la Trézée, y range ses troupes en bataille, face à Turenne, qui, ayant rassemblé les siennes, se prépare à « vaincre ou périr ici ».

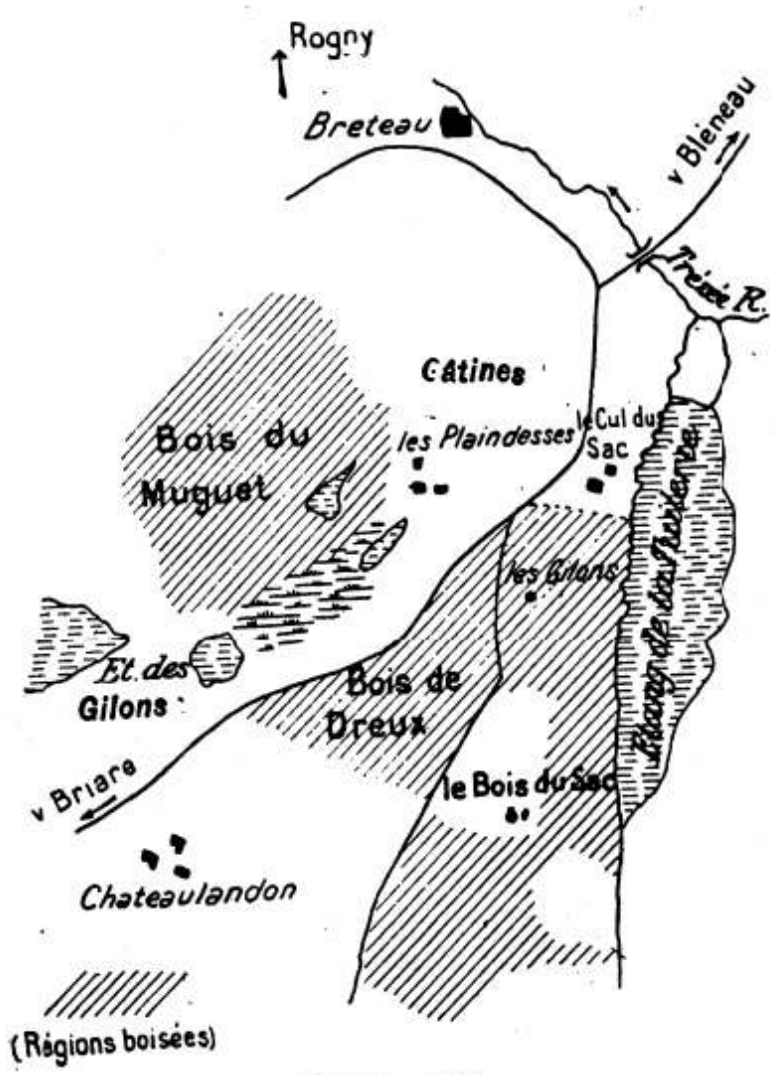
Le terrain qui sépare les deux armées forme un étroit défilé compris entre l'étang de la Tuilerie à l'est, les étangs des Plaindesses et des Gilons réunis par des marécages, à l'ouest. Le centre du défilé, garni de bois, ne laisse qu'une mince bande découverte, utilisée par une chaussée en terre. Turenne a donné rendez-vous à ses troupes vers l'entrée méridionale de ce défilé et, pour couvrir leur réunion, il a mis au delà, sur la chaussée de terre, six escadrons de cavalerie que des fantassins appuient sur leur droite, en tenant la lisière des bois, face au Cul-du-Sac.

---

(1) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VI, 135.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'intention du maréchal n'était pas de défendre l'entrée du défilé à l'ennemi ; son infériorité numérique et surtout sa disproportion en infanterie lui interdisaient d'engager une action dans les bois. Aussi, dès que ses troupes



CROQUIS N° 3.

Bléneau, 1652. (Echelle au 50.000e.).

furent arrivées, « il commença à faire repasser ses six escadrons, sachant bien que, s'il voulait opiniâtrer à ce petit bois, M. le Prince ayant chassé par le feu son infanterie hors du bois, la cavalerie seule ferait peu de résis-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tance, et surtout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu essuyer en soutenant l'infanterie (1). »

Navailles a rangé les troupes en arrière du défilé que bat une batterie de huit pièces ; l'infanterie « en bataille dans une telle distance que l'infanterie de M. le Prince, qui était dans le bois, ne pouvait pas l'endommager, et de manière aussi qu'il ne pouvait pas se mettre en bataille, ne lui ayant pas laissé assez de terrain (1) ». « Cette circonstance ne paraît rien, observe Napoléon dans ses *Commentaires ;* cependant c'est ce rien qui est un des indices du génie de la guerre (2). »

On attend ainsi de part et d'autre. Condé, sentant Turenne à l'affût, n'ose se risquer dans le défilé. A son tour Turenne, ne voyant rien venir, craint de se voir tourné : il sait que l'inaction n'est guère dans le tempérament de son rival. Effectivement, Condé pense un instant à essayer d'un mouvement débordant ; mais le terrain s'y oppose : étangs et bois créent un obstacle à peu près continu. Quoi qu'il en soit, Turenne quitte son goulot, « marche dans la plaine, vers le lieu où les ennemis filaient, un lieu où ils pourraient se mettre en bataille (3) ».

Condé prend ce geste pour la retraite des troupes royales. Aussitôt, six escadrons traversent en hâte le défilé et viennent en garnir l'issue du côté ennemi ; l'infanterie s'engage dans le bois ; le gros va suivre. Heureusement Turenne aperçoit à temps la manœuvre ; il revient « en diligence » et empêche le déploiement de son adversaire en foudroyant sa tête de colonne avec l'artillerie. 250 hommes sont atteints en quelques minutes ; Condé se reporte en arrière vers le Cul-du-Sac.

Ce fut le seul engagement de la journée. Les deux

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 143.
(2) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. VII, V, 12e observ., 2e.
(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 143.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

partis restèrent sur l'expectative jusqu'au soir, puis se retirèrent, celui du Roi sur Briare, celui de Condé à Châtillon.

On le voit, troupes et terrain forment un tout harmonieux qui se transforme et vit en quelque sorte sous l'impulsion magique du général en chef. C'est de l'art militaire le plus pur et le plus élevé.

Le combat du 7 avril 1652 est une des rares actions de défensive tactique que le maréchal ait livrées au cours de sa longue carrière. Même dans ses batailles offensives, la valeur des accidents du sol ne lui échappe pas. Il se rend compte, à Sintzheim, des inconvénients du terrain occupé par les troupes de Caprara et ses dispositions les transforment en avantages pour lui. A la journée d'Ensheim, toute la lutte se déroule autour d'un petit bois dont la possession lui est indispensable pour appuyer l'aile droite de son armée.

Cette aptitude à utiliser le terrain n'est-elle pas un acheminement vers la bataille moderne se livrant sur n'importe quel point, là où les circonstances la font éclore ? On sait qu'autrefois le champ de bataille devait être dépourvu d'obstacles et se prêter au rangement méthodique des troupes. Pour se battre, il fallait avant tout disposer d'un tapis de billard... C'était attribuer au cadre un intérêt qui aurait dû aller uniquement au sujet contenu dans ce cadre, et il n'est pas, croyons-nous, sans une certaine saveur, à propos de l'utilisation complète du terrain faite par Turenne, d'en arriver à cette conclusion que, pour lui, ce même terrain avait à ses yeux une importance bien moins exclusive qu'aux yeux de ses contemporains.

Ces quelques notions de détail sur la bataille de Turenne une fois exposées, élevons-nous d'un degré en nous efforçant de synthétiser la philosophie de cette bataille. Aussi bien, la bataille étant en quelque sorte la guerre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

concentrée, il nous sera plus commode, quand nous connaîtrons celle-là, de comprendre l'ensemble de celle-ci.

On sait que le concept de la grande bataille initiale et décisive forme la base même de la doctrine universellement admise aujourd'hui. L'intensité des luttes actuelles et le bouleversement social qu'elles provoquent font que l'on a un intérêt évident à liquider le plus promptement possible tout conflit armé. Savoir où est l'ennemi, l'étreindre à la gorge, le terrasser et l'obliger à crier : Grâce ! tel est le processus simpliste encore que grandiose des guerres actuelles.

Il n'en était pas de même sous l'ancienne monarchie et il est intéressant de savoir quelle opinion on professait au sujet des batailles.

Richelieu — que l'on ne s'étonne pas de voir citer ici le grand cardinal ; dans sa jeunesse, il s'était destiné à l'état militaire — Richelieu écrivait en 1639 : « Souvenés-vous que la gloire d'un général est à prendre les villes, à subsister longtemps avec gloire dans le commandement, et non pas à faire des actions téméraires qui payent leur hoste tout d'un coup (1). »

A la fin du XVIIe siècle, l'opinion sur les batailles n'avait pas sensiblement varié. « Les batailles étant des actions générales d'une armée contre une autre, et décidant souvent du succès de toute la guerre, au moins et presque toujours de la campagne, elles ne doivent être données qu'avec nécessité, et pour des raisons importantes (2) ». Et parmi ces raisons la dernière, c'est-à-dire la moins considérée, est celle « de décider la guerre par une bataille (3) ».

---

(1) Richelieu à M. de La Meilleraye, 24 mai 1639 (Avenel, *Lettres de Richelieu*, VI, 365).
(2) *Mémoires* du marquis de Feuquières (édit. de 1775), III, 176.
(3) *Id.*, III, 177.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il y eut cependant une opinion intermédiaire quelque peu différente. Si les partisans de celle-ci ne recherchent point délibérément la bataille, au moins ne la redoutent-ils pas quand « l'occasion de voir l'ennemi se présente (1) ». Ils pèsent au préalable avec grand soin le pour et le contre, et si seulement les chances sont égales, « alors on doit unanimement conclure la bataille et donner ensuite tout au sort et à la bonne conduite du général (1) ». C'est encore un élève de Turenne qui parle ainsi ; il est donc vraisemblable de prêter au maître la doctrine exprimée par l'élève.

Turenne, en effet, ne craint point la bataille. Il ne l'évite pas plus dans les débuts de ses fonctions de généralissime qu'une fois la longue expérience acquise. Bussy prétendait que Turenne avait commencé par être plus circonspect qu'entreprenant et que, sur la fin de sa vie, il ne se ménagea plus tant qu'il l'avait fait d'abord (2). Napoléon exprime la même opinion que Bussy. Dans sa 30e observation sur la campagne de 1674, il dit que Turenne donna, « *contre son usage*, plusieurs combats et une bataille (3) ». Nous partageons pour notre compte l'avis de V. Cousin quand il estime que Turenne montra de très bonne heure la même hardiesse que pendant ses dernières campagnes (4). S'il livre moins de combats, c'est que les occasions en sont plus rares ; mais il ne refuse jamais ceux qu'on lui offre ; il les accepte même parfois dans des conditions par trop notoires d'infériorité. Et puis, la technique de son art n'a point encore acquis toute son ampleur ; il éprouve d'importants échecs. Marienthal, Rethel sont des combats qu'il eût pu éviter,

(1) Paul Azan, *Un tacticien du* XVIIe *siècle*, 61.
(2) *Mémoires* de Bussy, II, 155.
(3) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XVII, V, 30e observ., 1°.
(4) V. Cousin, *Mme de Longueville pendant la Fronde*, 124.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

où il est vaincu par sa faute. « Si M. de Turenne, écrivait Mazarin dans ses *Carnets* (1), n'eût pas donné bataille [à Rethel], mais qu'il nous eût amusés jusqu'à tant que nous fussions retirés, il eût pu après faire ce qu'il eût voulu. »

« Faites peu de sièges, disait-il au duc d'Enghien, et livrez beaucoup de combats. » Qui sait si ce conseil n'a pas contribué à donner au grand Condé l'audace des batailles !

Turenne n'a donc jamais redouté ni fui la bataille ; il était en cela en contradiction formelle avec les errements suivis jusqu'alors ; d'ailleurs ceux-ci reparurent aussitôt après sa mort.

En un temps où la guerre pivote autour des places, Turenne en revient à la guerre de mouvement et fait l'apologie des armées de campagne. Il explique ainsi, dans ses *Mémoires*, la conduite qu'il tint pendant la campagne de 1653 :

« Il faut considérer que, n'y ayant que sept mille hommes de pied dans l'armée du Roi, et point d'infanterie dans les places, on ne les pouvait sauver qu'en se tenant toujours près de l'ennemi, et lui donnant à juger que l'on arriverait toujours douze ou quinze heures après lui devant la place qu'il voudrait assiéger. Si on avait mis de l'infanterie dans les places, l'armée n'aurait osé se tenir en campagne près de l'ennemi, et ainsi elle lui aurait donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il aurait jugé à propos (2). » Certes, se tenir toujours près de l'ennemi, le côtoyer, est un jeu dangereux. Il le sait ; mais il sait aussi que « souvent, pour appréhender trop de choses, on prend des partis différents de celui-ci, qui réussissent fort mal. Ce n'est pas que celui-là soit bien sûr, car un

(1) *Carnets* de Mazarin, XIV, p. 84 (cité par Chéruel, *Minorité*, IV, 214).

(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 187-188.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ennemi peut marcher à vous et combattre ; *mais quand on a une bonne armée, quoique plus faible, et que l'on prend bien garde comme on campe et aux mouvements de l'ennemi, c'est le parti le plus assuré* (1). » N'est-ce pas accepter la bataille d'un cœur léger et, qui plus est, en toute connaissance de cause ? Or nous ne sommes qu'en 1653.

Et plus tard, même quand le roi a marqué sa sympathie pour la conquête des places, genre d'opérations où se complaît l'esprit orgueilleux et ordonné du monarque, Turenne dit encore : « Si le roi d'Espagne avait mis en troupes ce qu'il lui en a coûté d'hommes et d'argent à fortifier des places, il serait aujourd'hui le plus considérable de tous les rois (2). »

Une telle conviction était d'autant plus remarquable chez Turenne, que les Nassau, ses premiers éducateurs militaires, ne faisaient guère autre chose que la guerre de siège.

Turenne n'a donc pas sur la bataille les mêmes appréhensions que ses contemporains. Est-ce à dire qu'il en a la conception intensive moderne ? Comment l'aurait-il pu, alors que la notion de la guerre était si différente ? Nous réservons pour le prochain chapitre l'exposé de cette question. Mais dès maintenant il importe de faire sentir, à propos de la bataille, les conséquences immédiates de cette différence.

Turenne ne recherchait pas la bataille avec l'arrière-pensée d'aboutir au plus vite à l'écrasement de son adversaire. La preuve nous en est fournie par la mollesse de ses poursuites et même par leur fréquente absence. Napoléon lui en fait le reproche : « Si, après la prise du petit bois, dit-il dans ses *Commentaires* sur la bataille d'Ens-

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 188-189.
(2) Saint-Evremond, *Eloge de M. de Turenne.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

heim, que l'ennemi défendait de tous ses moyens, Turenne eût poussé son avantage, la bataille eût été décisive. Il pouvait toutefois coucher sur le champ de bataille ; il est allé le même jour à une lieue et demie en arrière ; il a poussé dans cette occasion la circonspection jusqu'à la timidité ; il savait cependant mieux que qui que ce soit l'influence de l'opinion à la guerre (1). »

Quand l'ennemi est chassé du champ de bataille, il arrête son armée sur la position conquise. S'il fait suivre son adversaire, c'est avec un simple détachement qui, au besoin, ramasse les traînards, mais constitue bien plus un élément d'information que de poursuite. Il sent bien parfois la nécessité de poursuivre ; mais il trouve toujours des raisons qui lui semblent plausibles pour ne pas mordre à l'ennemi en fuite. « Comme on était engagé au siège [de Dunkerque], dit-il après la bataille des Dunes, on ne put pas suivre fort longtemps ; néanmoins la cavalerie poussa jusqu'auprès de Furnes, derrière laquelle place les ennemis se retirèrent et s'y arrêtèrent, sachant bien que l'armée du Roi s'arrêterait au siège (2) ».

Non seulement il n'exploite pas le succès après la bataille, mais encore les événements qui la précèdent ne sont pas en intime liaison avec elle ; autrement dit, celle-ci ne découle qu'imparfaitement de ceux-là ; la bataille de Turenne ne continue pas l'idée stratégique qui a conduit jusqu'à elle ; de ce fait ses résultats en sont tronqués. Ainsi, en 1674, Turenne veut empêcher la réunion de Caprara avec Bournonville. Sa manœuvre stratégique consiste à venir s'interposer entre les deux groupes ennemis. Il se heurte, à Sintzheim, au groupe que commande Caprara. Il semble que la bataille devait tendre à compléter la séparation. Pas du tout : elle consiste en une

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XVII, V, 30e observ., 4e.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 297.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

simple action de front qui rejette Caprara vers le nord et hâte presque la réunion des forces adverses.

Même chose dans la manœuvre d'Ensheim. Turenne a intérêt à couper les coalisés de leur communication avec Strasbourg. Son plan de bataille est tel qu'il vise à les rejeter purement et simplement sur cette ville. Il en est encore ainsi à Türckheim.

Il en résulte dans les opérations du maréchal un certain flottement, un aspect un peu flou qui déconcerte presque, heurte l'esprit en tout cas, surtout si on les met en parallèle avec les manœuvres pour la bataille que Napoléon oriente avec une logique impeccable et une précision tenant du prodige.

Ceci nous amène à parler du plan de la bataille et du rôle joué par Turenne au cours des divers incidents successifs du combat.

Nous avons déjà dit que Turenne participait à l'action l'épée à la main ; il s'y battait comme un simple grenadier. Ce n'est point en cela qu'il faisait œuvre de chef d'armée ; son influence sur ses troupes s'exerçait d'une autre manière qu'on se propose de mettre ici en lumière.

Il existe actuellement, au sujet des formes de la bataille, deux courants d'opinion fort dissemblables. Pour les uns il sera désormais impossible au commandement de faire sentir sa volonté dans les préliminaires comme au cours de la bataille ; il devra assister impassible aux événements du combat sans pouvoir prétendre à les diriger. Les prochaines batailles seront des batailles de soldats ; à la valeur guerrière de ces derniers se ralliera la victoire. Cette opinion se fonde sur l'accroissement colossal des moyens mis en œuvre, sur la proximité des zones de concentration, qui laisseront entre elles une bande de terrain trop étroite pour qu'on puisse songer à y manœuvrer avec les masses actuelles. Les armes en usage, poudre sans fumée, un jour peut-être sans bruit, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

méthodes de tir masqué des artilleries modernes rendront impossible la reconnaissance du chef. Enfin, cette reconnaissance pourrait-elle avoir lieu, l'étendue des fronts de combat sera telle que tout déplacement de forces au cours de la bataille y sera rendu stérile par la lourdeur des effectifs à mouvoir et les distances à parcourir.

Sans vouloir entrer dans la discussion du problème — ce qui nous ferait délibérément sortir de notre sujet — cette thèse, si elle se vérifie, entraînera une lutte sur le front, sans manœuvre préparée à l'avance ou montée au cours de la bataille. L'œuvre du généralissime sera nulle. Elle sera remplacée par l'action des divers chefs subordonnés, dont le rôle consistera à provoquer l'intervention opportune des réserves partielles, également disséminées en arrière du front, c'est-à-dire au moment où leur besoin se fera sentir en avant, de manière à constamment présenter à l'ennemi un mur humain sans solution de continuité.

Les autres sont restés les défenseurs de la bataille napoléonienne, celle qui est bien plus une lutte entre deux volontés qu'entre les milliers de soldats aux prises. « On s'engage partout, puis on voit », disait Napoléon, donnant ainsi en une formule lapidaire toute sa méthode dans l'art de livrer bataille. Ce qui signifie que, partout où l'ennemi présente des troupes, Napoléon oppose les forces strictement nécessaires pour le contenir, l'user, l'obliger à rester sur place, le tenir à tout instant sous la menace d'une crise décisive. Il le fait avec parcimonie et conserve soigneusement, à l'abri des émotions du combat, un noyau de forces disponibles qui, après lui avoir permis de voir clair dans la situation de l'ennemi, lui facilite la réalisation du plan conçu à la suite de cette reconnaissance. Dans ce cas, l'action du généralissime se fait sentir du commencement à la fin ; elle s'exerce partout ; son rôle s'accroît même à mesure que la bataille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

se déroule ; il atteint son développement maximum au moment où l'événement se va produire. Que nous voilà loin ici de la bataille de soldats ! Un lien solide unit tous les éléments de l'armée en chaque point et pendant toute la durée de la bataille : c'est l'impulsion dirigeante du commandant suprême.

La bataille organisée et conduite par le général en chef peut encore revêtir une deuxième forme, intermédiaire celle-là entre l'absence complète de manœuvre, le simple combat de front et la manœuvre établie *a posteriori*. C'est celle où le plan complet de la bataille a été bâti préalablement. Napoléon lui-même n'a pas dédaigné cette façon qui, dans l'histoire, porte le nom d'Austerlitz.

En résumé, la bataille tant moderne qu'ancienne prend toujours l'une de ces trois formes ; elle est ou bien une simple lutte sans combinaison : c'est le choc sans art, la bataille de soldats ; — ou bien encore une manœuvre préméditée qui se déroule suivant un plan établi avant l'engagement ; — ou enfin une manœuvre combinée au cours de la bataille : c'est la forme la plus artistique ; c'est aussi la plus délicate. Elle comporte en général un combat de préparation sur tout le front, suivi d'un effort violent et concentré sur le point décisif au moyen d'une partie des forces réservées. Disons, en passant, que notre Règlement sur le service des armées en campagne fait nettement allusion à ce dernier cas. Il dit (1) : « Pendant le combat de préparation, il [le général en chef] désigne, d'après la tournure que prend l'action, celles des troupes gardées hors de la lutte, qui constitueront la masse chargée de l'attaque décisive, et celles qui formeront la réserve générale.

» Dès qu'il prévoit le lieu et le moment probables de l'attaque décisive, il donne des ordres pour la prépara-

(1) Décret sur le service des armées en campagne, art. 137.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion de cette attaque et pour les mouvements préalables des troupes qui vont l'exécuter. »

Reportons-nous maintenant au XVIIe siècle et comparons les batailles de Turenne à ce que nous venons d'exposer. Dans les commencements, Turenne suit les usages de son époque ; ses batailles sont d'ordre parallèle, sans combinaison, ni manœuvre ; c'est la bataille des Dunes. En vérité, il a ce jour-là de tels avantages sur son adversaire qu'il peut se dispenser de faire appel aux ressources de son génie ; « il fut et devait être vainqueur (1) ».

Mais plus tard, quand la situation n'est plus aussi brillante, il se voit bien forcé de recourir à la manœuvre. En 1674, il n'a qu'une poignée d'hommes pour résister aux Impériaux qui se proposent de passer le Rhin et envahir nos provinces du nord-est. A Sintzheim, cependant, il se bat encore en ordre parallèle et il se peut convaincre des maigres résultats donnés par sa victoire. Aussi, dans l'expédition suivante, il songe à manœuvrer. L'ennemi s'est installé sur le Neckar ; Turenne viendra passer la rivière hors de portée de cet ennemi pour l'acculer au Rhin en le débordant sur son aile gauche. La conception est bien visible, fort nette. Mais quand on veut manœuvrer quelqu'un, il faut l'amener à se laisser faire. Pour lui passer derrière, on doit au préalable l'obliger à rester immobile. Cela s'obtient par l'attaque de front. Or Turenne oublie cette attaque ; aussi l'ennemi s'en va-t-il sans l'attendre ; l'opération projetée tombe à l'eau.

Plus tard encore, à Ensheim, la nécessité du combat sur le front se révèle spontanément à un subordonné de Turenne. Enfin, à Türckheim, la manœuvre est combinée avec la menace frontale ; celle-ci fait réussir celle-là (2).

---

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap XIII, IV, 22e observ., 1e.
(2) Voy. chap. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La combinaison réalisée par Turenne sur le champ de bataille à Türckheim est, en son principe, semblable à celles qui, un siècle plus tard, feront la gloire et les succés du roi de Prusse. Nous allons même jusqu'à soutenir que son exécution leur est très supérieure. En effet, Frédéric II couvre sa manœuvre sur une aile par un faible détachement de cavalerie en général, dont la capacité de résistance, à peu près nulle, le rend inapte à s'opposer à toute contre-offensive ennémie venant contrarier la manœuvre. Turenne, au contraire, laisse sur le front des coalisés, entre Türckheim et Colmar, plus de la moitié de son armée. Il ne la fait pas combattre tout entière, il est vrai ; elle agit par sa seule présence et cela suffit. Pourquoi se serait-il avisé de la mettre effectivement en action, alors que l'organisation et les idées de son temps lui permettaient de s'en tenir à la simple menace ?...

En étudiant les événements de cette campagne de 1674, nous croyons avoir suffisamment pénétré que Turenne eut la notion de la manœuvre pour la bataille et qu'il n'en resta pas toute sa vie à l'ordre parallèle caractérisé par la journée des Dunes. Suivant le mot d'un tacticien contemporain du maréchal, il usa de « stratagèmes de guerre bien inventés (1) ». Sa technique dans la bataille marque donc un progrès incontestable sur ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il agit véritablement comme chef d'armée et ne s'en tint pas à la simple bataille féodale ou démocratique de soldats. Il ne parvint pas toutefois à s'élever jusqu'au niveau de la conception napoléonienne, celle de la manœuvre montée en pleine action, parmi le cliquetis des sabres et le grondement du canon. Peut-on lui en faire un reproche ? Il ne dépendait pas de Turenne de transformer l'armée monarchique en une armée nationale qui seule devait permettre l'utilisation

(1) P. Azan, *Un tacticien du* XVII*e siècle*, 81.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

complète des forces intelligentes. Cette transformation ne pouvait être l'œuvre d'un homme ; elle ne se produirait qu'avec un changement social faisant de l'armée non plus une agglomération de mercenaires à demi esclaves, mais l'expression la plus haute des volontés d'un peuple et de son attachement à la liberté. La bataille de Turenne est, en dernière analyse, caractérisée par une manœuvre préméditée, montée *a priori*, tout comme celle de Frédéric II. Elle surpasse cette dernière, en ce sens qu'elle comporte des dispositions effectives pour maintenir l'ennemi sur ses emplacements initiaux et dans la formation reconnue.

En somme, la conception de la bataille chez Turenne n'est point immuable. Elle évolua et Turenne ne fut en possession complète de son art qu'à la fin même de sa carrière. Cette évolution ne doit pas se confondre avec une révolution ; il n'y eut pas de scission profonde dans ses manières successives de concevoir. De Fribourg à Türckheim, la bataille de Turenne conserve le même air de famille. Mais de débile, timide et souffreteuse qu'elle était au début, elle s'affermit à mesure ; le grand homme lui imprime sa marque personnelle faite de vigueur, d'énergie. Il la rend le maximum de ce qu'elle pouvait être, en lui conservant sa nature intime, adéquate à l'état des mœurs de l'époque. Pour retrouver un art aussi perfectionné, il faudra désormais attendre la venue du roi de Prusse, qui s'en tiendra, exactement comme Turenne, à l'emploi génial d'un instrument auquel il lui est impossible de rien changer. La bataille de Turenne constitue donc bien un joyau précieux, isolé au milieu de la gangue informe qui l'entoure, mais sans que celle-ci parvienne à en ternir le vigoureux éclat.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VII

LA STRATÉGIE DE TURENNE

SOMMAIRE : *Il existe bien un art militaire complet au* XVII*e siècle. — Faire le plus de mal possible à l'ennemi. — La doctrine de Clausewitz. — La conception de la bataille initiale ne peut pas exister au siècle de Turenne. — Marche sur la capitale, sa conquête et occupation des provinces héréditaires. — La politique et la guerre. — Turenne diplomate. — Turenne distingue les théâtres d'opérations principaux de ceux qui ne sont que secondaires. — Extension des théâtres d'opérations. — L'offensive est innée chez Turenne. — La défensive stratégique ne lui est pas familière. — Opérations basées sur la connaissance de l'ennemi. — Connaître ce qu'il est, puis ce qu'il fait. — Connaître ses propres troupes. — Principe de la réunion des forces. — La concentration préalable. — L'appui réciproque pendant la manœuvre. — Notion de l'avant-garde générale et de la manœuvre en retraite. — Turenne ne peut que difficilement appliquer celle-ci. — La ligne intérieure. — Manœuvre sur les communications de l'adversaire. — Distinction entre la menace et la couverture. — Changement de ligne chez Turenne. — Part qu'eut Turenne dans l'art militaire du* XVII*e siècle. — Sa conception de la guerre n'est pas nouvelle. — Il lui imprime son cachet personnel. — Ses caractéristiques : activité, ruse, connaissance des possibilités, audace, emploi des forces morales.*

En ce qu'elle touche simultanément à l'art des exécutants et à celui du commandement suprême, la bataille nous sert de liaison entre la tactique que nous avons déjà étudiée et la stratégie que nous allons envisager dans le présent chapitre...

Nombreuses et sensibles sont les dissemblances entre la guerre du XVII*e* siècle et celle des nations en armes modernes. Suivant la méthode adoptée dans les pages précédentes, nous relèverons ces dissemblances, toujours dans l'unique intention de mieux préciser le caractère pris par la guerre sous l'impulsion de Turenne. A côté de ces dissemblances se révèlent de frappantes analogies, et l'étude attentive des unes comme des autres démontre l'existence d'un art complet, où chaque manifestation a

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien sa raison d'être ; en somme, un art adéquat à l'état social du temps. Par suite, il présente en ses relations de causalité une source féconde d'enseignements. L'indifférence avec laquelle on pourrait être poussé à traiter l'art de la guerre de cette époque déjà lointaine ne se justifie donc en aucune façon.

Alors comme à présent, et comme toujours d'ailleurs, la guerre, prise dans son abstraction la plus générale, consiste à faire le plus de mal possible à son adversaire. La seule différence d'un siècle à l'autre réside dans la manière dont ce mal est produit. Autrefois, quand la guerre existait à l'état endémique, elle ne pouvait pas avoir le caractère violent d'intensité que nous lui reconnaissons aujourd'hui. Elle n'en était pas moins fertile en misères et en ruines. Une pluie torrentielle d'orage ne peut durer longtemps ; elle est forcément éphémère. Seule la pluie lente de fines gouttelettes est persistante. Laquelle mouille le plus ? Celle-ci transperce et finit par glacer jusqu'aux os. Elle n'est pas sillonnée d'éclairs et ne s'accompagne pas des fracas du tonnerre ; elle n'a pas cet aspect grandiose, terrifiant des pluies d'été ; mais elle atteint les couches profondes du sol. Ainsi en va-t-il peut-être pour l'intensité des maux que la guerre traîne en cortège à sa suite.

Faire le plus de mal possible à l'ennemi !... Aujourd'hui, la guerre revêt l'aspect d'un combat singulier entre deux armées ; le droit des gens moderne couvre de sa protection conventionnelle tous ceux qui ne font point partie de l'armée. Mais tous en font partie, objecte-t-on; n'avons-nous pas la « nation en armes » ? Singulier euphémisme qui désigne à peine 2 millions de soldats se battant pour le compte de 40 millions d'individus. Cela représente-t-il véritablement un peuple en armes, alors que les 38 autres millions restent en dehors de la lutte, à l'abri de lois humanitaires ?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On sourit des conventions archaïques admises autrefois entre belligérants. En a-t-on moins à présent ? De nouvelles se sont substituées aux anciennes, rien de plus. Au XVIIe siècle, la guerre atteignait tout le monde ; c'était véritablement une œuvre de dévastation générale, de pillage systématique (1) ; cela ressemblait encore un peu aux invasions des Huns, des Mongols, des Gaulois, c'est-à-dire à une lutte sans limitations ni adoucissements. Demandez aux paysans du Palatinat qui, même aujourd'hui, se souviennent, si la guerre au temps de Louis XIV manquait de vigueur ou d'intensité !

Dans son ensemble, la guerre que faisait Turenne était donc plus âpre, plus sévère, plus froidement sanguinaire, moins philanthropique qu'elle n'est de nos jours, mais elle différait dans ses manifestations et surtout dans ses procédés. On s'en rendra compte en concrétant davantage la notion du but final poursuivi par la guerre.

La doctrine actuelle de la guerre repose sur la foi des données établies par le plus profond penseur militaire du siècle dernier. Clausewitz — qui écrivait : « Il faut toujours concentrer ses forces en un tout et ne pas diriger ce tout contre une partie secondaire de la puissance de l'adversaire. Ce n'est pas en appliquant tranquillement sa supériorité à s'emparer d'une province et en préférant aux grands succès la possession même assurée de cette petite conquête qu'on peut espérer terrasser son adversaire : mais c'est en visant constamment au cœur de la puissance ennemie, en jouant toujours le tout contre le tout (2) » — Clausewitz, disons-nous, appliquant ce principe au cas particulier de l'invasion de 1814, avait déduit que l'objet de l'attaque des alliés aurait dû comprendre deux phases successives :

---

(1) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, I, 161.
(2) Clausewitz, *La campagne de 1813 et la campagne de 1814* (trad. Thomann), p. 108.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1° La défaite complète de l'armée ennemie ;

2° La conquête de la capitale.

C'est le plan que Napoléon avait appliqué à ses adversaires en 1805, en 1806, et qui se retournait à présent contre lui.

Depuis, ce plan s'est pour ainsi dire transformé en cliché. Moltke l'a repris en 1866, en 1870, et il est probable qu'il entre encore dans les combinaisons des généralissimes de la prochaine guerre.

En quoi les procédés de Turenne étaient-ils différents ? Nous allons, pour le voir, étudier successivement les deux points susvisés : destruction des forces armées dans une bataille initiale et marche du vainqueur sur la capitale du pays ennemi.

En ce qui concerne la première de ces opérations, nous avons dit que Turenne recherchait la bataille ; mais ce n'était point avec le désir avéré d'aboutir à la destruction complète de cet ennemi. Il lui suffisait de l'éloigner, de le mettre dans l'impossibilité temporaire de nuire : « ... Le fruit principal que l'on peut tirer des victoires est de gagner un pays pour avoir des quartiers, et d'augmenter son armée en diminuant celle de l'ennemi, *qui, avec un peu de patience, se ruine peu à peu* (1). »

Partant, la conception de la bataille initiale vers laquelle on court avec préméditation ne germait pas dans son esprit. Elle ne le pouvait pas à cause des conditions d'organisation générale des forces armées en ce temps. En effet, à quel objet correspond cette bataille de début ? Aujourd'hui que la totalité des forces disponibles d'un pays est mise en action dès le commencement des hostilités, il va de soi que l'anéantissement de ces forces dans un premier grand choc rend singulièrement facile la poursuite du but final de la guerre. Il n'en était pas de

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 60.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

même au XVIIe siècle, où les armées, telles qu'elles étaient, ne représentaient qu'une fraction très minime de l'ensemble des bras valides dont le souverain pouvait disposer. Une armée venait-elle à être détruite, on en levait une nouvelle. Si les soldats faisaient défaut en territoire national, on allait en chercher ailleurs, chez les alliés ou chez les neutres, voire chez son propre ennemi. L'essentiel était de pouvoir payer une solde à tous ces mercenaires. Tant donc que le souverain avait des ressources en quantité suffisante pour faire face à ces besoins d'argent, il était sûr de ne point manquer de soldats. Or l'argent qui entrait dans les caisses de l'Etat, alors comme aujourd'hui, était fourni par les sujets ; le crédit public n'existant pas encore, l'impôt foncier était la seule source de revenus. On atteignait donc bien plus sûrement un Etat en frappant directement ses sujets qu'en s'acharnant à détruire ses armées qui, sans cesse, auraient normalement succédé les unes aux autres.

L'occupation militaire des territoires appartenant à l'ennemi semblait donc bien, logiquement — pour cette époque, ne l'oublions pas ! — le but immédiat à poursuivre dans toute expédition armée. Et ceci nous amène au second point de cette discussion, à savoir : la prise de la capitale.

Les trois invasions subies par la France au XIXe siècle — 1814, 1815, 1870 — ont eu invariablement pour terme d'aboutissement la conquête de Paris. De là à conclure que l'occupation de la capitale d'un pays devait entrer dans le plan d'opérations de toute armée envahissante, il n'y avait qu'un pas ; c'est aujourd'hui un des éléments les mieux établis de la doctrine stratégique moderne.

Où en était, au XVIIe siècle, cette notion de la capitale? Elle existait incontestablement. Gustave-Adolphe se reposant de ses conquêtes à Frankenthal, pendant l'hiver de 1631 à 1632, au milieu d'un cortège fastueux de courti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sans, son chancelier Oxenstiern l'aborde en lui disant : « J'aurais mieux aimé présenter mes félicitations à Votre Majesté à Vienne qu'ici (1). » Pour l'éloigner de l'Alsace, Richelieu l'avait invité, après Leipzig, à se porter sur Vienne.

En 1674, le prince Guillaume d'Orange, voulant faire passer dans le cœur de ses soldats le désir de vaincre qui l'anime contre la France, promet de leur montrer « les femmes de Paris chez elles (2) ».

Pendant les guerres de la Fronde, en 1650, Boutteville, le futur maréchal de Luxembourg, préconise le plan « d'attaquer l'armée royale avant qu'elle ait eu des renforts, de pousser vivement sur Paris avec les troupes les plus légères (3)... ».

A son tour, Turenne se rend parfaitement compte de l'importance de la capitale. Dans sa lutte contre Condé, en 1652, il voudrait « gagner le devant, se mettre entre Paris et les ennemis, pour assurer au Roi Corbeil et Melun, empêcher les recrues qu'on faisait à Paris de venir à l'armée des princes, leur ôter la communication de cette capitale et par là causer la perte totale du parti (4). » Qui est maître de Paris l'est de la France entière. Aussi, quand la reine lui demande son sentiment sur l'opportunité de ramener le roi dans Paris, il lui conseille « de n'en point perdre le temps (5) », et, ce faisant, il sauve la royauté, ainsi que le fait remarquer Saint-Evremond. Il en donne d'excellentes raisons militaires et autres : « Comme M. de Turenne avait la connaissance de l'état de l'armée et du peu de moyens qu'il y avait d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort

(1) Charvériat, *Histoire de la guerre de Trente ans*, II, 138.
(2) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 447.
(3) Pierre de Ségur, *La jeunesse du maréchal de Luxembourg*, 169.
(4) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 144-145.
(5) *Id.*, 173.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étaient que l'autorité du roi était si diminuée que l'on ne voulait plus le recevoir en aucune grande ville ; que, si l'hiver se passait sans aller à Paris, toute la France se soulèverait ; que le roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avait ensemble se réduirait peu à peu à rien, les officiers quittant tous les jours, faute de subsistance (1). » Auparavant il avait dit de Condé : « On s'est assez étonné de ce qu'il quittait Paris si aisément, étant certain que c'est un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on est assez mal heureux pour faire la guerre à son roi (2). »

On ne peut donc pas dire que la notion de la conquête de la capitale ait été complètement étrangère à la stratégie du XVIIe siècle. Ce serait toutefois aller un peu loin de soutenir, avec un auteur du XIXe siècle, que le grand Condé avait, l'année de sa victoire de Nordlingen, conçu « le plan de campagne que Moreau exécuta en partie et qu'accomplit Napoléon ». — « Il résolut, dit le même auteur (3), de livrer à Mercy une grande bataille, et, après l'avoir dispersé, de marcher sur Munich et sur Vienne, et de dicter la paix à l'empereur dans sa capitale. » Turenne et Gramont, les deux maréchaux adjoints au duc d'Enghien, ne parlent pas d'un tel plan dans leurs *Mémoires*, et, dans ses *Carnets*, Mazarin se borne à dire : « Mon avis serait que le duc d'Enghien passât le Rhin, attaquât subitement Heidelberg, ensuite Heilbron, avec la résolution de donner bataille si l'ennemi se présente pour secourir ces places (4). » De même, après les Dunes, Turenne ne frappe pas le grand coup que Napoléon n'eût

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 173-174.
(2) *Id.*, 172.
(3) Victor Cousin, *Jeunesse de Mme de Longueville*, 295.
(4) 7e *Carnet* (cité par Chéruel, *Minorité*, II, 40).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas omis de frapper et qu'il lui reproche : prendre Bruxelles (1).

A cette occupation de la capitale on substituait plus fréquemment, et avec quelque apparence d'efficacité, l'occupation des pays héréditaires, la mainmise sur des provinces entières. Cela répondait à l'idée d'atteindre réellement la puissance matérielle de l'ennemi en le privant des ressources que l'on prélevait à sa place sur ces provinces. Les guerres de conquête étaient alors normales ; « à la guerre, il faut toujours tâcher de faire de nouvelles conquêtes », disait Turenne (2). Chacun taillait son pré-carré dans la carte encore incertaine de l'Europe et, pour mieux aboutir, s'efforçait d'éterniser les conflits. Gustave-Adolphe n'avait pas d'autre but en s'étendant jusqu'au Rhin (3). Tout territoire convoité devait être préalablement occupé. Nous avons gardé l'Alsace avec nos troupes bien longtemps avant que de solennels traités soient venus régulariser ce droit de possession.

L'effet moral qui se trouve aujourd'hui condensé dans cet acte, la prise de la capitale, n'était pas alors suffisant pour amener des résultats tangibles. « Je ne doute pas que l'épouvante ne soit présentement grande à Bruxelles, écrivait Turenne à Mazarin, mais je l'apaiserais par une course qui n'aurait pas d'effet, et on ne donnerait pas ordre aux nécessités et au travail d'Oudenarde et de Menin... Il est certain qu'un ravage et ne faire qu'aller et venir feraient bien plus de mal aux affaires (4). »

Il fallait, pour mater l'ennemi, ne pas faire « qu'aller et venir », mais s'installer à demeure, vivre sur le pays,

---

(1) Napoléon reproche encore à Turenne de n'avoir pas envisagé la conquête d'Amsterdam dans son plan d'opérations de 1672 (*Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XV, 26e observ., 7e).

(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 229.

(3) De Parieu, *Histoire de Gustave-Adolphe*, 117.

(4) Turenne à Mazarin, 10 octobre 1658 (cité par Bourelly, *Deux campagnes de Turenne*, 254).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pressurer les populations et le faire durant tout un quartier... Notre conception actuelle est plus économique ; ou plutôt les nations ne sont plus capables de supporter la même somme de misères matérielles ; nos nerfs sont tendus davantage ; ils vibrent trop sous l'ébranlement que provoque la guerre.

D'ailleurs, même dans la période contemporaine de l'histoire militaire, ne voit-on pas des nations refusant de s'avouer vaincues après la perte de leur capitale ? Napoléon, maître de Moscou, de Madrid, n'avait pas pour cela subjugué la Russie, ni l'Espagne. En 1805, Ulm et l'occupation de Vienne ; en 1809, Eckmühl et une deuxième occupation de la capitale des Habsbourg, ne suffirent pas. Il fallut encore Austerlitz et Wagram pour décider l'Autriche à la paix. Il n'y eut guère que la Prusse de 1806 qui céda aussitôt. La récente guerre anglo-boer nous a montré qu'il fallait en arriver à l'occupation complète d'un pays quand le peuple qui l'habite possède une énergie suffisante et tient à son indépendance plus qu'à tout autre bien. Si les Français, en 1870, avaient tous été animés du même esprit que Gambetta, l'ardent tribun républicain, la chute de Paris n'eût avancé en rien les affaires du roi Guillaume.

Ces différences dans le traitement à infliger à l'ennemi tiennent non seulement à l'élévation de ses sentiments moraux, mais encore à son état social, en particulier au degré de centralisation auquel l'a soumis son régime de gouvernement. La Prusse de 1806, étroitement centralisée depuis Frédéric II, cède dès que Berlin est prise. L'Espagne, la Russie, où les tendances régionalistes restent vivaces, où l'autorité gouvernementale est moins rigoureusement établie, résistent à outrance et finissent par l'emporter. La France, modèle des Etats centralisés, tombe chaque fois aussitôt après la reddition de Paris. Déjà sous Louis XIV, la France était plus étroitement hiérarchisée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que les autres nations ses voisines ; c'est pourquoi la notion de la conquête de Paris est bien plus répandue que celle des différentes capitales.

De ce long exposé, il résulte qu'au XVIIe siècle la conquête des provinces héréditaires, du patrimoine d'un souverain, comportait pour l'Etat le maximum de charges qu'une armée lui pût imposer. On atteignait par là du même coup la population tout entière et l'armée ennemie elle-même. C'était le but principal, l'objet essentiel de tous les plans d'opérations. Cette idée revient fréquente sous la plume de Turenne :

« Le siège de Brünn, assez proche de Vienne, avait obligé l'armée de l'Empereur de couvrir ses pays héréditaires... Ce fut en ce temps que M. de Bavière, voyant que l'armée du Roi [de France] avançait vers le commencement de l'hiver en Allemagne, et craignant qu'elle n'y prît ses quartiers, envoya demander du secours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyait promptement un renfort considérable (1). »

L'année suivante, en 1648, l'Electeur de Bavière signe la trêve d'Ulm avec le roi, par laquelle il promet « de se séparer entièrement des intérêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages et vivres à celles du Roi *pour aller dans les pays héréditaires* (2) ».

Ce qui détermine l'Empereur à traiter en 1648, c'est que « les armées de France et de Suède n'avaient jamais pénétré si avant, et il était d'une extrême conséquence de passer la rivière d'Inn, à cause du pays d'Obernberg qui en est fort proche, et qui est des terres héréditaires de l'Empereur, que l'on eût certainement fait soulever (3) », etc...

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 55.
(2) *Id.*, 77.
(3) *Id.*, 98.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Marcher au cœur du pays ennemi (1) » n'a donc pas été rigoureusement réservé au XIXe siècle.

Ces considérations générales sur les variations subies par les plans de guerre selon l'époque et les Etats auxquels ils s'appliquent, font sentir l'intime pénétration qui s'établit entre la politique et les opérations militaires ; diplomates et généraux collaborent en quelque sorte. Aujourd'hui, quand les efforts des diplomates sont impuissants à obtenir le résultat, la parole est alors laissée aux généraux, puis reprise en fin de guerre par ces mêmes hommes politiques qui cherchent un nouveau terrain d'entente entre belligérants. Il est donc utile aux généralissimes du temps présent d'avoir des notions étendues sur la politique tant intérieure qu'internationale.

Au XVIIe siècle, la politique ne perdait aucun de ses droits, même en pleine période d'opérations militaires. Il en résultait pour le commandement la nécessité, encore plus impérieuse qu'aujourd'hui, d'être sans cesse au courant de ce qui se tramait dans les cours ou les chancelleries. Aussi les deux rôles étaient-ils fréquemment confondus. Turenne passait pour un diplomate habile. Sa situation de famille le mettait en rapports étroits de parenté avec plusieurs familles régnantes d'Europe ; à la connaissance approfondie des différents Etats, il pouvait donc ajouter celle des intérêts particuliers de leurs souverains. La période troublée de la Fronde le mit au courant de la politique intérieure (2) ; il sait « autant que personne les intérêts de la cour les plus cachés (3) ». Il fait partie du conseil du roi ; longtemps ses avis sont considérés et suivis. Mazarin oublie rarement de le consulter et il fait souvent preuve d'un sens politique plus clairvoyant, d'une

(1) De la Barre-Duparcq, *Histoire de l'art de la guerre*, II, 227.
(2) *Mémoires de Turenne* (édit. C. Rousset), 213.
(3) *Id.*, 227.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sagacité plus fine que les professionnels de la diplomatie (1).

Ces circonstances, jointes au caractère européen que revêt la guerre à partir du XVIIe siècle, permettent à Turenne d'envisager les opérations militaires sur plusieurs théâtres, en même temps que celui sur lequel travaillent ses propres troupes prend une plus grande extension.

Avant Turenne, tous les théâtres d'opérations avaient une égale importance, tant aux yeux des hommes politiques qu'à ceux des militaires. Des rives de la mer du Nord jusqu'aux Pyrénées, on estimait la frontière à la même valeur et les armées y étaient réparties sensiblement à égalité sur tout son pourtour. La distinction entre théâtres principaux et secondaires n'existait pas encore.

On fait remonter à Carnot le mérite de cette distinction ; ce fut lui, en effet, qui substitua l'action par masses au système infructueux du cordon. Il eut ses précurseurs cependant, et parmi ceux-ci nous n'hésitons pas à placer Turenne en première ligne.

Le premier, Turenne a le sentiment des valeurs relatives et inégales entre elles des théâtres d'opérations ; il veut qu'aux plus importants on applique des effectifs plus nombreux. Témoins ses efforts, en 1674, pour faire envoyer sur le Rhin les troupes que Louvois destine aux Pays-Bas.

« Si le Roi avait pris la plus grande place de Flandre, écrivait-il au ministre, et que l'Empereur fût maître de l'Alsace, sans même Philisbourg ni Brisach, je crois que les affaires du Roi seraient au plus méchant état du monde ; on verrait quelles armées on aurait dans la Lorraine, dans les Evêchés et en Champagne. On croirait peut-être que, quand on commande en un lieu, on fait

(1) Voir dans ses *Mémoires* les débuts de la campagne de 1647.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus de cas qu'il ne faut des choses qui s'y passent ; mais je vous assurerai bien que, si j'avais l'honneur de commander en Flandre, je parlerais comme je fais ; je suis persuadé qu'il y aurait difficilement deux avis dans une affaire comme celle-ci, lorsqu'elle serait bien discutée (1). »

Déjà, en 1647, il avait insisté auprès d'Anne d'Autriche pour amener cette princesse à reconnaître que le théâtre d'Allemagne était le principal, ceux des Flandres et de la Catalogne restant d'importance secondaire (2).

En même temps qu'il établit cette distinction, il agrandit son propre théâtre d'opérations, englobant sous sa seule autorité les territoires qui, par l'influence géographique de leurs différentes régions entre elles, font partie d'un ensemble commun. Ainsi, pendant cette campagne de 1674, toute la vallée du Rhin depuis Bâle jusqu'à Mayence, et à l'Ouest, au delà des Vosges constitue le théâtre d'opérations de son armée. Lui seul commande en chef aux troupes stationnées dans cette zone. — En 1636, il y avait sur le même théâtre, et indépendamment des troupes de garnison dans les places ne relevant que du roi ou de leurs gouverneurs, l'armée du cardinal de La Valette dans la haute Lorraine, l'armée weymarienne dans la région de Metz, l'armée du marquis de La Force et l'armée de Champagne. On juge par là du progrès réalisé sous Turenne et combien ses opérations gagnèrent en activité et en harmonie.

Pour en venir à ces opérations elles-mêmes, demandons-nous tout d'abord laquelle des deux formes, offensive ou défensive, Turenne préférait employer. Nous le savons déjà, tactiquement il attaque presque toujours. Même quand il couvre un siège, ce qui par excellence lui devrait faire prendre une attitude défensive, il attaque. Il est

(1) Turenne à Louvois, 11 juin 1674 (cité par C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 71).
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. Rousset), 79.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

intéressant de savoir s'il conserve la même attitude dans l'ordre de la conception stratégique.

La question de l'emploi d'une stratégie offensive ou défensive par une armée dépend principalement aujourd'hui de la situation internationale et du degré de préparation à la guerre dès le temps de paix. Il n'en était pas de même au XVIIe siècle ; certes la politique avait son influence, mais la plus grande part en était réservée au tempérament du général en chef.

Eh bien ! le sentiment de l'offensive est inné chez Turenne. Pour lui, « faire la guerre, c'est attaquer (1) ». Sa carrière militaire, dès son début, en est une éclatante confirmation.

En 1644, il vient pour la première fois d'être mis à la tête d'une armée ; cette armée a éprouvé des déboires. A peine l'a-t-il reformée qu'il attaque Mercy.

En 1645, nouvelle offensive qui le conduit au cœur de la Franconie ; Marienthal lui en fait malheureusement perdre tous les fruits.

L'année suivante, malgré les ordres de la cour, il va de Mayence à Giessen chercher la réunion avec l'armée suédoise, faisant 150 lieues en quinze jours, puis, par Aschaffenbourg, il descend sur Donauwerth, y passe le Danube et se porte sur le Lech.

Son offensive de 1648 est la plus brillante : il atteint l'Inn. « Turenne est le premier général français qui ait planté les couleurs nationales sur les bords de l'Inn », observe Napoléon (2).

En 1672, il fait prévaloir son plan d'offensive sur le bas Rhin en masquant simplement les places fortes. L'Europe se ligue-t-elle contre Louis XIV, Turenne répond à ce geste avec une audace tranquille, et « insensible aux

(1) Von der Goltz, *La Nation armée*, 255.
(2) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. V, II, 9e observ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

murmures de son armée (1) », il se porte sur la Lahn, maintient en respect l'ennemi arrivé sur le Main.

Au printemps suivant, il pousse jusqu'au Weser, disloque les Prussiens, gagne ensuite la Thuringe, à Wetzlar, pour attaquer les Autrichiens en voie de formation en Bohême.

Ce sentiment de l'offensive lui fait accomplir de remarquables marches stratégiques à l'exécution desquelles nous avons vu qu'il avait soigneusement préparé ses troupes. Napoléon, qui s'y entendait en fait de marches, parle à maintes reprises de celles exécutées par Turenne et les trouve « dignes de lui », « pleines d'audace et de sagesse », « dignes d'être remarquées », « fort belles ». — « C'est fort bien employer son temps et tirer bon parti de marches forcées et fatigantes », dit-il de l'hiver de 1672 à 1673.

Il est curieux de relever en passant que sa marche pour la manœuvre de Türckheim, celle des actions de Turenne la plus admirée de la postérité, ne satisfait Napoléon qu'à demi (2).

Même quand la situation politique à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure le met sur la défensive, Turenne attaque encore. Pendant les guerres contre Condé, son armée est souvent inférieure à celle de l'ennemi ; qu'importe, il paye d'audace.

La défensive stratégique, que Clausewitz appelle la forme la plus forte de l'art de la guerre, n'est point familière à Turenne. Elle lui échappe ; il n'en saisit pas les délicates subtilités. La campagne de 1674 avant Ensheim en fournit un suggestif exemple. Aussi préfère-t-il s'en tenir à l'offensive. Mais ce n'est pas une offensive bru-

---

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XV, III, 27e observ.

(2) Voir chap. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tale, à l'allemande, faite d'un simple coup droit ; son jeu reste nuancé, étayé sur des manœuvres habiles.

Quels principes étaient à la base de ces manœuvres ?

En premier lieu, les opérations de Turenne se fondent sur la connaissance préalable de son ennemi. Et par connaissance de l'ennemi il faut entendre non seulement celle qu'il a de ses mouvements, de ses forces, de ses projets, mais encore celle d'ordre psychologique, sa situation morale, la mentalité de ses troupes, de ses chefs. En un mot, Turenne cherche d'abord à savoir ce qu'est son ennemi, ensuite ce qu'il fait.

Savoir ce qu'il fait, son service de renseignements, son exploration le lui disent. Nous avons vu que sans cesse il s'éclaire pour être fixé sur « la contenance de l'ennemi (1) ». — « Nous nous réglerons suivant la marche des ennemis », répond-il à qui l'interroge sur ses desseins (2).

C'est à savoir ce qu'est cet ennemi que s'attache particulièrement Turenne, car de là naîtra pour lui l'intuition des possibilités de manœuvres. Sa perspicacité, son sens si profondément observateur, sa faculté innée de réflexion le font profiter de mille indices insignifiants pour de moins avisés, mais précieux pour lui. Il en tire des déductions, échafaude solidement ses hypothèses et donne ainsi à son art cette double apparence de pratique simplicité en même temps que de certitude précise. « En revenant le même jour [19 août 1654] dans son camp, il côtoya les lignes espagnoles à portée de mitraille ; elles tirèrent, lui tuèrent quelques hommes, ce qui excita des observations de la part des personnes qui l'accompagnaient ; à quoi

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. Rousset), 12.

(2) Turenne à Le Tellier, 29 juillet 1652 (cité dans Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, II, 308). Quand, par hasard, il oublie ce précepte, il lui arrive des mésaventures; témoin sa campagne contre Montecuccoli, à l'arrière-saison de 1673. (Voy. Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XVI, 29e observ.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il répondit : « Cette marche serait imprudente, il est vrai, si elle était faite devant le quartier de Condé ; mais j'ai intérêt à bien reconnaître la position, et je connais assez le service espagnol pour savoir que, avant que l'archiduc en soit instruit, qu'il en ait fait prévenir le prince de Condé et ait tenu son conseil, je serai rentré dans mon camp. » — « Voilà qui tient à la partie divine de l'art », conclut Napoléon (1).

Il étudie les troupes qui lui sont opposées. Il sait que, quand on a affaire à des milices, on se heurte à une résistance qui dure « ordinairement les premiers jours (2) » ; au contraire, attendre l'ennemi de pied ferme et ne pas se débander pendant la mêlée, ne pas témoigner « le moindre étonnement pour en avoir tant de sujet », « serait impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vu beaucoup de batailles, et qui ont eu souvent du bonheur et du malheur (3) ».

Il connaît surtout la mentalité des chefs. Il exploite les lenteurs, l'indécision des généraux espagnols, se garde des fourberies du duc de Lorraine (4)... — « Ah ! M. le Prince est arrivé ! » s'écrie-t-il au milieu de la nuit en voyant de loin l'incendie se propager rapidement autour de Bleneau. — Il dit ailleurs : « Sans M. le Prince, les Espagnols ne se seraient pas remis en corps d'armée (5) » après leur défaite d'Arras, montrant combien il a pénétré le caractère du grand Condé et deviné la place que celui-ci occupe parmi ses alliés. C'est en prévoyant des tiraillements, des rivalités entre chefs ennemis, en 1674, qu'il prend la résolution de lutter obstinément, jusqu'à ce que

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. IX, I.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 69.
(3) *Id.*, 18.
(4) *Id.*, 153, 156.
(5) *Id.*, 212.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le levain de mésintelligence ait amené la dislocation des coalisés.

Cette exacte connaissance psychologique de l'ennemi a pour corollaire indispensable, chez Turenne, la juste appréciation des troupes à son service. Contrairement à l'opinion répandue, il ne croit pas « qu'il faut faire agir les Français d'abord, persuadé qu'ils ont la même patience que les autres nations, quand on les conduit bien (1) ». « Avec des gens comme vous, Messieurs, on doit attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre (2) », dit-il au régiment de Poitou le soir de Sintzheim, en recevant les félicitations du corps d'officiers.

D'ailleurs, bonnes ou médiocres, Turenne estime qu'il n'a jamais trop de troupes à sa disposition pour les faire agir au moment décisif. Comme, d'autre part, il affectionne les armées peu nombreuses, il en résulte qu'il pousse à l'extrême l'application du principe de la réunion des forces.

Quand il est seul général en chef sur son théâtre d'opérations, la concentration ne dépend que de lui ; elle est donc facile à obtenir. Mais fréquemment il doit coordonner ses opérations avec d'autres troupes ne relevant pas de son commandement direct. La cour trouve qu'un seul chef aurait trop de pouvoir et créerait un danger pour son autorité encore trop précairement établie. Turenne doit admettre cette situation et en pallier de son mieux les désavantages. Combiner ses plans avec ceux des autres généraux, joindre ses troupes aux leurs et tout faire pour maintenir la concordance dans les mouvements, l'unité dans les vues, la convergence dans les efforts, sont les préoccupations les plus constantes de l'esprit de Turenne. Une fois « les armées jointes (3) », on peut se porter en

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 199.
(2) Susane, *Histoire de l'Infanterie française*, III, 273.
(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 4, 60, 66.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avant, à la rencontre de l'ennemi, car on a remédié aux inconvénients que l'expérience apprend être presque infaillibles pendant leur séparation.

En 1650, pendant le court intervalle de temps où il reste lié aux Espagnols, ceux-ci voudraient « l'obliger à demeurer avec une armée dans la Champagne, pendant qu'ils agiraient en Picardie ». Turenne s'y oppose, moins dans un sentiment d'esprit patriotique, moins parce qu'il sait que leur pensée est « de profiter des divisions de France » pour reprendre les places que le Roi leur a déjà enlevées, que parce que, « s'il demeurait avec un corps séparé, l'armée du roi tomberait sur lui (1) ».

Quand il a repris sa place dans le parti royal, et alors même qu'il doit éviter tout soupçon prompt à naître sur son loyalisme, il rompt des lances en faveur du principe de la réunion des forces et critique les ordres contraires à ce principe que la cour lui adresse : « Je ne comprends pas bien pourquoi se séparer, écrit-il à Le Tellier (2), les ennemis étant tous ensemble. Je croyais que l'on demeurerait ensemble jusqu'à ce que l'on vît ce que feraient les ennemis, et aussi en quoi on pourrait les incommoder s'ils se séparaient. »

Ses plans de campagne sont établis en application de cette maxime : l'union fait la force (3). — Si l'un s'arrête, l'autre fait de même pour ne point se compromettre. Il « demeura dans le pays de Darmstadt bien avant dans le mois de janvier, en attendant que les Suédois fussent en état de marcher ; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, et ayant besoin de quelque temps pour remettre et remonter leur cavalerie, M. de Turenne fut obligé de se

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 111.

(2) Turenne à Le Tellier, 27 juillet 1652 (cité dans Cosnac, *Souvenirs du règne de Louis XIV*, II, 308).

(3) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 79.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

retirer vers Strasbourg (1). » Mais il n'hésite pas à « marcher huit jours par le pays dont il était venu, et qui était entièrement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendait d'avoir des quartiers pour se remettre » quand les Suédois se reportent en avant. Pour lui, il juge l'affaire importante au point de partir sans ordres de la cour, se bornant à faire prévenir celle-ci. Il repasse alors le Rhin (11 février 1648) et se joint aux Suédois « quelqu'il fût huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux ».

Les groupements de forces dont il s'agit ci-dessus sont antérieurs au commencement des hostilités proprement dites ; c'est une sorte de concentration au sens actuel du mot. En période d'opérations, Turenne agit de même et il manœuvre toujours de façon que les différentes armées s'appuient réciproquement (2). Il le fait même quand les généraux alliés, plus par ignorance que par mauvais vouloir — Turenne est si accommodant avec eux ! — tendent à la séparation. Au cours de la campagne de 1648, nous en trouvons un exemple que Turenne décrit ainsi qu'il suit : « Les armées de France et de Suède s'arrêtèrent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on irait. M. Wrangel, qui commandait l'armée de Suède, avait dessein d'aller dans le haut Palatinat ; mais, comme M. de Turenne craignait qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le mènerait vers la Bohême, et que par là on s'éloignerait trop de la Souabe, qui était le seul lieu dont il pouvait tirer les choses nécessaires pour l'armée, il ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits : on se sépara ensuite, n'étant point d'accord. Les Suédois marchèrent à l'entrée du haut

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 88.
(2) *Id.*, 60.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Palatinat et M. de Turenne, avec l'armée du Roi, s'en alla entre la Franconie et l'évêché de Bamberg, sachant bien que les Suédois n'iraient pas seuls en Bohême, *et se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre*, quand ils auraient changé de pensée (1). »

Pour assurer la réunion des moyens, il sacrifie son humeur indépendante et feint de croire qu'il ne peut en même temps « y avoir trop de troupes ni trop de chefs (2) ». — Dans les marches, ses colonnes sont toujours à portée de se soutenir : son mouvement autour des Vosges, en 1674, était, à ce point de vue, remarquablement combiné.

Turenne a rarement violé le principe de la réunion préalable des forces avant d'agir. Quand il le fit, ce ne fut pas sans de sérieux motifs (3). Il eut d'ailleurs parfois à s'en repentir.

A Bleneau, que nous avons étudié dans le précédent chapitre, il tint tête à Condé avant d'avoir fait sa jonction avec les débris d'Hocquincourt. Napoléon le lui reproche. « Turenne, dit-il, aussitôt qu'il eut réuni sa cavalerie, devait se retirer du côté de Saint-Fargeau, pour revenir ensuite en avant, mais seulement après sa jonction avec le maréchal d'Hocquincourt. Les règles de la guerre veulent qu'une division d'une armée évite de se battre seule contre toute une armée qui a déjà obtenu des succès : c'est courir le danger de tout perdre sans ressource (4). » L'art de Napoléon est à celui de Turenne ce qu'un tableau achevé est à une simple esquisse...

Ici le succès semble avoir justifié la conduite du maré-

---

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 90-91.
(2) *Id.*, 204.
(3) Il le fait quelquefois pour tromper; c'est le cas du siège de Cambrai en 1657. (Voy. *Mémoires* de Turenne, 253.)
(4) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. VII, V, 12ᵉ observ., 3ᵉ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chal. En outre, le terrain se prêtait fort bien vers le Cul-du-Sac à ce qu'il voulait faire, et il ne l'eût pas trouvé aussi favorable dans la région de Saint-Fargeau. Enfin, en prenant position vers la Bouzinière, ce n'était pas avec l'intention d'y tenir coûte que coûte, Napoléon en convient ; il avait tout préparé pour sa retraite, et en cas d'attaque de Condé, il se serait progressivement replié sur Briare pour donner à Hocquincourt le temps de le rejoindre.

Le combat de la porte Saint-Antoine fut livré par Turenne avant que le corps du maréchal de la Ferté fût arrivé. Mais il agit contre son gré, sur les instances de son frère et pour empêcher les médisances des courtisans d'avoir une ombre même de raison.

La défaite qu'il subit à Marienthal résulte encore de la violation du principe de la réunion des forces. Son armée se trouvait répartie dans des cantonnements autour de Marienthal. Surpris par l'ennemi, il donne à ses troupes Herbstausen comme point de réunion, c'est-à-dire le cantonnement le plus avancé dans la direction dangereuse. Obligé d'y combattre avec des forces incomplètes, il est bousculé. « Sa véritable faute, dit Napoléon, fut le point de ralliement qu'il donna à son armée ; ce n'était pas Herbstausen qu'il devait désigner, puisque ce village était placé aux avant-postes par où l'ennemi venait, mais Mergentheim, derrière la Tauber. Là l'armée eût été réunie quatre heures plus tôt ; Mercy y eût trouvé l'armée française couverte par la rivière et en position. C'est un des principes les plus importants de la guerre, que l'on viole rarement impunément : rassembler ses cantonnements sur le point le plus éloigné et à l'abri de l'ennemi (1). »

---

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. II, 4e observ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Quel que soit le point de réunion fixé, aussi en arrière soit-il, l'ennemi peut toujours y arriver à temps pour gêner le rassemblement des troupes, ou tout au moins il provoque une série de désastres partiels, si les fractions les plus avancées n'ont pas, comme complément indispensable, la notion de la manœuvre en retraite.

Cette notion, intimement liée à celle de l'avant-garde générale, n'a été véritablement mise en valeur que par Napoléon Ier. Il est intéressant de la découvrir chez Turenne à l'état de vague intuition. Elle n'est d'ailleurs chez lui qu'une ébauche informe et précaire à cause de cette double question indépendante du maréchal : l'organisation de l'armée et l'armement des troupes.

Tout d'abord, la concentration initiale des forces chez Turenne ignore l'emploi d'une avant-garde générale ou d'un élément spécial de couverture. Ceci parce que cette concentration, au lieu de se faire dans le mouvement en avant, s'exécute sur place ; elle résulte quelquefois d'un mouvement rétrograde. C'est le cas de 1646 où Turenne, partant de Mayence, va chercher la jonction avec les Suédois en passant le Rhin à Wesel, pour revenir dans la Hesse.

De plus, les théâtres d'opérations sont si étendus, eu égard à la densité des troupes qui les occupent ; il existe un tel espace vide entre les divers groupements, que toute précaution, même élémentaire, peut sembler superflue.

Mais le jeu se resserre davantage pendant les opérations ; la manœuvre intervient alors et Turenne use du combat en retraite. Il ne le conçoit guère qu'avec l'ensemble de ses forces. Il n'amorce pas ; il ne jette point un appât destiné à tromper l'ennemi, à l'amener là où il veut le mettre en mauvaise posture. Son armée reste un bloc dans sa main et il lui fait exécuter — brillamment, il faut en convenir — un simple mouvement rétrograde.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La manœuvre en retraite, l'accrochage de l'ennemi par une partie de ses forces est plus rare dans la technique de Turenne. On la trouve assez explicite cependant et à plusieurs reprises dans son avant-dernière campagne.

Quand, en juillet 1674, il poursuit les Impériaux de Bournonville après le passage du Neckar, il indique une mission de ce genre à un détachement placé sous les ordres du comte de Roye. En septembre de la même année, deux autres détachements, sous Monclar et Maulevrier, doivent simultanément concourir à une manœuvre analogue. Nous renvoyons au chapitre suivant consacré à la campagne de 1674 pour l'exposé en détail de ces opérations.

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, ce qui empêche Turenne de se livrer à la guerre de manœuvres combinées, c'est l'impossibilité dans laquelle il se trouve de faire agir ses troupes autrement que sous la forme d'un groupe compact. Qui sait si cette difficulté à réaliser la manœuvre en retraite n'a pas eu sa part dans le peu d'attrait qu'il montra pour la défensive stratégique, et si elle n'a pas fixé sa foi en l'offensive, l'offensive quand même et sous tous ses aspects ?...

Quoi qu'il en soit, Turenne ne consent pas à se priver du bénéfice de la manœuvre. Il agira toutes forces réunies contre son adversaire, qu'il s'efforcera de maintenir séparé. De là sa conception de la ligne intérieure.

Cette manœuvre stratégique — qui, aujourd'hui, en raison des effectifs en présence et de la faculté de lente usure inhérente aux armements modernes, tend de plus en plus à tomber en désuétude — cette manœuvre, disons-nous, en était, au XVIIe siècle, à l'aube de sa carrière et promettait un brillant avenir. Turenne l'avait reconnue dès ses premières campagnes. « Les deux armées agissant toujours séparément, dit-il dans ses *Mémoires* à propos

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la campagne de 1646 (1), l'une vers les pays héréditaires [l'Autriche], et l'autre le long du Rhin, ou dans le cercle de Souabe, l'armée de l'Empereur et celle de Bavière, étant au milieu, envoyaient des secours contre celle qui les pressait le plus, et rendaient presque infructueux tous les avantages que l'on avait par des combats. » Ayant si justement discerné le bénéfice que trouvait l'ennemi à user de la ligne intérieure, nul doute qu'il ne s'efforçât de l'employer à son tour et pour son propre compte. Quand l'ennemi est séparé, il se met hardiment entre les groupes ; c'est sa première manœuvre de 1674, celle qui le fait aboutir à Sintzheim. — Il entreprend parfois le siège d'une place pour assurer plus certainement cette séparation. Ainsi, en 1653, il « fit trouver bon à M. le cardinal qu'en assemblant l'armée du Roi, il allât assiéger Rethel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui était dans le Luxembourg, et celle qui était sur la Sambre derrière La Capelle (2) ».

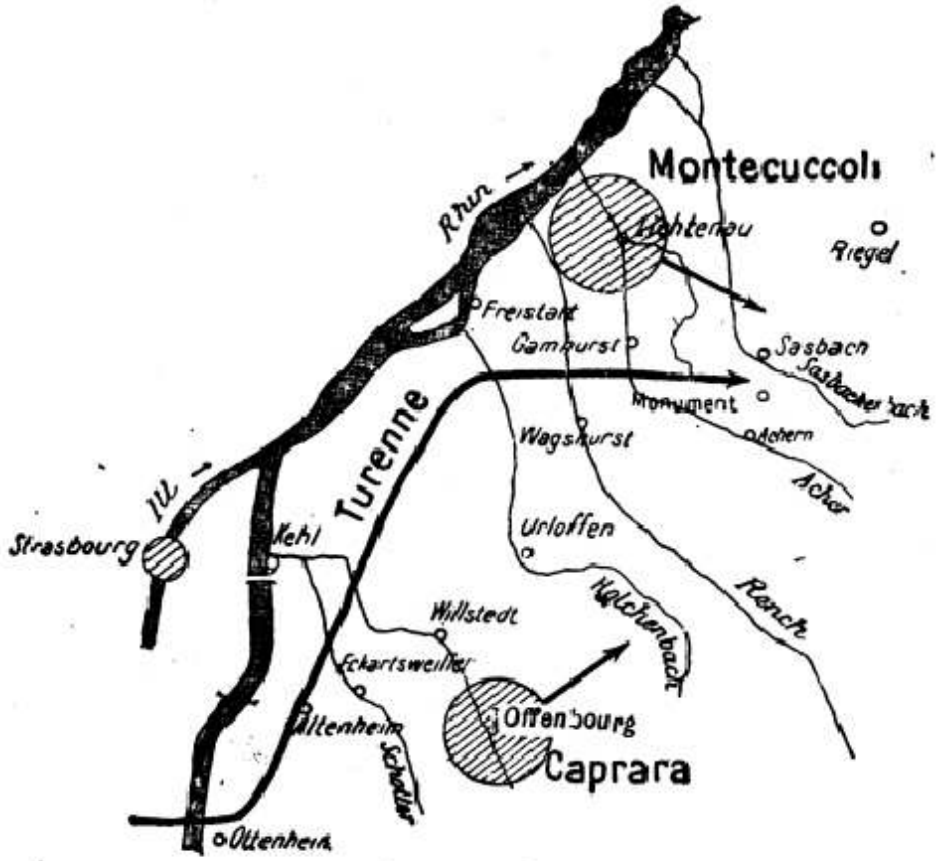
Si, au contraire, l'ennemi est déjà réuni, il attend patiemment, provoque au besoin la séparation et se glisse aussitôt à la manière d'un coin pour agrandir la brèche. Ses savantes manœuvres de 1675, autour du pont de Kehl, aboutirent ainsi à un remarquable emploi de la ligne intérieure ; nous l'allons sommairement exposer.

Suivant sa méthode habituelle, pour empêcher Montecuccoli de franchir le Rhin et pénétrer en Alsace, Turenne avait lui-même passé en rive droite du fleuve sur un pont de bateaux jeté à Ottenheim, à quatre lieues en amont de Kehl. Il avait disposé son armée dans la région Willstett - Altenheim, en tête de pont par rapport aux passages de Kehl et Ottenheim. A plusieurs reprises, Montecuccoli chercha à le déborder, tantôt par sa droite et tantôt par

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 60.
(2) *Id.*, 183.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sa gauche, s'efforçant de pénétrer entre le fleuve et lui. Turenne fit d'abord de délicates navettes, puis rapprocha son pont de celui de Kehl, et l'établit à Altenheim. En désespoir de cause, Montecuccoli prit le parti de le menacer à la fois sur ses deux ailes. Caprara reste posté à Offenbourg avec 5.000 hommes, tandis que le généralissime autrichien se porte vers l'embouchure de la Rench.



Croquis n° 4.

1675.

Turenne guettait cette fausse manœuvre ; il pousse une pointe hardie entre les deux groupes, qui sont dès lors obligés de reculer dans la Forêt-Noire pour chercher leur réunion. Cette pointe se termine, hélas ! devant Sassbach, au moment où Turenne allait enfin cueillir les fruits de sa patience et de son habileté...

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne ne borne pas son bagage de manœuvres stratégiques au seul emploi de la ligne intérieure.

Les lignes de communication des armées, quoique bien moins rigides en son temps qu'elles ne devinrent par la suite, avaient cependant déjà une importance suffisante pour qu'elles fussent sensibles à toute menace dirigée contre elles.

Turenne manœuvre sur les communications de l'adversaire ; il s'efforce de les couper, tout en mettant les siennes à l'abri des atteintes. Au cours de l'étude sur la bataille, nous avons vu que le maréchal, dans ses dernières campagnes, en vint à agir tactiquement sur une aile. — En stratégie, c'est dès le début qu'il a le sentiment de cette action sur les flancs et les derrières. L'analyse de quelques-unes de ses manœuvres nous en va révéler le détail.

— On connaît les faits à Marienthal en 1645. Surpris dans ses cantonnements, Turenne y est battu. Mais, au lieu de se replier sur Philipsbourg, sa ligne directe de retraite, il donne à ses troupes un point de ralliement sur le flanc de l'ennemi, vers la Hesse. Les avantages tactiques que vient d'obtenir celui-ci sont ainsi annulés par la manœuvre stratégique de Turenne.

— Toute sa campagne de 1646 est une manœuvre débordante sur la gauche des Austro-Bavarois. Réuni à Giessen, sur la Lahn, à l'armée suédoise de Wrangel et laissant l'ennemi se retirer sur Friedberg, Turenne marche sur Aschaffenbourg, Donauwerth et Augsbourg ; il oblige ainsi les troupes placées sous les ordres de l'archiduc Léopold à évacuer Friedberg et à venir sur le Lech par Fulda, Schweinfurth, Bamberg, Nuremberg et Straubing. Devant la passivité de cet archiduc, Turenne poursuit son mouvement ; il s'empare de Landsberg sur le Lech, place de dépôt de l'armée ennemie, et oblige celle-ci à rentrer en Autriche.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— En 1653, Condé et l'armée espagnole sont à Roye et menacent Paris. De Noyon, Turenne les observe, prêt à disputer le passage de l'Oise ; il s'interpose ainsi entre l'ennemi et la capitale. Le 10 août, il apprend qu'un convoi de vivres et de munitions est sorti de Cambrai, à destination de l'armée d'Espagne. Voulant disperser ce convoi, il n'hésite pas à renoncer à sa couverture directe, comptant pour protéger Paris sur la position de flanc qu'il va occuper par rapport à l'armée ennemie en s'élevant vers le Nord. En fait, Fuensaldaña, le commandant des Espagnols, repasse la Somme devant la simple menace de Turenne.

— En 1655, Turenne, dit Napoléon, fut fidèle à la maxime : « N'attaquez pas de front les positions que vous pouvez obtenir en les tournant. » L'armée espagnole avait pris position sur l'Haîne, entre Mons et Valenciennes, couvrant la rive nord de solides retranchements. Turenne part de la région de Landrecies ; il passe l'Escaut près de Bouchain, descend la rive gauche du fleuve, laissant Valenciennes sur la droite ; il marche sur Condé pour y passer une seconde fois l'Escaut et déboucher ainsi sur les derrières de l'ennemi. Sa manœuvre réussit ; les retranchements espagnols tombent d'eux-mêmes.

— La campagne de 1674 nous offre quelques ébauches de manœuvres sur les flancs des coalisés (positions de Bergzabern, de Dettwiller), mais Turenne y applique en grand la manœuvre directe. Sa manœuvre de Türckheim, considérée souvent comme un vaste mouvement tournant, n'est pas autre chose qu'une interposition de son armée entre l'ennemi et la Franche-Comté qu'il a mission de couvrir ; il renonce même, pour ce faire, à une excellente position de flanc.

— En 1675, enfin, un bel exemple de manœuvre hardie sur les communications de l'adversaire nous est offert par le passage de Turenne en rive droite du Rhin, quand il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

apprend que Montecuccoli s'est présenté sur la rive gauche du fleuve. On sent là qu'il avait sur son adversaire la supériorité de l'impulsion morale.

De ce long examen d'une manœuvre précise à travers la carrière de Turenne, et en guise de conclusion, nous pouvons établir une distinction dans l'art du maréchal. L'action d'une armée A sur les flancs ou les derrières d'une autre armée B peut se rapporter à deux ordres d'idées différentes. Ou bien l'armée A attaque l'armée B, et alors elle exerce une menace indirecte ; ou bien l'armée A se défend contre l'armée B : elle fait en ce cas de la couverture indirecte. *Menace* et *couverture* sont deux termes qui précisent, dans la manœuvre indirecte, la nature *offensive* ou *défensive* de cette manœuvre.

Or si Turenne exécute fréquemment la menace, il semble que la couverture lui soit moins familière. Quand il prend l'offensive — et c'est le cas le plus habituel — le maréchal n'hésite pas à viser les flancs et même les derrières. Se tient-il sur la défensive, c'est-à-dire veut-il couvrir une province en se bornant à l'expectative, il en revient à la simple manœuvre directe. 1674 en est une preuve que le cas de Marienthal ne vient pas infirmer ; car, dans ce dernier cas, Turenne avait principalement en vue la jonction de ses troupes avec celle du landgrave de Hesse — il le dit en termes clairs dans ses *Mémoires* (1) — ; la couverture indirecte n'était qu'accidentelle ; peut-être même n'y avait-il pas songé. Chaque fois que Turenne a l'initiative d'une manœuvre, il se montre audacieux ; sa manœuvre est-elle subordonnée, sans jamais qu'elle tourne à la passivité, il devient aussitôt prudent, moins hardi... Turenne n'avait pas le tempérament d'un joueur...

Tout en menaçant les communications de l'adversaire,

(1) *Mémoires* de Turenne, 39.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il faut être en mesure de couvrir les siennes. Turenne, avec ses armées peu nombreuses, trouve généralement de quoi vivre à l'endroit où il passe. Il n'est donc pas gêné par un long cordon ombilical qui limite l'amplitude de ses déplacements. Quand les situations lui imposent le recours à des convois et à des magasins, il prend ses précautions en temps utile. Au besoin, il change sa ligne de ravitaillement, tout comme fera Napoléon Ier. Ainsi, en 1674, dans sa manœuvre de Türckheim, il tire tout d'abord ses approvisionnements de Champagne ; ses convois lui arrivent par Nancy. Dans la suite, ils lui viennent de Bourgogne, par Langres et Belfort. Ses dispositions sont, à ce point de vue, fort ingénieuses, et on peut dire que jamais la contrainte des magasins ne vint entraver les opérations de Turenne. Ce n'est pas une des marques les moins intéressantes de sa technique.

Telles sont les formes les plus coutumières que revêtirent les manœuvres stratégiques de Turenne, soit qu'il en dirigeât l'ensemble comme généralissime, soit qu'il y participât comme chef seulement de l'une des armées. D'ailleurs, même dans cette seconde hypothèse, la direction effective lui en revenait d'habitude. Non pas qu'il imposât une autorité à laquelle, somme toute, il se fût trouvé bien en droit de prétendre ; mais on le reconnaissait comme digne de commander par sa haute compétence, par la manière affable et insinuante avec laquelle il donnait, sous la forme modeste d'avis, des conseils sages et éclairés. C'est pourquoi les méthodes de Turenne se répandant autour de lui, l'art militaire du XVIIe siècle, en prenant un aspect nouveau, semble se couvrir du voile de l'anonymat. Cette nuance, interprétée dans deux sens opposés, a tantôt fait dire que Turenne avait révolutionné l'art de la guerre, et tantôt qu'il était demeuré sans aucune influence. Il n'y a ni l'une ni l'autre de ces deux opinions ; « tout ce qui est excessif ne compte pas », a dit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Talleyrand. Mais il entre une part de chacune dans ce que nous croyons être la vérité.

En définitive, on ne trouve pas chez Turenne « une conception toute nouvelle de la guerre (1) » pour la raison bien simple que cette branche de l'activité humaine, ayant pour fondement la société elle-même, ne peut se modifier qu'avec cette dernière. La guerre, pour Turenne, est encore, dans sa quintessence, un passe-temps de grand seigneur, une distraction féodale. Il garde avec ses adversaires « un ton de bonne humeur et de camaraderie qu'expliquent les liens du sang ou le souvenir de leur intimité passée... Au lendemain de la *surprise d'Etampes* (mai 1652), Turenne demande à Chavagnac, qui tient garnison dans la ville, de lui envoyer *du bon vin*. Chavagnac lui fait parvenir « un chargement de trois mulets » ; Turenne, en récompense, invite Chavagnac à dîner, et le quitte en lui promettant de venir, dans un mois, « l'assiéger dans les formes », ce qu'il fait au jour dit avec ponctualité (2) ».

En janvier 1675, quand par Belfort il débouche dans la haute Alsace, il fait tirer le canon de la citadelle pour informer les coalisés de sa présence. « Me voici ! Je ne veux pas vous prendre en traître ; mettez l'épée hors du fourreau et croisons le fer ! » semble-t-il leur dire... Mœurs de duelliste bien plus que de guerrier utilitaire à la manière de Napoléon ou des nations modernes.

Bien plus, dirons-nous, ses tendances anti-absolutistes au point de vue monarchique, qui ressortent dans la première partie de cette étude, le conservatisme obstiné qu'il montra dans ses opinions et qu'il fit passer quelquefois dans ses actes, permettent de comprendre sa résistance, sa passivité tout au moins, dans les transformations organi-

---

(1) Jules Roy, *Turenne*, 441.

(2) P. de Ségur, *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, 278. Voy. également les *Mémoires* du chevalier de Gramont, publiés par Hamilton.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ques et par suite guerrières que produisit le triomphe de l'autorité monarchique sur l'anarchisme presque individuel de la féodalité.

Mais si Turenne ne modifia pas l'esprit de la guerre, il est également exagéré, croyons-nous, de dire qu'il « ne changea rien aux procédés de guerre proprement dits (1) ». N'imprima-t-il pas une vigoureuse marque individuelle à la guerre qu'il conduisit ? L'emploi qu'il fit des méthodes en usage ne se distingua-t-il pas de celui qu'en avaient fait ses prédécesseurs ou qu'en firent ses successeurs ? Cet art de la guerre, qu'il pratiqua tout le cours d'une longue existence, n'est-il pas mis en haut relief par une activité débordante que Napoléon lui-même, le plus actif des hommes de guerre, s'est plu à reconnaître ? Dès que Turenne arrive sur un théâtre, les opérations, traînantes jusque-là, reçoivent une impulsion nouvelle. Là où les troupes étaient inactives, n'aboutissaient à rien, Turenne obtient les résultats les plus inattendus. La fourmilière grouille ; on devine la présence du maître ; le service est mieux assuré, les troupes plus alertes ; on sent le ressort qui se bande. A la voir, on croirait que son armée jamais ne se repose ; elle est partout, là même où on pense le moins la voir paraître. Il dit : « Dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre (2). »

Bien moins qu'à la force, Turenne fait appel à la ruse. L'empire profond que sa volonté exerce sur son caractère, cet art dans la dissimulation que l'homme pousse jusqu'aux plus extrêmes limites, se retrouvent également dans le talent militaire du maréchal. « Lisez les deux dernières campagnes de Turenne, et étudiez-les souvent, disait Frédéric II à ses généraux (3). Ce sont des chefs-d'œuvre de

(1) Lieutenant-colonel Rousset, *Les Maîtres de la guerre*, 17.
(2) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), 229.
(3) Frédéric le Grand, *Instructions militaires à ses généraux* (1750).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

stratagèmes de notre temps. » Il parle autre part des « à-propos de M. de Turenne ». Un volume serait nécessaire pour contenir toutes les finesses, toutes les ruses qu'emploie le maréchal. Tantôt il se porte de sa personne dans la direction où il ne veut pas aller, tantôt il y envoie ses troupes et les fait subrepticement revenir ; d'autres fois, il fait passer et repasser en un point la même faible unité pour faire croire à la présence de gros effectifs ; il attaque encore deux heures avant la nuit pour être sûr que le combat ne durera pas davantage ; il n'arrive au camp qu'après la fin du jour pour disposer de la nuit entière et s'y retrancher sans courir le risque d'une attaque ; il tombe sciemment dans la faute de rester séparé pour ne pas inciter l'ennemi à réunir ses propres forces ; il emprunte les ombres de la nuit pour dérober le mouvement de ses troupes, etc., etc...

Dans tout cela, Turenne montre bien qu'il ne considère pas la guerre comme une science rigide, faite d'exactitude et intangible dans ses formules. Certes, il est scientifique et il procède par déductions rigoureuses. Quand il entreprend le siège de Rethel, en 1653, il calcule qu'il a « huit ou neuf jours de sûreté... sans avoir l'armée des ennemis sur les bras (1) ». Mais il ne s'en tient pas là. Il sait que dans les choses humaines, à la guerre en particulier, rien n'est que contingences ; dans toutes ses combinaisons, il témoigne d'un sens pratique très affiné ; son regard va sûr, perspicace, dans le domaine des possibilités.

Cette exacte compréhension des choses lui permet d'agir avec une audace qui, à de moins prévenus, semble témérité ou forfanterie. Napoléon lui-même trouve parfois celle de Turenne presque exagérée. « Dans de pareilles circonstances, le parti que prit Turenne était convenable, dit-il, mais il eût été bien dangereux dans toute autre

(1) *Mémoires* de Turenne, 184.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

conjoncture (1). » Turenne paye constamment d'audace et cela lui réussit parce qu'il sait à quoi il s'expose ; il a bien pesé chaque situation. Son audace croît à mesure qu'il devient plus maître de son art, qu'il le raisonne mieux. Il ose toujours davantage. Celle du grand Condé venait d'une autre source ; celui-ci avait du casse-cou dans le sang ; dès que l'ardeur de ce sang vint à faiblir, sa hardiesse tomba en lisière...

Enfin, dans la stratégie de Turenne, dans l'ensemble de son art, pour mieux dire, on sent un je ne sais quoi d'impondérable et de génial, quelque chose qui échappe à toute estimation : c'est l'emploi d'une dynamique spéciale basée sur les forces morales. Il joue de ces dernières comme un artiste de son instrument; ce qu'il en tire semble prodigieux.

« Une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue », a dit Xavier de Maistre. Prépondérance des forces morales sur les autres ! Le nombre, l'armement, l'organisation, tous ces facteurs ne sont rien mis en balance avec les éléments moraux tels que la volonté, l'esprit de discipline... Turenne, qui sait cela, se soucie peu des premiers. Pour lui, les forces matérielles ne servent qu'à exalter les forces morales. Ce qui donne le mouvement à un corps animé, ce ne sont pas les muscles, ni le squelette; ainsi, dans une armée, les éléments matériels ne forment qu'une charpente inerte sur laquelle les éléments psychologiques viendront prendre appui pour donner à tout l'organisme un rôle vivant. En présence de deux arguments, l'un d'ordre moral et l'autre d'ordre matériel, Turenne n'hésite pas : il sacrifie le second.

Et c'est ainsi que, sans négliger la partie terrestre de l'art de la guerre, Turenne s'est particulièrement attaché aux éléments divins de cet art. Il appartient bien pour cela à la lignée des plus grands capitaines.

---

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. VIII, 16e observ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VIII

LA TECHNIQUE DE TURENNE EN 1674

SOMMAIRE : *La pointe offensive contre le duc de Lorraine. — La pointe offensive de Sintzheim; recherche de l'ennemi; bataille de Sintzheim; considérations générales sur la manœuvre de Sintzheim. — La pointe offensive sur Francfort; le passage du Neckar; poursuite de Turenne et ravage du Palatinat; considérations d'ensemble sur la manœuvre. — La défensive stratégique de Turenne; de Philipsburg à Ensheim; la bataille d'Ensheim. — La manœuvre de Türckheim; le Grand Electeur de Brandebourg; genèse de la manœuvre; son exécution; combat de Mulhouse; combat de Türckheim; observations sur l'ensemble de la manœuvre. — Conclusions.*

La grande alliance de La Haye, que le prince d'Orange avait réussi à former contre la France en août 1673, se complète dans les premiers mois de 1674 et réunit au parti de l'Empereur et de l'Espagne l'Allemagne entière, à l'exception de l'Electeur de Bavière et du duc de Hanovre. Le 28 mai 1674, la Diète germanique déclare la guerre à la France. L'Electeur de Brandebourg, « ce Turc dont il ne faut espérer de bien que quand il ne peut pas faire de mal », selon notre ambassadeur auprès de lui (1), rompt à son tour le traité de Vossem, signé l'année précédente avec Louis XIV, et s'allie à l'Empereur le 1er juillet.

Le grand Roi n'hésite pas à regarder l'Europe en face et, secondé par Louvois, il forme un plan de guerre judicieux et simple (2) :

---

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 5, note 2.

(2) Quelle fut la part prise par Turenne à l'élaboration de ce plan ? Il est bien malaisé de le dire. Mais il est vraisemblable de croire, étant donnée l'animosité régnante entre Louvois et le maréchal, que ce dernier, si on le consulta, ne le fut que le moins possible.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Achever l'évacuation de la Hollande, sauf Grave, place de dépôt de matériel ;

Abandonner la ligne du Rhin inférieur, que la perte de Bonn ne permet plus de conserver avec avantage ; mais occuper fortement le cours de la Meuse depuis la frontière française jusqu'à Maëstricht ;

Couvrir l'Alsace et la Lorraine contre les Allemands (ce sera le rôle de Turenne) ; le Roussillon contre les Espagnols (mission de Schönberg) ;

Prendre vigoureusement l'offensive contre l'Espagne en Flandre (Condé) et en Franche-Comté (le Roi en personne).

Sur le Rhin, à l'automne de 1673, les troupes en présence ont pris leurs quartiers d'hiver (1). Mais, dès le mois de février 1674, elles commencent à se mouvoir : cela promet une vigoureuse campagne pour la saison prochaine. A cette date, Louis XIV apprend que l'Electeur palatin a promis de remettre Germersheim aux soldats de l'Empereur. Ce serait une épée de Damoclès pour notre place de Philipsbourg, déjà bien aventurée en territoire allemand, et une porte ouverte sur les provinces

---

(1) Voici, selon Grimoard (*Quatre dernières campagnes*, 89), quels étaient les emplacements occupés par les troupes :

1° *Français*. — Une partie reste dans l'électorat de Trèves et sur la Sarre;

Deux autres corps vont s'établir en Lorraine et en Alsace;

4.000 chevaux vont en Bourgogne et sont dispersés sur la frontière, entre Bourgogne et Franche-Comté;

Le bataillon qui tenait Höxter, sur le Weser, vient à Wesel.

2° *Coalisés*. — L'infanterie de l'Empereur et quelques régiments de cuirassiers à la gauche du Rhin, dans une partie de l'électorat de Cologne et du duché de Juliers;

Le reste de la cavalerie à la droite du fleuve jusque dans l'évêché d'Hildesheim;

Le duc de Lorraine depuis l'Ahr jusqu'à Coblentz;

Le prince d'Orange retourne en Hollande;

Les Espagnols dans les Pays-Bas (Dinant, Namur, Huy).

Les ennemis de la France occupaient toute la région de la Meuse au Weser.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

françaises, l'Alsace en particulier. Louis XIV la fait donc occuper par ses propres troupes (1), violant ainsi le droit des neutres. Cette mesure de précaution cause un véritable scandale au delà du Rhin.

La mission confiée à Turenne est de contenir les Allemands sur le Rhin pour permettre la double offensive du Roi en Franche-Comté, du grand Condé en Flandre. C'est un rôle de garde-flancs, rôle modeste, sacrifié, que beaucoup jugent indigne des talents du maréchal (2). Mais celui-ci a tellement redouté de ne pas même recevoir d'emploi, qu'il s'estime heureux d'avoir obtenu celui-là. Il a éprouvé d'amères déceptions au cours de la campagne précédente ; ses démêlés avec Louvois ont contrarié ses manœuvres. Son courage n'en est point abattu pour cela, tant s'en faut. Il vient plein d'ardeur, bien décidé à rendre important ce théâtre d'opérations que le ministre du roi a voulu faire, à dessein, secondaire, et il montrera, comme il le dit à Primi Visconti (3), que les ordres donnés dans la pensée de l'abaisser ne servent au contraire qu'à accroître sa gloire.

Avec une telle disposition d'esprit, on juge si le maréchal va consentir à rester inactif ! Sa stratégie, défensive par la force des conditions qu'on lui impose et qu'il doit subir, revêtira un caractère de tension vigoureuse et se transformera en une hardie offensive, toujours et quand même. Il défendra le Rhin en le passant hardiment (4). Par moments, la rage au cœur contre Louvois, négligeant ses avis et ses ordres, il semblera oublier toute circonspection. En réalité, sa guerre ne sera jamais aventureuse ; dédaignant les sièges, elle se basera sur le mouvement, sur l'utilisation dynamique des troupes ; il compensera la

(1) Commandées par les marquis de Rochefort et de Vaubrun.
(2) Villars, *Mémoires*, I, 17.
(3) Primi Visconti, *Mémoires*, 104.
(4) Aumale, *Histoire des princes de Condé*, VII, 673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

faiblesse de sa masse par la vitesse de ses déplacements ; puis, quand il se trouvera nez à nez avec un ennemi étonné, surpris de le voir apparaître, il livrera bataille avec une telle supériorité morale que le succès lui sera, dès l'abord, incontestablement acquis.

A) La pointe offensive contre le duc de Lorraine.

Le comte de Caprara ayant quitté en mars ses cantonnements des environs de Cologne pour venir occuper les places du Palatinat, y compris Germersheim, remonte le Rhin jusqu'à Manheim (1), passe là le fleuve et s'établit à Rhingenheim (23 mars). Le détachement français sous Beauvezé, qui était à Landau, va imprudemment se jeter dans ses jambes, se fait battre ; mais Rochefort avance pour le recueillir et cette faible marque d'activité suffit pour que Caprara arrête son offensive. Villars, dans ses *Mémoires*, fait un portrait peu flatteur de ce général autrichien. « Le comte Caprara, dit-il (2), a été avancé dans les armées par la protection de Montecuccoli, son oncle, et, ne pouvant faire de fortune que par la guerre, il a montré dans diverses occasions le courage dont a besoin un homme de fortune. Du reste, ses conseils sont toujours de ne rien hasarder, et ils sont remplis de cette prudence que donne la crainte à ceux qui n'ont de courage que par intérêt, et qui, sans s'apercevoir eux-mêmes que c'est la peur qui les inspire, sont toujours persuadés que les partis les plus timides sont les meilleurs ; il a l'esprit qu'il faut pour se bien conduire auprès des ministres, ne leur être point redoutable et ne faire jamais d'ombre à un

(1) Avec 4.000 cavaliers, 2.000 fantassins (Grimoard, *Quatre dernières campagnes*). — Voy. croquis n° 9, page 377, pour l'ensemble de la campagne.

(2) Villars, *Mémoires*, I, 437.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

général. Il s'amuse volontiers à voir piller un camp et il prend sa part du divertissement. »

Dans les premiers jours d'avril, Turenne arrive à Landau. Les troupes destinées à renforcer celles du Roi achèvent de se mettre en route pour la Franche-Comté ; il reste sur le Rhin 5.000 hommes (1) en mauvais état (2), que Turenne forme en deux groupes : l'un sous Rochefort, 2.400 chevaux, près de Saverne (3) ; l'autre, sous Vaubrun, 2.000 fantassins et 80 cavaliers, derrière Landau. Il fait raser les fortifications de Germersheim qu'il ne peut garder.

Sur ces entrefaites, le duc de Lorraine rassemble ses forces (4) dans la région de Coblentz. Turenne pense qu'il va joindre Caprara et que, tous deux réunis, ils se dirigeront à travers l'Alsace vers la Franche-Comté. Son intention est alors, tout en conservant Landau, de diriger les troupes en formation en Champagne et dans le Barois, sur le versant occidental des Vosges, de leur faire traverser ces montagnes et d'arrêter ainsi les Allemands. S'il est prêt assez tôt, il descendra en Alsace directement par Saverne et se présentera à l'ennemi à hauteur de Strasbourg.

Mais il ne parvient à grouper que 1.100 hommes de cavalerie, 600 d'infanterie ; réunis à Rochefort et Vaubrun, cela lui fait moins de 7.000 hommes (5) ; avec des forces aussi infimes, il ne peut garnir les places et tenir tête à 8.000 coalisés. Il juge donc nécessaire de se concentrer plus étroitement. Le 8 avril, ordre à Vaubrun d'évacuer Landau et de venir à Haguenau. Vaubrun, de

(1) 3.000 chevaux, 2.000 fantassins (Grimoard, *Quatre dernières campagnes*).
(2) Rodolphe Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, I, 222, note 2.
(3) A Saint-Jean-des-Choux et Erletzheim (Grimoard).
(4) 2.000 chevaux, plus 2.000 hommes d'infanterie impériale (Grimoard).
(5) 4.300 cavaliers, 2.600 fantassins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sa propre initiative, rase les murs de Landau. Par contre, on répare ceux de Haguenau.

Le 8 avril également, le duc de Lorraine arrive à Francfort et remonte le Rhin, comme avait fait Caprara. Que se propose-t-il ?...

C'était une vieille connaissance pour Turenne que ce duc de Lorraine, et le rôle qu'il jouera dans toute la campagne est assez important pour qu'il ne soit pas superflu de tracer ici une rapide esquisse de ce singulier personnage.

Charles IV était une sorte de reître, un soudard comme il s'en révéla au cours de la guerre de Trente ans, plutôt qu'un souverain attentif à faire le bonheur de son peuple. Aussi perdit-il sa couronne à deux reprises, tout en compromettant l'existence même de son pays. Mais il apparaissait aux populations sous un aspect tellement sympathique, que les Lorrains, loin de lui garder rancune des maux qu'il leur occasionnait, restèrent toujours profondément attachés à leur duc. Habile dans tous les exercices du corps, insinuant et souple d'esprit, galant et empressé, il se rendit fameux par ses extravagances. Il dupa tous ceux à qui il eut affaire, et Turenne, depuis longtemps, avait dit que les promesses de M. de Lorraine et rien étaient pour lui même chose. Il éprouvait un attrait particulier pour la gloire et n'était pas sans valeur militaire. Il pouvait prétendre, par son talent, à exercer les fonctions de généralissime des Impériaux ; l'Empereur l'eût sans doute nommé s'il eût été possible de compter sur lui davantage. Le duc en éprouva du dépit et, préférant se tenir à l'écart, nous le verrons constamment agir pour son propre compte. Quoi qu'il en soit, il excellait à lever des troupes et l'absence de discipline, qui distinguait son armée, rendait celle-ci fort recherchée. En 1652, Loret nous rapporte de ses soldats qu'

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ils ont brûlé cinq cents villages,
Ravy douze cents pucelages,
Fait deux mille marys cornus,
Et, pourtant, sont les bienvenus (1).

Quand il mourut, en 1675, son testament courut dans les ruelles de Paris et l'épitaphe suivante, qui eut un vif succès, peint le duc avec une rigoureuse exactitude :

. . . . . .
Ci-git un pauvre roi sans terres,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans les guerres.

Il donna librement sa foi,
Tour à tour à chaque couronne,
Et se fit une étroite loi
De ne la garder à personne (2).
. . . . . .

Il avait conservé de nombreuses intelligences en Lorraine ; c'est pourquoi Turenne savait que Charles IV, cherchant à rentrer dans son pays, s'efforcerait toujours d'y amener la guerre. Or la Franche-Comté avait avec la Lorraine une frontière commune assez étendue ; il importait au duc que cette province espagnole ne devînt pas française, et c'est alors qu'ayant deviné le projet de Louis XIV, il voulait faire tout son possible pour que la conquête échouât. Il conseillait donc à l'empereur d'envoyer des troupes vers la Franche-Comté. Celui-ci refusant, Lorraine y alla quand même, avec ses faibles forces.

Pour couvrir les opérations du Roi contre le duc de Lorraine, Turenne envoie Ruvigny avec 400 chevaux à Belfort, où se trouvent déjà 1.100 miliciens. Quelques jours après, le 17 avril, ordre au comte de Roye d'aller à Brisach avec 1.200 chevaux pour le même objet que Ruvigny.

---

(1) Loret, *La Muse historique*, 22e lettre, du 29 juin 1652.
(2) Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (2e édit.), III, 201-202.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Malgré sa passivité manifeste, Caprara n'était pas sans inquiéter Turenne. Celui-ci, pour obliger son adversaire à revenir en rive droite du Rhin, répand le bruit qu'il va lui-même passer le fleuve au-dessous de Strasbourg. Cette manœuvre était vraisemblable : elle offrait l'avantage de séparer les deux groupes ennemis. Mais, en l'espèce, ce n'était qu'un artifice, car Turenne n'était pas assez fort pour risquer l'aventure. L'artifice réussit cependant : le 1er mai, Caprara, inquiet de savoir quelques bateaux français rassemblés en aval de Strasbourg, repasse le Rhin et se tient coi.

Charles IV marche décidément vers les villes forestières par le Wurtemberg et la Souabe. Turenne décide de le suivre en laissant Vaubrun à portée de Haguenau pour contenir au besoin Caprara ; Vaubrun a l'ordre, si on l'attaque, de tenir Haguenau, puis Saverne, et de procurer à Turenne le temps d'accourir. Monclar, qui, avec dix escadrons près de Saverne, doit ultérieurement rejoindre Condé en Flandre, pourra, soit appuyer Vaubrun, soit renforcer Turenne. Ce dernier, avec 2.000 fantassins qu'il réunit aux troupes de Roye et de Ruvigny, quitte Saverne le 20 avril et par Molsheim, Benfeld, Schlestadt, atteint Brisach le 22. Le 23, il s'établit à Einsisheim. Le lendemain, il pousse Roye vers Délemont, et Ruvigny, qui a déjà gagné Belfort, reçoit l'ordre de se rendre au même point. Là, tous deux sont en mesure de contenir le duc de Lorraine s'il obtient des Suisses l'autorisation de passer le Rhin à Rheinfeld.

Le 4 mai, Turenne quitte Einsisheim, pousse à Mulhouse et va reconnaître la vallée de la Birse ; puis, se rapprochant encore de Bâle, il s'installe le 10 à Helzingen, prêt à soutenir ses détachements si le duc de Lorraine se présente. Ce jour-là, Charles IV, venant de Schaffouse, arrive à Waldshut et marche sur Rheinfeld. Mais les Suisses observent une stricte neutralité tant à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'égard du duc qu'à l'égard de Turenne. Le maréchal craint alors que Charles IV, voulant forcer le passage, ne fasse appel à Caprara. Dans ce cas, Vaubrun est prévenu qu'il aurait à lui envoyer d'urgence quatre régiments de cavalerie. La précaution reste inutile : après être demeuré quinze jours inactif à Rheinfeld, le duc de Lorraine se rapproche du Palatinat en descendant la vallée du Rhin (26 mai).

Turenne, n'ayant plus rien à redouter en haute Alsace, envoie Monclar à Condé en Flandre, rappelle à lui ses détachements de la frontière suisse (27 mai) et revient à Haguenau en côtoyant le duc de Lorraine, qui suit l'autre rive du fleuve.

Ainsi, la passivité d'un ennemi qui se sépare laisse toute quiétude à Turenne et lui permet la mise sur pied de ses troupes. Dès que celles-ci vont être en état, son attitude, encore subordonnée bien que vigilante, ne lui semblera plus suffisante.

B) La pointe offensive de Sintzheim.

I. *Recherche de l'ennemi.* — Turenne vient de pousser sa pointe offensive vers Bâle contre le duc de Lorraine ; mais sa manœuvre, incomplète, n'a rien produit de positif ; il s'en est tenu à une expectative vigoureuse, sans toutefois mordre à l'ennemi. Pourquoi ? Parce qu'ayant dû laisser des troupes un peu partout, afin de garder les autres directions dangereuses, il s'est senti trop faible pour prendre tactiquement l'offensive. Aussi, dès son retour à sa position centrale de Saverne - Haguenau, il s'occupe d'éviter le renouvellement d'une pareille situation : la fortification lui fournira son appoint et rendra les hommes disponibles pour la guerre de mouvements. Le 30 mai, Turenne est à Haguenau, qu'il ordonne de fortifier solidement. Cette place, si elle tombait aux mains de l'ennemi, serait pour Strasbourg et le pont de Kehl

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ce qu'eût pu être, l'hiver dernier, Germersheim entre les mains des Impériaux pour Philipsbourg. Il importe donc de s'en assurer la conservation.

On commence également, dès les premiers jours de juin, des travaux de fortification à Saverne ; la place est pourvue d'artillerie, de vivres et de munitions (7 juin). Le système Haguenau - Saverne formera le pivot autour duquel il va pouvoir manœuvrer.

Cependant, Charles IV, qui, nous l'avons vu, avait descendu la rive droite du Rhin, avait été rallié le 2 juin, à hauteur de Strasbourg, par Caprara, enfin sorti de ses quartiers des environs de Manheim. Tous deux installent leurs troupes dans les villages au pied de la Forêt-Noire, entre Renchen et Kinzig, et s'efforcent d'obtenir de Messieurs de Strasbourg la libre pratique du pont de Kehl. Malgré les nombreux partisans que l'Empereur a dans la ville, les magistrats municipaux, redoutant le voisinage de Turenne, restent neutres. D'ailleurs, le maréchal ne témoigne aucune inquiétude de ce côté. Ce qu'il observe avec plus d'attention, c'est ce qui se passe sur le bas Rhin, où le comte de Souches assemble des troupes impériales. Il craint de le voir remonter vers la Moselle, tournant ainsi à grand rayon sa ligne du Rhin moyen. Contre une telle manœuvre il a déjà amorcé des dispositions préliminaires : huit escadrons venus de Franche-Comté, sous le chevalier d'Humières, ont été envoyés à Fenestrange sur la Sarre, en avant-garde des troupes qu'il conduira lui-même, si cela devient nécessaire ; il laissera en Alsace des effectifs suffisants pour contenir Lorraine et Caprara. Disons tout de suite que cette éventualité ne se réalisera point.

D'autre part, Strasbourg n'ayant pas cédé aux sollicitations des confédérés, ceux-ci vont descendre la rive droite du Rhin pour s'aller joindre, vers Heidelberg, au

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

comte de Bournonville (1), commandant en chef, désigné par l'Empereur et sous les ordres de qui sont déjà placés les détachements de l'Electeur palatin, du cercle de Franconie, de l'électorat de Cologne. Ils quittent donc leurs cantonnements le 9 juin, laissant quelques compagnies à Offenbourg, face au pont de Kehl. Turenne en est informé le 10 et, dès le 11, ayant le sentiment de ce qu'ils allaient faire, il a pris le parti de les couper et de les combattre avant leur jonction avec Bournonville. Il faut, pour cela, les atteindre avant leur passage à hauteur de Philipsbourg. Or, Turenne, partant de Saverne, a plus de 90 kilomètres à faire jusqu'au pont sur le Rhin ; il a des troupes à réunir, le fleuve à passer... L'ennemi, qui a moins de chemin à parcourir que Turenne, a déjà tout son monde sous la main et il est parti depuis le 9 ! Le maréchal essaiera tout de même d'accrocher cet ennemi par une marche rapide, et voici les dispositions qu'il prend dans ce but :

Sa décision date du 11 juin. Aussitôt, ordre est envoyé au comte de Maulevrier, commandant la place de Philipsbourg, d'établir le pont sur le Rhin. Ce pont sera terminé le 14 au matin ;

Ordre à d'Humières qui, on se le rappelle, est à Fenestrange, de se rendre à Haguenau avec ses huit escadrons (60 kilomètres en pays de montagne) ; Turenne les prendra en passant ;

Ordre au marquis de Puisieux, commandant à Saverne, de garder 1.500 hommes d'infanterie et d'accélérer les travaux défensifs de la place ;

Ordre à la cavalerie et à ce qui reste d'infanterie disponible dans les places (2) de se grouper à Haguenau.

Le 12 juin, le maréchal quitte Hochfelden, près Saverne.

---

(1) Bournonville était, à ce moment, dans la région de Francfort. Il y passa le Mein le 15 juin au matin.
(2) 1.500 hommes environ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le même jour, il est à Haguenau ; il y trouve d'Humières et repart incontinent sur Philipsbourg avec 6.000 hommes de cavalerie, 3.000 fantassins. Aucun bagage ne suit, afin d'aller plus vite. Le 14, à midi, Turenne passe le Rhin ; la cavalerie seule est avec lui, l'infanterie vient derrière. Il prend à Philipsbourg six pièces de canon, du pain pour trois jours, deux régiments de cavalerie (1), 60 dragons, quatre bataillons d'infanterie comptant 2.000 hommes. Il forme de tout cela un détachement d'avant-garde sous le commandement du comte d'Auvergne, son neveu, et ordonne de marcher droit au nord, sur Heidelberg par Hockenheim. Turenne pense que l'ennemi l'a devancé et il croit courir sur ses traces.

Arrivée près de Santhausen, au passage d'un ruisseau, cette avant-garde se heurte à 200 fantassins détachés d'Heidelberg par l'Electeur palatin, postés dans une ferme (2) ; ils y sont enlevés. Puis, 150 cavaliers ennemis voulant tourner les troupes qui attaquent la ferme et qu'ils croient être un parti isolé venu de la garnison de Philipsbourg, tombent sur le flanc droit de notre avant-garde. Ils sont chargés et refoulés. A notre tour, nous ignorons s'ils sont seuls ; peut-être précèdent-ils un corps ennemi plus nombreux : on double en conséquence la cavalerie de l'avant-garde. Mais rien de plus n'apparaît. Là-dessus, la nuit vient et les troupes s'installent sur les pentes méridionales du ruisseau de Wisloch, entre Ditzingen et Santhausen.

Le 15 juin, Turenne s'est rendu compte, par l'engagement isolé de la veille, que l'ennemi ne l'a point encore devancé et qu'il ne doit plus, en conséquence, continuer vers le nord. Il va alors appuyer franchement à l'est pour s'interposer entre le duc de Lorraine et Heidelberg, point

(1) Beaupré et Calvo. Grimoard dit quatre escadrons.
(2) Cense de Buckhausen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

où les coalisés voudront, en apparence, passer le Neckar. Il marche avec son armée vers Bretten.

Depuis le 12, les coalisés ne se sont point hâtés. Il y a des tiraillements entre Charles IV et Caprara ; cela se traduit par de l'hésitation dans les décisions à prendre et de la lenteur dans les mouvements. Informés le 14 au soir, par l'Electeur palatin, de la présence de Turenne en rive droite du Rhin (1), ils décident de quitter la vallée du fleuve et, s'engageant dans les contreforts de la Forêt-Noire septentrionale, ils viennent, le 15 au soir, camper à Eppingen. Ils se proposent d'effectuer leur jonction avec Bournonville en passant le Neckar en amont d'Heidelberg, à Wimpfen ou à Heilbron. Ce même jour, 15, le maréchal est informé par des prisonniers de la marche de l'ennemi. A midi, il est à Saint-Léonard, le soir à Wisloch, petite ville forte qu'il néglige d'attaquer pour ne point fatiguer ses troupes et près de laquelle il passe la nuit. Les 1.500 hommes partis de Haguenau le 12 juin le rejoignent ce jour-là, amenés par Douglas.

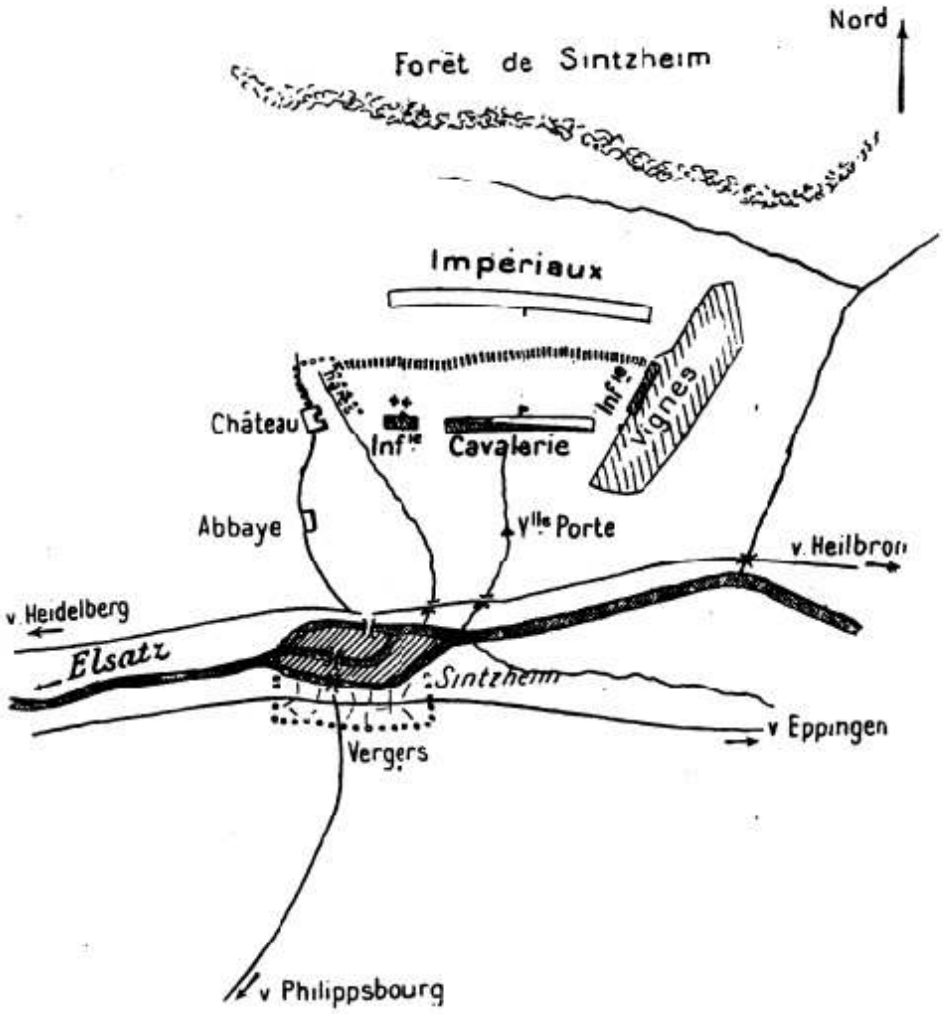
Le 16 juin, Turenne lève son camp à 4 heures du matin et s'engage dans les montagnes, laissant à Vieux-Wisloch un détachement de 500 chevaux et 200 fantassins aux ordres du marquis de Renti pour former point d'appui en arrière et couvrir l'arrivée éventuelle des convois et équipages (2). Il marche sur Sintzheim où ses détachements signalent, vers 8 heures du matin, l'armée ennemie en train de traverser la localité.

II. *Bataille de Sintzheim* (3). — A l'approche de Turenne, le vieux duc de Lorraine, qui savait de longue date à quel adversaire il avait affaire, voulait décamper au plus vite et mettre le Neckar entre eux deux. Il était d'ailleurs

(1) Le 14 au matin, ils le croyaient encore à Hochfelden.
(2) Ce détachement rejoindra l'armée au cours du combat.
(3) Voy. croquis n° 5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

judicieux de ne point engager d'action avant la réunion avec Bournonville. Caprara, moins expérimenté et trop confiant en la solidité du poste de Sintzheim, insista pour tenter le sort des armes. Il entraîna finalement l'adhésion du duc de Lorraine.



CROQUIS N° 5.

Sintzheim.

Sintzheim est une petite ville forte bâtie en rive droite de l'Elsatz. En cet endroit, la vallée, large d'environ 800 mètres, s'étend surtout en rive sud ; elle est de ce côté garnie de vergers entourés de haies. Au nord, un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plateau découvert descend jusqu'à la rivière, et ses pentes, abruptes aux abords de Sintzheim, ne sont entaillées que par deux étroits ravins. La partie orientale du plateau est garnie de vignes qui couvrent une partie des pentes. Vers l'ouest, un vieux château fort, entouré de haies, forme un solide point d'appui. A remarquer que le front de ces haies se trouve perpendiculaire à la lisière du vignoble. Entre vignes et haies le terrain, qui mesure un kilomètre environ, présente un léger ressaut. Enfin, à 1.500 mètres au nord de la rivière, des bois épais, séparés du plateau par une dépression, limitent de ce côté le champ de bataille.

Les coalisés se proposent de défendre d'abord le passage de l'Elsatz ; mais, comptant sur leur supériorité en cavalerie, ils considèrent le plateau comme le véritable terrain de la lutte, et, Sintzheim une fois enlevé par Turenne, ils pensent empêcher le maréchal de prendre pied sur ce plateau ; par une offensive prise opportunément, ils le jetteront dans la rivière. Ils disposent d'environ 8.000 hommes dont 1.500 fantassins seulement (1), qu'ils répartissent de la façon suivante : presque toute l'infanterie et les dragons sont laissés dans la vallée pour

---

(1) Voici, d'après Deschamps, le tableau des effectifs présents à la bataille de Sintzheim :

1° COALISÉS :

A. *Cavalerie.*	Cuirassiers impériaux, vieilles troupes.....	Rég^t de Bournonville.. — Caprara..... — Gondola..... 1/2 rég^t ch. de Lorraine. — duc d'Holstein. — Dennewald....	4.000 chevaux.
	Saxons.....		1.000 —
	Lorrains.	7 régiments..... Chev.-lég. de la garde du Duc.	2.000 —
B. *Dragons.*	Saxons.. Lorrains.	.....	500 —
C. *Infanterie.*	Régiment impérial de Streing.....		1.200 hommes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

défendre les vergers et la ville ; la cavalerie est formée sur deux lignes, sur le plateau, en arrière du ressaut de terrain, sans aucune liaison avec les troupes de la vallée.

Arrivé à 9 heures du matin en vue de Sintzheim, Turenne se rend compte des difficultés du terrain et du dispositif ennemi. Il connaît la valeur des cuirassiers impériaux ; il sait que les troupes adverses ne sont point fatiguées comme les siennes après l'effort qu'il leur a demandé. Va-t-il se résoudre à attaquer ? S'il est battu, c'est une retraite pénible jusqu'à Philipsbourg, dans un pays couvert, rempli de paysans malveillants... Mais à quoi bon être venu jusqu'ici s'il laisse échapper l'ennemi ? Et, pour cela, il n'a point de temps à perdre. D'ailleurs, Turenne dispose d'une supériorité incontestable en infanterie ; il a six canons, l'ennemi n'en a point. Son parti est pris sans hésiter : il attaquera immédiatement.

L'opération comprend deux phases : 1° passer l'Elsatz ; 2° déboucher sur le plateau. Dans la première phase, il faut enlever les vergers de la rive gauche, prendre les ponts et la ville. Il emploie à cette mission 1.300 fantassins sous Césan et 400 dragons sous le chevalier d'Hocquincourt. L'action commence à 10 heures du matin ; elle

---

2° FRANÇAIS :

A. *Cavalerie*	4 brigades formant 20 régts sous Beauvezé	Pilois Coulanges Chevalier d'Humières Renty	5.000 chevaux.
B. *Dragons.*	de la Reine du Fay		400. 1 compagnie.
C. *Infanterie sous Douglas.*	Bataillons	Douglas Plessis La Ferté Picardie	Plus de 2.000 hommes.
	Fractions des bataillons	Champagne Turenne Languedoc Bourgogne Hamilton, Monmouth (anglais)	1.500 hommes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dure une heure trente environ. Pour l'appuyer et se garantir de toute intervention des troupes du plateau, il a placé ses canons en batterie sur les pentes conduisant aux vergers et il ouvre le feu à 1.500 mètres sur la cavalerie ennemie formée au nord de Sintzheim. Pendant ce temps, il rassemble son armée en arrière et à gauche de l'artillerie, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes.

La deuxième partie de l'opération est la plus délicate. Pour déboucher sur le plateau, il faut suivre l'étroit ravin où l'on ne peut passer qu'en colonne profonde. Par bonheur, l'ennemi, voulant éviter les projectiles de notre artillerie, est resté en arrière du ressaut de terrain ; le fond de l'Elsatz et le ravin en question lui sont en angle mort. Mais cela ne suffit pas encore pour déboucher en toute certitude. Pour sortir du défilé, il faut en tenir les issues, c'est-à-dire le vieux château, ses haies à la gauche et la lisière du vignoble à la droite.

Le château n'est pas gardé par l'ennemi : Caprara a doublé sa fatuité d'une coupable incurie. Césan y envoie un détachement qui arrive à temps pour faire reculer de l'infanterie ennemie à qui le duc de Lorraine, plus perspicace, venait de prescrire l'occupation de ce château. Turenne passe alors l'Elsatz et, sous la protection des dragons qui tiennent l'intérieur et la tête du ravin, il fait sa reconnaissance des lieux. Il se rend compte du dispositif en équerre formé par les haies et le vignoble. Aussitôt, ordre à l'infanterie de Césan d'occuper le château et les haies se prolongeant sur la droite de l'ennemi. Ordre également à 200 fantassins d'occuper le vignoble. Dragons et grenadiers poussent jusqu'au ressaut de terrain et forment un rideau en arrière duquel vont pouvoir arriver l'artillerie, la cavalerie, le restant de l'infanterie. Cette dernière appuie sa gauche à la haie. La cavalerie commence à se déployer à la droite de l'infanterie jusqu'au vignoble.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'artillerie, qui doit venir prendre position sur le ressaut auprès de l'infanterie de la gauche, provoque, un moment, du désordre dans le ravin. La cavalerie ennemie saisit cette occasion et charge notre aile droite. Les cavaliers français font bonne contenance; ils reçoivent sans tirer (1), sabre au clair, les lourds cuirassiers impériaux. Ils eussent cédé pourtant, sans l'appui des fantassins postés à la lisière des vignes.

Sur ce même terrain, trois charges se succèdent à la suite de chacune desquelles Turenne avance son aile droite, prolongeant encore avec son infanterie sa ligne de cavalerie. A mesure, l'ennemi pivote sur sa droite, toujours immobilisé devant les haies du château, refusant un peu plus chaque fois son aile gauche, impuissant à entamer la savante combinaison de forces appliquée par Turenne : il lutte à une arme contre trois !

Devant ces insuccès répétés, le duc de Lorraine et Caprara donnent l'ordre de la retraite ; à la faveur d'une dépression du plateau, leurs troupes disparaissent sous bois sans être aperçues des Français. Elles se retirent en désordre vers Heidelberg, Wimpfen et Heilbron, couvertes par quelques escadrons. Il était 5 heures du soir.

Turenne arrête ses troupes éreintées et ne poursuit pas : 400 chevaux seulement, sous Renti, vont jusqu'à Heilbron constater le désarroi de l'ennemi. Son armée campe autour à Weibstadt. Elle revient le lendemain sur le champ de bataille.

Turenne décide ce jour-là, 17 juin, de repasser en rive gauche du Rhin pour se refaire et recevoir quelques renforts venus de Franche-Comté. Le 20 juin, il laisse à Philipsbourg les quatre bataillons empruntés à la garnison de la place et il campe dans la petite Hollande. Le 21, il

(1) Sur l'ordre exprès de Turenne. C'était un des enseignements de Gustave-Adolphe, qui avait compris que le sabre doit être l'arme habituelle du cavalier, et l'emploi du mousquet l'exception.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

s'établit à Lachheim, près Neustadt, avec l'intention d'y attendre les événements. Quant au duc de Lorraine et à Caprara, étrillés mais non défaits à Sintzheim, ils s'étaient retrouvés le lendemain en-deçà même du Neckar. Avec quelques fractions, ils passèrent de leur personne à Heidelberg et, le 18, firent leur jonction avec le duc de Bournonville qui amenait 5.000 hommes de troupes fraîches et du canon (1).

III. *Considérations générales sur la manœuvre de Sintzheim.* — La médaille frappée à Paris en l'honneur de la victoire de Sintzheim porte en exergue l'inscription « *Vis et celeritas* ». C'est bien, en effet, à ces deux qualités maîtresses — la vigueur, la vitesse — que Turenne doit son succès. Mais il n'employa pas chacune d'elles au même degré ; voilà pourquoi la manœuvre de Sintzheim, géniale dans sa conception, fournit des résultats inférieurs à ce qu'ils auraient dû être : le duc de Lorraine et Caprara ne furent point détruits et leur réunion avec Bournonville ne s'en trouva pas sensiblement retardée.

La décision que prit Turenne de se porter au delà du Rhin contre son adversaire, ses combinaisons pour grouper autour de lui le plus de monde possible, sa marche forcée de Saverne à Philipsbourg, sont tout à fait remarquables. Mais, à partir de Philipsbourg, au moment où la crise passe à l'état aigu et où, par conséquent, les heures comptent double, il perd l'après-midi du 14 à marcher vers le nord, parce qu'il est insuffisamment renseigné sur l'ennemi. L'affaire de la cense de Buckhausen est une simple indication négative. Le 15 seulement, il retrouve la trace des ennemis. N'aurait-il pas dû, en même temps qu'il ordonnait au commandant de Philipsbourg

(1) Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes*, I, 54. — Grimoard, p. 106, dit : « 1.000 hommes d'infanterie et 3.000 de cavalerie impériale. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'établir le pont sur le Rhin, lui prescrire de faire reconnaître les mouvements du duc de Lorraine ? De la sorte, il aurait pu être prévenu à temps de la direction prise par les coalisés à travers la Forêt-Noire ; et peut-être le passage du Neckar leur eût-il été rendu impossible.

Quoi qu'il en soit, en apparaissant le 16 juin au matin devant Sintzheim, il produisait sur l'ennemi une surprise complète. Négligeant de s'éclairer, celui-ci ne s'attendait pas à combattre et la position qu'il prit à Sintzheim n'était point préméditée. S'il avait eu, en l'espèce, le sentiment de la manœuvre à faire, loin de se laisser séduire par la valeur défensive de cette position, il se serait enfui au plus vite et aurait ainsi échappé à Turenne. Caprara seul est responsable de cette erreur que voulait éviter le duc de Lorraine. La belle conception de Turenne eût ainsi totalement avorté.

Car la bataille tactique du 16 juin n'est pas une conséquence inéluctable de la manœuvre stratégique des journées précédentes. Quand Turenne se décide à livrer bataille, les arguments qu'on lui prête n'ont point ce caractère d'impérieure nécessité rendue habituelle à nos esprits par la notion moderne de la guerre. Si, en l'état social d'alors, Turenne avait pu avoir cette notion, nul doute qu'il n'eût pas donné sa bataille dans la forme où il la livra. Elle se résume en un simple combat de front, sans manœuvre combinée à l'avance, montée ou seulement pressentie par le général en chef. La volonté de se battre — et c'est déjà l'essentiel, disons-le bien haut ! — voilà ce qui constitue la supériorité de Turenne sur ses adversaires. Les détails d'exécution ont encore contribué au succès de Turenne : l'habileté avec laquelle il a tiré parti de son surplus d'infanterie, de ses canons, l'utilisation judicieuse qu'il a faite des différents accidents du terrain, et, surtout, son ingénieuse combinaison des trois armes s'étayant, se soutenant mutuellement. Si la « liaison

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des armes » n'existait pas alors en tant que formule, Turenne l'appliquait tout de même à la perfection. Ce furent enfin les fautes de son adversaire séparant au début ses troupes en deux groupes qui ne se voyaient pas, son utilisation médiocre du terrain ; les tiraillements entre les chefs de cette armée n'étaient d'ailleurs point faits pour assurer l'unité de vues indispensable au succès de l'entreprise.

L'absence de manœuvre que nous venons de signaler rendit peu importants, au point de vue matériel, les résultats de cette bataille. L'ennemi perd plus de 2.000 hommes il est vrai (1) ; mais rien ne vient empêcher sa retraite. Bien plus, non seulement Turenne ne manœuvre pas ; mais il ne poursuit même pas ; tranquillement, l'ennemi peut filer sur Heidelberg, se joindre à Bournonville. L'objet de la manœuvre est bien cependant d'empêcher cette réunion. Sans doute, et la chose se croit aisément, les soldats de Turenne sont harassés... Le soir d'Iéna, ceux de Napoléon l'étaient-ils moins ?...

En résumé, si la décision prise par Turenne de s'opposer à la réunion des alliés et sa marche forcée sur Philipsbourg sont fort belles, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il possède une notion moins étendue des nécessités de la guerre dans la période critique précédant la bataille et dans l'organisation supérieure de cette bataille elle-même. La vigueur intellectuelle avec laquelle il agit alors s'en ressent. Il excelle dans le transport des forces ; il ne réussit pas aussi bien dans leur mise en œuvre.

Cette bataille ne fut cependant point inutile — une victoire ne l'est jamais ! — car le moral des troupes françaises et la confiance en leur chef s'en trouvèrent exaltés. L'effet contraire se produisit chez les Impériaux ; c'est ce que les opérations ultérieures se chargeront de montrer.

---

(1) Turenne en perdit 1.200.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

C) La pointe offensive sur Francfort.

I. *Le passage du Neckar* (1). — En revenant après Sintzheim sur la rive gauche du Rhin, Turenne n'avait pas l'intention d'y demeurer dans une stérile quiétude. Pendant le repos bien mérité qu'il accorde aux troupes présentes à la bataille du 16 juin, il se renforce de celles laissées en Alsace où, pour le moment, rien n'est à craindre des entreprises ennemies. Il maintient toutefois un détachement à Saverne pour y travailler aux fortifications, et les troupes retirées de Haguenau y sont remplacées par des miliciens. Sept escadrons de cavalerie et quatre de dragons lui arrivent en outre de Franche-Comté. Son armée atteint 15.000 hommes (2).

Nous avons laissé les vaincus de Sintzheim au moment où, à hauteur de Worms, s'effectuait leur jonction avec Bournonville. Disposant alors de 13 à 14.000 hommes (3), tous ensemble viennent border le Neckar de Ladenbourg au Rhin, avec l'intention d'en disputer le passage si Turenne se présente. Charles IV et Bournonville appellent à eux la garnison de Worms pour augmenter leur infanterie ; ils garnissent leur front de redans et de batteries, leurs flancs de redoutes ; et ils attendent là passivement.

Turenne a l'intention de reprendre au plus tôt une vigou-

---

(1) Voy. croquis n° 6.

(2) D'après Deschamps (*Mémoires des deux dernières campagnes*) :

Infanterie. 3 brigades formant 16 bataillons. { Pierrefitte. Douglas. Pizieux.

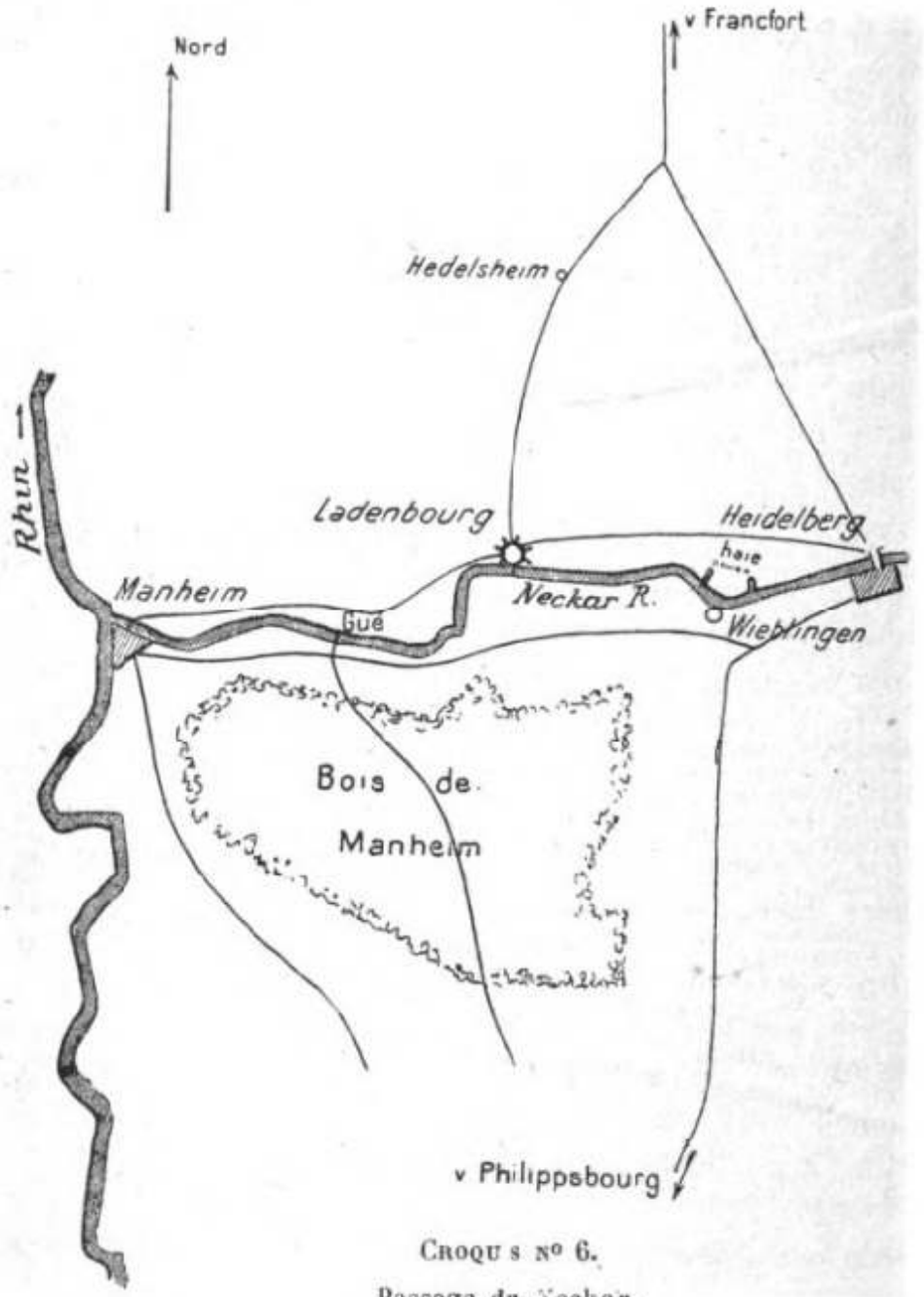
Dragons. — 2 régiments { du Roy. de la Reine.

Cavalerie. — 4 brigades { Pilois. Lambert. Ch. d'Humières. Renty. } 6.000 chevaux.

(3) 4.000 fantassins et 9.000 cavaliers, selon Grimoard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

reuse offensive. Le comte de Souches, qui est à la tête de l'armée impériale groupée en ce moment vers Liège, l'in-



Croquis N° 6.
Passage du Neckar.

quiète moins depuis que le marquis de Rochefort, placé entre Moselle et Meuse sur la frontière de Lorraine, est

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en mesure de s'opposer à ses agissements (1). — Il fait soigneusement reconnaître par des détachements les positions de Bournonville ; pour détourner l'attention de celui-ci, il répand divers bruits, va lui-même reconnaître avec ostentation les passages à travers les Vosges septentrionales conduisant vers la Sarre, comme si son armée devait aller par là. Ce sont les fameux « à propos de M. de Turenne » dont parlera plus tard le grand Frédéric. — Il met des garnisons dans Landau, Germersheim, Neustadt et, le 3 juillet, tandis qu'une fausse avant-garde feint de marcher sur Kaiserslautern, l'armée quitte Gensheim au petit jour, passe le Rhin à Philipsbourg vers 11 heures du matin, se grossit de quatre bataillons et six canons empruntés à la place, ainsi que d'un équipage de ponts (vingt pontons de cuivre) ; elle s'arrête jusqu'à 6 heures du soir près du fleuve et vient passer la nuit à Hockenheim. L'infanterie, qui n'a pu suivre, rejoindra le lendemain matin.

Le 4, dès que l'infanterie est un peu reposée, l'armée repart ; elle arrive sur les bords du Neckar en face de Wieblingen, en amont des coalisés, sans autre gêne que quelques volées inoffensives du canon d'Heidelberg. Les généraux ennemis apprennent le mouvement de Turenne presque en même temps qu'ils constatent, de leurs propres yeux, sa présence.

Ici, comme à Sintzheim, il s'agit de passer une rivière devant un ennemi posté. Mais, cette fois, Turenne choisit son point de passage en dehors de la zone des feux opposés. Il se décide pour Wieblingen, à mi-distance (5 kilomètres) entre la gauche du camp ennemi et Heidelberg, dans un coude favorable de la rivière, moins large en cet endroit, et dont la rive ennemie est commandée par la

(1) Louvois l'avait renforcé avec des troupes venues de Franche-Comté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rive amie. Le maréchal garnit cette dernière avec de l'artillerie, des mousquetaires et fait commencer le lancement du pont. Il couvre les travailleurs contre la cavalerie ennemie par une haie en rive droite dont il réunit chaque extrémité par un fossé au Neckar ; 400 dragons, sous les ordres du chevalier de Grignan, passent à un gué et, appuyés par les feux de la rive sud, ils réussissent à contenir les attaques de la cavalerie ennemie.

Le pont est terminé seulement dans la nuit du 4 au 5 juillet, et l'infanterie, qui aurait pu utiliser les gués nombreux à cette époque, ne passe que le 5 au matin.

Mais Bournonville a fait filer son infanterie, ses bagages, depuis la veille ; seuls, dragons et cavalerie, formant arrière-garde, partent à minuit (nuit du 4 au 5). Toute l'armée ennemie, renonçant au Neckar, marche sur Francfort pour s'y couvrir du Mein.

II. *Poursuite de Turenne et ravage du Palatinat.* — Turenne est joué : on ne l'a pas attendu. Il commence aussitôt la poursuite. Ordre au comte de Roye, avec 2.000 cavaliers ou dragons, d'inquiéter les Allemands dans leur retraite et de faire tout son possible pour les accrocher. Turenne avance avec le reste des troupes, laissant seulement une brigade de cavalerie à Ladenbourg pour couvrir son pont contre les entreprises issues de Manheim ou Heidelberg.

Roye joint les Alliés le jour même, entre Zwingenberg et Darmstadt. Mais, ne sentant pas Turenne dans son voisinage, il n'ose attaquer seul l'armée entière des ennemis ; après une escarmouche de sa pointe d'avant-garde, il s'arrête, observe et rend compte à son chef.

Cette escarmouche a cependant accru la frayeur des troupes en retraite ; la marche est reprise ; l'infanterie n'allant pas assez vite, on la disperse dans les bois qui couvrent à droite de la route les dernières ramifications

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la Forêt-Noire. C'est un sauve-qui-peut général. Au soir, on atteint Langen après avoir couvert dans la journée près de 12 lieues ! Turenne suit aussi vite que possible, mais pas assez cependant pour atteindre l'ennemi ; la nuit le surprend entre Zwingenberg et Auerbach. Ordre est donné à Roye de cueillir les fuyards qui abondent. « Il y avait dans leurs troupes, écrit Turenne, une épouvante qui n'est pas croyable (1). » Un parti français de cavalerie pousse jusqu'à Francfort ; il y constate le passage des Impériaux et leur installation vers Griesheim, en rive droite du Mein, en aval de Francfort. Quant au gros de l'armée, il passe trois jours à Landenbach ; puis, se sentant un peu en l'air, Turenne le rapproche, le 9 juillet, du Neckar, afin de couper court aux tendances agressives de l'Electeur palatin.

L'intention du maréchal n'est pas de repasser une fois de plus le Rhin : il restera sur la rive droite et détruira toutes les subsistances du Palatinat. C'est une façon de ménager ses propres magasins de Philipsbourg, Haguenau, Germersheim, Landau et Neustadt ; c'est encore la seule manière d'empêcher un ennemi non battu de revenir s'installer ici. Enfin, demeurant au delà du Neckar, les coalisés sont maintenus de l'autre côté du Mein, les Cercles allemands n'osent pas trop ouvertement faire cause commune avec l'Empereur, et l'Electeur palatin est rendu impuissant. Telles sont les raisons techniques du ravage du Palatinat.

Cependant, Bournonville, qui a reçu un renfort de 1.500 chevaux, en envoie un millier par Mayence sur la rive gauche du Rhin, avec ordre d'occuper Manheim, Kreutznach et Frankenthal. Turenne suppose que cette manœuvre couvre un projet de jonction avec le comte de Souches, toujours dans la région de Namur, incertain des

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 76.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

opérations à entreprendre. Aussi, voulant empêcher cette jonction et devant pour cela agir sur la rive gauche du Rhin, il se rapproche de Philipsbourg : la moitié de son armée vient le 15 juillet à Seckenheim, au sud du Neckar ; l'autre moitié, avec Foucault, reste près de Gros-Saxen ; une brigade de cavalerie forme liaison à Hedelsheim. On le voit, l'opinion du maréchal n'est pas encore nettement établie ; aussi son dispositif s'articule-t-il largement, de manière à pouvoir faire promptement face à diverses hypothèses. L'alerte restant vaine, Turenne continue tranquillement à « manger le pays », suivant l'expression consacrée ; il s'éclaire avec soin dans la direction du Mein.

Toujours incertain, appelé d'une part sur la rive gauche de la Meuse par le prince d'Orange, sur la Moselle par le duc de Lorraine et l'Electeur palatin d'autre part, le comte de Souches ne cessait d'inquiéter Louis XIV et Louvois. Craignant qu'il ne se décidât à se porter sur la Moselle, le roi écrivit à Turenne pour le rappeler en rive gauche du Rhin et le diriger sur la région de Thionville (1). Turenne se résout donc à venir en deçà du Rhin, obéissant à l'ordre formel du monarque et non de son propre mouvement. Exaspérés par la ruine, les paysans du Palatinat mutilent quelques soldats anglais qui, par représailles, incendient les villages. C'est ici que se place l'affaire du fameux cartel adressé par l'Electeur palatin à Turenne. Le maréchal répondit d'un ton modéré, sans se départir un seul instant de sa froide décision d'achever la sinistre besogne. L'organisation sociale du temps rendait les lois de la guerre différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui : les troupes, entre elles, se ménageaient davantage ; mais on était moins attentif aux droits du pauvre peuple. Quoi qu'il en soit, le mot de Michelet peut servir

(1) Le roi à Turenne, 22, 27 juillet 1674 (cité dans C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 77).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de juste conclusion : « Qu'il y ait eu à cela quelque utilité stratégique et passagère, je ne le nie point ; mais j'affirme que les choses qui créent des haines durables entre les nations sont mauvaises et impolitiques... »

Le 28 juillet, Turenne ramène son armée en rive gauche du Rhin ; mais c'est tout ce qu'il peut consentir ; il refuse d'aller plus loin vers la Moselle. Il vient à Musbach, près Neustadt, le 30 juillet, prêt à se reporter sur le Neckar s'il le faut, et avec l'intention de manger le pays de la rive gauche comme il l'a fait pour celui de la rive droite. Il fait toutefois améliorer les chemins qui traversent la Hardt.

Les conséquences du recul de Turenne ne tardent point à se faire sentir. Il a passé le Rhin le 28 ; dès le 29, Charles IV et Bournonville commencent un pont à Flersheim pour y franchir le Mein.

III. *Considérations générales sur la manœuvre.* — Pourquoi, après Sintzheim, Turenne revint-il en deçà du Rhin ? Il semble que ce mouvement était peu justifié. Avec quelques précautions élémentaires, ses troupes se fussent aussi bien reposées dans la région comprise entre Philipsbourg, Heidelberg, et y eussent vécu aux dépens de l'Electeur palatin. Les renforts qu'il appela pouvaient fort bien venir à lui, au lieu que lui-même allât à leur rencontre. Peut-être les instances du pouvoir central sont-elles la raison déterminante de Turenne. Mais quels que soient les motifs pour lesquels le maréchal revint camper autour de Neustadt, son besoin d'agir était trop intense pour qu'il y pût séjourner longtemps. Moins de deux semaines après, il repart donc et exécute une nouvelle pointe offensive ; c'est, selon lui, la meilleure façon de défendre le cours du Rhin ; il sait que la défensive passive doit aboutir à un échec certain. Il faut admirer sa décision et l'énergie qu'il déploie pour y persister.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce qui, au point de vue de la doctrine, est également remarquable chez Turenne, c'est le désir qui l'anime de livrer bataille à l'ennemi. On sent chez lui à l'état latent, près d'éclore, la notion moderne du but de la guerre, cette destruction brutale des forces adverses que Napoléon, le premier, mettra en pleine lumière. Mais cette intuition géniale, les conditions ambiantes la paralysent, l'empêchent de sortir nettement du cerveau de Turenne. Et c'est pourquoi, ici encore, l'exécution donne des résultats presque indignes de la conception.

Etudions d'un peu près les points saillants de cette manœuvre. Elle se résume en ceci : le passage du Neckar et la poursuite.

Turenne pensait que le passage du Neckar le conduirait à une bataille immédiate, comme le fait s'était déjà produit à Sintzheim. Il la voulait le plus tôt possible et crut la tenir sur le Neckar ; mais il avait compté sans l'ennemi, dont le désir de se battre était fort amoindri depuis le 16 juin.

Pour cette bataille, qu'il désirait, Turenne avait fait plus que pour celle de Sintzheim ; son plan comportait une idée de manœuvre, ne se bornant pas cette fois à un vulgaire choc de front contre front : il y avait corrélation entre sa marche offensive et l'aboutissement de cette marche ; la manœuvre conçue était simple, logique : elle consistait à tourner le flanc gauche de l'adversaire et l'acculer au Rhin en le coupant de sa ligne de retraite sur Francfort.

Pourquoi donc la combinaison fit-elle long feu et la bataille que Turenne espérait lui échappa-t-elle ? Parce qu'il était parti sur cette idée que les Allemands l'attendraient de pied ferme, comme ils avaient fait à Sintzheim. « Pouvait-il soupçonner que les ducs de Lorraine et de Bournonville fuieraient devant lui sans combattre ? »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

demande Grimoard (1). Eh oui ! il le pouvait ; il devait se dire qu'entre deux maux l'ennemi saurait choisir le moindre ; entre se faire battre ou s'en aller, il n'hésiterait point. Si Turenne avait envisagé le problème sous cette forme, il aurait alors pris des dispositions pour obliger ses adversaires à l'attendre. Il fallait pour cela les menacer non seulement sur leur aile gauche, mais encore sur leur front ; plus encore que de les menacer, il fallait les fixer en déployant une partie des forces françaises face à Ladenbourg et aux retranchements du front ; le reste des troupes eût fait le mouvement débordant. Le terrain s'y prêtait à merveille : il y avait de nombreux gués sur tout le front de la position ennemie, des bois facilitant l'approche de la rive sud. En somme, il fallait engager un combat de front ; on ne manœuvre qu'autour d'un point d'appui, d'un pivot fixe ; faute de combat de front, il n'y eut point de bataille, l'ennemi put s'en aller quand il lui plut de le faire. A Sintzheim, ce fut l'inverse : on ne se battit que de front, et chaque fois les résultats sont précaires. Combat de front et action débordante se complètent, font un tout harmonique : la bataille.

On peut encore reprocher à Turenne d'avoir attendu l'achèvement du pont sur la rivière avant de faire passer le Neckar à ses troupes. Il a perdu de la sorte une nuit entière et n'a pas pu joindre l'ennemi en retraite. L'entrain ne manquait pas cependant à ses soldats : impatients de se battre, ils voulaient, paraît-il, traverser la rivière à la nage. Turenne les contint pour ne pas les fatiguer.

Il convient enfin de relever la faute capitale dont Turenne sut profiter et que commirent les Alliés en ne tenant pas, avec des fractions détachées, les différents gués ou points du Neckar favorables à l'établissement

(1) Grimoard, *Quatre dernières campagnes*, 116.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'un pont. Ils devaient, avec de faibles éléments, tenir les abords de la rivière depuis Heidelberg jusqu'à son embouchure dans le Rhin, s'éclairer au loin en rive sud et garder groupée en une région centrale, comme masse articulée de manœuvre, la majeure partie de leurs forces qu'ils auraient jetée sur l'armée de Turenne pour la prendre en flagrant délit de passage. Mais cette conception était-elle réalisable avec l'organisation des armées du XVIIe siècle ?...

Cette question nous sert de transition pour passer au second point de notre manœuvre : la poursuite de l'ennemi dans la direction de Francfort. C'est probablement, en effet, la conception organique de l'armée monarchique qui empêcha la poursuite de porter tous ses fruits.

Ayant manqué sa bataille sur le Neckar, Turenne espère l'avoir un peu plus tard ; il le dit nettement dans son ordre à l'avant-garde : faire tout ce qui dépendra d'elle pour arrêter les Allemands et donner au gros le temps d'arriver. C'est un rôle d'accrochage que Turenne conçoit là et son avant-garde doit exécuter un jeu extrêmement délicat : attirer à soi l'ennemi, lui faire perdre de vue sa retraite, l'amuser ; se faire battre, suffisamment pour que l'adversaire y prenne goût, pas assez toutefois pour s'y exposer à la destruction complète... ; il fallait un doigté, une subtilité de nuances que le comte de Roye ne possédait sans doute pas à un degré suffisant ; que l'armement et les troupes d'alors ne permettaient point, en tout cas, d'exploiter. Turenne était en avance sur son siècle. Seule, la notion de la manœuvre en retraite pouvait permettre de jouer un tel rôle. La lourdeur de l'artillerie, la faible portée des armes à feu et surtout la non-articulation des unités s'opposaient à l'application de cette idée simple qui deviendra seulement féconde sous l'impulsion de Bonaparte. Il est intéressant de constater que Turenne, dès le XVIIe siècle, avait un secret pressentiment

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de cette manœuvre, rendue irréalisable par suite de circonstances auxquelles il ne pouvait rien changer.

Enfin, pourquoi, dira-t-on, Turenne ne continua-t-il pas sa poursuite et ne chercha-t-il pas à battre l'ennemi sur le Mein ? Toute offensive en pays ennemi a fatalement une limite, au delà de laquelle elle tourne à l'aventure. Pousser jusqu'au Mein, pour Turenne, eût été franchir cette limite. Jamais son art n'a consenti à se départir d'une rigoureuse estimation des possibilités et des contingences. Les conditions d'une bataille autour de Francfort étaient bien moins favorables que sur le Neckar ; la ligne de communication s'allongeait ; on n'avait pas de bagages ; l'ennemi était plus à portée de ses renforts ; le Mein est un obstacle plus considérable que le Neckar, etc., etc...

En prenant donc le parti de rester en rive droite du Rhin, menaçant mais en sûreté pour lui-même, Turenne avait adopté la solution rationnelle que seuls les ordres contraires du roi l'obligèrent à abandonner.

D) La défensive stratégique de Turenne.

I. *De Philipsbourg à Ensheim.* — Nous avons vu jusqu'ici Turenne prendre une attitude offensive vis-à-vis de de son adversaire. Pendant la période qui, des derniers jours de juillet s'étend aux premiers d'octobre, son attitude devient plus strictement défensive et la manière dont il exploite cette forme de la guerre ne manque pas d'intérêt, quelles que soient d'ailleurs les raisons d'ordre militaire ou autre ayant contribué à la lui faire adopter. Voyons d'abord les événements.

Le début d'août se passe sans opérations de grande importance. On se recueille de part et d'autre ; chacun groupe autour de soi les renforts qui affluent, mais inégalement, au désavantage de Turenne.

Toute l'Allemagne s'est déclarée contre Louis XIV ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les contingents des divers princes ou Etats marchent sur Francfort pour se joindre aux troupes de Bournonville et du duc de Lorraine. Ce rudiment de concentration ne va pas sans hésitations ni lenteurs ; rivalités, haines locales persistent et l'emportent souvent sur l'aversion commune pour les Français : le duc de Zell se détourne de la route ordinaire pour éviter les Etats du duc de Hanovre qui lui refuse le passage ; l'Electeur de Mayence interdit l'usage du pont de sa ville aux coalisés, etc. ; bref, la confusion domine et les troupes n'avancent pas ; chacun arrive à son gré ou quand il peut.

Fin août cependant, 30.000 hommes environ, avec 30 pièces de canon (1), sont concentrés dans la région de Mayence. Les contingents de Zell, Wolfenbuttel, Lunebourg, Munster ont rallié les troupes de l'Empereur, du duc de Lorraine, de l'Electeur palatin et du prince de Bade. Celui de l'Electeur de Brandebourg — 20.000 hommes — viendra ultérieurement ; il commence à peine à se rassembler vers Magdebourg. On se sent d'ailleurs assez fort pour ne pas l'attendre : 30.000 hommes n'ont rien à craindre des 12.000 que l'on attribue à Turenne. En réalité, celui-ci en a sensiblement le double : 11.000 hommes d'infanterie et 9.000 cavaliers, selon Grimoard (2).

Au mois d'août, avons-nous dit, les opérations militaires restent à l'état presque stationnaire. Le pont de Flersheim sur le Mein, commencé le 29 juillet, n'est utilisé que le 4 août par Bournonville, qui le passe pour venir le 6, à hauteur de Worms, en rive droite du Rhin, tandis que le duc de Lorraine demeure aux portes de Mayence. Bournonville, précédé par une avant-garde de 3.000 chevaux sous Dunevalt à Manheim, se propose d'attendre là l'arrivée de ses renforts.

---

(1) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 83. — Grimoard dit 36.000 hommes, dont la moitié d'infanterie.

(2) *Quatre dernières campagnes*, p. 128.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne infère de ce mouvement que l'ennemi veut passer le fleuve à Manheim ; il concentre alors ses forces autour de Landau (1) et appelle à lui trois bataillons et un régiment de cavalerie laissés à Philipsbourg ; ceux-ci échappent, en passant, à un coup de main tenté par Dunevalt. En même temps, il s'éclaire et se couvre par un détachement sous le comte de Lorges (2) à Dottenhoffen (9 août) puis vers Philipsbourg (10 août).

L'arrivée de ce détachement à Philipsbourg fait croire à Bournonville, déjà mis en éveil par les avis du duc de Lorraine, que Turenne va répéter ses manœuvres précédentes : passer le Rhin et lui tomber dessus. Il remonte aussitôt vers le nord et, par une marche de nuit (du 10 au 11), il vient se mettre en sûreté à Gustavsbourg. L'avant-garde de Dunevalt le rejoint. Lorges fait de même et rallie son armée. Ce mouvement de Lorges laisse entendre que Turenne n'a pas dans l'idée de prendre l'offensive. En effet, à la date du 22 août, des renforts qui lui sont destinés, et qui ont atteint Wissembourg et Saverne, reçoivent l'ordre de stopper (3), attendant de nouvelles instructions. Que se propose Turenne ? Se tenir sur l'expectative et laisser à l'ennemi l'initiative des mouvements. Il ne voit pas très clair dans les intentions de cet ennemi qui lui-même ne sait à quoi se résoudre. Il y a trop de chefs parmi celui-ci : le duc de Bournonville et le duc de Lorraine en étaient les officiers les plus considérables. « Le premier, néanmoins, était comme le général ; il commandait en particulier le corps de troupes impériales, où le prince Hermann de Bade, général de l'artillerie, et le comte Caprara commandaient sous lui. Le duc

(1) A Valtzheim le 3, à Landau le 10.
(2) Trois bataillons, dix escadrons de cavalerie, quatre de dragons.
(3) 1.500 hommes à Wissembourg; six bataillons sous Réveillon, brigadier d'infanterie, et six escadrons à Saverne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Lorraine avait un corps de troupes à lui ; le duc d'Holstein-Ploem commandait celles de Lunebourg ; celles des autres confédérés avaient leurs commandements particuliers, et l'Electeur palatin menait en personne le peu qu'il avait. Ces quatre généraux étaient proprement ceux qui formaient le conseil de guerre (1). » Dans ce conseil chacun prêche pour son saint. Bournonville veut attaquer directement Turenne et le chasser de l'Alsace. L'Electeur palatin, pour qui Philipsbourg est comme une épine au pied, parle d'en faire immédiatement le siège. Charles IV soutient le projet de marcher sur la Sarre pour pénétrer en Lorraine. Quant au prince d'Holstein-Ploem, il déclare qu'ayant seulement l'ordre d'éloigner les Français de l'Empire, il ne peut ni entrer en France (projet de Charles IV), ni assiéger Philipsbourg, terre française depuis les traités de Westphalie ! Que vient-il faire alors ?...

De tous ces avis, le plus sage est celui de Bournonville. On s'y rallie, et le bruit court avec persistance que M. de Turenne va être attaqué. Mais ce parti demande la plus forte dose d'héroïsme. De plus, le Rhin sépare les combattants ; où le franchira-t-on ? Sous les yeux de Turenne n'est certes point prudent. On violente alors l'Electeur de Mayence, qui finalement se laisse faire : le 28 août, le pont de Mayence s'ouvre aux coalisés ; ils y passent le fleuve ce jour-là et le lendemain. Ceci fait, on hésite sur la direction ultérieure.

Turenne se tient sur ses gardes ; il surveille attentivement toute la région comprise entre le Rhin et la Hardt. Son gros est à Vinden, où l'ont rejoint les troupes de renfort arrêtées précédemment à Wissembourg et à Saverne. Il a quatre bataillons, autant d'escadrons sous Maulevrier

(1) Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes* (1678), I, 78-79.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à Philipsbourg, des dragons à Landau, un bataillon à Billingheim, un détachement à Bergzabern. L'intendant de Nancy est prévenu d'avoir à se garder, sans en prendre peur, des coureurs lancés par l'ennemi.

Ce dernier fait d'abord mine de marcher sur Kreutznach. Mais Bournonville et Lorraine, de leur personne, se rendent à Worms et, le 6 septembre, leur armée est aux environs de Spire. Des détachements se sont montrés dès le 3, sur la Sarre, le 6 seulement à Germersheim. L'intention des Impériaux est difficile à discerner à travers tous ces mouvements.

Turenne ne prend point au sérieux la pointe sur la Sarre : il le dit à l'intendant de Nancy, et pense qu'elle n'a d'autre objet que celui de l'éloigner du Rhin. Celle sur Germersheim peut marquer les prémisses de l'attaque annoncée avec fracas. Turenne ne la redoute pas ; au contraire, elle lui sourit. Que si l'ennemi, continuant d'avancer par Rhinzabern, fait mine de marcher sur Strasbourg et la haute Alsace, il se jette sur son flanc, le bouscule dans le Rhin...

Pour tout prévoir cependant, il envoie, dès le 17 septembre, un intendant dans la région de Strasbourg avec la mission d'y réunir des vivres et des fourrages. Car l'ennemi, après s'être vanté « d'attaquer droit » sur Turenne, reste indécis, et Turenne éprouve à son tour une certaine inquiétude devant cette inaction des coalisés. Il flaire un piège... Et s'ils allaient lui échapper en passant sur la rive droite du Rhin pour filer sur Strasbourg à couvert du fleuve... Justement, ils travaillent à jeter trois ponts en amont de Spire. Ces ponts serviront-ils à ce projet, ou simplement à l'investissement de Philipsbourg ? Rien ne trahit la pensée des coalisés. A Philipsbourg, Maulevrier travaille activement pour mettre la place à même de soutenir un siège. Quant à Turenne, il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

va chercher à retenir l'ennemi sur la rive gauche du Rhin et il prépare ainsi sa manœuvre (1) :

Pour accrocher l'ennemi au moment où il passera le fleuve, Monclar, avec 1.200 cavaliers et 400 dragons, surveillera le camp des coalisés et chargera leur arrière-garde, soutenu par Maulevrier de Philipsbourg et Churchill (le futur Malborough) que Turenne envoie avec un bataillon à Rhinzabern. Turenne interviendra ensuite avec son armée. Si, au contraire, l'ennemi attaque Monclar, les détachements devront se replier sur Turenne, qui se charge de recevoir l'attaque.

Malheureusement, le mystère reste complet autour des dispositions prises dans le camp adverse. De sorte que, quand Monclar et Churchill se portent en avant, ils ne trouvent plus rien : le 20 septembre au matin, l'ennemi a complètement évacué la rive gauche du fleuve.

Le coup de Turenne est manqué. Mais il en essayera un autre. Ordre aussitôt d'établir le pont de Philipsbourg. — Ordre à Maulevrier, qui est dans cette place, de se porter à Graben (avec 600 hommes des régiments du Plessis et de La Ferté et les dragons du commandant de la place) en travers du chemin suivi par les coalisés marchant sur Strasbourg. Maulevrier sera ultérieurement soutenu par Monclar et Churchill. Turenne lui-même accourra avec son armée.

Or Maulevrier marche lentement : le terrain est mauvais. Quand il arrive, le 21 septembre à la nuit, il trouve l'ennemi déjà en position. C'étaient 4.000 chevaux, 500 dragons, 500 cravates commandés par Caprara, qui avait ordre de précéder l'armée sur la route de Strasbourg. Intimidé, Maulevrier revient à Philipsbourg, tandis que Caprara, croyant à son tour voir l'armée de Turenne,

(1) 17 septembre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

abandonne Graben à 10 heures du soir !... Le second coup manque encore.

Il ne reste plus qu'à tâcher d'occuper le pont de Strasbourg en y prévenant l'ennemi. Turenne, trop confiant dans les promesses de Messieurs de Strasbourg, envoie parlementer Machaut, son intendant, qui se laisse berner par les magistrats de la ville, eux-mêmes débordés par la populace favorable aux Allemands.

Le 22 seulement, Turenne décide de faire marcher ses troupes. Il ordonne au marquis de Vaubrun, avec six bataillons, six pièces de canon, seize escadrons de cavalerie et huit de dragons, d'occuper de gré ou de force le pont de Kehl. Vaubrun arrive le 23 au matin, après une marche de nuit, sur les bords de l'Ill ; il passe cette rivière et occupe l'île de Rubertzau, au nord de la ville, entre Ill et Rhin. Les Strasbourgeois, à leur tour, parlementent et proposent d'adresser un message à Turenne en vue de gagner du temps. Vaubrun accepte, oublie l'ordre qu'il a reçu, bref se laisse duper lui aussi. Cela prend toute la journée du 23. Dans la nuit du 23 au 24, 50 dragons de Caprara occupent la tête de pont.

Turenne reçoit le message à Wissembourg ; il devine la supercherie et part tout seul pour rejoindre Vaubrun. Il arrive le 25 à 7 heures du matin; déjà l'ennemi occupe la ville. Vaubrun installe ses troupes près de Vantzenau. Turenne appelle à lui son armée, y compris les détachements de Churchill et Monclar. Elle arrive le 29, le même jour que l'armée des coalisés entre à Strasbourg, et s'installe près de Vaubrun, à 6 kilomètres au nord de la ville.

« Les ennemis, par la disposition de leur poste, étaient maîtres depuis le Rhin jusqu'à la montagne de Saverne, et maîtres par conséquent de toute la haute Alsace, qui demeurait derrière eux, dont l'abondance pouvait longtemps soutenir une puissante armée... ; on peut dire que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jamais parti ne s'est trouvé dans un état plus avantageux (1). » Tels sont, on ne saurait mieux dire, les résultats de la défensive de Turenne.

A quoi faut-il attribuer ce changement subit dans l'attitude stratégique du maréchal ? Ce n'est pas qu'il se sentît trop pressé par les ennemis, malgré leur grande supériorité numérique. On a dit que, la dysenterie infestant son armée, Turenne avait voulu donner du repos à ses hommes. Il se peut. Quoi qu'il en soit, l'influence des ministres et celle du roi ne furent pas étrangères à la décision de Turenne. La cour était fort inquiète, en effet, des mouvements du comte de Souches ; elle craignait de le voir entrer en France par les Trois-Evêchés. Et c'est pourquoi le roi donna l'ordre formel à Turenne de revenir en rive gauche du Rhin. On sait que, le 4 août, il demanda à Turenne son avis sur la convenance d'un plan éventuel qui consistait, au cas où les confédérés conserveraient l'avantage à la fin de la campagne, à démanteler les places de l'Alsace, en ne gardant que Brisach et Philipsbourg, et à replier les troupes en Lorraine, sauf à rentrer en Alsace après l'hiver (2).

Turenne répondait le 8 août pour tranquilliser le roi ; mais il n'en dut pas moins subir l'impression de cet affolement royal. Il se décide donc à la défensive, une défensive provisoire cependant, tant que son adversaire ne se met pas en mauvaise posture. Comme dans sa manœuvre de Sintzheim, il a le sentiment de la bataille nécessaire et il prend ses dispositions pour la provoquer dans les meilleures conditions possibles. Sa conception autour de Philipsbourg est remarquable. Mais ici l'exécution, par deux fois, est notoirement imparfaite. C'est qu'il est autrement facile d'attaquer que de se bien défendre. Avec le ferme

(1) Deschamps, *Mémoires des deux dernières campagnes*, I, 107-108.
(2) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 77.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

désir de ne pas rester inerte, la seule forme de la défensive qui ne soit point décevante, Turenne échoue dans toutes ses tentatives : il arrive trop tard, ses subordonnés manquent de flair ou n'ont pas un sens manœuvrier aussi développé que leur chef. A cette époque, l'initiative des chefs en sous-ordre n'existait pas ; elle n'avait pas de raison d'être avec la tactique rudimentaire antérieure à Turenne, dans des armées peu nombreuses, formant un bloc que l'on commandait presque à la voix.

Avec son sentiment nouveau des nécessités plus étendues de la vraie guerre, Turenne a besoin d'un instrument perfectionné ; il divise les tâches, crée le fractionnement des troupes, l'indépendance relative des missions. Mais l'esprit de l'armée, comme son ossature, encore trop imparfaits, ne se prêtent pas à une conception aussi savante des choses militaires. Les chefs subalternes ont besoin, par un travail lent, continu, de s'adapter chacun à sa fonction nouvelle. Et cela ne s'obtient pas du jour au lendemain. Turenne donc, qui a parfaitement compris la manœuvre défensive stratégique, ne peut la réaliser faute d'organes suffisamment appropriés.

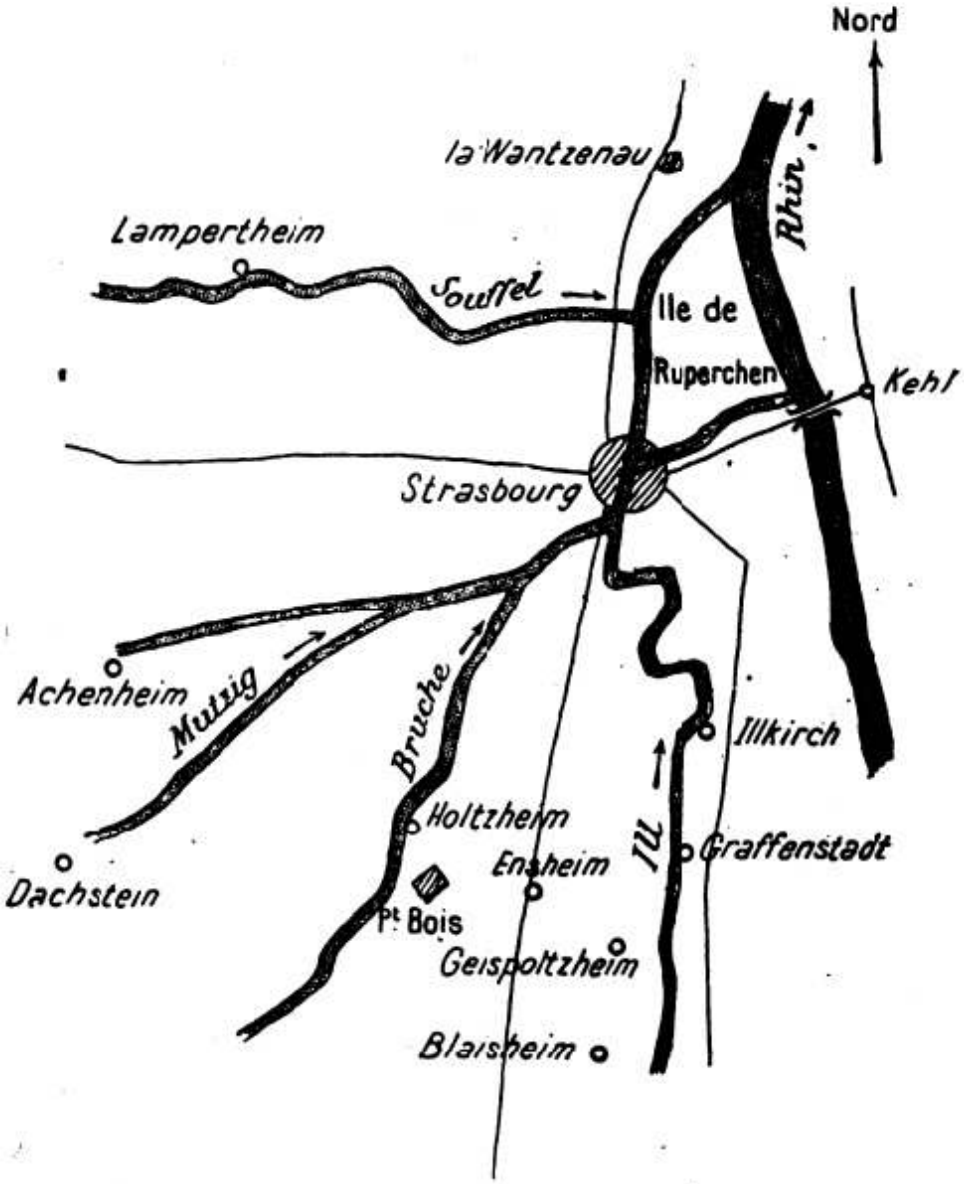
II. *La bataille d'Ensheim* (1). — Les échecs successifs de sa manœuvre n'ont cependant point fait perdre à Turenne la notion de la bataille, terme final de toute conception guerrière. Il n'a pu avoir celle qu'il avait préparée ; tant pis, il en livrera une autre, celle-ci dans des conditions moins favorables...

Après avoir passé le Rhin, les confédérés se proposent d'attendre la jonction de l'Electeur de Brandebourg avant de rien entreprendre. Leur première idée de rester entre Ill et Rhin, à Illkirch et Graffenstadt, était sage. Couverts par la rivière alsacienne, ils étaient à l'abri de toute

(1) Voy. le croquis n° 7.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

intervention de Turenne. Mais, on ne sait pourquoi, peut être pour ébaucher des quartiers d'hiver, ils passent l'Ill



Croquis n° 7.

Les préliminaires d'Ensheim.

et se répartissent dans les villages d'Ensheim, Geispoltzheim, Blaisheim, jusqu'à Dachstein (3 octobre).

La Brüche, qui coule en avant de leur front, pourrait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

leur être utile : c'est une rivière très sinueuse, avec de nombreuses dérivations, bordées de bois marécageux ; il serait facile d'en défendre les passages. Bournonville ne les fait seulement pas surveiller. Il doit croire la campagne terminée. Mais il a compté sans Turenne.

Celui-ci ne veut pas abandonner l'Alsace, ce qui équivaudrait à la perte des deux portes françaises sur le Rhin : Brisach et Philipsbourg. Sa ligne de retraite par Saverne est courte, à l'abri donc des entreprises de l'ennemi ; d'ailleurs, il la renforce, crée des magasins pour ses subsistances qu'il ne peut plus désormais tirer de Strasbourg et, confiant en ses troupes et en lui-même, il va marcher à l'ennemi qu'il espère surprendre.

Pour s'y porter depuis la Vantzenau, il doit passer du nord au sud de Strasbourg, exécutant ainsi une véritable marche de flanc. Après avoir franchi la Souffel à Lampertheim, Turenne dispose ses troupes en trois colonnes, l'artillerie et les bagages formant la colonne de l'ouest (1). Il marche sur Achenheim, se tenant respectivement à 3, 4, 4 km. 500 de la place de Strasbourg. Les dragons sont en tête et jettent des ponts sur les nombreux ruisseaux à traverser. Le gros part le 2 octobre à minuit. Le 3, à 4 heures du soir, un détachement de pointe, sous du Repaire, arrive à hauteur de Dachstein et découvre l'ennemi. Turenne arrête son armée à Achenheim, galope jusqu'à du Repaire et fait sa reconnaissance.

Aussitôt, ordre au comte de Lorge, avant-garde, avec tous les dragons et quelque infanterie, de passer la Mutzig, la Brüche, et d'occuper Holtzheim. Turenne, qui marche avec lui, reconnaît le champ de bataille. Pendant toute la nuit du 3 au 4, son armée passe les ponts

(1) Il laissera ses bagages à Achenheim. — C. Rousset dit à Molsheim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'Holtzheim et se met en bataille, à gauche et en avant du village de ce nom (1), dans l'ordre classique, sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes, une réserve de cavalerie derrière la première ligne, une autre réserve, mixte celle-ci (2), derrière la seconde ligne (3). Des pelotons de 15 mousquetaires sont intercalés entre les escadrons de la première ligne.

Prévenu, dans la journée du 3, de l'approche de Turenne, l'ennemi a aussitôt rassemblé ses troupes et les a disposées dans un ordre à peu près semblable à celui de Turenne, son centre à Ensheim, sa droite appuyée aux bois qui bordent l'Ill, sa gauche en arrière d'un petit bois qui jouera un rôle important dans la bataille (4). Des fossés garnis de haies étaient judicieusement utilisés pour défiler et couvrir l'infanterie ainsi que l'artillerie ; on eut même le temps d'établir, par endroits, des abatis. Au contraire, Turenne dut combattre à découvert en avançant vers le sud-est. De plus, la pluie qui tomba durant toute la journée détrempa les terres déjà naturellement grasses et rendit ainsi plus désavantageuse la situation de l'assaillant.

Cette bataille (5), qui dura de 9 heures du matin à la nuit, se résume en deux actions pour ainsi dire séparées : *a*) la lutte pour l'occupation du bois placé en pointe

---

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, chap. XVII, II.

(2) Deux bataillons, six escadrons.

(3) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 86.

(4) A remarquer donc qu'il n'y avait que de la cavalerie à portée de ce bois.

(5) Effectifs présents à la bataille d'Ensheim (d'après Grimoard, p. 129) :

FRANÇAIS.

20 bataillons d'infanterie.	12.000	hommes.
73 escadrons de cavalerie.....	8.700	—
12 escadrons de dragons.....	1.400	—
30 pièces de canon.		

Grimoard, page 128, évalue les bataillons à 600 hommes, les esca-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

devant l'aile gauche des coalisés ; *b*) l'action contre la cavalerie du centre et de l'aile droite ennemis.

Ce petit bois formait un excellent point d'appui. Turenne, qui, dans sa position risquée en avant des ponts de la Brüche, éprouvait le besoin d'être appuyé quelque part, songe à s'en emparer. Son importance est subitement révélée à l'ennemi dès qu'il s'aperçoit que Turenne a jeté les yeux sur lui. C'est alors, durant toute la matinée, un incessant afflux de forces tant d'infanterie que de cavalerie ou d'artillerie qui cherchent à l'emporter dans l'intérieur du bois et sur ses lisières. Turenne n'hésite pas à faire appel aux troupes de son centre, de sa réserve..., tellement qu'un trou béant se produit dans son dispositif.

Pour empêcher que les Alliés ne continuent de renforcer leur gauche dans le petit bois, le comte de Lorge, qui commande la gauche française, s'avance dans la plaine avec les derniers escadrons de son aile ; il veut, par cette diversion, inquiéter Bournonville et retenir ses forces devant lui. Ce mouvement détermine une vigoureuse offensive partant à la fois du centre et de l'aile droite ennemie. Cherchant à profiter du trou signalé tout à l'heure, Caprara, avec ses cuirassiers impériaux, se glisse sur les derrières de notre centre... Le sang-froid des chefs, de Foucault en particulier, et la confiance des

---

drons à 120. Les corps n'étaient pas complets; au total, 22.000 hommes.

COALISÉS.

Impériaux....	27 bataillons à 670 hommes chacun; 80 escadrons à 176 hommes chacun. Dragons et croates.
Lorrains : 15 escadrons.	
Munster, Zell, Lunebourg : 28 escadrons.	

Au total : 36.000 hommes effectifs, dont la moitié en cavalerie.

L'Electeur palatin n'assistera pas à la bataille; il est resté à Heidelberg, lors de la marche sur Strasbourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

soldats permettent de parer à cette action audacieuse et la font échouer. De même à l'est du champ de bataille.

Enfin, le petit bois pris d'un côté, la droite ennemie repoussée de l'autre, les troupes restent immobiles sur leurs positions, se livrant jusqu'à la nuit à une violente lutte d'artillerie. La nôtre tira dans cette journée 2.500 coups ! C'était formidable pour l'époque. La nuit venue, Turenne regagne ses bagages, à Achenheim, laissant douze escadrons de cavalerie, quatre de dragons, pour occuper le terrain conquis. Les Alliés repassent l'Ill dans la même nuit et reprennent leur premier camp d'Illkirch. Entzheim ne fut donc pas une bataille complète : il n'y eut pas de décision ni de poursuite ; la retraite des Impériaux fut volontaire. Cela tint à la fatigue des hommes du côté de Turenne, à la passivité morbide de son ennemi.

Quelques jours après (7 octobre), Turenne recule jusqu'à Marlenheim, poste avantageux d'où il couvre Saverne directement, Haguenau par sa position de flanc, et se trouve à portée de ses magasins. Il fait occuper le château de Vaslen, propriété de la ville de Strasbourg. Là, il s'apprête à recevoir l'attaque des ennemis renforcés par le Grand Electeur.

La bataille d'Ensheim resta, en somme, indécise ; mais ce furent les envieux de Turenne, bien plus que ses adversaires du champ de bataille, qui cherchèrent à accréditer cette opinion. Si, tactiquement parlant, Turenne ne fut point vainqueur incontestable, on peut dire qu'il en sortit grandi aux yeux de son ennemi. Celui-ci connaissait l'infériorité numérique des troupes françaises ; ne pensant pas qu'on eût l'audace de venir le troubler, sa quiétude n'avait d'égale que son incurie. Turenne osa venir à lui et l'attaquer. En agissant ainsi, il affirmait son désir de vaincre, d'imposer sa volonté... L'ennemi le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

crut si bien que, le soir du 4, il lui abandonna le champ de bataille.

On ne saurait trop admirer la décision prise par Turenne. Dans les conditions où il était, un général ordinaire n'eût songé qu'à temporiser, à traîner les choses en longueur jusqu'à l'hiver proche, à se couvrir des ordres du roi... Lui se résout à la bataille. Pourquoi ? Parce que les troupes brandebourgeoises ne sont pas encore venues, parce que l'ennemi est mal posté, ne tient pas les ponts en avant, etc..., surtout parce que lui, Turenne, a la volonté de se battre avec son adversaire et qu'il se sent le plus fort sur ce terrain psychologique. Louons donc comme il convient, sans arrière-pensée, cette belle décision du maréchal.

Grimoard, pour justifier Turenne d'avoir recherché la bataille d'Ensheim, déclare que, « s'il était vaincu, sa situation ne devenait pas plus critique (1) ». Cette opinion procède d'une méconnaissance absolue de la valeur des forces morales à la guerre (2). Turenne battu, mais c'était l'ennemi exalté par la victoire ; malgré son apathie, les tiraillements entre ses chefs, peut-on affirmer qu'entraîné par son enthousiasme, il n'eût pas chassé d'emblée Turenne au delà des Vosges ? C'était peut-être le retour de l'union entre coalisés et la perte de la France. Turenne, qui savait l'importance du moral à la guerre, « mieux que qui ce soit », au dire de Napoléon, ne dut pas prendre sa décision d'un cœur aussi léger et avec la désinvolture que semble indiquer Grimoard. Cela ne lui fait que plus d'honneur de l'avoir prise.

Il y a quelques constatations intéressantes à faire au sujet de cette bataille. D'abord, la marche de flanc faite

---

(1) *Quatre dernières campagnes*, 127.

(2) Cette importance morale de la bataille d'Ensheim a été parfaitement mise en lumière par M. Rodolphe Reuss, dans son livre : *L'Alsace au* XVII*e siècle*, I, 225.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la veille par Turenne pour se porter face à son adversaire. C'est de l'ordre oblique et du bon celui-là, exécuté complètement en dehors des atteintes de l'ennemi, de telle sorte qu'il produit un véritable effet de surprise.

A remarquer encore l'activité physique de Turenne. Quel contraste avec son adversaire, qui ne reconnaît même pas les ponts à quelques centaines de mètres en avant de son front !

Cette bataille voit pour la première fois se produire la course aux points d'appui et la lutte acharnée pour les conquérir ou en rester maître. Déjà, à Sintzheim, Turenne reconnaît judicieusement leur valeur et les utilise pendant la bataille. Ici, l'ennemi a le même sentiment que lui, et l'on se dispute ces points d'appui. C'est un peu la bataille moderne.

Autre chose ; la nécessité du combat de front, méconnue lors du passage du Neckar en juillet, semble se faire jour à Ensheim, et cela non chez Turenne, mais chez un de ses subordonnés. On a vu le mouvement en avant que fit le comte de Lorge pour empêcher Bournonville de renforcer sa gauche. N'est-ce pas là une esquisse du combat de front, et la preuve de cette nécessité d'engager le combat partout pour retenir l'ennemi, l'empêcher de disposer de ses forces là où elles lui seraient plus utiles ?

Napoléon dit que Turenne devait refuser sa gauche, ce qui eût rendu impossible la manœuvre de Bournonville. Oui, mais alors serait-il resté maître du petit bois pour lequel il luttait depuis le matin ?... C'est moins le mouvement en avant de Lorges que le trou produit sur le front de Turenne qui décida Bournonville à son attaque des cuirassiers. Et c'est là justement encore une preuve de la vérité de cet aphorisme du maître : on attaque partout.

Turenne commit cependant une faute tactique en mélangeant ses fantassins à sa cavalerie. Sous prétexte de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

donner à ses cavaliers l'appoint du mousquet, il les alourdit ; quant à cette infanterie, elle se trouva sans appui dès que la cavalerie eût fait un mouvement.

Napoléon, dont la conception de la guerre est autrement vigoureuse et complète que celle de Turenne, fait remarquer que si, après la prise du petit bois, Turenne avait poussé son avantage, la bataille eût été décisive. Nous avons dit que Turenne trouva dans la fatigue de ses troupes une justification non seulement de ne pas pousser en avant, mais encore de quitter le champ de bataille. Déjà, au passage du Neckar, il avait perdu, pour un motif de même ordre, l'occasion de joindre Bournonville et lui infliger un échec sérieux. Il se pourrait, en effet, que le « père Turenne » se montrât trop paternel à l'égard des soldats... Tout, dans la conduite d'une armée, est affaire de juste mesure !

Enfin, cette bataille d'Ensheim est intéressante par les effectifs qui y prirent part : près de 60.000 hommes luttèrent tout un jour sur un front de 5 kilomètres (1) ! Ce n'est déjà plus la bataille des époques récentes auxquelles Turenne avait fait ses premières armes.

E) La manœuvre de Türckheim.

I. *Le Grand Electeur de Brandebourg. Genèse de la manœuvre.* — La jonction du Grand Electeur avec les troupes de Bournonville allait rendre fort délicate la situation dans laquelle se trouvait le maréchal de Turenne.

On resta longtemps incertain sur le parti que prendrait

(1) « Nous y avons eu, écrit Bournonville à l'Electeur de Brandebourg, un des plus longs combats, plus opiniâtre et plus canonné que j'ay jamais veu. » (Cité par Paul Muller, *La bataille de Türckheim*) 1905, 10.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'électeur Frédéric-Guillaume (1). Verjus, ambassadeur du roi de France à Berlin, constatait bien des préparatifs militaires, mais il ne pouvait savoir si les troupes rassemblées devaient combattre l'évêque de Munster ou venir dans le Palatinat. La nouvelle de la victoire de Turenne à Sintzheim, loin de décourager le Grand Electeur, l'affermit dans sa résolution : il veut venger l'Allemagne de l'humiliation qui lui est faite, et, comme ce noble rôle concorde avec ses propres intérêts, il n'hésite plus ; le 1er juillet, il conclut à Berlin l'alliance offensive et défensive du Brandebourg avec les Provinces-Unies, c'est-à-dire avec l'Empereur et l'Espagne. Dès lors, aucun doute n'est plus possible et Verjus, dont la mission a définitivement échoué, assiste aux préparatifs et suit, dans sa marche à travers l'Allemagne, l'armée brandebourgeoise.

Le Grand Electeur entreprenait cette nouvelle guerre contre la France avec une sorte de passion chauvine. « Elle ne durera guère », se plaisait-il à répéter. Il choisit pour son usage des armes dont la lourdeur provoque l'hilarité de notre ambassadeur. Elles sont si pesantes qu'il « sera, ce coup-là, fixe et immobile ».

En août, l'armée brandebourgeoise commence de s'acheminer vers le Rhin par la Thuringe. Marchant à très petites journées, elle atteint le Neckar vers le 20 septembre ; le 10 octobre seulement, elle est à hauteur de Strasbourg. C'est, pour les coalisés, un appoint de 20.000 hommes et 32 pièces de canon (2). L'Electeur a ménagé ses troupes pendant ce long exode, afin qu'elles soient en état de soutenir l'offensive qu'il brûle de prendre immédiatement contre Turenne. Avec lui arrivent en outre 2.000 hommes d'infanterie et 1.000 de cavalerie sous le

(1) Georges Pagès, *Le Grand Electeur et Louis XIV* (Paris, 1905), p. 359.

(2) C. Rousset, *Histoire de Louvois*, II, 85. — Grimoard, p. 136, dit 12.000 hommes d'infanterie, 6.000 cavaliers, 47 canons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

duc de Zell-Luneboug, 2.000 hommes des cercles de Souabe et de Franconie ; enfin l'Electeur palatin rejoint à son tour avec 2.000 chevaux. Cela fait un total de plus de 50.000 hommes (1).

Turenne, après Ensheim, avait grand besoin de renforts. Il les demanda au roi, et le ministre de la guerre, faisant taire ses rancunes personnelles devant l'intérêt supérieur de l'Etat, conseilla d'envoyer à Turenne tous les renforts qu'il réclamait. On prit donc à Condé vingt bataillons et quatre-vingts escadrons de ses meilleures troupes et on les achemina sur la haute Sarre. En outre, le roi convoquait l'arrière-ban de sa noblesse : quarante-huit escadrons, comptant de 5 à 6.000 cavaliers sous les ordres du maréchal de Créqui arriveront vers la mi-octobre.

Il importait — Louvois le lui avait recommandé sur tous les tons et Turenne en savait l'utilité — il importait de mettre Hagueneau et Saverne à l'abri d'un coup de main ; ces deux places étaient les points d'appui indispensables soit pour rester en Alsace, soit pour y revenir. Turenne manœuvrera de manière à les couvrir constamment après avoir pourvu à leur sécurité immédiate.

Le 17 octobre, jour où l'Electeur de Brandebourg passe le pont de Kelh, Bournonville s'approche de Turenne avec seize escadrons et vient se poster à Molsheim, menaçant ainsi la droite du maréchal. Or celui-ci, qui couvre directement Saverne, sait qu'il n'a rien à redouter de ce côté. Si donc l'ennemi vient par là tout d'abord, c'est qu'il veut à dessein détourner l'attention des Français. La position de couverture de Turenne n'est qu'indirecte par rapport à Haguenau ; au cas où l'ennemi se porterait sur cette ville, il ne pourrait être pris que de flanc ou à revers. Il importe alors, par une vigilance toujours en éveil, d'être averti à temps de toute entreprise orientée sur Haguenau. Aussi,

(1) 57.000, dont 33.000 fantassins (Grimoard, p. 137).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dès l'apparition de Bournonville à Molsheim, Turenne envoie-t-il reconnaître le pays entre Haguenau et Strasbourg jusqu'au Rhin. Après avoir constaté qu'il n'y a rien à craindre, et après seulement, Turenne songe à sa droite et la fait renforcer par des travaux de fortification. Conclusion qu'en tire Bournonville : Turenne veut rester à Marlenheim. On décide donc de venir l'y attaquer et, le 18 octobre, les alliés passent la Brüche et la Mutzig dans cette intention.

Mais, informé à temps de l'attaque qu'il veut éviter, Turenne se replie dans la nuit du 18 au 19 et gagne Detwiller, position à 8 kilomètres au nord-est de Saverne, d'où il couvre plus efficacement les deux points de Saverne et Haguenau. Cette marche de nuit en retraite est ainsi organisée : les impedimenta et l'artillerie formant deux colonnes partent d'abord ; les troupes suivent six heures plus tard, couvertes par une arrière-garde composée de cavaliers et de dragons sous Foucault et le comte de Roye. L'arrière-ban, qui est à Masmunster, rallie l'armée au cours de cette marche. Dans la matinée du 19, quelques escarmouches se produisent entre l'arrière-garde de Turenne et l'ennemi, qui n'ose aborder franchement. A 10 heures du soir seulement, l'armée atteint Detwiller et passe la nuit sous les armes. Le 20, les troupes de Turenne s'installent.

Le 21, les confédérés sont encore à portée de Turenne, qui cherche en vain à les faire reconnaître par des détachements. Sa position est suffisamment forte pour résister aux tentatives de l'ennemi. Mais celui-ci peut toujours en vouloir à Saverne ou Haguenau, et il importe de le prévenir. Turenne échelonne dans ce but des détachements depuis sa position jusqu'à Saverne sur sa droite. Vers Haguenau, trop distante pour que les détachements soient efficacement appuyés, il rompt jusqu'à Brumptheim les ponts sur la Sorr et fait étroitement surveiller par sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cavalerie les gués de cette rivière. Son intention est, au cas où l'ennemi marcherait sur Haguenau, de l'arrêter au passage du cours d'eau. Les Alliés ne songent seulement pas à cette manœuvre. L'entente ne règne guère au quartier général. Frédéric-Guillaume, encore plein de feu, veut marcher à Turenne ; Bournonville, au contraire, ne pense qu'à temporiser. En un grand conseil de guerre, l'Electeur de Brandebourg, le Palatin, les ducs de Lorraine, de Zell-Lunebourg et de Bournonville, les princes de Bade et de Holstein-Plauen, le comte de Caprara, les généraux Vertmuller et Chauvet délibèrent sur le parti à prendre.

Entre temps, le 24 octobre, Frédéric-Guillaume, pour faire quelque chose, s'empare du château de Waslen ; ce qui n'interrompt pas la série des tergiversations. Turenne prend alors un semblant d'attitude offensive : il fait établir des ponts sur la Sorr, comme s'il voulait passer cette rivière. Les Alliés donnent dans le panneau : après mille discussions, ils se rapprochent de Strasbourg (1), suivis par un détachement de Turenne.

Les jours suivants, les renforts arrivent du côté français :

Le 30 octobre, dix escadrons de cavalerie venus des Pays-Bas, sous le marquis de Genlis ;

Le 31, dix escadrons de cavalerie sous Saint-Loup, brigadier de cavalerie ;

Le 3 novembre, vingt escadrons de cavalerie venus des Pays-Bas, sous le marquis de Montauban-la-Tour-du-Pin;

Le 4, dix escadrons de cavalerie, venus également des Pays-Bas, sous le marquis de la Feuillée ;

Successivement, vingt bataillons arrivent de Flandre ;

Enfin, trente escadrons, sous le comte de Saulx, vont bientôt rejoindre (2). Turenne les arrête sur la Sarre entre

(1) Le 29 octobre.
(2) Cela donnera à Turenne un total de 20.000 hommes d'infan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Sarrebrück et Buckenheim. Il fait de même pour l'infanterie, car il médite un projet auquel l'attitude temporisatrice des coalisés va permettre de donner corps.

C'était une combinaison à laquelle Turenne avait déjà songé et dont la première idée semble se rattacher à la protection de la Franche-Comté. Dès les premiers jours d'avril, quand Turenne arriva en basse Alsace pour y prendre le commandement des troupes sur le Rhin, il se proposait, au cas où l'ennemi descendrait à travers l'Alsace sur la Franche-Comté, de venir, avec des troupes levées en Champagne, arrêter cette marche en passant les Vosges de Remiremont à Sainte-Marie-aux-Mines.

Grimoard fait remonter à la veille d'Entzheim le projet d'une campagne d'hiver. Ce serait, s'il en fut ainsi, un indice caractéristique de l'extraordinaire volonté du maréchal. Car cette idée n'a pu naître dans son esprit qu'après avoir envisagé la perte de la bataille qu'il allait livrer le lendemain. Ce bel exemple de ténacité n'est-il pas digne du succès qui la couronnera ?...

Quoi qu'il en soit, depuis quelque temps, Turenne songeait aux moyens d'empêcher les coalisés d'hiverner en Alsace (1). Tant que les ennemis resteront réunis, il ne pourra rien contre eux. Mais quand ils seront séparés, chacun dans ses quartiers d'hiver, Turenne les pourra battre alors en détail. Au besoin, il les poussera à se séparer et, nouvel Horace (2), il fuira devant eux pour augmenter leur quiétude. Mais il faut, pour cela, durer jusqu'à la fin de novembre ; il faut surtout calmer le besoin d'action du Grand Electeur. Par bonheur ce « gre-

---

terie et 13.000 de cavalerie ou dragons (Grimoard, p. 149) ; — P. Muller, *La bataille de Türckheim*, p. 11, dit 25.000 hommes d'infanterie, 10.000 de cavalerie, 1.500 dragons, 1.500 gendarmes, 30 canons.

(1) Turenne au roi, 8 août (collection Grimoard).

(2) A. Legrelle, *Louis XIV et Strasbourg*, 299.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

din (1) » de Bournonville est, à ce point de vue, un auxiliaire précieux pour ce « chien » de Turenne.

Enfin, pour rassurer tout à fait ses adversaires et dès qu'il saura Haguenau à l'abri de toute attaque, Turenne quittera l'Alsace, repassera les Vosges, faisant mine à son tour de venir hiverner en Lorraine. Une fois là, il tombera sur les coalisés du côté où ils l'attendront le moins, afin d'accroître la surprise, et où, en même temps, il courra le moins de risques pour son propre compte. Telle est la genèse de la manœuvre de Türckheim.

Nous avons vu Frédéric-Guillaume impatient de combattre Turenne. Le duc de Lorraine voulait bien, lui aussi, faire quelque chose ; mais il pouvait peu avec le faible effectif à ses ordres. Comme la vie au contact des autres lui était insupportable, il s'était éloigné de Strasbourg et, jetant ses troupes sur le versant lorrain des Vosges, il cherchait à réussir de fructueux et faciles coups de main. C'est ainsi qu'un convoi allant de Nancy à destination de Turenne est enlevé, le 5 novembre, à Bénaménil, proche de Lunéville. Il était escorté par 600 gentilshommes de l'arrière-ban d'Anjou.

Cet arrière-ban était une levée en masse de la noblesse, une sorte de réserve territoriale. Apte, peut-être, à rendre quelques services à l'intérieur du pays, il n'avait ni l'esprit qui convient, ni les forces physiques exigées par une guerre active (2). Créqui, mis à sa tête, ne cesse d'en médire. Turenne, dès qu'il le vit, en eut cependant une bonne impression; il devait, à l'avance, être bien disposé pour cet instrument féodal. Huit jours plus tard, il demandait qu'on le renvoyât et, la réponse du ministre tardant à venir, il le fit de sa propre autorité.

Vers la mi-novembre, Turenne pense sérieusement à l'exécution de son plan. Dès le 9, il écrivait à Le Tellier :

(1) R. Reuss, *L'Alsace au* XVII*e siècle*, I, 226, note.
(2) Voy. Claude Joly, *Relation de l'arrière-ban de Bourgogne.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Si l'ennemi veut s'établir en Alsace, on laisse Saverne et Haguenau bien garnis et l'on marche à lui, par les montagnes de la Lorraine, droit dans la haute Alsace. » La disette des vivres, et en particulier celle des fourrages, va l'obliger à quitter sa position montagneuse des environs de Saverne. La saison, d'autre part, est suffisamment avancée pour que les coalisés n'entament aucune entreprise nouvelle (attaque de Haguenau ou siège de Philipsbourg). L'éloignement de Turenne ne pourra donc que les inciter à se disperser dans leurs quartiers d'hiver.

Mais, tout en abandonnant l'Alsace, il faut se ménager la possibilité d'y revenir. Donc, nécessité absolue de tenir fortement Saverne, porte de l'Alsace, et Haguenau, point d'appui de Philipsbourg. Turenne décide de laisser de solides garnisons dans ces deux villes : trois bataillons à Saverne, six bataillons dans Haguenau. Les fortifications sont encore améliorées. En outre, il obtient du prince de Lutzelstein le droit d'occuper, avec 300 hommes, la Petite-Pierre ; c'est le meilleur défilé de l'époque faisant communiquer la basse Alsace avec la Lorraine, à travers les Vosges.

Ceci fait, il va s'éloigner lentement de ses places, prenant un dispositif échelonné qui, tout en amorçant la répartition de ses troupes suivant l'orientation générale de la manœuvre, lui permettra, le cas échéant, de revenir en hâte sur Haguenau et Saverne. Ordre à l'intendant de rassembler des vivres nombreux à Nancy et à Metz et d'acheminer des convois sur Epinal et Rambervillers. A ce moment — première quinzaine de novembre — Turenne se propose de marcher vers Remiremont ; mais il ne sait pas encore par quel point il reviendra en Alsace : va-t-il déboucher sur Colmar par la vallée de Münster, ou bien sur Mulhouse en prenant par Belfort ? Cela dépendra sans doute de l'urgence qu'il y aura d'arriver et aussi de l'état des chemins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

II. *Exécution de la manœuvre.* — Turenne quitte son camp de Detwiller le 20 novembre et se rapproche de la Petite-Pierre ; il vient à Ingwiller. Quelques escadrons ennemis, restés à son contact et mis en éveil par ce mouvement de retraite, essaient de couper les détachements qui couvrent le gros des troupes. En vain, et leur activité ne s'étend pas au delà. Les coalisés viennent, en effet, de prendre le parti le moins difficile : celui des quartiers d'hiver. Entraînés toutefois par les démonstrations éloquentes de l'Electeur palatin, ils décident de bloquer immédiatement Philipsbourg. Le prince de Bade, chargé de cette mission, reçoit l'ordre de passer en rive droite du Rhin. De lui-même, l'Electeur palatin, intéressé à l'opération, le suit avec ses troupes.

Les quartiers d'Alsace sont ainsi répartis :

Les Impériaux et les troupes de Munster au sud de la Thur, jusqu'à Belfort et Landskron ;

Les Brandebourgeois, de la Weiss à la Thur, autour de Schlestadt et Colmar, où l'Electeur établit sa cour et l'Electrice ;

Les troupes de Lunebourg et Zell, dans le district de Benfeld, jusqu'à Schlestadt ;

Les Lorrains dans la vallée de Sainte-Marie-au-Mines et le val de Villé.

Les projets sont d'attendre le printemps prochain pour pénétrer en Franche-Comté (1).

Turenne, après être resté huit jours à Ingwiller, en part le 30 novembre avec son arrière-garde. Il se rend à Wisling, où il prend encore quelques précautions touchant la sécurité de la basse Alsace (2). Le 2 décembre, il est à

(1) On renonce bientôt à bloquer Philipsbourg. Le prince de Bade, au lieu de descendre le Rhin, le remonte pour venir bloquer Brisach. Le Palatin, furieux, rentre chez lui purement et simplement.

(2) Un bataillon, sept escadrons y sont maintenus, ce qui réduit à 12.400 hommes la cavalerie qu'il emmène.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Lixheim, d'où il lance Sourdis avec 400 chevaux sur Rambervillers. Il traverse la Sarre à Sarrebourg et, le 4 décembre, il couche à Lorquin. Là il apprend que le duc de Lorraine a pénétré dans ses anciens Etats et que ses troupes — 5 à 6.000 hommes au total — tiennent Epinal et Remiremont.

La marche de Turenne ne resta pas un secret pour le duc de Lorraine. Mais celui-ci ne pouvait s'imaginer que cette marche était le début d'une campagne d'hiver. Il la prit pour une simple dislocation vers des quartiers, conformément au bruit que Turenne s'appliquait à répandre. L'occupation de Remiremont par l'ennemi ne laissait pas toutefois de gêner le projet du maréchal.

Remiremont, au sortir des vallées montagneuses, était en effet un des principaux centres d'aboutissement des voies de communication à travers les Vosges, voies peu nombreuses alors et en mauvais état. La magnifique route actuelle de Saverne était à peine carrossable. Celle de la trouée de Saales, la plus fréquentée, était l'ancienne *via Salinatorium* du moyen âge, par où le sel de Lorraine passait en Alsace. De là jusqu'à Belfort, les deux versants vosgiens ne communiquaient que par deux chemins, celui du Bonhomme et celui du Rotabac, de la Bresse à Munster, tous deux fréquemment encombrés de neige et rendus impraticables même aux simples piétons.

Turenne résolut de s'emparer de Remiremont avant que les travaux de l'ennemi en aient rendu l'entreprise plus difficile. Il part le 5 décembre de Lorquin avec presque toute sa cavalerie (trente escadrons du comte de Sault, neuf de dragons) à laquelle il adjoint deux bataillons et quelques canons. Sous une neige abondante qui rend la marche pénible, il se dirige sur Epinal par Blamont et Domèvre. Le reste des troupes suit plus lentement, sur plusieurs routes, toujours disposé de façon à se rassembler en deux jours au plus. Ce dispositif ne nous repré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sente-t-il pas une ébauche, minuscule à vrai dire, mais assez ressemblante tout de même, du bataillon carré stratégique couvert à grande distance par une avant-garde générale ? Les noms n'existent point encore et sans doute la chose est fort imprécise dans l'esprit de Turenne. La double nécessité de se couvrir et de se pouvoir réunir, implicitement satisfaite dans ce dispositif, n'en est pas moins contenue dans les ordres donnés par le maréchal.

Toujours sous la neige, Turenne passe la Meurthe à Baccarat le 6 et couche ce jour-là à Domptail. Sa cavalerie est aux abords de Rambervillers, où l'on prépare du pain pour l'armée. Elle y demeure trois jours, pendant que les troupes en arrière continuent d'avancer.

Epinal est évacué le 7 par un parti lorrain de 400 hommes qui se replie sur Remiremont. Sourdis le suit avec ses 400 chevaux et 200 fantassins.

Le 9, Turenne quitte Domptail et par Rambervillers, Saint-Padou, il accourt devant Remiremont, qu'il bloque avec toutes les troupes disponibles (sa cavalerie plus six bataillons et six canons) et somme de se rendre. Le 12, il entre dans la ville abandonnée des Lorrains.

Turenne y apprend que Duras, commandant en Franche-Comté, a renforcé la garnison de Belfort. Il lui faut maintenant prendre un parti définitif et fixer en quel point il va franchir les Vosges.

L'échauffourée de Remiremont n'avait pas dessillé les yeux des confédérés. Elle leur avait cependant fait prendre quelques précautions ; entre autres, un corps destiné à pénétrer immédiatement en Franche-Comté avait stoppé à Aschbach, près de Thann. Mais ils ne devinaient pas encore le plan du maréchal et le croyaient toujours en quête de quartiers d'hiver. Il était toutefois utile à Turenne de serrer d'un peu plus près le problème pour que l'éveil ne soit point donné. C'est à cette mission qu'il em-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ploya quelques détachements lancés de Remiremont avec le but accessoire de reconnaître la viabilité des chemins :

Le chevalier de Sourdis, avec 400 chevaux, marche sur Belfort.

Le comte de Bourlémont, avec 250 hommes et 50 chevaux, va sur Sainte-Marie-aux-Mines.

Entre les deux, le marquis de Boufflers et le chevalier d'Hocquincourt, avec des cavaliers et des dragons, sur le chemin de Munster ; d'autres détachements plus faibles sont lancés sur toute la crête des Vosges.

Si le maréchal n'a point encore pris le parti d'aller par Belfort, il incline dès maintenant à le faire, car il envoie des commis aux vivres à Luxeuil, à Vesoul, et fait organiser des convois à Langres. Ses troupes, qui arrivent lentement, sont harassées par la neige et les mauvais chemins ; cela n'incite pas Turenne à leur faire escalader les Vosges. La surprise subie par Bourlémont vers le col du Bonhomme, le 18 décembre, enlève à son armée l'utilisation de ce passage. Ce même jour, il écrit à Louvois : « On vient par Remiremont droit à Belfort, qui est le seul endroit large par lequel on peut marcher où sont les ennemis ; car par les montagnes de Lorraine, s'il n'y avait eu qu'une petite armée, j'y passerais, quoique avec beaucoup de peine. » Il ira donc par Belfort, le point le plus bas des Vosges en même temps que le plus sûr pour ses ravitaillements et sa mission de couverture de la Franche-Comté. Il prie Créqui de lui envoyer un renfort : dix escadrons de cavalerie, huit de dragons marchent sur Belfort par Mirecourt, où ils sont le 23 décembre.

Laissant 400 hommes à Remiremont, Turenne part le 23 pour la Rochotte. Un froid sec a succédé à la neige et le sol, durci par la gelée, est maintenant favorable à la marche. Le 24 il est à Melissey, le 26 à Champagney, le 27 à Valdoye près Belfort.

Ce jour-là, dit Grimoard, Turenne ordonne de tirer le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

canon de Belfort pour faire connaître aux confédérés qu'il est arrivé. C'est sans doute un restant des usages de l'ancienne chevalerie, où l'on considérait comme indigne de surprendre son adversaire. Chose étrange, qui encombre encore la stratégie de Turenne, par endroits déjà si moderne ! On a dit que cet avis bénévolement donné à l'ennemi va obliger celui-ci à faire des mouvements que Turenne pourra exploiter. Mais ne valait-il pas mieux tomber sur des cantonnements séparés, isolés les uns des autres? L'avait-on prévenu la veille de Marienthal ?...

Quoi qu'il en soit, surpris et affolé, l'ennemi donne des ordres précipités de retraite, et les dispositions qu'il prend pour combattre ne le sont que du bout des lèvres. Il ne met aucun cœur à l'ouvrage. L'évacuation de l'Alsace est donc due aussi peu que possible à l'action matérielle exercée par Turenne, et la manœuvre de Türckheim reste un merveilleux témoignage de la prépondérance des éléments moraux à la guerre. Cependant, cette manœuvre donne lieu à deux affaires tactiques intéressantes à signaler. Tandis que l'Electeur de Brandebourg rassemble ses troupes du côté de Colmar, les Impériaux et les Lorrains ont l'ordre de se réunir derrière l'Ill vers Altkirch et Mulhouse. Turenne décide de pointer sur cette dernière ville « pour savoir ce qu'on y dit (1) ». Il part le 29 décembre avec une dizaine d'escadrons suivis de quelques fantassins (2).

III. *Combat de Mulhouse.* — Ce fut un brillant engagement d'avant-garde. Les Impériaux faisaient filer leurs bagages sur Ensisheim, escortés par une nombreuse cavalerie (3). Turenne arrive près de Mulhouse et lance au-

(1) P. Muller, *Bataille de Türckheim*, 14.
(2) 200 fantassins environ, suivant Grimoard, p. 154; — Quatre régiments de chevau-légers et la gendarmerie, selon C. Rousset, II, 103.
(3) 5 à 6.000 chevaux, dit Grimoard, p. 155.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

delà de l'Ill un détachement qui découvre la colonne ennemie. Aussitôt Montauban, qui commandait ce détachement, charge l'ennemi, l'oblige à se déployer en toute hâte dans la plaine entre ses voitures et l'Ill. Turenne renforce sa pointe ; l'ennemi devient à son tour plus nombreux. Mais, à toutes les tentatives qu'il fait sur le front ou sur le flanc gauche des Français, Turenne oppose des troupes vaillantes qui n'hésitent pas à charger bravement. Pour faire croire à l'arrivage incessant de ses forces, Turenne emploie deux escadrons qu'il fait sans interruption défiler en arrière de la hauteur où il s'est posté, tout en les laissant apercevoir à l'ennemi. Celui-ci se laisse prendre à cet habile subterfuge. Dès que ses bagages sont en sûreté, il lâche pied et abandonne à Turenne de nombreux trophées.

Turenne ne poursuit pas. Ses troupes sont d'ailleurs encore loin en arrière. Mais le combat produit son habituel effet moral ; à lui seul, il suffira pour empêcher l'ennemi de reprendre ses esprits et voir clair dans la situation. Bournonville s'enfuit littéralement de son quartier général d'Ensisheim dans la nuit du 29 au 30 décembre ; il rejoint l'Electeur de Brandebourg à Sainte-Croix.

Turenne lance des détachements dans toutes les directions à la poursuite des fuyards, en particulier droit au Rhin vers l'est pour couper la retraite des troupes encore aventurées vers Bâle ou vers Altkirch.

Ordre est donné au chevalier de Sourdis d'occuper Ensisheim (1er janvier 1675), avec 60 chevaux, 200 dragons.

L'infanterie, grossie des renforts envoyés par Créqui, avance le 2 janvier à Brunstatt. Turenne, ce jour-là, reconnaît Ensisheim, où l'armée arrive le lendemain. On apprend alors que les confédérés se rassemblent à Colmar et le maréchal décide de marcher sur eux. Il bivouaque le 4 au soir à Pfaffenheim. L'ennemi, posté entre Colmar et Türckheim, semble vouloir accepter la bataille, malgré

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la retraite précipitée de quelque cavalerie qu'il avait maintenue en avant de Pfaffenheim, au contact de nos soldats.

IV. *Combat de Türckheim* (1). — Un bras de rivière, le Muhlbach ou Logelbach, unit la Fecht à la Lauch, de Türckheim à Colmar. C'est là, couverts sur leur front par ce bras de rivière encore renforcé par de nombreuses batteries et leurs ailes appuyées à chacune de ces villes, que les coalisés formèrent leur armée. Mais tandis qu'ils avaient solidement appuyé leur aile gauche face à Colmar, ils n'avaient presque rien fait à leur droite et Türckheim, tenue tout d'abord par deux bataillons, avait été évacuée malgré l'avis du duc de Lorraine et sous prétexte que les abords de cette localité étaient inaccessibles.

La Fecht débouche en cet endroit du val Saint-Grégoire, étroite vallée vosgienne qui continue celle de Münster, et Türckheim se trouve précisément resserrée entre les dernières pentes de contreforts abrupts.

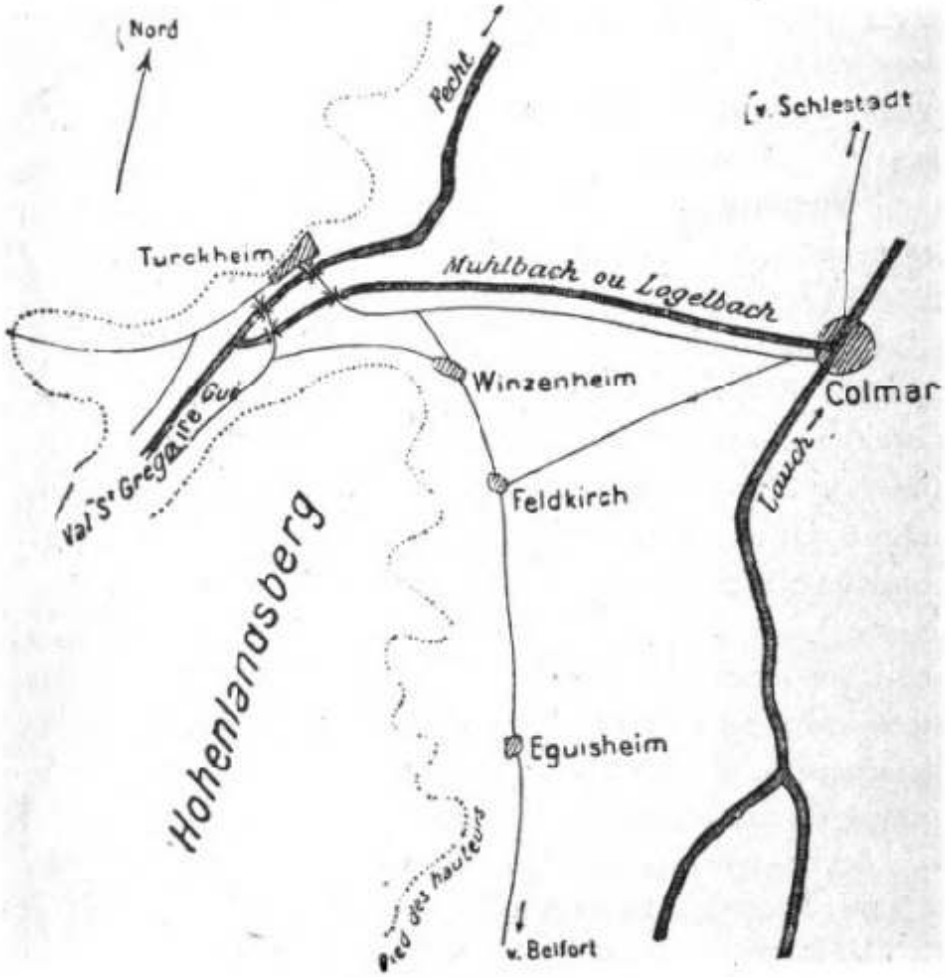
Le 5 janvier au matin, Turenne, avec 30.000 hommes dont 15.000 fantassins, part de Pfaffenheim et marche sur trois colonnes, l'infanterie en tête. Arrivées en vue de l'ennemi, les deux colonnes de droite, sous de Lorge, se forment à droite en bataille, face au Logelbach. Cela forme deux lignes, la cavalérie à droite dans la plaine, l'infanterie à gauche tenant des vergers et couverte elle-même par des escadrons détachés dans la direction de Türckheim. Pendant que Lorge, Roye et Monclar disposent les troupes, Turenne, à la tête de la troisième colonne (2), suit le pied des montagnes à l'abri des vues de l'ennemi ; il passe la Fecht sur le pont en amont de Türckheim, enfonce à coups de hache une porte de la ville et occupe cette

(1) Voy. croquis n° 8.

(2) Quatorze bataillons, plusieurs régiments de cavalerie, quelques canons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

localité au moment même où les coalisés, sur le sage conseil du duc de Lorraine, se décident à y envoyer douze bataillons, six canons et trente escadrons ! Fort heureusement Turenne peut gagner avant eux la lisière du village et, appuyé par l'action des troupes voisines de Lorge qui sont en rive sud du Logelbach, il par-



CROQUIS N° 8.

Türckheim.

vient à rendre vains tous les efforts de l'ennemi pour le déloger de Türckheim.

On vit alors cette chose étrange : l'ennemi, avec sa gauche et son centre inoccupés, faire face vers le sud aux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

troupes de Lorge toujours menaçantes, et son aile droite en forme de fer à cheval combattre face au nord, à l'ouest et au sud avec les troupes aux ordres immédiats de Turenne et les fractions de Lorge proches de Türckheim.

Les coalisés mirent à profit l'obscurité de la nuit pour filer sur Schlestadt. Turenne, qui s'attendait à une reprise du combat le lendemain matin, avait habilement posté de l'artillerie sur une hauteur pour empêcher tout renforcement de la droite ennemie. Au jour suivant, Turenne constata la disparition de son adversaire ; il le fit suivre par un détachement de cavalerie sous Monclar.

L'ennemi quitte Schlestadt le 9, jour où Turenne arrive à Guémar ; son avant-garde est à Kestenholtz.

Les 12, 13 et 14 janvier, les coalisés repassent le Rhin à Strasbourg et vont occuper de nouveaux quartiers au delà de ce fleuve. Les cinq princes par la grâce de Dieu ont fui devant un seul prince par la grâce du roi de France, ainsi que disait ironiquement le duc de Lorraine, mécontent de ses alliés.

L'ennemi hors d'Alsace, Turenne donne des ordres pour la prise des quelques châteaux forts dans lesquels se sont refugiés de faibles détachements, et, donnant à ses soldats, en dehors de l'Alsace, un repos bien mérité, il vient de sa personne à la cour où il parut, au dire de ses contemporains, un peu plus modeste qu'il n'avait accoutumé de l'être (1).

Le combat de Türckheim est, croyons-nous, la plus brillante des actions que le maréchal ait livrées dans la campagne de 1674. Par sa forme originale, elle s'éloigne le plus des méthodes et procédés jusqu'alors en usage. On y trouve l'utilisation du terrain, l'emploi des différentes armes à la manière moderne. L'armée de Turenne n'est plus un bloc compact, lourd à mouvoir, comprenant

(1) Pellisson, *Lettres historiques*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

invariablement sur des lignes le corps de bataille et deux ailes, le tout incapable d'agir séparément... On a vanté l'habileté du roi de Prusse Frédéric II, qui, un siècle plus tard, avait su trouver des dispositifs nouveaux et une adaptation personnelle des principes de la guerre aux conditions du moment. Or le combat du 5 janvier 1675, livré quatre-vingt-deux ans avant Leuthen et Kolin, représente une manœuvre en ordre oblique et du meilleur, tel que le roi de Prusse n'en fit qu'à ses moments de veine. Turenne arrive en vue de l'ennemi et forme le projet d'attaquer son aile droite. Il porte donc une partie de ses forces contre cette aile droite et couvre son mouvement, non pas par une mesquine avant-garde comme avait coutume de faire Frédéric II, mais par plus de la moitié de son monde. Cela touche à la bataille napoléonienne en ses deux actes principaux : le combat de front et l'action décisive. Ici, le combat de front ne se développe pas avec toute l'ampleur qu'il aura dans la bataille au XIXe siècle : les unités placées sous les ordres du comte de Lorge n'interviennent qu'à la gauche, en face de Türckheim (1), au point de soudure des troupes du front avec l'attaque débordante. Partout ailleurs, sur ce front, les troupes restent l'arme au pied ; mais elles n'en sont pas pour cela inutiles ; leur présence seule suffit à remplir un double but : d'abord, elles permettent à la manœuvre d'aile de se développer en lui créant dans la plaine une atmosphère de calme sécurité ; elles s'opposent à toute tentative offensive de l'ennemi en avant de son centre ou de sa gauche ; elles constituent ensuite pour ce même ennemi une constante menace qui l'empêche de dégarnir et son front et sa gauche en faveur de l'aile où va se produire la décision.

Certes, dira-t-on, il n'y a point là le développement

(1) Voy. P. Müller, *Bataille de Türckheim*, p. 27.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'une manœuvre comparable à celles de Napoléon. D'accord. Le germe y est cependant ; on sent Turenne tenir le fil des événements, conduire ceux-ci à son gré, par-dessus les volontés adverses ; c'est un Austerlitz embryonnaire... Ce qui manque surtout — et c'est ce qui manque d'ailleurs à toutes les batailles de Turenne — c'est la poursuite, cette chasse acharnée que le Maître entreprendra à la lueur des canons encore tonnants et continuera sans trêve ni répit... Il est vrai, la guerre sous Turenne ne revêtait pas encore le caractère d'âpreté utilitaire, de lutte vitale sans merci qu'elle eut plus tard. Peut-on reprocher à Turenne de n'avoir pas introduit dans la guerre des mœurs en opposition si absolue avec celles de son époque ? Le faire, croyons-nous, serait injuste.

Telles sont les considérations suggérées par le combat de Türckheim, qui achève la brillante manœuvre stratégique de Turenne. Pour en finir avec cette manœuvre, il nous reste à présenter quelques observations générales sur sa conception et son exécution.

V. *Considérations d'ensemble sur la manœuvre de Türckheim.* — Après avoir volontairement évacué l'Alsace, Turenne, qui se propose d'y revenir promptement, le peut faire par trois voies différentes :

Par Belfort et les sources de l'Ill ; c'est le projet qu'il réalise ;

Par Münster et Colmar en traversant la région des Vosges moyennes ;

Enfin par Saverne et la Petite-Pierre, d'où il est sorti d'Alsace.

Turenne a bien nettement envisagé chacune de ces trois solutions. Ainsi, il reviendra en Alsace par Saverne, si l'ennemi, le voyant s'éloigner, secoue la torpeur dans laquelle il semble être engourdi. N'est-ce pas pour cela qu'il « cuisine » le prince de Lutzelstein et qu'il garnit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de ses troupes Haguenau et Saverne ? On ne peut donc pas dire que cette manœuvre lui ait échappé. Mais le retour direct par Saverne ne répond qu'à un cas d'urgence, de nécessité absolue (1). Ce n'est qu'un pis aller dans l'esprit du maréchal ; il le considère comme une simple parade. Sitôt que l'ennemi s'étale dans ses quartiers d'hiver, il n'y pense plus. Les précautions du début pour la marche, en particulier son dispositif en échelons, répondent à une offensive des Impériaux venue des bords de la Sambre (anciennes troupes du comte de Souches commandées à ce moment par Sporck), autant, sinon plus, qu'à une évacuation progressive de l'Alsace.

Ce projet définitivement écarté, Turenne n'est pas encore fixé pour l'un des deux autres. Dans sa lettre du 9 novembre à Le Tellier, il parle de marcher à l'ennemi « droit dans la haute Alsace, par les montagnes de Lorraine ». C'est bien vague comme indication. Le 27, il se montre plus précis et envisage les deux solutions : « ... Je repasserai avec les troupes par la Petite-Pierre pour ensuite, si l'ennemi marche dans la haute Alsace, y aller par les montagnes de Lorraine ou par Béfort » ; mais il ne sait encore laquelle il choisira. Cette incertitude se prolonge jusqu'à Remiremont. Là, il lui faut enfin prendre un parti, car les deux projets n'ont plus désormais le même itinéraire. S'il adopte « les montagnes de Lorraine », il lui faut suivre les hautes vallées des affluents de la Moselle et chercher un passage vers Sainte-Marie-aux-Mines, ou la Schlucht, ou le Bonhomme. Mais les détachements qu'il envoie dans ces parages, outre qu'ils ne sont pas heureux, rendent compte du mauvais état des chemins, des difficultés qu'éprouveront la cavalerie,

(1) Turenne à Le Tellier, 13 novembre : « ...et laissant quelque arrière-garde pour retourner promptement vers Saverne et Haguenau, si l'ennemi y venait... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les canons... Bref, la saison aidant, Turenne renonce à cette combinaison et passe à la troisième, l'attaque par Belfort.

Il s'y rallie promptement, car, dans son esprit, cette solution lui paraît la meilleure à tous points de vue. La meilleure, en effet, dans l'intérêt des troupes : bons chemins, bons cantonnements, vivres assurés par Langres et la Bourgogne ; la meilleure encore, pense-t-il, au point de vue tactique, car Turenne raisonne ainsi : Que veut l'ennemi ? Bien sûr, hiverner en Alsace ; mais ce n'est qu'un but provisoire, temporaire. Ce qu'il désire surtout, c'est envahir la Franche-Comté. Or, attendra-t-il le printemps prochain pour le faire ? N'y a-t-il pas déjà dirigé un détachement d'avant-garde, celui qu'il a ultérieurement fait stopper à Thann par mesure de précaution ? On sait les inquiétudes de Turenne à propos de la récente conquête de Louis XIV et les recommandations qu'il adressait à Duras, le commandant des troupes franc-comtoises. Pour parer à toute tentative de l'ennemi, le mieux n'est-il pas de venir s'interposer purement et simplement entre les coalisés et la province à couvrir ? Turenne le croit et c'est ce qu'il exécutera. Ainsi, même dans ses opérations qui paraissent les plus osées, Turenne met de son caractère prudent, enclin aux certitudes... En débouchant enfin le plus loin possible du point où il a quitté l'Alsace, la surprise de l'ennemi atteindra son effet maximum. Turenne, apôtre fervent des forces morales à la guerre, ne devait pas les négliger en pareille occurrence.

Ces motifs exposés, Turenne n'eût-il pas pu mieux faire ? « Si, au lieu de déboucher par Belfort, dit Napoléon, c'est-à-dire par l'extrémité des Vosges, Turenne eût débouché par le milieu des Vosges, droit sur Colmar et Strasbourg, il fût arrivé avant que les cantonnements se fussent ralliés. » Nous avons dit que les difficultés matérielles de l'entreprise le firent renoncer à cette solution.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Napoléon, qui a forcé les Alpes, a bien le droit de considérer les Vosges comme un jouet d'enfant. Turenne n'en est point encore là. D'ailleurs, eût-il ainsi atteint l'ennemi avant que celui-ci ait pu rassembler ses troupes ? La même surprise pouvait être obtenue en arrivant par Belfort : un peu de promptitude dans l'exécution et, avant tout, ne pas « tirer le canon de Belfort » devaient suffire pour trouver l'ennemi dispersé dans ses cantonnements. Or, si Turenne s'était présenté par Sainte-Marie-aux-Mines, nul doute qu'il n'eût encore « tiré lui-même le canon d'alarme » et laissé aux coalisés le temps de se réunir.

Mais il convient ici de faire abstraction de coutumes surannées et de traiter la question avec la mentalité moderne qu'inaugura Napoléon. Dans ces conditions, la manœuvre par le milieu des Vosges est incontestablement supérieure à celle exécutée par Turenne.

Bien plus, celle consistant à revenir droit par le chemin du départ, c'est-à-dire par Saverne, à foncer sur Strasbourg pour couper la retraite aux coalisés et les battre dans une sorte de Marengo improvisé, était encore préférable. Ce plan amenait le maréchal par le chemin le plus court au point le plus sensible de son adversaire. Clausewitz n'eût certes pas manqué de le conseiller. On objectera l'impossibilité, constatée par Turenne depuis « plus de six semaines », de revenir « par le bas des montagnes » qu'il signale dans sa lettre du 30 novembre, écrite d'Ingwiller. Turenne pouvait avoir raison avant la prise des quartiers d'hiver en Alsace ; mais, après, la situation n'était plus la même. Napoléon dit que cette manœuvre se pouvait tenter dès la fin de novembre. Si, à cette époque, alors que les coalisés n'avaient pas encore quitté leur camp sous Strasbourg, Turenne eût marché à eux après l'arrivée des détachements de Flandre, ils auraient repassé le Rhin. Possible fin novembre, l'opération par Saverne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'était donc *a fortiori* en décembre, après l'éparpillement des troupes adverses en haute Alsace.

L'irruption des ennemis en Franche-Comté eût alors été contenue par les mesures prises dans cette province et le renforcement de la garnison de Belfort, place qu'ils n'auraient pu laisser sur leurs derrières. D'ailleurs, tenaient-ils tous tellement à s'éloigner du Rhin ? Sans doute, le duc de Lorraine en était un chaud partisan : il avait même pris les devants. Mais le projet avait ses contempteurs. L'Electeur de Brandebourg, parmi ceux-ci, se trouvait assez loin de ses Etats et ne tenait pas à en augmenter la distance au moment où il recevait des nouvelles alarmantes causées par les Suédois. Brisach tenait encore bon. — La Suisse faisait toujours mine de vouloir défendre avec énergie sa neutralité. Les coalisés n'avaient donc à leur disposition sur le Rhin que le pont de Kehl. La brusque irruption de Turenne en ce point provoquait un désastre. « Tout le génie de l'opération consistait à arriver sur le pont de Strasbourg avant que l'armée ennemie fût ralliée (1). »

La manœuvre était facile à dissimuler : des détachements pouvaient, comme cela eut effectivement lieu, reconnaître tous les passages des Vosges jusqu'à Belfort ; on pouvait même avec un rideau garnir la région d'Epinal et Remiremont pour y maintenir les troupes lorraines et couvrir contre elles la ligne de communication Nancy - Saverne. Nos fractions postées à Saverne et à Haguenau rendaient vaine toute reconnaissance ennemie de ce côté. Bref, il était possible à Turenne de s'approcher à une étape de Strasbourg avec toutes ses forces, sans que l'ennemi soupçonnât seulement sa présence.

Pourquoi Turenne ne le fit-il pas ? C'est, croyons-nous, qu'il fut fasciné par la protection de la Franche-Comté

(1) Napoléon, *Précis des guerres du maréchal de Turenne.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et qu'il lui manquait la foi en la couverture indirecte. C'est encore que le principe scientifique de l'économie des forces et toutes les autres notions qui en découlent — ligne droite de Clausewitz, bataille immédiate, destruction totale par la poursuite — n'étaient pas très précises dans son esprit. Ceci est tellement vrai, qu'on ne peut pas dire rigoureusement que Turenne obligea l'ennemi *manu militari* à repasser le Rhin. En dernière analyse, les coalisés évacuèrent d'eux-mêmes l'Alsace sans que Turenne ait su les y contraindre par une bataille décisive. Türckheim n'est qu'un simple combat où l'ennemi n'engagea pas la moitié de ses forces.

En résumé, la manœuvre de Türckheim est sans contredit une belle manœuvre, où l'on sent toutefois un flottement continu ; il y a du jeu dans son mécanisme ; elle manque de précision, de netteté ; elle n'est que l'ébauche d'une manœuvre napoléonienne, une conception géniale réalisée par des moyens incertains. Mis ainsi en parallèle avec Napoléon, Turenne nous fait l'effet d'être inerte. Mais il ne faut juger personne en soi, de façon absolue. Pour rendre un jugement équitable, les circonstances et le temps doivent être estimés avec leur relativité, et alors, combien Turenne nous apparaît actif et entreprenant si on a la précaution de le situer dans son milieu, avec ses contemporains et les idées de son époque.

F) Conclusions.

Nous voudrions, en manière de conclusion, faire ressortir quelques-unes des qualités militaires de Turenne qui se sont plus particulièrement révélées au cours des événements rappelés dans les pages de ce chapitre.

La campagne de Turenne sur le Rhin est comme un hymne à la gloire des forces morales. Tous les succès

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

remportés par le maréchal découlent de l'habile emploi qu'il fait de ces forces. Les moyens matériels mis par le roi à sa disposition sont constamment inférieurs, en nombre tout au moins, sinon en qualité, à ceux de ses adversaires. Il parvient à vaincre quand même par sa résolution d'agir et par l'énergique obstination qu'il déploie.

Toute la conduite de la campagne est marquée de cette lucide compréhension qu'a Turenne du rôle prédominant des forces morales à la guerre. Elles lui suggèrent l'utilisation du facteur surprise : promptitude de décision, rapidité dans les mouvements en sont les principaux éléments. Elles lui donnent encore son sens si aigu de l'offensive à outrance. L'ennemi, qui connaît sa propre supériorité, voit Turenne avancer quand même ; c'est donc que celui-ci s'estime le plus fort ! Et s'il avait raison !... Alors, pusillanime, le cœur moins solide, il finit par admettre ce renversement ; il cède le pas devant une volonté plus impérieuse, une énergie plus intense que les siennes. Il s'efface, recule avec ses troupes, qui, parfois, se débandent.

Quand Turenne se porte ainsi froidement à la rencontre de ses adversaires, il ne faut pas pour cela le juger téméraire, car il sait ce qu'il risque avec exactitude ; il a scrupuleusement pesé tous les dangers. Il possède, à cet effet, une connaissance parfaite des chefs ennemis ; le tempérament de chacun, le caractère, les opinions et jusqu'aux plus intimes désirs, rien ne lui échappe. Où a-t-il puisé les éléments d'une psychologie individuelle aussi raffinée? Sa vieille expérience, son long usage des hommes et des choses l'ont mis au courant des facultés exactes de ceux qu'il combat. Au cours de quarante années de guerres dans tous les pays, par ses fréquentes incursions dans le domaine de la politique pure, il s'est appliqué à scruter toutes les consciences, il a soulevé le voile qui dissimule aux esprits superficiels le fond de la pensée humaine. Il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

a compris en outre qu'une coalition faite de personnages si divers, mosaïque éclatante mais fragile, devait se révéler notoirement impuissante. Cette levée collective de boucliers était la résultante momentanée d'intérêts personnels lésés, d'ambitions particulières déçues ou bien encore inassouvies. Elle était peut-être capable de consolidation par un succès continu ; mais, comme une neige de mars s'égoutte aux premiers rayons du printemps, ainsi elle semblait vouée à n'être plus qu'une loque, un sauve-qui-peut de généraux à la simple menace d'un revers. On le vit bien à l'usage : les divergences ne tardèrent pas à se faire jour dès les premiers conseils de guerre.

Turenne trouve dans une activité personnelle débordante les ressources nécessaires pour contenir un ennemi avide de pénétrer en France. Jamais le jeu de ses facultés intellectuelles n'est entravé par la moindre trace de déchéance physique. Il a 63 ans bien sonnés, cependant. Ses forces sont intactes ; dans les combats, il prend une part active et ne ménage point « sa carcasse », dont il maîtrise le tremblement réflexe ; il précède les troupes, galope en reconnaissance ; il supporte le chaud, la neige; il passe à cheval de longues nuits d'hiver au bivouac ; il sait être partout à la fois... Cette activité fait songer à celle du héros de la campagne de Montenotte et d'Arcole. Mais celui-ci en était alors au début de son illustre carrière ; l'avenir lui souriait, plein d'alléchantes promesses. En 1674, au contraire, Turenne achève la sienne...

Sans cette remarquable faculté d'endurance physique, la guerre de mouvements, comme il l'entendait, n'eût été qu'une décevante chimère.

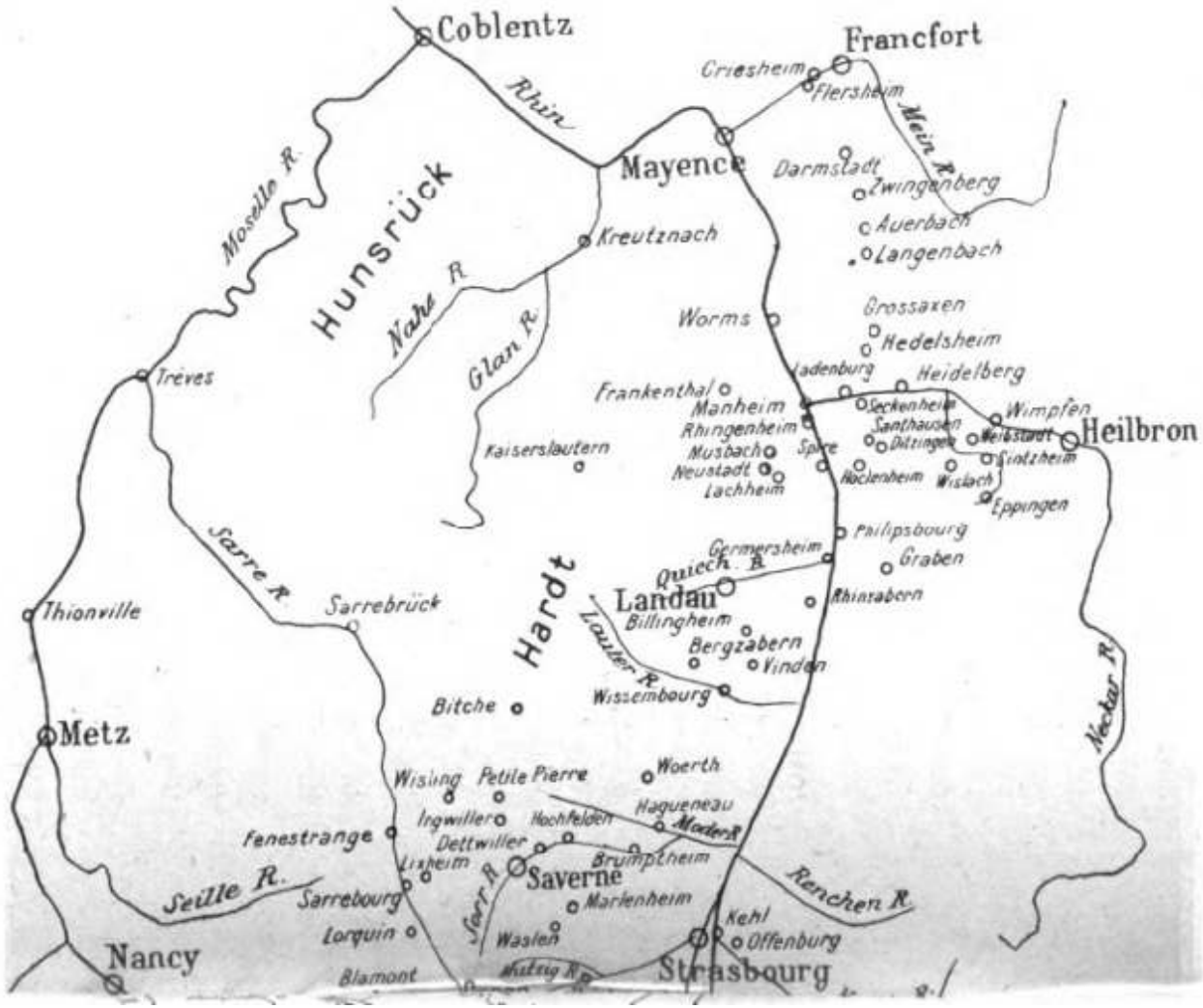
Point de sièges, ni de blocus. Cela donne à cette guerre en plein XVIIe siècle l'allure d'un autre âge, plus rapproché de nous. Turenne n'accorde aux places que les vertus offensives, et n'utilise qu'elles. Brisach, Philipsbourg,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

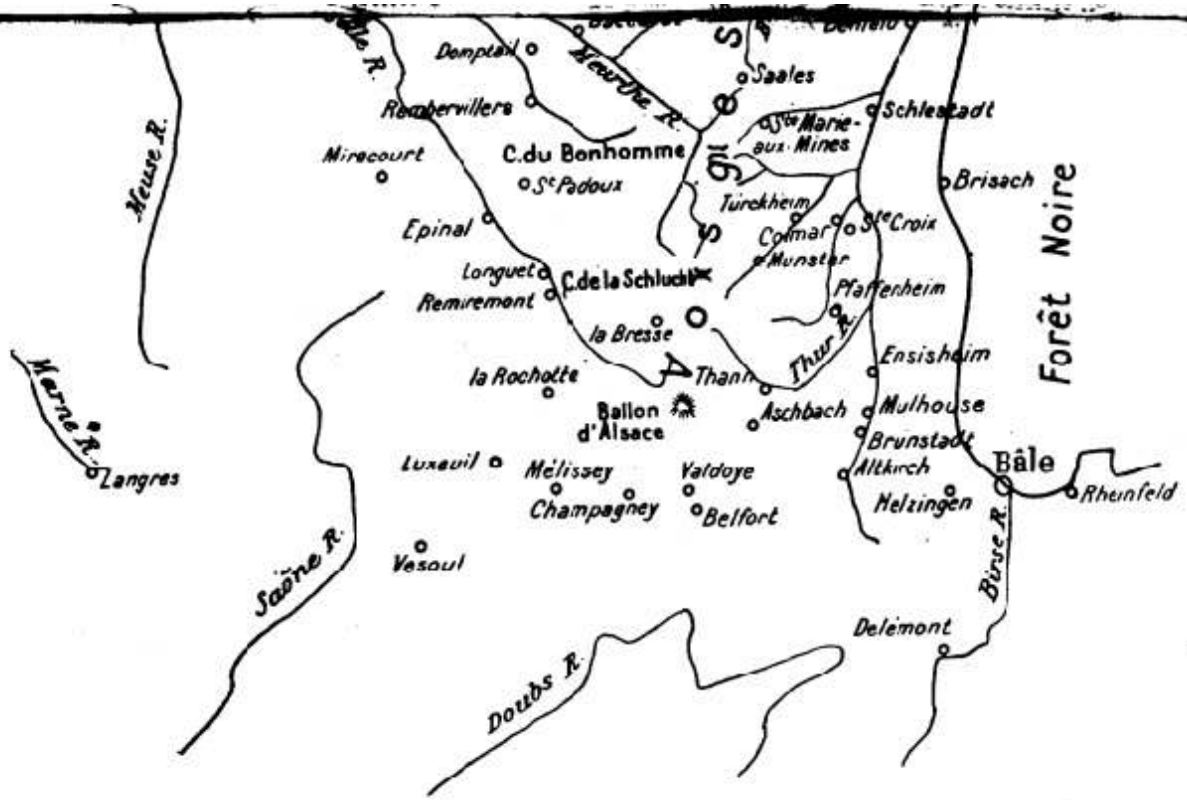
Haguenau et Saverne constituent sur son échiquier non pas des barricades, organes d'arrêt plus ou moins efficaces, mais des appoints pour la manœuvre, des portes qu'il sera sûr de trouver incessamment ouvertes : portes sur le Rhin et portes sur l'Alsace, toujours indices de sentiment offensif poussé à l'extrême. Ne sent-on pas son mépris pour les sièges dans le seul fait qu'il les relègue à la fin de la campagne, quand il n'a plus rien d'autre à faire ? En janvier 1675, après son départ pour Versailles, les troupes assiègent Dachstein. C'est le seul siège de la campagne ; au cours du récit précédent, nous avons cru pouvoir le passer sous silence, tant il est à côté et comme en hors-d'œuvre de la stratégie de Turenne.

Si cette campagne ne ressemble pas, dans sa facture générale, à celles conduites par les contemporains de Turenne et ses émules du siècle suivant, elle n'a toutefois avec les campagnes de Napoléon, auxquelles il est traditionnel de rapporter toute action militaire, qu'un air de parenté fort lointain, une similitude vague et assez imprécise. Turenne a bien, comme Napoléon, le sentiment de la manœuvre stratégique, mais c'est avec une notion incomplète des éléments constitutifs de cette manœuvre. Ainsi, il n'a su se dégager que très imparfaitement de la monotone conception de la couverture directe. Protéger un point A contre un ennemi B sans s'interposer directement entre A et B avec toutes ses troupes reste encore nébuleux dans son esprit. On a vu cependant de sa part quelques essais de couverture indirecte par rapport à Haguenau dans ses positions de Marlenheim et Dettwiller. Mais c'est timide. On dirait, par les nombreuses mesures de sécurité dont il s'entoure, qu'il méconnaît presque la valeur de la menace créée par sa seule présence sur le flanc de l'ennemi. Et pour preuve, dès que la manœuvre indirecte revêt quelque envergure, il s'empresse de l'oublier, en revient au plus vite à la simple action directe :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



CROQUIS N° 9.

Théâtre d'opérations du Rhin en 1674.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sa marche stratégique à l'ouest des Vosges, orientée sur Belfort, avait pour principal dessein d'empêcher toute irruption de l'ennemi vers la Franche-Comté.

Turenne encore, comme Napoléon, se révèle adepte convaincu de la bataille ; il la recherche, l'impose ou l'accepte avec un esprit de décision qu'on ne saurait trop admirer. Dans cet ordre d'idées, on a reproché à la bataille de Turenne de relever d'une escrime un peu trop simpliste et de s'en tenir à des coups droits, une fois l'action engagée ; son rôle de chef d'armée se serait borné à pousser successivement en avant des fractions disponibles, afin de réparer les brèches faites par l'ennemi à son dispositif d'origine. Il est vrai, Turenne ne manœuvre plus après le premier coup de canon. Mais dans les coulisses du champ de bataille, avant le déclanchement de son attaque, Turenne se livre à des combinaisons variées. artistiques, nous croyons l'avoir démêlé dans cette étude. Si Sintzheim est une simple attaque directe, en revanche, le passage du Neckar nous dévoile une idée de manœuvre ; Türckheim, enfin, est une véritable opération combinée qu'il réalise avec brio.

Il n'est point improvisateur dans le cours du combat. C'est exact. Mais à qui la faute ? Bien plus qu'à lui-même, cela tient à l'organisme dont il dispose, aux qualités matérielles et morales de cet organisme, à la mentalité sociale de son époque... Nous en avons parlé dans le chapitre qui précède ; nous n'y reviendrons pas ici. En cela seulement réside la cause pour laquelle la bataille de Turenne n'est qu'une pâle esquisse de la bataille montée de Napoléon. Et, d'ailleurs, convient-il à notre siècle de lui en tenir rigueur ? Ne voyons-nous pas le même fait se reproduire aujourd'hui avec le monstrueux système des nations en armes ? La bataille moderne d'armée sera préméditée. Turenne n'agissait pas autrement : sa combinaison était imaginée *a priori*. C'était chose alors tel-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lement nouvelle et l'adversaire s'en doutait si peu, qu'il n'y avait aucun danger à agir de la sorte.

Ce qui sépare le plus Turenne de Napoléon, c'est l'indifférence avec laquelle il laisse échapper les résultats de ses victoires. Point de poursuite ; il ne cherche pas à détruire, à démoraliser son adversaire par l'immensité du désastre soudain. Qu'il fuie à son approche, abandonnant le terrain, lui suffit. Il n'imagine pas encore que cet ennemi, qu'il laisse bénévolement s'en aller, reviendra à la prochaine campagne et recommencera le même jeu... Ou plutôt, si, il le sait. Mais il laisse faire : lui-même, à son tour, recommencera à le battre et à le mettre en fuite. Turenne ne pouvait pas avoir notre conception farouchement utilitaire de la guerre. Rappelons-nous qu'au siècle de Louis XIV, il était déjà un attardé, un féodal spécimen des temps à jamais disparus, et songeons à la mentalité de ces anciens féodaux ! Rien n'est changé pour lui, sinon que les soldats, au lieu de lui appartenir en propre, sont maintenant au roi... Parfois même il les traite comme s'ils étaient encore à lui et, par les soins exagérés qu'il a pour eux, il perd les occasions de fécondes manœuvres...

Non, Turenne ne concevait pas la guerre à la façon moderne. Mais il a fait une admirable application instinctive de principes immortels. N'est-ce point là une gloire suffisante ? Reconnaissons que le génie de la guerre l'avait effleuré de son aile, animé de son souffle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IX

TURENNE ÉCRIVAIN ; SON ENSEIGNEMENT MILITAIRE ; SES ÉLÈVES

SOMMAIRE : *Correspondance et Mémoires. — Le style de Turenne. — But qu'il se proposait en rédigeant ses Mémoires. — Opinions de Puységur et de Chéruel. — En quoi consiste l'enseignement de Turenne. — Ses élèves. — Frédéric II formé à l'école de Turenne. — Les leçons de Turenne, perdues pour la France, sont recueillies à l'étranger.*

Après avoir déterminé par quelles qualités d'ensemble l'art militaire acquit, sous Turenne, l'éclat qui fit sa réputation, nous chercherons quel put en être le rayonnement, et, à cet effet, nous envisagerons le triple point de vue indiqué dans le titre de ce chapitre.

On sait que, dès sa plus tendre enfance, la duchesse de Bouillon avait fait prendre à Turenne l'habitude de rendre compte par écrit de ses moindres actions. Il conserva cette habitude toute sa vie durant, et, si l'on parvenait à rassembler la totalité des lettres de Turenne, on aurait un tableau complet et à peu près fidèle des événements auxquels il se trouva mêlé (1). La Correspondance tient donc une large place dans ce qu'il nous reste de lui.

En outre, il a laissé des *Mémoires* personnels presque

---

(1) La Correspondance de Turenne se trouve publiée dans divers recueils : Michaud et Poujoulat, Grimoard, Barthélemy...; dans les ouvrages historiques où il est question de Turenne : *Histoire des princes de Condé*, du duc d'Aumale; *Histoire de Louvois*, par Camille Rousset; *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par Cosnac, etc.; enfin une bonne partie reste inédite dans les archives publiques ou particulières. Il n'existe pas de recueil complet des Lettres de Turenne. C'est regrettable; cette collection aurait un intérêt comparable à celui de la Correspondance militaire de Napoléon.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

exclusivement militaires ; les considérations politiques ou autres qu'on y rencontre se rattachent étroitement aux faits de guerre décrits. Ces *Mémoires* sont, à tous points de vue, inachevés. Ils se divisent en trois livres : le premier comprend l'exposé des campagnes d'Allemagne pendant la guerre de Trente ans ; le deuxième étudie la guerre civile contre ou pour Mazarin, de 1649 à 1653 ; le troisième, enfin, se rapporte à la guerre de Flandre contre Condé et les Espagnols. Dans ces livres, chaque campagne comporte un chapitre. Les *Mémoires* de Turenne sont donc limités à la période qui va de 1643, l'année de Rocroy, à la paix des Pyrénées (1649).

La lecture des œuvres de Turenne — Correspondance ou *Mémoires* — est sinon ingrate, du moins ardue et, dès l'abord, rebutante. Matériellement, les originaux en sont difficiles à lire. Le style n'est pas heureux. Le maréchal, qui avait cependant fréquenté Molière et La Fontaine à l'hôtel de Bouillon, le rendez-vous des poètes et des beaux esprits, conserve dans ses écrits le tour particulier qui faisait le fond de son caractère. « Le style est l'homme même. » Nul mieux que Turenne ne semble justifier cet aphorisme. Dans ses phrases, la pensée reste dissimulée, entortillée comme à dessein ; elle ne se dégage qu'à contre-cœur ; on la dirait hésitante ; elle craint de heurter. Elle n'est pas timide, certes, et se manifeste parfois avec véhémence ; mais, dans son ensemble, elle cherche plus à s'insinuer, glissant inaperçue, qu'à s'imposer avec crânerie et ostentation. « Le style des *Mémoires*, a dit Camille Rousset (1), est sec, incorrect, obscur ; la phrase y est longue, traînante, embarrassée d'incises... » Turenne s'exprimait en parlant avec difficulté ; il écrit comme il parle. Aussi, une étude basée sur les documents issus de Turenne lui-même est-elle

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), *Avertissement*, p. X.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

longue et souvent difficile à conduire. Sa Correspondance est cependant la meilleure source qui nous le puisse faire connaître ; on y a largement puisé dans tout le cours de ce travail.

Restent les *Mémoires*. Quel but Turenne se proposait-il en les écrivant ? Ce n'était point, à coup sûr, celui de laisser un traité d'art militaire proprement dit. Rares sont déjà les Mémoires écrits dans cette intention ; à plus forte raison pour Turenne. L'enseignement dogmatique de la guerre n'était pas encore créé et, eût-il existé, les aptitudes particulières de Turenne l'en eussent éloigné.

Il n'avait pas non plus voulu noter, sur les événements auxquels il avait pris une part active et dont il avait gardé le souvenir, une série de détails anecdotiques destinés à compléter l'histoire véritable, tout en se tenant en marge de cette dernière. Il parle de lui le moins possible et, quand il est tenu de le faire, il emploie toujours la forme impersonnelle : M. de Turenne proposa ceci ; *on* fit cela... Son récit froid et impassible ne revêt jamais une allure intime, potinière ; il se départit rarement des généralités.

A notre avis, Turenne, en rédigeant ses *Mémoires*, voulut simplement se conformer à la coutume du XVIIe siècle ; les faits militaires l'intéressant davantage, c'est sur eux qu'il insiste. Il n'est pas d'époque, en effet, plus fertile en écrits de ce genre que cette période de notre histoire nationale, et c'est peut-être à cette abondance des Mémoires que nous sommes redevables des fluctuations quasi-périodiques dans l'interprétation des événements ou des caractères.

Quoi qu'il en soit, Turenne ne consacra pas un bien long temps à leur rédaction. En général, on écrit ses Mémoires — si on en écrit — vers la fin de sa carrière, quand le calme des réminiscences a pris la place de l'action et du mouvement. Or Turenne doit avoir rédigé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les siens pendant la période relativement tranquille qui, de 1658 à 1672, fut à peine interrompue par la promenade militaire de Dévolution. La vie active le reprit bientôt et il mourut laissant sur le chantier l'œuvre ébauchée après 1658.

Il ne faudrait pas conclure de tout ceci que les *Mémoires* de Turenne n'offrent aucun intérêt militaire. Le fait que ces *Mémoires* débutent au moment où Turenne est investi des fonctions de général en chef ne semble-t-il pas indiquer de sa part l'intention d'exposer son rôle à la tête des armées ? C'est l'impression la plus nette produite par la lecture de ces *Mémoires*, et ceci explique pourquoi nous les avons particulièrement exploités dans le seconde partie de notre travail.

Le maréchal de Puységur — qu'à ses fonctions de mentor militaire du dauphin nous sommes redevables d'un *Art de la guerre* en deux volumes — disait : « Que l'on parcoure tous les livres que j'ai cités ci-dessus (je n'en excepte pas même les *Commentaires* de César), on ne trouvera pas d'opérations de guerre décrites avec plus de netteté, de justesse, en meilleurs termes de guerre, plus véridiquement, plus savamment que le fait M. de Turenne (1). » C'est peut-être pousser la louange jusqu'à l'hyperbole ; qui veut trop prouver ne prouve rien. Le même Puységur, parlant de la bataille de Fribourg, fait remarquer « l'exactitude et la précision avec laquelle M. de Turenne en rend compte (2) ». Or, tel n'est point l'avis de l'éminent historien du cardinal Mazarin, qui trouve très confuse la narration de Turenne (3). Nous partageons cette dernière opinion ; il est partout difficile de suivre et comprendre Turenne dans ce qu'il écrit. Il n'en est pas moins vrai que si « on résiste aux premières

(1) Maréchal de Puységur, *Art de la guerre* (Paris, 1749), II, 223.
(2) *Ibid.*, II, 155.
(3) Chéruel, *Minorité*, I, 302, note 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

difficultés, on sera bien payé de la peine qu'on aura prise et de l'attention, d'abord un peu forcée, qu'on aura donnée à cette lecture. Il y a peu de livres qui contiennent autant de substance et de suc (1) ».

Au milieu de l'expression confuse de sa pensée, il y a parfois comme un jaillissement de lumière et Turenne exprime alors avec une remarquable simplicité les principes de guerre dont il vient de faire l'application concrète. Cela nous doit d'autant plus vivement faire regretter que Turenne n'ait pu rédiger ses quatre dernières campagnes ; en possession complète de son art, il eût transmis à la postérité des traces plus péremptoires de son génie.

Ce n'est donc pas, en définitive, dans ses écrits qu'il convient de rechercher l'œuvre d'enseignement réalisée par Turenne : le maréchal se tenait à cent lieues du pédagogue. Mais, fondée sur sa réputation universelle, une école d'art militaire s'établit autour de lui, par analogie avec ce qui s'était passé sous les Maurice de Nassau et les Gustave-Adolphe. La pratique du métier, l'exemple qu'il donnait des vertus guerrières, voilà les fondements de cette école ; Turenne n'eut jamais d'autre méthode. Cependant, comme il parlait peu, que sa manière de commander était rigoureusement étroite, qu'il ne laissait pas volontiers les initiatives se développer à leur aise, son enseignement ne se répandit guère et les résultats en restèrent infimes. Pour profiter des leçons qu'il donnait *in anima vili*, ses élèves devaient, au préalable, avoir l'esprit initié aux choses militaires et posséder déjà par eux-mêmes une saine compréhension de la guerre. Par un côté tout au moins, cette situation présentait un avantage, puisque le contact de Turenne, en contribuant au développement des aptitudes particulières, n'imposait pas un moule uni-

(1) *Mémoires* de Turenne (édit. C. Rousset), Avertissement, X.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

forme ; les intelligences ne furent pas pétries ensemble, ni imprégnées de ce formalisme rigide que l'on confond si fréquemment avec la doctrine ; chacune resta en possession de sa propre individualité. On ose à peine les désigner sous le nom d'élèves. Pour la même raison, leur nombre en fut restreint. Créqui et surtout Villars et Malborough, seuls parmi ceux-ci, acquirent dans l'histoire une réputation digne du maître sous les ordres de qui ils avaient eu l'honneur de faire leurs débuts.

Cet enseignement, peu marqué du vivant de Turenne et chez ses successeurs immédiats, ne fut point voué cependant à une perte irrémédiable. L'art du haut commandement et ses caractéristiques chez un général ne se peuvent dégager qu'à la faveur d'un certain recul dans le temps, condition éminemment favorable pour une étude approfondie, une analyse complète. Cela se vérifia sur Turenne comme sur tous les grands chefs militaires qui depuis se sont manifestés.

Le talent du roi de Prusse Frédéric II dans la conduite de la guerre est dû en grande partie à des études historiques dans lesquelles les campagnes de Turenne n'ont pas été oubliées. A méditer les glorieuses actions du maréchal, le génie du monarque a pris corps et s'est affiné. Nous avons eu l'occasion de relever les traits communs qui existent dans la bataille de Turenne et dans celle de Frédéric II ; les conceptions d'ensemble des deux hommes de guerre revêtent les mêmes symptômes de parenté consanguine.

On sait que Napoléon Ier, à son tour, ne dédaigna point d'employer ses loisirs forcés à l'étude des campagnes de Turenne, et il nous en « reste un merveilleux travail, lumineux et profond, singulièrement varié par des rapprochements inattendus, et qui, poussant, à notre grand bénéfice, au delà des *Mémoires*, nous conduit, à travers

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les dernières campagnes de Turenne, jusqu'au jour de sa glorieuse mort, près du ruisseau de Sasbach (1) ».

En résumé, Turenne n'eut rien du maître d'école : l'action seule suffit à remplir son existence. Il n'a point laissé, à l'exemple de Frédéric II ou de Napoléon Ier, des instructions, commentaires ou autres écrits, rédigés dans le but de répandre sa doctrine et de transmettre aux générations ultérieures la substance intime, le secret de son art. Ses *Mémoires* ont bien une incontestable valeur ; mais l'idée qui préside à leur rédaction et la forme sous laquelle ils présentent les événements les rendent peu aptes au rôle de vulgarisation technique.

Turenne ne songea pas à mettre son art en formules ; il laissa s'établir l'opinion courante que ses succès à la guerre étaient pour une bonne part dus à un heureux accident, « sans le secours d'une théorie (2) ».

Il se produisit donc en France, après Turenne, ce qu'on vit se produire au lendemain des guerres du premier Empire, dans ce même pays. Les progrès accomplis sous l'impulsion du maître furent perdus pour nous ; ses méthodes tombèrent dans l'oubli ; l'esprit guerrier de notre race, comme fatigué de l'effort, subit une éclipse. L'étranger, cependant, recueillit avec soin les enseignements. Et — fait curieux dans l'histoire — à chaque fois, pour notre plus grand malheur, le même peuple en profita : Frédéric le Grand renouvela Turenne, comme plus tard Moltke sut mettre au point les leçons du grand Empereur. A Türckheim correspond Rosbach, comme à Iéna, Sedan !... Disons-nous bien que ceux-ci n'effacent point ceux-là...

---

(1) *Mémoires de Turenne* (édit. C. Rousset), Avertissement, XI.
(2) Maréchal de Puységur, *Art de la guerre*, I, 75.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE X.

CONCLUSION

SOMMAIRE : *Equilibre des facultés de Turenne. — Sentiment qu'il a des réalités. — Imagination de la race latine. — Turenne est aussi peu latin que possible. — Il ignore le « bluff ». — Conception et exécution. — De quoi est fait le prestige qu'il exerce sur ses soldats. — Esprit essentiellement pratique. — Il exploite sa spécialité avec modération. — Sa retraite. — S'adapter ou résister. — Turenne essaie l'un et l'autre sans succès. — Il manque de souplesse et se heurte à un gouvernement trop solidement établi. — Relations entre généraux et gouvernants. — Popularité de Turenne sous tous les régimes et en particulier pendant la Révolution. — Confusion entre l'homme moral et le militaire. — Ce qui est défaut pour le commun est vertu pour le chef d'armée.*

Envisageant l'homme moral à la fin de la première partie de cette étude, nous avons fait allusion à l'état d'équilibre dans lequel se présentaient les diverses facultés du caractère de Turenne. La même harmonie se retrouve chez l'homme de guerre, poussée à un degré de perfection peut-être encore plus étendu. Il possède, en effet, les qualités éminentes communes à tous les grands capitaines et, s'il se tient en deçà de leur complet épanouissement, il fait de même avec les défauts habituels, inhérents à ces chefs militaires.

Sa principale force, ce qui le classe d'emblée parmi les maîtres, c'est le sens aigu qu'il a des réalités et de leurs contingences. Turenne est un réaliste accompli. D'instinct, il discerne le possible de ce qui ne l'est pas ; il a le souverain pouvoir de juger sainement les situations ; il prévoit les conséquences exactes de chaque événement. Cela dénote chez lui une connaissance complète de la nature humaine ; elle lui sert de base, de guide sûr et précis dans toutes ses déductions.

Plus qu'aucun autre, il a été ce que Napoléon rapportait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de soi-même, l'esclave du calcul des événements et de la nature des choses. S'il parvenait à se libérer d'un joug aussi étroit, c'était non pas en s'abandonnant comme Napoléon aux dérèglements d'une imagination ardente rendue promptement dangereuse par son impétuosité et la rapide accoutumance, mais par des qualités en quelque sorte contraires à la folle du logis : l'obstination, la volonté, la patience.

Jamais Turenne ne cède à la moindre illusion ; il ne se fie pas aux seules apparences et n'est point la dupe de sa rêverie. Son art reste sur la terre ferme avec sa raison, bien loin des nuages ; il bâtit sur du roc. En cela, il se distingue nettement des grands hommes de guerre que la France a produits et dont la plupart, fertiles en illusions, voyaient eux-mêmes et faisaient voir aux autres les choses telles qu'ils voulaient qu'elles fussent. On a dit — c'est un Allemand qui parle — « que les grands hommes d'origine latine ou slave, malgré toutes leurs éminentes qualités, ne sont souvent pas exempts d'un certain charlatanisme, qu'on ne rencontre pas chez les génies d'origine germanique (1) ». Vraie ou non, Turenne ne semble pas infirmer cette opinion : fils de l'Auvergne, une des provinces gauloises les plus rebelles à la domination romaine, et de la brumeuse Hollande, il avait, pour un Français, aussi peu de sang latin que possible.

Le « bluff » lui est donc inconnu. Il se prive ainsi — il est juste de le remarquer — d'un moyen d'action parmi les plus puissants sur les troupes, toujours soumises, dans une certaine mesure, aux fluctuations irraisonnées, imprévues des collectivités ; il n'a sur l'opinion d'autre prise que celle que lui donnent le talent véritable et le prestige personnel.

---

(1) Yorck de Wartenburg, *Napoléon chef d'armée* (trad. Richert), II, 468.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Heureusement, ces deux qualités fécondes s'allient en son individu. Il est aussi à l'aise à la tête des troupes qu'habile à concevoir dans le domaine des idées. Tels qui sont remarquables sur une carte, dans un milieu calme où ils s'isolent ou encore devant un auditoire attentif, pour imaginer avec précision et méthode des combinaisons militaires, se révèlent empruntés, brouillons, confus et sans action s'ils doivent manier une troupe. Rares sont ceux qui, unissant la pratique à la théorie, la conception à l'exécution, savent agir brillamment jusqu'au bout et présider eux-mêmes à la réalisation de leurs pensées. Cette réunion, qui fait le véritable homme de guerre, se présente chez Turenne avec le même degré d'intensité que chez Napoléon, sans en revêtir cependant des symptômes identiques.

Turenne a une manière personnelle de commander à ses hommes. Le prestige qu'il exerce sur eux n'est pas fait de clinquant ni de verve ; il est fondé sur l'estime profonde avec laquelle il s'est insinué dans leur cœur. Le talent militaire d'un chef est très exactement connu de ses subordonnés, toujours bien placés pour le voir à l'œuvre ; à ce point de vue, Turenne était certain d'avoir leur confiance. Celle-ci se renforçait d'une sympathie. d'un attachement réciproques, nés à la suite de la tendre sollicitude avec laquelle le maréchal s'occupait du bien-être de ses soldats. Chef et troupe se connaissant bien, dévoués l'un à l'autre, n'est-ce pas là le facteur essentiel du succès à la guerre, dans l'ordre de la réalisation ?

Si l'on se place maintenant au point de vue de la conception, tout en convenant que l'art de Turenne brille parmi les plus purs, il est malaisé de dire si les principes de cet art ont été nettement conçus et combinés dans l'esprit du maréchal, ou si, par une sorte d'intuition divinatrice, il a fait une application instinctive de ces mêmes principes. On ne trouve pas dans ses écrits la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trace manifeste de ce qui a pu réellement se passer, comme Napoléon ou Frédéric II nous le montrent dans leurs œuvres. Sait-on d'ailleurs si le processus habituel de l'intelligence humaine ne consiste pas à exécuter d'abord, à raisonner ensuite ? La doctrine de guerre exposée dans les livres, même débarrassée de la terminologie technique, qui, elle, naît toujours après coup, ne succède-t-elle pas normalement aux fastes militaires qui lui servent d'étai ?... Il y aurait là une intéressante étude à entreprendre, dans le détail de laquelle il est impossible de nous engager ici.

Quoi qu'il en soit, Turenne nous apparaît comme doué d'un génie essentiellement pratique, ennemi déclaré de toute scolastique doctrinale ; il tient exactement le milieu entre l'empirisme aveugle et la froide théorie.

Ceci, nous ramenant à l'équilibre des facultés de Turenne, fait songer à la modération avec laquelle il se consacre à sa spécialité (1). Serait-ce que l'esprit créateur lui ait fait défaut ? L'organisation sociale du XVIIe siècle doit alors être en cause. Les institutions militaires nées de cet état social n'étaient pas, ne pouvaient pas être dans la dépendance de Turenne. Son action se limitait à l'emploi exclusif de la force. La transformation de cette force échappait à son influence, mettant ainsi un terme inévitable à l'ambition qu'un rôle militaire aussi éclatant que le sien devait à coup sûr faire éclore.

« Je ne lui connais pas de point d'arrêt autre que le trône ou l'échafaud », disait-on de Bonaparte en 1797. Entre ces deux aboutissants, Turenne en imaginait un troisième, la retraite. Il s'en serait allé, finissant probablement ses jours dans la pourpre cardinalice — un enter-

(1) « Chaque fois qu'on verra quelqu'un exploiter sa spécialité à outrance, on pourra en conclure qu'il y a nécessairement chez lui un défaut d'équilibre. » (Yorck de W., *Napoléon chef d'armée*, II, 476.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rement de première classe ! — à moins que, méprisant là comme dans l'armée le second rang, il n'ait préféré l'obscurité complète du cloître et l'humble défroque du religieux. Cette solution terne, également éloignée des extrêmes, donnée comme but suprême d'une carrière illustre, nous paraît anormale et il est de toute évidence que Turenne ne s'y arrêta que faute de pouvoir obtenir davantage.

La morale de l'individu, en ce qui se rapporte au milieu social ambiant, se présente sous la double formule : s'adapter ou résister.

S'adapter, c'est mettre de l'opportunisme dans les principes de sa conduite ; c'est taire ses aspirations quand elles sont en discordance avec les opinions admises et régler sa propre conduite sur celle de ses contemporains ; en un mot, c'est être de son temps.

Résister, au contraire, c'est conserver une attitude hostile à l'égard de la nouveauté, s'en tenir aux coutumes, aux mœurs d'autrefois ; s'ériger en censeur farouche, vivre en Alceste bourru et mettre dans ses actes les mêmes sentiments réactionnaires que dans ses propos.

Il semble que chacun de nous ne puisse indifféremment embrasser l'un ou l'autre de ces partis ; suivant son tempérament initial, on s'adapte ou on résiste dans la mesure de ses moyens. Le cas de Turenne est cependant moins simple. Représentant de l'ancienne noblesse, issu d'une famille ambitieuse, jalouse de réalités tangibles plus que d'honneurs creux et superficiels, Turenne tenait par des attaches solides à ce passé féodal que nos rois, peu à peu, reléguaient dans l'oubli. Les conditions sociales nouvelles n'étaient pas cependant faites pour lui déplaire : elles lui assuraient un emploi fort brillant de ses capacités militaires qui, sans cela, eussent peut-être risqué de demeurer stériles. Le grain de blé ne germe pas de lui-même ; il a besoin, avant tout, d'un milieu favorable...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ainsi Turenne fut un homme d'avenir attaché au passé. Janus à double face, il servit de trait d'union entre les deux termes de cette évolution.

Sa conduite présente bien ce double aspect à l'abord obscur, qui, *a priori*, paraît inexplicable. Il a résisté sous la Fronde ; il devait commencer par là ; ses préférences intimes, ses influences ancestrales le poussaient à la résistance. Mais ayant senti à temps l'inanité de ces efforts et aperçu les bénéfices d'une volte-face, il s'est résolument engagé dans la voie de l'adaptation. Autant qu'il l'a pu, il s'est soumis au pouvoir nouveau, lui sacrifiant toute son antériorité, les principes fondamentaux de sa conception sociale... Pourquoi ? Dans quel but ?... Ici le point d'interrogation reste entier. Quelque réponse qu'on essaie de lui faire, un doute persiste. Ne pourrait-on pas toutefois rapprocher sa conduite de celle des Japonais embrassant le parti des Occidentaux pour se mieux mettre à l'abri de leurs entreprises ?... Peut-être y a-t-il de cela dans la résolution adoptée par Turenne. De toute façon, ce ne dut pas être sans une lutte intérieure violente qu'il se résolut à cette tentative, ni sans un profond abattement qu'il découvrit la vanité du sacrifice consenti. Il se trouva guéri de l'ambition par l'ambition même, suivant le mot que La Bruyère semble lui avoir appliqué ; ce qu'on appelle les trésors, les postes, la fortune et la faveur ne lui pouvaient suffire parce qu'il tendait invariablement à de plus « grandes choses (1) », ces grandes choses auxquelles Napoléon, plus heureux, sut plus tard aboutir. Telle est, pensons-nous, conforme aux apparences, l'explication des idées de retraite que nous avons exposées au cours des différents chapitres de ce travail.

Cette double tendance manifestée chez Turenne est encore une preuve de la forme moyenne, équilibrée de

(1) La Bruyère, *Caractères* (Amsterdam, 1754), I, 140.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son tempérament. Voilà pourquoi, bien qu'animé de sentiments aussi ambitieux que Bonaparte, sa conduite en différa totalement. Et puisque aussi bien, c'est par le contraste que les caractères comme les couleurs obtiennent leur maximum de netteté, nous poursuivrons la comparaison, cherchant à expliquer les différences entre les deux hommes de guerre.

D'abord, Turenne manque d'habileté dans son évolution. Il reste trop entier ; ne sait pas se faire assez insinuant à propos. Nous avons dit tout à l'heure que le *bluff* lui était inconnu. Or, on ne prend de l'influence sur l'opinion, on arrive à agir sur les foules que par lui. Certes, le véritable mérite finit bien par se révéler ; mais il est alors trop tard. Les préférences du public sont irraisonnées ; ses affections, changeantes, et qui veut le conduire ne doit pas hésiter sur les moyens.

En second lieu, ce que Napoléon put faire d'un Directoire branlant, décrépit, peut-être ne l'aurait-il pas aussi bien réussi, placé en face d'un régime louis-quatorzien. Turenne se heurtait au pouvoir le plus solidement établi que la France ait jamais possédé. C'était l'époque où la monarchie française atteignait son apogée : encore vigoureuse, entraînée par la lutte séculaire soutenue contre les féodaux dont elle venait de réprimer avec succès l'ultime convulsion, et pas encore atteinte par le chancre de l'absolutisme sans frein. Sous Turenne, la monarchie en était à son point le plus fort ; en 1800, au contraire, Bonaparte intervint au point mort de la Révolution.

Ceci nous amène à envisager l'attitude des gouvernements vis-à-vis de leurs généraux. Tout militaire de génie tend à se substituer au régime qui l'emploie ; c'est une loi psychologique vérifiée maintes fois par l'histoire. L'exemple de Turenne nous fait toucher du doigt les conditions nécessaires pour échapper à cette substitution, qui, tout compte fait, reste malencontreuse. La solution

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ne consiste pas à se priver des chefs de valeur ; ce serait, de parti-pris, se vouer au rôle de dupe. Mais si un gouvernement est solidement établi et fondé sur l'opinion, le militarisme canalisé, confiné dans ses attributions spéciales, ne constitue plus un danger pour l'Etat. Turenne, pour qui ses soldats se seraient fait hacher, avait pu se rendre compte, dès 1650, que ces soldats n'hésitaient pas entre leur général et leur roi : ils obéissaient au plus fort. La phobie de l'élément militaire, l'antimilitarisme, est donc le propre des partis anémiés, de ceux qui n'ont pas en leur propre vigueur une sereine confiance.

Turenne, que ses qualités militaires et ses tendances naturelles poussaient au premier rang, ne pouvant songer à se substituer au pouvoir qui lui faisait obstacle, s'en tint soigneusement à l'écart. C'est sans doute cet éloignement de la cour, puis ses démêlés avec les ministres du Roi, qui lui valurent son succès sous la Révolution.

D'ailleurs, il est juste de le remarquer, tous les régimes successifs se sont montrés favorables à la mémoire de Turenne. Malgré la défiance qu'il éprouvait pour le maréchal, nous avons vu que Louis XIV entoura d'honneurs exceptionnels sa dépouille mortelle. Plus tard, les Bouillon surent habilement entretenir la renommée du grand homme. Les philosophes du XVIIIe siècle, en particulier, s'emparèrent de Turenne et le mirent sur le pavois. L'homme qui lutta — qu'importe pourquoi ! — contre les ministres autoritaires d'un roi trop absolu ne pouvait être qu'un précurseur des théories libérales ! Sous la Révolution, lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, les cendres de Turenne furent respectées : on ne les jeta pas au vent. Elles échouèrent au Muséum parmi les squelettes des animaux étranges. Napoléon, qui ne pouvait trouver mieux pour se rattacher au passé, fit réédifier son tombeau aux Invalides. Nous l'y voyons encore ; l'image de Turenne, sous la silhouette d'un guer-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rier antique, se détourne d'une corne d'abondance d'où glissent des flots d'or et porte ses regards vers une simple couronne de lauriers qu'une figure de femme, symbolisant la gloire, s'apprête à poser sur son front.

L'homme en même temps que le guerrier eurent leur part de cette longue apothéose. De général modèle qu'était Turenne, on a étendu ses qualités jusqu'à en faire un modèle de l'homme. Le mot de Montecuccoli a fait fortune. Mais le vieux Lombard, en prononçant ce mot, esquivait un aveu de la supériorité technique de son adversaire. Comment pouvait-il, au moment même où il parlait, s'en tenir aux vertus morales de Turenne sans faire la moindre allusion à ses talents militaires qu'il était justement à portée d'apprécier en toute exactitude ? Et puis, on se prend à estimer un ennemi à partir du moment où l'on n'a plus à le craindre. On l'élève, on l'encense ; c'est une manière de s'augmenter soi-même. Il ne doit rien y avoir de plus dans l'éloge de Montecuccoli.

La confusion entre l'homme et le général s'est donc établie tout de suite et elle dure encore. Turenne, d'ailleurs, avait eu soin de donner le change sur sa véritable mentalité ; il n'a jamais ouvert complètement son cœur.

Est-ce à dire que, découronné de cette auréole de modèle qu'on propose à une humanité imparfaite, Turenne doive tomber à nos yeux — aux yeux des militaires, s'entend — dans le discrédit, même le plus atténué ? Loin, bien loin de nous une telle opinion. Nous voulons simplement dégager de l'histoire la psychologie du chef militaire en exposant ce que nous estimons être la vérité.

Or, l'exploration au terme de laquelle nous voici parvenu a montré que Turenne appartient à la race des grands capitaines. Si l'on admet qu'à chaque transformation dans l'état social des peuples un conducteur d'hommes se révèle, Turenne est, sans contredit, celui de la phase monarchique, comme Napoléon reste celui de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

phase nationale. Bonaparte inaugure la formation des nationalités. Turenne caractérise les guerres dynastiques.

Qu'importe, après cela, que notre héros ait eu quelques vertus ordinaires de moins ! Comme Gambetta l'écrivait, jeune encore, à son père, nous avouons sans pruderie que l'ambition n'est point un crime, l'orgueil est une force. Ce qui, pour un homme ordinaire à la morale édulcorée, passe pour défauts devient qualités éminentes chez un vrai chef d'armée. « Le général d'armée a besoin de certaines qualités qui ne sont pas bien belles au point de vue de l'humanité pure et qu'on ne pardonnerait pas au commun des mortels quand d'autres grandes vertus ne les compensent pas (1). »

Ainsi se présente Turenne tel qu'une longue et soigneuse observation nous l'a fait apparaître.

---

(1) Von der Goltz, *La Nation armée* (trad. Jaeglé, 1884), p. 71.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

APPENDICE

CHRONOLOGIE DE TURENNE

1611.	11 sept.	Naissance de Turenne à Sedan.
1623.	25 mars.	Mort du père de Turenne.
1624.	»	Turenne est envoyé par sa mère en Hollande, auprès du prince Maurice de Nassau. Il porte le mousquet pendant un an.
1626.	»	Le prince Frédéric-Henri, successeur du prince Maurice, donne à Turenne le commandement d'une compagnie d'infanterie.
1629.	»	Turenne se distingue au siège de Bois-le-Duc.
1630.	»	Turenne vient en France. Louis XIII lui donne un régiment d'infanterie (régiment de Turenne) qu'il conduit en Italie, au secours de Casal.
1632.	»	Révolte de Gaston d'Orléans, du duc de Montmorency et du duc de Bouillon, frère de Turenne.
1634.	»	Turenne sert en Lorraine sous les ordres du vieux maréchal de La Force et se distingue au siège de La Mothe. Il est nommé maréchal de camp.
1635.	»	A l'armée du cardinal de La Valette, il soutient la retraite de Mayence (combat de Vaudrevange).
1636.	»	Prise de Saverne; combat de Jussey soutenu contre Gallas.
1637.	»	Toujours sous La Valette, Turenne est à l'armée de Flandre. Il prend part au siège de Landrecies, défend Maubeuge, bat l'armée du cardinal infant d'Espagne à Pont-de-Vaux, sur la Sambre.
1638.	»	Richelieu envoie Turenne renforcer l'armée weymarienne avec 4.000 hommes; il prend part au siège de Brisach.
1639.	»	Sur la demande du cardinal de La Valette, Turenne va à l'armée d'Italie; il y sert, après la mort de La Valette, sous les ordres du comte d'Harcourt en 1639, 1640 et 1641 (combats de la route de Quiers, Casal, Turin). Il y remplit les fonctions de commandant de la cavalerie.
1641.	6 juill.	Bataille de la Marfée, en suite du complot du comte de Soissons avec le duc de Bouillon. Turenne désapprouve son frère.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1642.	»	Turenne, nommé lieutenant-général, passe de l'armée d'Italie à l'armée du Roussillon. Nouvelle conspiration du duc de Bouillon avec Gaston d'Orléans, Cinq-Mars et de Thou, qui amène, pour les Bouillon, la perte définitive de Sedan.
1643.	»	Mazarin renvoie Turenne en Italie.
	11 mai.	Il est nommé maréchal de France.
	24 sept.	Prise de Trino.
	3 déc.	Turenne est mis à la tête de l'armée d'Allemagne, qu'il réorganise en Alsace.
1644.	3 juin.	Turenne, avec son armée, passe le Rhin à Brisach. Il traverse la Forêt-Noire.
	28 juill.	Mercy prend Fribourg. Condé rejoint Turenne et prend le commandement de l'armée.
	3-9 août.	Bataille de Fribourg.
	16 août.	Sur le conseil de Turenne, l'armée marche sur Philipsbourg, qu'elle investit le 23 août.
	9 sept.	Prise de Philipsbourg.
	17 sept.	Capitulation de Mayence entre les mains de Turenne.
1645.	»	La campagne continue en hiver. Les premiers jours de mai, Turenne met ses troupes en quartiers autour de Marienthal.
	5 mai.	Mercy bat Turenne à Marienthal.
	2 juill.	Condé passe le Rhin à Spire pour venir se joindre à Turenne.
	3 août.	Bataille de Nordlingen, Condé commandant en chef.
	5 août.	Prise de Nordlingen.
	14 sept.	Prise d'Heilbronn.
	19 nov.	Prise de Trêves.
	»	Les restes de l'armée weymarienne sont incorporés dans les troupes françaises.
1646.	15 juill.	Turenne passe le Rhin à Wesel pour effectuer sa jonction avec les Suédois; il y trouve Mme de Longueville.
	10 août.	Jonction de Turenne avec Wrangel, dans la Hesse; invasion de la Bavière.
	22 sept.	Turenne passe le Danube à Donauwerth.
1647.	14 mars.	L'Electeur de Bavière fait la paix avec la France.
	»	Turenne reçoit l'ordre de conduire son armée en Flandre.
	mai-juin.	Les corps allemands refusent de passer le Rhin.
	20 juill.	Turenne poursuit et atteint dans la vallée du Tauber les troupes révoltées.
1648.	11 févr.	Turenne, qui est allé en Flandre, repasse le Rhin à Mayence.
	23 mars.	Il fait sa jonction avec les Suédois.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1648.	17 mai.	Bataille de Sommershausen.
	19 mai.	Turenne est à Rain sur le Lech.
	12 juin	Il passe l'Isar, marche sur l'Inn.
	10 oct.	Il revient à Landsberg et, le 15, traverse le Danube à Donauwerth.
	24 oct.	L'empereur signe les traités de Westphalie.
1649.	févr.	Turenne cherche à soulever son armée contre le pouvoir royal. Il échoue dans ses tentatives et se retire en Hollande.
	avril.	Turenne revient à Paris, après la paix de Rueil.
1650.	janv.	Turenne, attiré par la duchesse de Longueville, se rend auprès d'elle à Stenay.
	20 avril.	Il signe avec l'Espagne un traité d'alliance.
	6 nov.	L'armée espagnole prend Mouzon.
	15 déc.	Turenne est battu à Rethel par du Plessis-Praslin.
1651.	1er mai.	Turenne, ayant rompu avec les Espagnols, rentre à Paris.
1652.	28 mars.	Affaire du pont de Jargeau.
	7 avril.	Combat de Bléneau entre Hocquincourt et Condé.
	8 avril.	Turenne fait tête à Condé, vainqueur de la veille.
	5 mai.	Turenne bat les troupes de Condé aux environs d'Etampes.
	22 mai.	Il commence le siège d'Etampes, mais l'abandonne le 7 juin.
	15 juin.	Il force le duc de Lorraine, Charles IV, à se retirer.
	2 juill.	Combat du faubourg Saint-Antoine.
	4 sept.	L'armée du roi occupe le camp de Villeneuve-Saint-Georges.
	4 oct.	L'armée part de Villeneuve-Saint-Georges et va sur Corbeil, la Brie, la Marne et l'Oise (le roi était à Mantes).
	21 oct.	Turenne ramène le roi à Paris; il quitte Paris le 30 octobre.
	17 déc.	Mazarin rejoint l'armée de Turenne à Bar-le-Duc.
1653.	9 juill.	Turenne s'empare de Rethel, barrant ainsi la route de Paris à Condé.
	11 août.	Turenne est auprès de Bapaume. Il prend ensuite Mouzon et Sainte-Menehould.
1654.	»	Fabert assiège Stenay; Turenne couvre le siège en se tenant sur les confins de la Champagne.
	3 juill.	Condé et Léopold assiègent Arras; Turenne jette Créqui dans la place; il occupe le camp de Monchy-le-Preux.
	24 août.	Délivrance d'Arras.
	7 sept.	Prise du Quesnoy.
1655.	13 juill.	Prise de Landrecies après trois semaines de siège. Incident du trompette entre Turenne et Condé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1655.	18 août.	Prise de Condé-sur-Escaut.
	25 août.	Prise de Saint-Ghislain.
1656.	15 juin.	Investissement de Valenciennes.
	26 juin.	Ouverture de la tranchée.
	15 juill.	Obligation de lever le siège. Turenne se retire sur Le Quesnoy, où sa ferme contenance impose à l'armée de don Juan d'Autriche.
	27 sept.	Prise de la Capelle.
1657.	»	Turenne prend Montmédy, Mardyck... et refoule les Espagnols sous les murs de Dunkerque. Il est nommé colonel-général de la cavalerie légère.
1658.	25 mai.	Commencement du siège de Dunkerque.
	7 juin.	Ouverture de la tranchée.
	13 juin.	L'armée espagnole s'approche de Dunkerque pour délivrer la ville.
	15 juin.	Bataille des Dunes.
	23 juin.	Dunkerque capitule et est remise aux Anglais.
	30 août.	Prise de Gravelines.
	26 sept.	Prise d'Ypres.
	29 sept.	Prise de Courtray.
1659.	8 mai.	Traité des Pyrénées entre la France et l'Espagne.
1660.	»	Turenne est nommé maréchal-général des camps et armées du Roi.
1667.	»	Guerre de Dévolution.
	août.	Siège de Lille (la place capitule le 28).
1668.	2 mai.	Paix d'Aix-la-Chapelle que Turenne désapprouve.
	25 oct.	Turenne abjure la religion protestante.
1670.	»	Turenne confie à Mme de Coetquen le secret du voyage de Madame en Angleterre.
1672.	»	Turenne commande, sous le roi, le corps principal d'invasion de la Hollande. Il est l'auteur du plan initial des opérations.
	avril.	Réunion de l'armée sur la Sambre.
	12 juin.	Passage du Rhin à Zollhuys, chanté par Boileau.
	5 juill.	Prise d'Utrecht.
	12 juill.	Le roi quitte l'armée et en laisse le commandement à Turenne.
	»	Turenne va sur le Rhin pour faire tête à la coalition des princes allemands.
	10 sept.	Il passe le fleuve à Wesel et marche sur Coblentz.
	30 déc.	Il prend l'offensive, chasse les Impériaux de l'électorat de Cologne, sépare Montecuccoli de l'Electeur de Brandebourg, force celui-ci à repasser le Rhin et le poursuit.
1673.	5 févr.	Prise d'Unna.
	25 févr.	Turenne est à Soest, et marche sur le Weser pour le passer à Hoexter.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1673.	mars.	Turenne revient dans le comté de la Mark et établit son quartier général à Soest.
	10 avril.	L'Electeur de Brandebourg signe la paix de Vossen. Turenne se retourne alors contre Montecuccoli.
	1er juin.	Il est à Wetzlar sur la Lahn et se porte sur Aschaffenbourg pour tenir le Mein. Montecuccoli, renforcé, surprend le passage du Mein à Wurtzbourg et marche sur l'Alsace.
	»	Turenne se replie sur Philipsbourg pendant que Montecuccoli, dont la feinte sur l'Alsace a réussi, marche sur Coblentz et joint ses troupes à celles de Guillaume d'Orange (octobre).
1674.	»	Voyez le détail chapitre VIII.
1675.	juin-juill.	Campagne de deux mois autour du pont de Kehl.
	27 juill.	Mort de Turenne à Sasbach.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE DES CROQUIS

Pages.

N° 1. Evolutions de la colonne à distance entière..... 276

N° 2. Action combinée des trois armes à l'aile gauche de l'armée de Turenne, le jour de la bataille des Dunes. 252

N° 3. Bleneau (1652). . , ... 256

N° 4. 1675. 295

N° 5. Sintzheim. 317

N° 6. Passage du Neckar. 326

N° 7. Les préliminaires d'Ensheim. 344

N° 8. Türckheim. 366

N° 9. Théâtre d'opérations du Rhin en 1674..... 378-379

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE DES CHAPITRES

Préliminaires. — Bibliographie sur Turenne. — En quoi elle consiste. — Aperçu d'ensemble sur la carrière de Turenne. — Obscurité de son caractère. — Opinion courante sur ce général. — Défaveur des militaires actuels. — Importance de l'ordre intellectuel et moral à la guerre; en particulier, du commandement. — Intérêt d'une étude sur Turenne. — Idée du présent travail. . . . . *Page* 7

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE Ier : **La formation du caractère. Influences du sol, de l'hérédité, de l'éducation.** — Jeunesse des hommes célèbres. — Influence sur les caractères de l'hérédité, du sol, de l'éducation. — La maison de La Tour. — Vicomte de Turenne. — Le type d'Auvergne se retrouve en Turenne. — Le père de Turenne : ambition, goût pour l'intrigue, sentiments religieux; son premier mariage; ses qualités; ses *Mémoires*. — Action maternelle. — Etat des esprits pendant la grossesse de la duchesse de Bouillon. — Elisabeth de Nassau et Richelieu. — Ses qualités. — Le type hollandais fréquenté par Turenne. — Part qui revient, chez Turenne, à l'hérédité et à l'éducation. . . . . *Page* 19

CHAPITRE II : **L'enfance de Turenne.** — Naissance de Turenne. — Le droit d'aînesse. — Que faire des cadets de famille? — Etat ecclésiastique. — Goût de Turenne pour la profession des armes. — Quinte-Curce et Alexandre le Grand. — Instruction d'un homme d'armes. — Daniel Tilenus, premier maître de Turenne. — Justel. — Esprit lent de Turenne. — Châtiments corporels. — Ce qu'il apprit. — Exercices du corps. — Henri de Vassignac. — Turenne cavalier. — Il devient robuste. — Le cadet. — Turenne en Hollande, à la cour. — Avarice. — Conséquences. . ..... *Page* 34

CHAPITRE III : **Aspect physique et santé.** — Portraits de Turenne : ses contemporains, le duc d'Aumale... — Aspect hollandais. — Les peintures de la galerie de Versailles. — Sa santé : la goutte, les fièvres paludéennes. — Vigueur, simpli-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cité. — Conclusions : Turenne censure les vices de la cour et s'en tient éloigné. . . .. *Page* 47

CHAPITRE IV : **Le sentiment de la patrie chez Turenne.** — Turenne aux Invalides en 1800. — Discours de Carnot. — Turenne était-il patriote? — Sa conduite pendant la Fronde. — Il essaye de soulever son armée; il traite avec l'Espagne. — Opinions sur la conduite de Turenne. — Politique intérieure et alliance étrangère. — On ne peut le juger avec la mentalité actuelle. — Regrets de Turenne. — Ses raisons : le bien public. — Les nationalités n'existent pas encore. — Le patriotisme confondu avec le service du roi. — D'où viennent les appels au patriotisme? — Etat politique et social de la noblesse au XVIIe siècle. — Ambition des Bouillon. — Ambition personnelle de Turenne. — Turenne amoureux de la duchesse de Longueville. — L'intérêt de ses troupes. — Motifs de quitter la Fronde. — Conclusions. . . .. *Page* 56

CHAPITRE V : **Orgueil et modestie. Ambition personnelle et esprit de famille.** — Variété des opinions sur l'ambition de Turenne : Raguenet, Saint-Simon, Bussy, Mazarin. — Turenne colonel, lieutenant-général et maréchal de France. — Il réprouve la conduite de son frère. — Il va servir en Italie à contre-cœur. — La Fronde. — Sa modestie après 1652. — Mouvements d'orgueil et ambition personnelle. — L'élévation de sa famille. — Ambition des Bouillon. — Le frère, les neveux de Turenne. — La sépulture de Turenne à Saint-Denis. — Le cartulaire de Brioude. — Les deux ambitions successives de Turenne. . . . . *Page* 74

CHAPITRE VI : **Les relations de Turenne avec ses contemporains.** — Rapports de Turenne avec le roi, avec Richelieu, Mazarin et Louvois. — Turenne et le grand Condé. — Il fuit la grande noblesse de cour, s'attache à la petite noblesse et à la haute bourgeoisie. — Ses rapports avec les domestiques. — Il est fidèle dans l'amitié : Retz, Fouquet; — tenace dans ses inimitiés : Puységur et Bussy-Rabutin. — Turenne en chansons. — Deuil public à sa mort. — Conclusion..... *Page* 94

CHAPITRE VII : **Turenne et les femmes.** — Il fuit les femmes pendant sa jeunesse. — Mœurs corrompues de l'époque. — Turenne aime la joie. — La duchesse de Longueville et la marquise de Coëtquen. — Le mariage de Turenne. — Manœuvres matrimoniales. — Résumé. . . . . *Page* 111

CHAPITRE VIII : **Turenne religieux.** — Importance des questions religieuses sous le règne de Louis XIV. — Jeunesse de Turenne. — Pourquoi est-il resté huguenot si longtemps? — Sa conversion. — Motifs qu'il eut de se convertir. — Turenne religieux à la fin de sa vie. — Turenne fut un libéral en matière religieuse. . . . . *Page* 121

CHAPITRE IX : **Synthèse du caractère de Turenne.** — Abord énigmatique de Turenne. — Il n'eut pas des qualités

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

morales extraordinaires. — Harmonieux équilibre de qualités et de défauts. — Tempérament froid. — Ce qu'il promet au point de vue militaire. — Evolution de l'ambition chez Turenne. — Turenne et l'*Emigré* de M. Paul Bourget.... *Page* 130

DEUXIÈME PARTIE

LE CHEF D'ARMÉE

CHAPITRE Ier : **Humanité et discipline.** — Turenne comparé à Condé au point de vue humanitaire. — Reproche qu'on pourrait adresser au maréchal. — Son affection pour le soldat. — Soins matériels. — Le « Père Turenne ». — Il est bon et affable avec les officiers; il leur accorde sa protection et pallie leurs fautes. — Humanité de Turenne. — Sa dureté pour le peuple. — Désordres commis par ses soldats. — Il ne voit que l'intérêt militaire. — Ravage du Palatinat en 1674. — Formation des cadres. . . . . *Page* 139

CHAPITRE II : **L'art de la guerre avant Turenne et ses maîtres en cet art.** — L'art militaire est fonction de l'état social. — XVe et XVIe siècles. — Rénovation sous Henri IV. — Caractère européen que prend la guerre au début du XVIIe siècle. — La Hollande et Maurice de Nassau. — Les Espagnols. — L'armée suédoise et Gustave-Adolphe. — Origines de l'art suédois. — Lenteur du développement militaire de la France : Henri IV, Richelieu; une armée sans généraux. — Etat de l'Allemagne : des généraux sans armée. — Bernard de Saxe-Weymar et ses rapports avec Turenne. — L'art militaire moderne est dû à Gustave-Adolphe. — Caractéristiques de la formation militaire de Turenne. . . .. *Page* 154

CHAPITRE III : **Le « caractère » du chef d'armée. Rapports de Turenne avec le gouvernement.** — Qu'entend-on par « avoir du caractère »? — La volonté de Turenne. — Son développement progressif. — Il est jaloux de son autorité. — Il a le goût de l'initiative dans tous les domaines. — Il accepte toutes les responsabilités. — Il aime l'indépendance. — Détail des rapports du chef d'armée avec le pouvoir central. — Solution de 1870. — Méthode du cardinal de La Valette. — Turenne avec Mazarin, avec Louvois, avec Louis XIV. — Conclusion. . . . . *Page* 171

CHAPITRE IV : **Turenne et l'organisation de l'armée.** — L'organisation de l'armée est une œuvre collective, non individuelle. — Action de Turenne sous Richelieu, Mazarin et Louvois. — On consulte fréquemment le général d'armée. — Armée nationale ou de mercenaires étrangers. — La réforme. — Effectif des armées au XVIIe siècle. — Turenne partisan des armées peu nombreuses. — Proportion des différentes armes. — Action de Turenne sur l'infanterie. — Action sur la cavalerie. — La brigade. — La hiérarchie des grades élevés com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plétée dans la cavalerie sur la demande de Turenne. — Esprit particulariste de la cavalerie sous Louis XIV. — Rôle de Turenne dans la question des quartiers d'hiver. — Services de l'arrière. — En somme, l'influence de Turenne sur l'organisation est restreinte. — L'armée tend à devenir un organisme social; Turenne ne voit en elle qu'un instrument de guerre. . . . . *Page* 188

CHAPITRE V : **Turenne et la tactique de son temps.** — Le passé comparé au présent. — Pourquoi? — § Ier. *La tactique d'armes :* Formations nouvelles dues à l'arme à feu. — L'infanterie n'a pas encore conquis la première place. — Evolutions en ordre rigide. — La question de la baïonnette. — La cavalerie est cependant déjà battue en brèche. — Elle emprunte à l'infanterie ses moyens : le combat à pied et l'arme à feu. — Turenne partisan du combat à pied. — Les dragons. — Turenne partisan de l'emploi de l'arme blanche dans le combat de cavalerie. — Allégement et mobilité de l'artillerie. — § II. *La tactique d'ensemble :* Méthode de commandement de Turenne. — Etat-major. — Commandement personnel. — L'initiative des sous-ordres est comprimée. — Service d'exploration de Turenne. — Autres modes de renseignements. — Exploration et sûreté de première ligne. — Détachements de toutes armes. — Avant-garde; rôle bien compris par Turenne. — Avant-postes. — Distances. — Tactique de marche. — Dispositifs plus souples, variables suivant les circonstances. — Préparation et exécution de la marche. — Bagages. — Marches rapides. — Marches de nuit. — Opinion courante sur les marches au XVIIe siècle. — Stationnement. — Campements. — Formations. — Travaux de campagne. — Choix des emplacements. — Habileté de Turenne pour camper et décamper. — Cachet personnel imprimé par Turenne à la tactique d'ensemble. . . . . *Page* 213

CHAPITRE VI : **La bataille de Turenne.** — Le courage physique est l'apanage de la noblesse encore au XVIIe siècle. — Turenne se montre brave dès sa jeunesse. — Il se bat comme un mousquetaire, l'épée à la main. — C'est déjà, chez lui, moins instinctif que le résultat d'un effort de sa volonté. — Evolution dans les idées de son temps. — L'art des batailles se caractérise au XVIIe siècle. — Les lignes. — Dispositif sur trois lignes. — Idée du rassemblement préparatoire dans l'esprit de Turenne. — Composition de chaque ligne. — Troisième ligne ou réserve; son importance croissante. — Répartition des troupes et des chefs subordonnés. — Appui réciproque des différentes armes. — L'action à l'aile gauche de Turenne dans la bataille des Dunes. — Danger du morcellement des armes. — Influence du terrain. — Utilisation judicieuse qu'en fait Turenne. — Combat de Bléneau. — Tendance de Turenne à livrer bataille sur n'importe quel terrain. — Opinion du XVIIe siècle sur la bataille. — Turenne ne redoute point la bataille; il est nettement opposé à la guerre de siège. — Mais il n'a pas la conception intensive de la bataille mo-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

derne. — Poursuite. — Sa bataille ne continue pas logiquement son idée stratégique. — Les trois formes de la bataille moderne. — Quelles sont les formes employées par Turenne. — Conclusion. . . . . *Page* 241

CHAPITRE VII : **La stratégie de Turenne.** — Il existe bien un art militaire complet au XVIIe siècle. — Faire le plus de mal possible à l'ennemi. — La doctrine de Clausewitz. — La conception de la bataille initiale ne peut pas exister au siècle de Turenne. — Marche sur la capitale, sa conquête et occupation des provinces héréditaires. — La politique et la guerre. — Turenne diplomate. — Turenne distingue les théâtres d'opérations principaux de ceux qui ne sont que secondaires. — Extension des théâtres d'opérations. — L'offensive est innée chez Turenne. — La défensive stratégique ne lui est pas familière. — Opérations basées sur la connaissance de l'ennemi. — Connaître ce qu'il est, puis ce qu'il fait. — Connaître ses propres troupes. — Principe de la réunion des forces. — La concentration préalable. — L'appui réciproque pendant la manœuvre. — Notion de l'avant-garde générale et de la manœuvre en retraite. — Turenne ne peut que difficilement appliquer celle-ci. — La ligne intérieure. — Manœuvre sur les communications de l'adversaire. — Distinction entre la *menace* et la *couverture*. — Changement de ligne chez Turenne. — Part qu'eut Turenne dans l'art militaire du XVIIe siècle. — Sa conception de la guerre n'est pas nouvelle. — Il lui imprime son cachet personnel. — Ses caractéristiques : activité, ruse, connaissance des possibilités, audace, emploi des forces morales. . . . . *Page* 270

CHAPITRE VIII : **La technique de Turenne en 1674.** — La pointe offensive contre le duc de Lorraine. — La pointe offensive de Sintzheim ; recherche de l'ennemi ; bataille de Sintzheim ; considérations générales sur la manœuvre de Sintzheim. — La pointe offensive sur Francfort ; le passage du Neckar; poursuite de Turenne et ravage du Palatinat; considérations d'ensemble sur la manœuvre. — La défensive stratégique de Turenne; de Philipsburg à Ensheim; bataille d'Ensheim. — Manœuvre de Türckheim; le Grand Electeur de Brandebourg; genèse de la manœuvre; son exécution; combat de Mulhouse; combat de Türckheim; observations sur l'ensemble de la manœuvre. — Conclusions. ..... *Page* 304

CHAPITRE IX : **Turenne écrivain ; son enseignement militaire ; ses élèves.** — Correspondance et *Mémoires*. — Le style de Turenne. — But qu'il se proposait en rédigeant ses *Mémoires*. — Opinion de Puységur et de Chéruel. — En quoi consiste l'enseignement de Turenne. — Ses élèves. — Frédéric II formé à l'école de Turenne. — Les leçons de Turenne, perdues pour la France, sont recueillies à l'étranger... *Page* 382

CHAPITRE X : **Conclusion.** — Equilibre des facultés de Turenne. — Sentiment qu'il a des réalités. — Imagination de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la race latine. — Turenne est aussi peu latin que possible. — Il ignore le *bluff*. — Conception et exécution. — De quoi est fait le prestige qu'il exerce sur ses soldats. — Esprit essentiellement pratique. — Il exploite sa spécialité avec modération. — Sa retraite. — S'adapter ou résister. — Turenne essaie l'un et l'autre sans succès. — Il manque de souplesse et se heurte à un gouvernement trop solidement établi. — Relations entre généraux et gouvernants. — Popularité de Turenne sous tous les régimes et, en particulier, pendant la Révolution. — Confusion entre l'homme moral et le militaire. — Ce qui est défaut pour le commun est vertu pour le chef d'armée. . . . . *Page*. 389

APPENDICE : **Chronologie de Turenne**..... *Page* 399

Paris et Limoges. — Impr. militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Librairie Militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE

PARIS ET LIMOGES.

GUERRE DE 1870. — **La première armée de l'Est,** reconstitution exacte et détaillée de petits combats, avec cartes et croquis, par le commandant Xavier EUVRARD, chef de bataillon breveté, professeur de tactique à l'Ecole supérieure de guerre. — Volume grand in-8° de 268 p..... 6 »

CAMPAGNE DE 1870-71. — **Le 13e corps dans les Ardennes et dans l'Aisne,** ses opérations et celles des corps allemands opposés. Etude faite par le capitaine breveté VAIMBOIS, de l'état-major de la 10e division d'infanterie. — Volume in-8° de 224 pages..... 3 50

De Bourges à Villersexel (20 *décembre* 1870 — 10 *janvier* 1871), par Georges GUIONIC, chef de bataillon breveté au 69e régiment d'infanterie. — Volume in 8° de 268 pages avec 8 croquis et 1 carte d'ensemble..... 4 »

Journées critiques. — Crise de Vionville : *Actes d'initiative des commandants de corps d'armée, des états-majors et d'autres chefs en sous-ordre, dans les journées des* 15 *et* 16 *août* 1870, par le colonel CARDINAL DE WIDDERN, traduit de l'allemand par le commandant RICHERT. — Volume in-8° de 244 pages, avec 2 croquis dans le texte et 1 carte hors texte (70 × 66cm) des environs de Metz..... 4 »

La défense de Belfort, écrite sous le contrôle de M. le colonel Denfert-Rochereau, par MM. Edouard THIERS, capitaine du génie, et S. DE LA LAURENCIE, capitaine d'artillerie, anciens élèves de l'Ecole polytechnique, de la garnison de Belfort (5e édition). — Volume in-8° de 420 p., avec trois cartes et plans en couleurs hors texte..... 7 50

Les défenseurs du fort d'Issy et le bombardement de Paris (1870-71), par le capitaine GAUTERREAU, de l'artillerie territoriale, ancien caporal au 4e bataillon des gardes mobiles de la Seine. — Volume grand in-8° de 272 pages avec 12 gravures ou croquis..... 7 50

Bitche et ses défenseurs (1870-1871). *Hommage au colonel Teyssier, souvenir à l'Alsace-Lorraine,* par Eugène GUESQUIN, ex-pharmacien, aide-major délégué de la ville de Bitche. — Vol. in-8° de 504 p., avec 77 photogravures dans le texte et une carte..... 7 50

Le siège de Phalsbourg en 1870, par le lieut.-colonel breveté HOLLENDER. — Vol. in-8° de 114 p., avec 6 plans, croquis et grav. diverses.. 2 50

L'ambulance de la division Abel Douay en 1870 (*Wissembourg-Reichshoffen*), par le docteur Paul DAUVÉ, médecin inspecteur du cadre de réserve. — Brochure in-8° de 28 pages..... » 75

Le maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France ? par Ch. KUNTZ, major (H. S.), traduit par le colonel d'infanterie E. GIRARD. — Vol. in-8° de 248 p., avec une carte hors texte des environs de Metz.. 4 »

La légende de Moltke, par Karl BLEIBTREU. Contribution critique à l'histoire de la guerre de 1870; traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par P.-A. VÉLING, capitaine au 26e bataillon de chasseurs. — Volume in-8° de 224 pages..... 3 »

A l'armée du Rhin (1870-1871), *Lettres d'un officier,* par Hubert KLOTZ. — Brochure in-8° de 30 pages..... » 75

ÉTUDES DE TACTIQUE APPLIQUÉE. — **L'attaque de Saint-Privat** (18 août 1870), par Pierre LEHAUTCOURT. — Volume in-8° de 112 pages, avec un croquis dans le texte..... 2 50

ÉTUDES DE TACTIQUE APPLIQUÉE. — **Bataille de Bapaume** (2 et 3 janvier 1871), par Pierre LEHAUTCOURT. — Brochure in-8° de 68 pages.. 1 50

Campagne de 1870-1871. — Souvenirs d'un officier de lanciers, par le commandant URDY. — Volume in-8° de 232 pages..... 4 »

Sedan. — Le dernier coup de feu (3e bataillon du 3e régiment de marche). Un épisode de la belle résistance du 12e corps à la bataille de Sedan. — Brochure in-8° de 32 pages..... 1 »

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Librairie Militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE

PARIS ET LIMOGES.

Guerre franco-allemande de 1870-71, par le commandant Ch. ROMAGNY, ancien professeur de tactique et d'histoire à l'Ecole militaire d'infanterie. — Gr. in-8° de 392 pages, avec un atlas de 30 cartes-croquis.... 7 50

La guerre franco-allemande de 1870-1871. Histoire politique, diplomatique et militaire, par A. WAGHTER (édition remaniée et augmentée).

TOME I. — *De la déclaration de guerre à la chute de l'Empire.* — Fort vol. grand in-8° de 460 p..... 5 »

TOME II — *De la chute de l'Empire à l'armistice du 28 janvier* 1871. — Fort vol. grand in-8° de 492 p..... 5 »

ATLAS contenant 10 cartes grand format, en couleurs, des théâtres d'opérations..... 5 »

Correspondance militaire du maréchal de Moltke. GUERRE DE 1870-1871 (*seule traduction française autorisée.*)

1er VOLUME. — **La guerre jusqu'à la bataille de Sedan.** — Grand in-8° de XX + 352 p., 3 croquis, 1 carte en noir et 1 fac-simile hors texte. 12 »

2e VOLUME. — **Du 3 septembre 1870 au 27 janvier 1871.** — Grand in 8° de XXVII + 348 p..... 10 »

3e VOLUME. — **L'armistice et la paix.** Grand in-8° de XXII + 316 p. 10 »

4e VOLUME. — **Guerre de 1864.** Grand in-8° de XIV + 346 p..... 10 »

5e VOLUME. — **Guerre de 1866.** Grand in-8° de XXVIII + 530 p..... 16 »

Sans armée (1870-1871), *souvenirs d'un capitaine,* par le commandant KANAPPE. — Volume in-8° de 336 pages..... 3 50

Les vaillantes chevauchées de la cavalerie française pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871, par Louis YVERT. Ouvrage précédé d'une lettre autographe de M. le général DE GALLIFFET. — Volume in-8° de 224 pages..... 3 »

La brigade Bellecourt à l'armée du Rhin (Des attaques en masse au ravin de la Cuve, à Vernéville, à Servigny), par le colonel DE COURSON DE LA VILLENEUVE, commandant le 13e d'infanterie. — Volume in-8° de 140 pages, avec 4 cartes..... 3 50

GUERRE DE 1870-1871. — **Le combat de Peltre-sous-Metz** (27 septembre 1870), par un officier de l'armée du Rhin. — Brochure in-8° de 34 pages, avec 1 carte hors texte..... 1 50

L'armée de Metz, 1870, par le colonel THOMAS. — Volume in-8° de 252 pages orné d'un portrait et de deux cartes, broché..... 3 »

Les combats autour de Metz en 1870 pendant le blocus et leurs enseignements tactiques, par le major Waldor DE HEUSCH ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École militaire de Bruxelles. (Extrait de la *Revue de l'Armée Belge*). — In-18 de 96 p., 3 croq. h. texte..... 2 50

Le 4e corps de l'armée de Metz (19 juillet-27 octobre 1870), par le lieutenant-colonel breveté ROUSSET, professeur de tactique appliquée à l'Ecole supérieure de guerre. — Vol. grand in-8° de 384 pages avec un portrait en héliogravure du général de Ladmirault et cinq cartes h. texte..... 7 50

La défense nationale dans le Nord, en 1870-71, *Recueil méthodique de documents,* par Camille LÉVI, chef de bataillon breveté. — Vol. in-8° de 706 pages avec un croquis dans le texte et deux grandes cartes hors texte..... 7 50

La France et l'Allemagne devant le droit international pendant les opérations militaires de la guerre de 1870-71, par le lieutenant Amédée BRENET, des chasseurs alpins, docteur en droit, avec une préface du capitaine DANRIT. — Volume in-8° de 308 pages..... 7 »

Souvenirs personnels de Verdy du Vernois, au grand quartier général 1870-71 par SOUBISE. — Volume in-8° de 304 pages..... 5 »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

24139

JAN 9 1978
RECD LD-URL

OCT 24 197

RECD LD URL
NOV 7 1980

NOV 7 1980

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

3 1158 00199 2865

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

AA 000 253 792 6

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA